This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Sh

PROMENADE
AUTOUR DU MONDE.

TOME SECOND.

Se trouve aussi:

CHEZ ÉDOUARD GARNOT, LIBRAIRE,
rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, n.° 7;

ET CHEZ PONTHIEU, LIBRAIRE,
au Palais-Royal, Galerie de Bois.

PROMENADE AUTOUR DU MONDE,

PENDANT LES ANNÉES 1817, 1818, 1819 ET 1820,
SUR LES CORVETTES DU ROI L'URANIE ET LA PHYSICIENNE,
COMMANDÉES PAR M. FREYCINET,

PAR J.s ARAGO,
DESSINATEUR DE L'EXPÉDITION.

TOME SECOND.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

PARIS,
LEBLANC, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE FURSTEMBERG, N.o 8, ABBAYE SAINT-GERMAIN.

1822.

ORIGINAL
PAGE IS
OF POOR QUALITY

PROMENADE

AUTOUR DU MONDE.

LETTRE LXXXVIII.

D'Agagna (Ile de Guham).

La médecine est inconnue aux Mariannes; les deux principaux docteurs de la colonie sont le Gouverneur et le Curé : tous deux ont des remèdes universels et très-efficaces. L'*herbe* dite *d'Acapulco*, est celle qui guérit radicalement de la lèpre; elle n'est pas rare ici, et voilà pourquoi l'on trouve tant de personnes attaquées de cette cruelle maladie. Le remède adopté par le Gouverneur est une décoction de *kankrelas*, qu'il distribue à tout venant pour les maux de reins, de poitrine, pour les ulcères, pour les fractures, etc. Il tenait beaucoup à nous convaincre de son efficacité, et il a poussé la politesse jusqu'à nous souhaiter des rhumes, la goutte, ou toute autre infirmité, pour nous prouver la vertu de son spécifique.

Le remède adopté par le Curé est la crême de tartre. Une personne se casse la jambe, le frère

Cyriaco est appelé; il accourt, en applique avec soin quelques pincées sur la fracture, et le malade marche sans douleur. Il rend, par le même moyen, la vue aux aveugles; il remplit un cornet de papier de son remède; par l'extrémité, il en laisse tomber un peu sur l'œil, en soufflant, pour l'étendre. D'abord, la douleur est très-aiguë; elle est moindre à la seconde expérience, et rarement le malade n'est pas guéri à la troisième. J'avais bien quelque envie de vendre cher, à mon retour, ce secret à l'Europe étonnée; mais je me plais d'avance à le publier pour le bien de l'humanité. Et qu'on ne cherche point à révoquer en doute la bonté de la découverte du Curé d'Agagna; il m'a été certifié ici, qu'il n'y a que quatre aveugles dans la colonie, qui ne le seraient plus, s'ils avaient voulu supporter les deux derniers effets du précieux remède.

Le gouverneur Médinilla perçoit par mois cent trente piastres de pension, et vingt mille piastres à-peu-près par an pour les frais de la colonie. Quoique ces vingt mille piastres constituent aussi son traitement, car les frais se réduisent à presque rien, il aurait mieux fait de voyager dans notre barbare Europe, et de guérir les blessés et les aveugles : l'or des nations, et la reconnaissance des siècles, lui auraient bien payé le sacrifice du gouvernement des Mariannes. Incrédules que nous sommes! Plusieurs fois

nous avons voulu élever des doutes sur la vérité de ce qu'il nous annonçait, et presque toujours, après un mûr examen, nous avons été punis de notre aveuglement et de notre présomption.

Par exemple, c'est à lui que nous devons l'éclaircissement d'un fait que nous pouvons aujourd'hui attester par serment, et que naguères nous regardions comme très-absurde.

Du temps de la conquête de l'île, un certain frère *Saint-Victores*, dont je t'entretiendrai plus au long dans une autre lettre, fut massacré par *Matapang*, un des ennemis les plus redoutés des Espagnols, qu'il avait voulu convertir, et qui jeta son cadavre dans la mer. L'endroit où il avait disparu est toujours rouge du sang du martyr, et le terrain où il est tombé pour la première fois sous les coups des assassins reste sec et aride. Le Gouverneur est myope, et cependant il avait *vu* plusieurs fois ce double miracle; mais comme, à l'exemple de saint Thomas, nous voulions aussi *voir et toucher*, nous partîmes pour *Timboun*, distant de plus de deux lieues de la ville, et presque certains que nous allions être édifiés. Comme nous craignions cependant les piéges de nos préjugés, nous partîmes six, persuadés que la foi éclairerait quelqu'un d'entre nous, et que les autres n'auraient point de vains prétextes à opposer à la vérité.

La route qui conduit à *Timboun* est très-agréable; elle est bordée d'une grande quantité de vacois forts et vigoureux, tandis qu'à l'Ile-de-France et à Bourbon cet arbre croît péniblement sur le penchant des collines, semble ne s'y soutenir qu'avec peine, et y meurt abandonné. Nous avançons avec impatience vers le lieu indiqué, nous arrivons, et nous voyons clairement l'*eau rouge* en certains endroits et le terrain *sec et aride*..... Nous restons stupéfaits, ou plutôt nous nous reprochons notre incrédulité. Vainement les plus perfides d'entre nous apportent quelques poignées du sable qui rougit la superficie de l'eau, et cherchent à convaincre les autres qu'on arrache la terre végétale du lieu marqué par une croix; le miracle n'en est pas moins avéré, et nous sommes tombés tous d'accord que M. Médinilla, quoique myope, a pu voir la mer légèrement teinte de sang, et le terrain *sec et aride*.

La marée monte,.... le rouge disparaît,.... le miracle cesse; mais à certaines heures de la journée, le Gouverneur sera toujours justifié *.

* Parmi les sages conseils que M. de Quélen a donnés au frère *Cyriaco*, il l'a engagé surtout à ne pas s'emparer de la crédulité des habitans des *Mariannes*, par d'éternels exemples de faux miracles, et lui a souvent dit que ses soins devaient tendre surtout à offrir, dans sa personne, un modèle des vertus évangéliques dont il ne parle pas assez. Nous ne savons si ces leçons ont été comprises; car elles ont été données en bon latin, que le Curé d'*Agagna* n'entend pas beaucoup.

LETTRE LXXXIX.

D'Agagna (île de Guham).

C'EST aujourd'hui la fête du roi d'Espagne; elle est annoncée par le bruit du canon, le son des deux cloches, celui de la seule clarinette et du demi-triangle de la capitale. Quatre soldats et un tambour parcourent la ville et font déblayer les rues. Le balcon du Gouverneur est décoré du *véritable* portrait de Ferdinand VII, devant lequel tous les habitans ôtent respectueusement leur chapeau. Il y a ce soir des danses publiques, et outre celles du pays, M. J. Médinilla réunit chez lui des Sandwichiens et des Carolins, et veut nous distraire par les cérémonies en usage chez ces divers peuples. Nous ne saurions trop lui en témoigner notre reconnaissance.

Raynal dit, dans son *Histoire philosophique*, que c'était une erreur répandue et accréditée, que dans l'archipel des Mariannes, les femmes avaient le pouvoir, qu'en Europe et dans les autres parties du globe les hommes se sont arrogé, et que la nature semble leur avoir départi. Il combat cette

Si le frère ou le père d'une jeune fille sauve d'un danger imminent un individu quelconque, dont la fortune est considérable, celui-ci (s'il ne déplaît pas) est tenu de prouver sa reconnaissance en épousant la sœur ou la fille de son libérateur, et n'a pas le droit d'exiger une dot de la part de sa future. Et quand je dis que c'est la reconnaissance qui lui dicte cette conduite, je dois ajouter que la loi peut le forcer à s'y soumettre. Je sais bien qu'en s'étayant du Code espagnol, on a le droit aussi de s'en affranchir; mais, tel est le respect du peuple pour ses anciennes institutions, que personne jusqu'ici n'a osé les enfreindre, et je connais à Agagna une foule de ménages qui ne se guident que sur de pareils principes.

Les parens et les amis d'une maison s'y réunissent lorsque la mort vient de la priver d'un de ses membres, et l'on cherche à s'étourdir par des fêtes et des repas sur la perte qu'on a faite. Un costume est adopté pour marquer au-dehors le chagrin de l'âme. Si l'on a à regretter un garçon, le deuil est de deux mois; si l'on pleure une fille, il est de six.

Dans les ménages, les discussions d'homme à homme sont jugées par des femmes; les discussions des femmes ne le sont jamais par les hommes.

Les scènes des danses du pays qu'on a représentées aujourd'hui devant nous, sont encore une

nouvelle preuve de l'ascendant que les femmes ont toujours eu ici sur les hommes. On appelle ces danses *les danses des antiques*. Réunies en cercle, elles se tenaient par les mains, tournaient en bourdonnant un chant monotone; faisaient quelques gestes ridicules; plaçaient leurs mains au-dessus de leur tête, et, sans exécuter un seul pas gracieux, elles se fatiguaient vainement pour nous divertir, et répétaient sans cesse la même figure. Un incident vint cependant fixer notre attention: Un jeune chevalier, la tête couverte d'un chapeau de paille pointu et à cornes, se présente dans l'arène, armé d'un bâton figurant une lance, et, dans un discours audacieux, appelle un adversaire au combat; les danses avaient cessé, et les héroïnes de la fête entouraient le champ de bataille. Ici le spectacle fut tronqué, car nul guerrier n'osa se présenter, et.... *la fête finit faute de combattans*. Cependant voici les détails que nous nous sommes procurés.

Le héros qui entre le premier dans l'arène propose un combat particulier; l'adversaire qui vient lui disputer la victoire n'est pas agréé s'il est parent du provocateur fanfaron; mais s'il ne l'est pas, l'affaire s'engage. Le vainqueur n'est couronné que lorsqu'il a battu tous les ennemis qui se présentent, et ne reçoit la récompense promise (ce sont des fruits ou du linge), que lorsque les femmes l'y ont

autorisé. Elles seules ont le droit de séparer les combattans; elles seules couronnent le héros de la lice.

De pareils usages pourraient bien aussi avoir été créés par la galanterie, ainsi que les premiers exemples que j'ai déjà cités. Mais il me semble qu'un pays encore à demi sauvage, où de semblables institutions existaient de temps immémorial, devait être celui où l'autorité était entre les mains de la femme, et où l'homme avait appris à obéir. Mon opinion, quoiqu'appuyée de tant de preuves, auxquelles il me serait facile d'en joindre d'autres, peut bien n'être pas un témoignage irrécusable; mais si j'ai tort, je compterai sans doute quelques défenseurs en Europe; et que de femmes avoueront avec moi que le pays seul où elles commandent est l'empire de la raison et de la justice*!

* On a dit souvent encore que les habitans des Mariannes, avant la conquête des Espagnols, ne connaissaient point le feu. C'est un conte de plus à ajouter à tous ceux qu'on a déjà publiés. Dans un pays sujet à tant d'orages, et couvert de tant de volcans, cette opinion absurde n'a pas besoin d'être démentie.

LETTRE XC.

D'Agagna (île de Guham).

Aux danses du pays ont succédé celles des Naturels des Carolines.

La gaîté la plus folle animait la physionomie de tous les acteurs. Leur amusement n'était point un jeu : c'était une fête. On n'y riait pas pour rire ; on ne s'agitait point pour se fatiguer ; les éclats peignaient la situation des cœurs, et les cœurs étaient heureux. Réunis d'abord sur deux colonnes, les danseurs entonnaient un chant monotone et très-harmonieux, qu'ils accompagnaient des gestes les plus gracieux, et de mouvemens de hanches extrêmement lascifs. Leurs yeux exprimaient la volupté et non le plaisir : on eût dit qu'ils attendaient une maîtresse.

Bientôt, un chant plus gai succédait à cette scène amoureuse, car ces hommes ont appris à varier leurs amusemens. Ils se prenaient par la main, couraient en rond, faisaient mille folles gambades ; chacun posait le pied sur la cuisse de son voisin ; tous riaient de notre étonnement et de notre satisfaction, et dès qu'une figure était terminée, un des

acteurs se détachait de la troupe, et venait nous demander si nous étions contens.

Après ces scènes originales et divertissantes, vinrent des danses tellement curieuses, que le dessin seul peut en donner l'idée. Ici c'était la difficulté qui en faisait le mérite. Armés de longs bâtons qu'ils tenaient à deux mains, les joyeux Carolins se rangeaient sur deux lignes. D'abord, un seul marquait le commencement de la figure, en élévant la voix comme pour fixer l'attention. Un chant général répondait à cet appel; les bâtons se heurtaient en cadence; on se portait des coups à droite, à gauche : mais ce n'était que le prélude d'un fracas plus merveilleux. Bientôt, le spectacle s'anime; les danseurs changent de place, s'évitent, se suivent, se dispersent, se croisent sans s'embrouiller, forment des figures admirables, des tableaux ravissans. Tantôt quatre à quatre, tantôt huit à huit, ils s'attaquent avec rapidité; un coup menace les reins; une arme le chasse; un bâton va atteindre la tête; le bâton du voisin est là, comme par enchantement, pour l'arrêter : bientôt les coups se précipitent; chacun frappe, pare, et riposte à-la-fois. Quel mouvement! quelle vélocité! quelle adresse de passer tant de fois sous les armes les uns des autres sans se heurter, sans se confondre, sans se perdre! L'œil a peine à les suivre; l'attention se

fatiguerait, si l'étonnement ne tenait sa place. Les figures changent de formé à chaque instant; les danseurs changent d'adversaires, et toujours l'harmonie la plus parfaite règne dans la fête patriotique. Enfin, trois cris plus forts, trois mouvemens plus rapides, trois coups plus prononcés achèvent le tableau.... Ils sont un peu las sans doute; mais le plaisir et la surprise des spectateurs semblent les dédommager de leurs fatigues.

Peuple heureux! est-il éloigné le jour où, attaqué par de féroces ennemis, vous serez forcé d'échanger vos frêles roseaux contre des armes meurtrières? Ah! que la voix de l'humanité retentisse au milieu de toutes les nations pour les exciter à votre défense; car l'ennemi de vos jeux et de votre bonheur doit l'être aussi du genre humain.

Il est difficile d'épuiser la matière, en parlant de ce peuple si intéressant. Néanmoins, je vais essayer de compléter, dans cette lettre, tous les détails qui nous sont parvenus. La circonstance nous sert admirablement. Un officier du Gouverneur a séjourné quelque temps dans leur pays: il parle un peu leur idiôme; et plus de cinquante individus de diverses îles de l'archipel des Carolines, sont à chaque instant sous nos yeux. Qu'importe d'ailleurs l'ordre de mes idées, pourvu que ma mémoire ne me laisse rien omettre.

de ceux des Carolines. Rendus chez eux, ceux-ci l'approprièrent à leurs besoins. Leurs outils, d'abord grossiers, leurs machines d'abord imparfaites, se perfectionnèrent insensiblement; et, de ce commerce encore naissant, il résulta un bien infini pour les deux peuples. Le plus civilisé eut la gloire de répandre des bienfaits; l'autre, le mérite peu commun de les apprécier, et de sentir le besoin d'échanges si utiles aux progrès des arts et de l'industrie.

Tous les ans, les pros des Carolines faisaient un voyage aux Mariannes : tous les ans on acquérait de nouvelles connaissances. Mais ce n'était point assez sans doute que quelques hommes courageux profitassent de tant d'avantages; il fallait trouver les moyens de rendre utiles à tous les découvertes qu'on faisait dans ces pénibles courses. Quelque intelligens que fussent les modernes Argonautes, leur courte station à Guham, nécessitée par les vents et les saisons, ne les payait qu'imparfaitement de leurs peines. Leur active imagination leur laissait peu de chose à faire; mais pendant dix mois d'absence, que de regrets devaient faire naître des souvenirs imparfaits! On se promettait de tout observer, de tout imiter dans un prochain voyage; mais la multiplicité des objets qui les frappaient, accablait leur mémoire, et ce chaos d'idées produisait la fatigue et le découragement.

Le gouverneur actuel des Mariannes a concouru à lever ces obstacles, qui d'abord parurent insurmontables. Il a fait partir d'ici, il y a peu d'années, un forgeron intelligent, chargé d'apprendre aux habitans des Carolines le moyen de travailler le fer et de fabriquer des instrumens ; mais, par une inattention incompréhensible, son ambassadeur partit sans outils. Ce voyage ne fut cependant pas tout-à-fait sans résultat. L'expérience et l'adresse du forgeron suppléèrent en partie à son oubli ; et M. Médinilla, par cet acte de philantropie, acquit des droits à la reconnaissance de ses voisins.

Le gouverneur général des Philippines, jaloux de contribuer de tout son pouvoir au bien-être d'une nation qu'on lui peignait sous les plus aimables couleurs, obtint de son souverain la permission de livrer à ceux d'entr'eux qui embrasseraient le christianisme, une des îles les plus fertiles des Mariannes, *Seypan*. Dès qu'on leur en eut fait la proposition, ils l'acceptèrent avec reconnaissance. Un de leurs *Tamors*, qui était venu à Guham avec sa femme et son fils, ne voulut même pas retourner dans son pays, et partit peu de jours après pour sa nouvelle patrie. (C'est celui que j'ai dessiné à Tinian.) L'exportation de tant d'individus nécessitant de plus sûrs moyens que les fragiles pirogues des Carolines, on attend tous les jours, de Manille,

un brick qui doit aller les chercher. On s'occupe des réglemens à établir pour la nouvelle colonie, dont le chef est déjà nommé. Il a pris possession de ses États; et je ne crois pas qu'il y ait de la témérité à avancer qu'il rendra son peuple heureux.

Cette lettre est assez longue. Je vais épuiser le sujet dans les suivantes.

LETTRE XCI.

D'Agagna (Ile de Guham).

Un des pilotes les plus renommés des Carolines suivit l'exemple du *Tamor* déjà établi à Seypan. Comme on nous l'avait cité pour un homme très-intelligent, M. Freycinet fut curieux de le voir. Un an de séjour à Guham, où il attendait son épouse, lui avait appris quelques mots espagnols, et nous avions d'ailleurs un interprète qui parlait passablement sa langue. Il vint. Sa physionomie était très-caractérisée : Lawater en aurait fait le siége du génie. Son front était large, ouvert; ses yeux petits, vifs; son nez assez gros; sa bouche bien cadencée; ses dents éclatantes de blancheur; son sourire infiniment gracieux. Il plaça toutes les îles de son archipel, figurées par des grains de blé de Turquie, avec une intelligence merveilleuse. Il les nomma toutes; désigna celles dont les atterrages étaient faciles, celles qui étaient entourées de rescifs, et nomma les productions de chacune d'elles : en un mot, il ne négligea rien pour nous montrer qu'il connaissait la géographie d'une partie de l'Océan

Pacifique. C'est sans doute dans un de ses voyages qu'il a appris que les Naturels d'Yapa, île située près de Manille, sont très-meurtriers; qu'ils ont des fusils (*pac*), de la poudre, et portent la guerre chez leurs voisins. Il parlait avec frayeur de leur férocité; mais il n'a pu nous dire s'ils avaient déjà été jusque dans son pays.

Une chose à remarquer avant d'aller plus loin, et qui peut être fort utile aux navigateurs, c'est que les habitans des Carolines font remonter leur archipel jusqu'aux Philippines inclusivement, et que ceux des Mariannes appellent presque toujours les îles Sandwich, *Carolines du Nord.*

Quand on eut demandé à notre pilote par quels moyens ils se dirigeaient pendant leurs longues traversées; avec des morceaux de bambou qu'il tailla, il nous fit une boussole, désigna les vents les plus constans dans son pays, nous montra les étoiles, plaça et nomma les constellations, et nous fit fort bien comprendre que lorsqu'ils ne pouvaient pas se diriger sur de pareils guides, ils interrogeaient les courans, dont la direction leur avait été donnée par une longue suite d'années d'expérience. Quel fragile appui!

Ouéléouél est la polaire; et pour eux, la grande-ourse n'a que cinq étoiles. A l'aide de grains de maïs, avec lesquels il les figura, il nous fit

entendre qu'elles tournaient autour de l'immobile.

Presque toutes les questions qu'on fit à ce pilote, furent résolues avec sagacité, clarté et précision. Dès qu'il s'apercevait d'une erreur, il la rectifiait sur-le-champ, et le calcul suppléait souvent à sa mémoire.

Sa femme, qu'il attendait depuis un an, est arrivée avec les derniers pros. Ils se sont revus avec de faibles démonstrations de joie. Elle devait être sans doute bien fatiguée d'un voyage aussi pénible; mais quoique sa figure fût un peu flétrie, sa physionomie était d'une douceur touchante; ses yeux langoureux; sa bouche petite et amoureuse; ses dents très-blanches; son sein peu ferme; son pied infiniment petit, et son teint jaune. Elle est tatouée jusqu'aux genoux. La scène qu'elle nous a donnée ce matin mérite d'être rapportée.

Comme elle paraissait enchantée du portrait du roi d'Espagne qu'elle voyait au fond du salon, M. le Gouverneur et moi la conduisîmes près d'une image de la Vierge qui était dans un autre appartement. Elle la considéra d'abord avec une grande attention; ensuite, elle nous demanda quelle était cette femme si belle. Nous lui répondîmes que c'était la mère d'un Dieu bon et juste, qui était là haut, et nous voyait. Elle sollicita la faveur de l'embrasser; et dès que nous lui en eûmes donné la permission,

elle monta sur une chaise, et ne fut pas peu surprise de trouver l'image insensible à ses caresses. Mais sitôt qu'elle eut retourné le cadre, et aperçu la toile, son étonnement augmenta : elle ne pouvait concevoir un pareil phénomène. Nous lui en expliquâmes tout le secret; et je craignis que son amitié pour moi n'allât jusqu'à l'adoration, quand elle eut appris que je faisais de ces *femmes* à ma volonté. Je lui promis même de lui en donner quelques-unes de ma façon; et elle en fut si enchantée, qu'elle m'accabla de caresses. Cette scène originale donna lieu, de ma part, à une indiscrète curiosité. Je demandai à notre Caroline si, dans son pays, c'était par des signes extérieurs et *sensibles* qu'on témoignait son amour à quelqu'un; et là-dessus, voulant m'en convaincre par un exemple, elle me sauta au cou, me tourna, me retourna, et fit tant, que si je n'avais mis fin à ses transports, la présence du Gouverneur et de plusieurs autres personnes qui étaient survenues, n'aurait pas été un frein à ses démonstrations de tendresse.

Dès que nous fûmes rentrés au salon, la fille de cette femme si passionnée dans ses témoignages d'affection, nous demanda, en voyant le portrait encadré du Roi, pourquoi on avait coupé la tête à un homme si beau, et pourquoi on l'avait mise dans une boîte. Un sauvage seul était capable de

cette méprise, et le peintre aurait eu bien tort de s'en féliciter.

Les chansons qui accompagnaient les danses des Carolins, étaient toutes sur le même ton, et ne se composaient que de deux ou trois notes, articulées plus ou moins fortement. Je n'en ai entendu aucune à deux voix, et nos accords ne leur paraissaient pas harmonieux. Vainement leur avons-nous demandé le sens des paroles qu'ils prononçaient : ils n'ont pas pu nous satisfaire, mais ils nous ont dit que ces chansons leur avaient été transmises par leurs ancêtres, et que probablement le langage avait changé. Le major d'Agagna en a cependant traduit une, où il prétend qu'on chante les douceurs de la maternité. Je serais bien surpris d'apprendre un jour que ce sont des cris de guerre.

La religion des Carolins se borne à reconnaître une puissance surnaturelle, maîtresse d'exaucer leurs vœux. Ils brûlent les cadavres, et assurent que les hommes qui ont été bons, et qui n'ont pas frappé leurs femmes, sont reçus au-dessus des nuages pour être éternellement heureux; tandis que ceux qui ont volé du fer sont changés en un poisson dangereux, qu'ils appellent *Tibouriou*, et qui est continuellement en guerre avec les autres..... La guerre, chez ces peuples, est la punition du méchant..... Quelle leçon!

Le major *Don Louis* nous a assurés que les naturels de toutes les Carolines croyaient un déluge et un Dieu en trois personnes, le père, le fils et le petit-fils. Le major *Don Louis* a été élevé à l'espagnole, et ajoute foi aux prétendus miracles du père Saint-Victores! Il nous a dit aussi que dans tous les villages de cet archipel, il y avait des écoles de navigation, dirigées par les plus habiles pilotes, et que nul Carolin ne pouvait se marier avant d'avoir donné des preuves de son adresse à guider un *pros*. Pour cet examen, on choisit un temps un peu gros; on met à l'écoute de la voile le Carolin qui se présente, car c'est avec la voile seule qu'ils dirigent leurs embarcations; et là, entouré de rescifs, et au milieu de lames écumeuses, il faut qu'il fasse franchir à son pros une certaine distance, sans que son balancier touche les vagues. Je n'aurais pas cru à tant d'adresse si je n'avais navigué avec eux.

LETTRE XCII.

D'Agagna (île de Guham).

Un navire (*Maria de Boston*), capitaine *Samuel Willams*, parti de Manille en 1812, par ordre du Gouverneur général, pour reconnaître l'état des Carolines, s'arrêta à Guham, où il prit quelques individus, parmi lesquels le major *Don Louis de Torres* était le plus distingué. Ils visitèrent plusieurs îles, et furent effrayés du peu de ressources qu'elles offraient. Ils ne trouvèrent presque nulle part ni chèvres, ni cochons, ni poules, ni bœufs. Les naturels ne vivaient que du produit incertain de leur pêche, de noix de coco et de quelques racines peu nourrissantes. Leur activité, m'a dit *Don Louis*, était étonnante. Ils se levaient dès le point du jour, et il fallait que la mer fût bien haute pour les empêcher d'y lancer leurs pros. Leurs autres instans étaient consacrés aux soins du ménage, à des plantations et à la réparation ou à la construction de leurs pirogues. Leurs femmes sont en général beaucoup mieux que celles des Mariannes : elles ne chiquent jamais, et ne vivent

que de poissons, de cocos et de bananes, dont tous ces insulaires s'abstiennent cependant lorsqu'ils entreprennent un long voyage. Elles ne portent pour habillement qu'une petite pagne qui ne descend que jusqu'à mi-cuisse; quelques-unes même vont absolument nues. Le Major n'a pas vu d'homme ayant deux femmes, et le nombre de celles-ci lui a paru infiniment plus grand que l'autre.

Les maisons sont bâties sur pilotis, très-basses, et composées de quatre ou cinq appartemens fort spacieux. Les enfans ne couchent jamais dans la chambre de leur père dès qu'ils ont été sevrés, et les filles sont toujours séparées des garçons. Le Major croit que le frère peut épouser la sœur, et il a entrevu dans les réponses aux questions qu'il a faites à ce sujet, que ces mariages étaient préférés aux autres. Il ne garantit pas toutefois l'exactitude de son assertion.

Pendant son séjour aux Carolines, *Don Louis* n'a été témoin d'aucun combat, ni d'aucune querelle. Les seules larmes qu'il ait vu couler étaient des larmes d'amour et de regret : et un peuple si bon doit souvent en répandre pour de semblables motifs. Un jour, il fut prévenu qu'on allait célébrer les funérailles du fils aîné du roi *Melisso*, mort depuis deux jours, et que la cérémonie commencerait au lever du soleil. Il s'y rendit. Le

cortège était composé de tous les habitans de l'île, qui, d'abord dans le plus profond silence, s'acheminèrent vers la demeure attristée de leur chef éteint. Les hommes et les femmes étaient confondus, mais les familles n'étaient point séparées. On lui permit d'entrer dans l'appartement où l'on avait déposé le fils de Melisso, enveloppé dans des nattes amarrées avec des cordes de cocotier. A chaque nœud flottaient de longues touffes de cheveux, sacrifice volontaire des parens et des amis du défunt. Le vieux Roi était assis sur une pierre sur laquelle reposait aussi la tête de son fils. Ses yeux étaient rouges, son corps couvert de cendre. Il se leva dès qu'il vit un étranger, s'avança vers lui, le prit par la main, et lui dit avec l'accent de la plus vive douleur : Voilà le fils de Melisso!.... Dès que le corps, porté par six chefs, sortit de l'appartement, le peuple poussa jusqu'au ciel des cris de désespoir : les uns s'arrachaient les cheveux, les autres se donnaient de grands coups sur la poitrine; tous répandaient des larmes. Le corps fut déposé dans une pirogue, et y resta toute la journée. Un vieillard vint offrir au Roi une noix de coco ouverte, et celui-ci, en l'acceptant, *se condamna à vivre* pour le bonheur de ses sujets. Après le coucher du soleil, le corps fut brûlé, les cendres mises dans le pros et portées sur

le toît de la maison du défunt. Le lendemain, le peuple parut ne pas se ressouvenir de la scène de la veille*.

Après la mort du Roi, l'autorité passe toujours dans les mains du fils, si le plus âgé des vieillards, qui ne le quitte presque jamais, le juge digne de la souveraineté. Jamais la femme ou les sœurs du Roi n'en ont hérité.

Presque toutes les îles Carolines sont basses, sablonneuses, mais très-fertiles. C'est sans doute à quelque superstition que les habitans doivent le malheur de ne vouloir nourrir ni porcs, ni volailles. Dans le voyage que j'ai fait avec eux, j'ai remarqué que c'était pourtant sur ces animaux qu'ils tombaient avec le plus de voracité. Le jour n'est peut-être pas éloigné où ils sentiront tous les inconvéniens d'un usage que la pauvreté de leur pays aurait dû leur faire mépriser, mais auquel ils tiennent peut-être par la sainteté de quelque promesse solennelle.

L'expérience, qui est pour tous les hommes une seconde nature, leur a appris à se défier des entreprises téméraires de quelques voisins, ennemis du repos des peuples : mais les seules armes qu'ils leur ont opposées sont les frondes. L'art avec lequel

* Je suis fâché de trouver le plus petit rapport entre ce peuple et les Timoriens.

ils les tressent prouve malheureusement qu'ils ont été quelquefois contraints d'en faire usage ; mais leurs batailles sont presque toujours très-peu meurtrières, et ne coûtent au vaincu que quelques contusions ou la perte d'une touffe de cheveux.

Il paraît que les témoignages de respect qu'ils donnent à leurs Rois sont très-grands, puisqu'un *Tamor* de *Sathoual* est venu frotter mes souliers avec son nez en signe de considération, et dans l'espoir sans doute d'obtenir quelque léger cadeau.

Leur costume est à peu près nul : un morceau d'étoffe leur couvre les parties sexuelles, et tout le reste du corps est nu. Quelques-uns, pour se garantir du froid, mettent sur leurs épaules une pelisse faite de feuilles de cocotier, et d'autres (je crois que les chefs seuls ont ce droit), se couvrent d'un manteau taillé comme la chasuble de nos prêtres, qui leur descend jusqu'aux genoux. Leurs cheveux sont noués avec goût, et couronnent très-gracieusement leur front ; quelques-uns les portent longs et flottans sur les épaules. Ceux-ci, en général, sont coiffés à la Ninon, et je crois qu'ils mettent beaucoup de coquetterie à les agiter et à les livrer au vent.

LETTRE XCIII.

D'Agagna (île de Guham).

Les habitans des Carolines n'ont pas un caractère de physionomie particulier : chaque individu a le sien, et tout varie en eux, même la couleur de la peau. On pourrait cependant dire que leurs traits expriment généralement la bonté et inspirent la confiance. Ils sourient avec tant de grâce ! on dirait de grands enfans s'amusant de tout. Ils sont souples et légers, nagent comme des poissons, et ont presque toujours la tête dans l'eau, ce qui les fatigue beaucoup moins que nous. Les chefs ont le corps tatoué de dessins très-jolis, mais qui doivent les avoir fait horriblement souffrir. La tête, les mains et les pieds n'en ont pas. C'est en eux que nous avons remarqué le plus d'intelligence, et ce n'est sans doute qu'après en avoir donné bien des preuves, qu'il leur a été permis de commander aux autres. Dans l'obéissance des uns, on n'aperçoit que de la déférence pour le mérite; dans les ordres donnés par les autres, on ne voit que des avis dictés par l'expérience. Dans les dangers et les occasions

difficiles, un seul dicte la conduite à tenir; les autres s'y soumettent sans paraître esclaves. Dans les fêtes et les réjouissances, tous sont mêlés, confondus; le premier est celui qui a le plus de gaîté:... que d'heureux efforts pour lui enlever cette place !

Tous les naturels des Carolines se font aux oreilles un trou qu'ils agrandissent avec un os de poisson, et comme dès l'âge le plus tendre ils y suspendent un grand poids, le cartilage leur descend quelquefois jusque sur l'épaule. Buffon suppose que n'ayant pas de vêtemens, ils emploient ce moyen pour garder les choses les plus précieuses. J'avoue que j'ai eu besoin de voir pour être convaincu. Tous les cadeaux que nous faisions aux Carolins, en cloux, petits couteaux ou hameçons et ces objets étaient d'un prix infini à leurs yeux), ils les passaient dans les trous de leurs oreilles, auxquels ils faisaient faire un noeud ou deux pour les fixer. Mais Buffon a été induit en erreur, en ajoutant dans la même page, que les naturels des Mariannes se noircissent les dents avec une certaine racine, et se blanchissent les cheveux avec une certaine liqueur qu'il néglige aussi de nommer. Si les habitans d'ici ont, en général, les dents noires, c'est l'usage du bétel, de la chaux et du tabac qui produit cet effet; et ce n'est pas d'ailleurs dans l'intention de s'embellir qu'ils emploient ces

trois matières, mais bien parce que le plaisir qu'ils goûtent à les mâcher est plus grand chez eux que le regret de diminuer la beauté de leur bouche. Quant à la liqueur qui devait servir à blanchir leurs cheveux, je crois qu'on n'en a jamais fait usage ici. Tout le monde les a très-noirs, et le jus de citron dont on les frotte sans cesse, sert à leur donner un luisant que nos coquettes apprécieraient sans doute beaucoup.

Il me serait facile de réunir ici un grand nombre de traits servant à caractériser la bonté des habitans des Carolines : tous les jours nous avons été témoins de quelqu'anecdote intéressante ; je n'en citerai que deux.

Lorsque la pirogue dans laquelle je me trouvais à Rotta, chavira, Bérard n'eut pas plus tôt annoncé mon accident, qu'à l'envi l'un de l'autre les Carolins se disputèrent le plaisir de me sauver, et qu'à notre arrivée à leur pros, ils ne félicitèrent même pas mon libérateur, regardant cette action comme très-simple, et ne voulant pas prostituer leurs louanges pour une chose si naturelle.

Nos intrépides pilotes, pendant le voyage que nous fîmes avec eux, nous demandèrent un jour quelques détails sur les événemens qui nous étaient arrivés depuis notre départ. Nous leur contâmes d'abord de petites anecdotes assez gaies, et, voulant

nous divertir, nous leur fîmes ensuite le récit d'une chimérique scène de cannibales, dont quelques-uns de nous auraient été victimes. Nous leur dîmes qu'étant allés dans un canot, sur une île inconnue, deux de nos matelots, qui s'étaient éloignés de leurs camarades, furent saisis par une centaine d'anthropophages armés d'arcs et de casse-têtes; qu'ils furent attachés à un gros bâton; qu'on les fit rôtir et que nous n'arrivâmes au lieu du carnage qu'au moment où l'on achevait d'en manger un; que notre premier sentiment fut la vengeance, et que, ne voulant pas la différer, nous fîmes sur eux une décharge de toute notre mousqueterie; que nous en tuâmes six et en blessâmes plusieurs autres; que les sauvages, effrayés d'un bruit si nouveau et de la mort de leurs camarades, prirent d'abord la fuite; mais que nous étant imprudemment montrés, et leur ayant ainsi laissé voir notre petit nombre, ils revinrent bientôt à la charge en jetant des cris affreux. Nous fîmes bonne contenance, et comme nous avions eu le temps de recharger nos fusils, nous tirâmes sur eux, presque à bout portant. Nous ajoutâmes que le nombre de leurs morts leur ayant causé une grande frayeur, ils s'éloignèrent de nouveau pour délibérer sur ce qu'ils devaient faire; et que, quant à nous, sentant le danger de nous engager dans une affaire plus longue, et profitant de

leur retraite, nous nous rembarquâmes et portâmes à la corvette la nouvelle de la mort tragique de nos deux camarades; qu'alors celle-ci s'approcha de terre, et que son artillerie eut bientôt renversé toutes les maisons d'un village qu'on voyait sur le penchant d'une colline.

Pendant ce récit de pure invention, tu aurais vu, mon ami, la figure de nos Carolins s'animer, s'attendrir, se décomposer. Une horreur insurmontable se peignait dans leurs traits à la description du repas: le plaisir les faisait sauter quand nous leur disions notre vengeance. Ils nous blâmaient de n'avoir pas exterminé cette race maudite: nous étions coupables d'en avoir laissé échapper un seul. Ah! quel plaisir pour eux d'apprendre un jour que cette île aurait été engloutie avec tous ses habitans! Lorsque par amplification, j'ajoutai que je n'avais été délivré de leurs mains que par l'adresse de Bérard, qui, de loin, avait abattu un sauvage prêt à m'assommer, ils sautèrent au cou de mon généreux libérateur; et ce mouvement spontané fut moins l'effet du plaisir que leur causait ma délivrance que celui de voir périr un ennemi de plus.

L'idée de cette scène horrible, qu'ils se plaisaient à se rappeler à toute heure du jour, produisit sur leur imagination un si grand effet, que, quelque temps après, le premier pilote vint lui-même

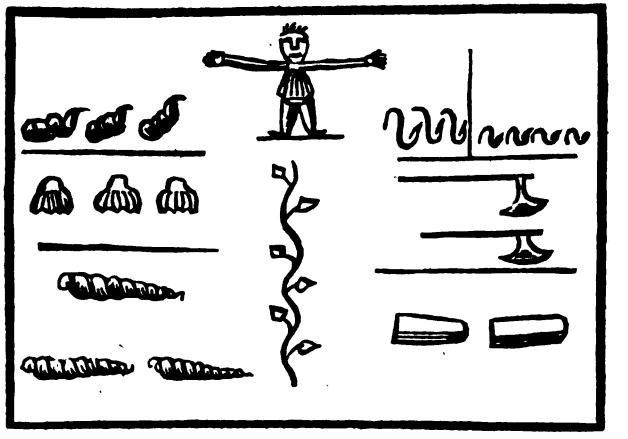
chez le Gouverneur me demander, de la part de ses camarades, si l'île dont nous lui avions parlé était près des Carolines. Je le rassurai parfaitement, et lui dis que ce peuple féroce n'avait pas de pirogues et n'entendait rien à la navigation. Je suis certain qu'après cette assurance, il alla porter la joie et la tranquillité dans le cœur de ses compatriotes attristés.

Cependant ils ont su que dans d'autres pays qu'Ombay (car c'est là que nous avions placé le lieu de la scène), on mangeait aussi des hommes. A plusieurs reprises ils ont prononcé le mot *Papou*, et il est certain qu'il existe des anthropophages sur quelques parties de la côte de la Nouvelle-Guinée.

Les deux femmes Carolines que j'ai vues aux Mariannes ont une telle ressemblance, qu'on les prendrait aisément pour deux sœurs. Leurs traits sont réguliers; elles ont seulement le nez tant soit peu épaté, et les lèvres un peu trop grosses. Du reste, leur bouche est petite, et leur sourire infiniment gracieux.

Je t'ai parlé de l'intelligence de ces hommes, qui se trouvent encore si près de la nature. En voici un exemple: c'est la copie d'une de leurs lettres écrite à M. Martinez, à Rotta, qui avait chargé un *Tamor* de *Sathoual* de lui envoyer des coquillages, en lui promettant de lui donner en

échange quelques morceaux de fer. La feuille de papier avait été donnée par le capitaine. Voici cette lettre. (Je suis propriétaire de l'original.)



Les caractères de cette lettre singulière sont tracés en rouge. La figure du haut de la page était là pour envoyer des complimens; les signes placés dans la colonne à gauche indiquaient le genre des coquillages que le Carolin envoyait à M. Martinez. Dans la colonne à droite étaient figurés les objets qu'il désirait en échange : trois gros hameçons, quatre petits, deux morceaux de fer taillés en hache, et deux autres un peu plus longs. M. Martinez comprit, tint parole, et reçut cette même

année, en témoignage de reconnaissance, un grand nombre de jolis coquillages dont il m'a fait cadeau.

Adieu, mon cher Batlle; après ma campagne, il me restera le regret, bien vif, je t'assure, de ne pas avoir séjourné quelque temps dans l'archipel des Carolines.

LETTRE XCIV.

D'Agagna (île de Guham).

Un navire américain, parti d'*Atoaï* * il y a quelques années, et se dirigeant sur Guham, se perdit à Agrigan, île très-fertile des Mariannes, mais continuellement agitée par des tremblemens de terre, causés sans doute par les volcans qu'elle nourrit dans son sein. Les passagers se sauvèrent; et comme dans les malheurs généraux les rangs sont rapprochés et l'autorité souvent peu respectée, quelques hardis matelots, méprisant les ordres de leur ancien capitaine, réparèrent une embarcation qui s'était échouée, et, ne consultant que leur audace, s'abandonnèrent aux vents et cherchèrent un nouveau pays. Les vents ne les ont pas protégés sans doute, car on ignore jusqu'à ce jour ce qu'ils sont devenus.

Les autres, trop satisfaits d'avoir échappé à un danger si imminent, s'occupèrent sagement d'embellir leur nouveau séjour; ils cultivèrent quelques

* Dans l'archipel des Sandwich.

pieds de terrain, y semèrent plusieurs graines arrachées au naufrage, et dans ce pays encore inconnu, ils s'occupèrent de leur bonheur futur. Ils étaient vingt-deux, dont huit femmes venues des îles Sandwich. Elles furent la conquête des plus aimables ou des plus empressés. Cette île allait être peuplée, et dans peu d'années on aurait ignoré les fondateurs de la colonie, si un brick parti de Manille n'y eût abordé par hasard, et n'eût apporté au Gouverneur des Mariannes la nouvelle du séjour de quelques individus dans un pays de sa dépendance. M. Médinilla donna des ordres au capitaine de son navire, qui alla chercher les naufragés, et les transporta à Guham. Tous les naturels des Sandwich furent faits esclaves, sous la ridicule présomption que le navire qui les avait portés était insurgé. Tous ces esclaves appartinrent aux chefs de la colonie. M. Médinilla Joseph ou Joseph Médinilla n'en garda pour lui que dix-neuf, et donna les trois autres à deux de ses officiers, qui ne voulurent pas lui faire l'affront de les refuser.

Tous ces infortunés, les voilà sous nos yeux; ils vont exécuter quelques danses de leur pays, et ils attendent avec la plus vive impatience le moment de commencer*. Les hommes sont accroupis sur

* On leur permet une fois de se rappeler leur patrie.

leurs talons; leur poitrine et leurs bras sont nus; ils se couvrent le bas-ventre d'un grand morceau d'étoffe. Le signal est donné par une espèce de hurlement fort et prolongé, poussé par tous indistinctement : leurs muscles sont en mouvement, leurs sourcils se courbent, leurs yeux roulent une prunelle furieuse, leur bouche entonne un chant barbare; ils sautent, se retournent, tombent, se redressent, baissent le front, le relèvent avec orgueil; leurs mains frappent leur poitrine, et leur poitrine est rouge : on dirait qu'ils veulent se détruire. Mais que vois-je? ils se mesurent de l'œil, ils se menacent, la rage est à son comble : je m'arrête. Quel peintre rendra jamais ces exclamations, ces mouvemens frénétiques, ces cris forcenés, ces convulsions effrayantes, ce délire de la gaîté? On dirait qu'au sortir de ces danses terribles, ces hommes doivent être des furieux capables des crimes les plus atroces.

Avec plus d'indécence, et les mêmes convulsions, il régnait autant de désordre dans les danses des femmes. Il me semblait assister au massacre de l'époux d'Euridice sur les montagnes de la Thrace.

Ces hommes faits esclaves contre le droit des nations; ces femmes, dont des maîtres avides ordonnent à leur gré; tous ces malheureux, victimes d'une injustice si révoltante, et courbés sous

le poids des châtimens, chaque jour nous sommes témoins de leur bonté, de leur douceur, de leur prompte obéissance. On ne leur reproche qu'un seul défaut, le vol; et il faut convenir qu'ils paraissent incorrigibles. Les menaces, les coups, les privations, les fers, rien ne peut les en guérir; et au moment même où l'on prononcera la condamnation d'un coupable, vous le verrez, fidèle à son instinct, méditer encore un larcin, et s'exposer à une double punition.

On dirait que chaque individu de la colonie s'est arrogé sur eux le droit que des maîtres barbares se sont donné, et qu'il ne met pas plus de scrupule à rosser un Naturel des Sandwich, qu'un Turc à empaler un Chrétien.

Et quel est leur crime, insensés*! Vous ordonnez, ils obéissent; leurs jours ne sont comptés que par le travail, les vôtres le sont par la mollesse. Ils veillent pour vous, et vous paraissez ne reposer que pour augmenter leurs travaux. Leur reprochez-vous la faible nourriture qui soutient leur pénible vie? Mais ils préparent la vôtre, et vous la servent à genoux. Les traces sanglantes de leur corps déchiré ne mettent-elles pas un frein à votre inhumanité? Non, non : c'est de sang-froid que vous portez vos

* Ils ne volent aujourd'hui que les étrangers. N. D. R.

cruelles atteintes; vous comptez leurs cicatrices, et leur nombre ne peut satisfaire votre rage; vous êtes les plus forts, et cette puissance vous a rendus barbares. Les supporteriez-vous comme eux ces fers pesans dont vous les accablez? Ah! cruels! que l'aspect de tant de misère désarme votre bras, s'il n'attendrit pas votre cœur. Que votre intérêt, du-moins, ralentisse votre fureur. Dès qu'elle aura épuisé leurs forces déjà presque éteintes, qui vous servira avec ce zèle? Qui vous écoutera avec cette obéissance? Qui supportera tant de tourmens sans murmurer, sans conspirer peut-être contre votre sûreté?..... Choisirez-vous vos esclaves parmi ces pauvres hideux et débiles qui pullulent dans ce pays qu'on aurait dû vous arracher? Asservirez-vous toute la colonie à votre ambition, à votre caprice? Craignez, craignez que le moment du désespoir ne soit celui de la révolte. Les outrages seront rendus alors, et vous gémirez doublement, et du poids de vos souffrances, et de la haîne et du mépris que vous aurez pour vos bourreaux.

Les femmes sont beaucoup moins à plaindre que les hommes. D'abord, comme les maîtres les font servir à leur libertinage, les valets, qui partagent avec eux ces faciles conquêtes, craignent de se compromettre, par une cruauté peu politique. Ensuite, c'est que les travaux auxquels elles sont

assujéties étant moins pénibles, leurs murmures sont plus rares, ou leur activité moins découragée.

Nous ne tarderons pas à établir la différence qui existe entre des hommes avilis, pour ainsi dire, par les souffrances, et les mêmes individus affranchis de chaînes honteuses et livrés à eux-mêmes, ou plutôt à la nature.

LETTRE XCV.

D'Agagna (île de Guham).

Les malheureux Sandwichiens que nous avons aujourd'hui sous les yeux, sont grands, bien faits, mais d'une physionomie un peu repoussante. Leurs yeux ont un caractère de cruauté qui contraste avec leurs manières douces et timides; et à quelques-uns il manque deux dents incisives supérieures, dont un usage de leur pays les a sottement privés. Tous ont les pieds très-larges, les jambes arquées; ils marchent gauchement, mais ne craignent ni les chaleurs ni les fatigues. Je savais qu'un de ces infortunés m'avait dérobé un mouchoir : je le fis appeler; et, comme pour le remercier d'un léger service pour lequel il avait déjà reçu une récompense, je lui en fis accepter un autre; le lendemain, mon mouchoir volé se trouva parmi le linge que je lui avais donné à blanchir; et en le comptant sous mes yeux, il avait la gaucherie de me faire remarquer qu'il ne manquait rien. A-coup-sûr, chez les Spartiates, ce maladroit voleur aurait reçu une sévère correction. Pour moi, je me contentai de

lui faire croire que je tenais infiniment au mouchoir, afin qu'il ne se repentît pas de son sacrifice.

Les femmes sont moins bien que les hommes, et presque aussi grandes. A deux pas, on ne reconnaît leur sexe qu'à la prodigieuse grosseur de leur sein. Elles nagent avec une adresse merveilleuse, et choisissent ordinairement, pour cet exercice, les jours où la mer est le plus courroucée. Aussi robustes que les hommes, elles sont très-propres aux travaux de la terre, et préfèrent même aux soins assez tranquilles du ménage, les occupations bien pénibles de la campagne, où, jouissant de plus de liberté, elles peuvent plus aisément se livrer à leur goût désordonné pour le libertinage. Présentez une bagatelle à une jeune Sandwichienne; soyez sûr qu'elle l'acceptera; mais soyez convaincu aussi qu'elle ne vous fera pas attendre long-temps un témoignage de reconnaissance. Votre cadeau aura bien moins de prix à ses yeux, si vous dédaignez une preuve de son affection. Elles ont en général les formes peu gracieuses, le rire très-agréable, et les dents d'une blancheur éblouissante. Le Gouverneur nous a assuré qu'à leur arrivée, elles avaient les cheveux coupés; aujourd'hui, quelques-unes les ont d'un noir magnifique et d'une longueur surprenante. Deux d'entr'elles sont mieux que les plus jolies personnes des Mariannes; et l'on regrette

gaîment le couple indigne qui l'avait trahi; mais ici, cette vengeance était trop noble, et il eût été d'ailleurs trop difficile d'immoler deux victimes à-la-fois. On offrit à cette infortunée quelques verres d'une liqueur qu'on appelle ici *touba*, et dont elle était très-friande; on augmenta la dose à tel point, qu'on lui fit bientôt perdre l'usage de la raison; et le lendemain matin, au grand étonnement de tout le monde, elle fut trouvée pendue au plancher, avec la corde dont le désolé Eustache s'était amusé toute la journée. On dit que le meurtrier s'est vanté de son crime; mais j'ai peine à le croire; car quelques travers qu'on puisse reprocher au seigneur Médinilla, et quelque amitié qu'il ait pour son domestique, il aurait à-coup-sûr puni par un juste châtiment celui qui se serait rendu coupable d'une action aussi infâme.

LETTRE XCVI.

D'Agagna (île de Guham).

PENDANT la nuit, le Gouverneur a fait exécuter devant son palais des danses fort curieuses, qu'il appelait *danses des antiques*. Elles ont été suivies de quelques tableaux assez jolis, et précédées d'une comédie en quinze ou seize actes, où deux personnages grotesquement habillés, et trois petits cochons de lait, paraissaient tour-à-tour sur la scène, et excitaient les éclats de rire du parterre et des galeries.

La soirée se termina par un ballet imposant, qui nécessite quelques détails. Son nom est *danse de Montésuma;* et l'on prétend qu'elle avait lieu dans les États de ce Souverain, lors d'une fête publique, ou de quelque cérémonie religieuse.

On a fait venir les costumes de l'Amérique même; ils sont magnifiques, et leur vétusté n'en a pas terni l'éclat. La soie dont ils sont tissus est d'une extrême finesse; les fleurs et les bigarrures qui les couvrent, bien ordonnées; et les franges qui les bordent, encore brillantes. Guham sans doute n'avait rien

vu d'aussi beau; et ces manteaux et ces broderies donneraient à toutes les nations une grande idée de l'industrie du peuple qui les aurait fabriqués.

D'abord, sur deux lignes parallèles, et éloignées de quelques pas, se présentèrent seize danseurs, armés d'éventails de plumes de divers oiseaux, qu'ils agitaient avec une certaine grâce; leur main gauche mettait en mouvement un coco rempli de petites graines, dont le bruit imitait celui de nos grelots d'enfant. L'orchestre n'était pas brillant; mais l'air qui accompagnait les pas était harmonieux, et pourrait bien être un air national. Les acteurs avançaient lentement, se croisaient, et formaient quelquefois des figures gracieuses; tandis qu'à petits pas, le personnage qui représentait le roi, ou le chef de la fête, à côté duquel cheminaient deux jeunes pages, ouvrait les rangs avec un geste, et se retirait gravement, après avoir agité son énorme éventail et son sceptre sur la tête des danseurs. Il serait facile de trouver un sens à chaque acte de ce petit drame; mais il est plus sage de supposer simplement que ce n'était qu'un divertissement assez insignifiant, où la pompe tenait lieu d'intérêt, et où l'on ne cherchait à plaire que par la variété.

Des acteurs, armés de cerceaux, parurent au second acte, et formèrent des tableaux ravissans,

inconnus à nos théâtres; tandis que le Roi, paisiblement assis sur son trône, figuré par un fauteuil délâbré, paraissait jouir de la fête, et s'amusait des cris et des coups violens que se donnaient, pendant toute la cérémonie, deux *grotesques* armés d'énormes bâtons, et couverts des haillons de la misère et de masques hideux. — A ces scènes succédèrent des mouvemens plus gais, des airs plus animés. Les danseurs, au bruit des castagnettes, firent quelques pas gracieux, et cessèrent pour un moment leur marche monotone. Le quatrième et le cinquième actes furent aussi nouveaux qu'amusans : armés de légers boucliers et de sabres appelés *Macanas*, les acteurs se croisaient, se cherchaient, se heurtaient, se portaient des coups qu'ils paraient avec adresse; figuraient, en un mot, des combats singuliers, une bataille générale, et n'étaient séparés que par la présence du Roi, qui s'avançait au milieu d'eux, et posait son sceptre entre les combattans. C'est peut-être une leçon de paix qu'il donnait à ses sujets divisés. Les danseurs, oubliant leurs querelles et leurs motifs de discorde, abandonnèrent leurs armes, se prirent gaîment par la main, et entourèrent leur généreux Souverain, comme pour lui rendre grâces de l'union qui régnait, et de la paix qu'il venait de leur procurer.

La soirée fut terminée par une contredanse du

pays, exécutée par des hommes et des enfans habillés en femmes, qui tournaient autour d'un petit mât, au sommet duquel étaient attachés des rubans de diverses couleurs; de sorte que les figurans et les figurantes qui couraient en sens inverse, couvrirent entièrement le mât de leurs rubans coloriés; ce qui produisit un effet charmant. Il est assez singulier que cette danse ait aussi lieu dans quelques provinces du midi de la France, et que des peuples si éloignés ayent adopté les mêmes usages dans le genre de leurs amusemens. On l'appelle ici *danse du bâton habillé.*

Les scènes diverses que le Gouverneur fit représenter devant nous, ainsi que les autres fêtes originales dont nous fûmes redevables à sa bonté, lui ont acquis des droits à notre reconnaissance. Les acteurs de ces fêtes étaient presque tous des enfans du collége, dirigés par leur instituteur; chacun a joué son rôle à merveille, et a montré une intelligence parfaite. L'époque où ces beaux costumes dont je t'ai parlé sont parvenus ici, et la manière dont on en est possesseur, sont également inconnues, et nous ne chercherons pas à l'approfondir. Ce qu'on peut assurer, c'est que, si ces belles soieries sont antiques (et le genre des dessins le ferait présumer), le peuple qui les a peintes et tressées n'a pas beaucoup de pas à faire pour arriver à la

perfection à laquelle ont atteint nos meilleurs ouvriers. J'ai dessiné toutes les danses; je me suis appliqué à les rendre avec exactitude; mais le dessin n'en peut donner qu'une idée très-imparfaite.

LETTRE XCVII.

D'Agagna (Ile de Guham).

Comme je me suis engagé à te donner une légère esquisse des mœurs des peuples que nous trouverions sur notre passage, et des pas que les plus civilisés ont faits pour s'affranchir des préjugés et des coutumes barbares qui escortent, pour ainsi dire, l'homme appelé sauvage, j'ai puisé, dans les souvenirs que m'a laissés ma mémoire, la connaissance des faits qui ont marqué les différentes époques des nations dont je dois t'entretenir. Peut-être quelques légères erreurs de date se glisseront-elles dans mes récits; mais, à-coup-sûr, tu n'en trouveras aucune dans les faits que je rapporterai. Point de fictions dans l'histoire du Monde. Je préfère la vérité la plus abstraite, au rêve le plus brillant et le plus ingénieux.

Je crois que c'est Strabon qui, le premier, a remarqué que c'est à Alexandre qu'on doit la connaissance de l'Orient; aux armes des Romains, celle de l'Occident, et aux victoires de Mithridate, celle du Nord.... Mais leurs conquêtes, toutes

par terre, et achetées avec le sang, donnaient des résultats peu rapides; tandis que la soif de l'or, source première du commerce, ouvre une route plus facile et plus certaine.

Ce ne fut que dans le quinzième siècle que deux faibles nations du Midi firent naître le goût des découvertes; un seul homme opéra ce changement. Sa tête de feu conçut un vaste projet; et l'on ne sait ce qui lui mérite le plus l'admiration des siècles, ou de la persévérance qu'il mit à l'entreprendre, ou de l'audace et du génie qui lui en assurèrent le succès.

Christophe Colomb, vainqueur des événemens malheureux qui avaient poursuivi sa jeunesse, s'était retiré en Portugal. Gênes, sa patrie, rejeta ses propositions. Jean III ne daigna pas lui répondre; et Isabelle, toute entière au dessein qu'elle avait projeté de chasser de l'Espagne les flots de Maures qui l'avaient infestée, faisait tous ses vœux de la prise de Grenade, et voyait, dans les projets d'un grand-homme, les rêves creux d'un aventurier, plutôt que la sublime conception d'un génie naissant. Grenade fut prise; Colomb obtint le commandement de trois petits navires; l'Amérique fut découverte, et l'Espagne osa se regarder comme la première nation de l'Europe.

A l'école de Christophe se formèrent quelques

hommes hardis et entreprenans, qui achevèrent heureusement ce qu'on venait d'entreprendre sous de si brillans auspices. Des fleuves de sang achetèrent le Monde qu'on avait découvert; et l'Europe enrichie ne fut plus, pour quelque temps, le théâtre des événemens les plus mémorables. Quiconque avait de l'audace, tentait une découverte; et les succès d'un seul homme ouvrirent une vaste carrière à ceux qui joignaient au courage, qui était alors la vertu commune, la persévérance, qui n'était le partage que de quelques-uns. Le Cap de Bonne-Espérance avait été doublé, et le commerce appelait les nations dans les Moluques et sur les côtes du Bengale; mais les dangers d'une longue et périlleuse navigation mettaient un frein à l'avarice des négocians. Christophe Colomb, et plusieurs des compagnons de ses premiers succès, tentèrent vainement par l'Ouest une route pour les Indes-Orientales. Après des essais sans nombre, qui tirèrent de l'oubli quelques hommes aujourd'hui si célèbres, le Portugais Magellan, méprisé de son Souverain, et sujet volontaire du roi d'Espagne, traversa le détroit qui porte son nom, parcourut le vaste Océan-Pacifique, découvrit les Mariannes, relâcha aux Philippines, où il périt, victime de son imprudent courage; et son navire, sous un autre chef, annonça à l'Espagne

étonnée, que le grand problême, dont s'étaient occupés les plus illustres navigateurs, était enfin résolu.

Mon but n'étant pas de te donner l'histoire des premiers aventuriers qui ont été pour leur patrie une source si belle de gloire et de succès, je dois franchir un long période, et arriver de suite à la conquête du pays qui nous occupe.

Il est à remarquer que partout où est établi le tribunal de l'inquisition, l'esprit des découvertes est arrêté, et dès-lors, le progrès des arts et des sciences; partout aussi où les Espagnols et les Portugais ont établi leur puissance, leurs persécutions ont fait des esclaves, et n'ont pas donné un allié. Le premier acte de leur puissance étant de vouloir changer la religion des pays vaincus, il en résulte nécessairement que des hommes entièrement étrangers aux sublimes vérités de notre doctrine, s'arment de résistance, faute de lumières suffisantes pour les éclairer. De là, le plus faible victime du plus fort; de là, les persécutions et les cruautés.

Les Carolines et les Mariannes avaient été découvertes; ces îles si fertiles étaient peuplées d'hommes assez industrieux, dont le caractère avait paru bon et confiant. Manille commençait à devenir une colonie florissante; et c'est de là que

partirent les premiers navires qui résolurent la conquête de cet archipel. Joseph de *Quiroga* fut le premier Espagnol qui chercha à les soumettre. Il était vif, bouillant, impétueux; il ne connaissait aucun de ces sentimens de générosité qui, plus que les armes, gagnent les esprits et soumettent les cœurs. Aussi dur envers lui-même qu'envers ses soldats, il s'exposait aux mêmes dangers, bravait les mêmes souffrances. Il punissait par sa défaveur une action timide, et réprimait les murmures par de cruels châtimens. Plusieurs fois, il eut à appaiser des révoltes; et partout, sa présence d'esprit et son impétueux courage lui valurent de brillans succès. La résistance des Naturels était un outrage pour son cœur altier; le carnage qu'il en faisait lui ouvrit toutes les routes; et ne pouvant supporter le joug qu'on voulait lui imposer, le peuple, vaincu, mais non soumis, se retira sur un rocher désert, Aguigan, où il crut se soustraire à la persécution et à la tyrannie. On le poursuivit bientôt dans ce dernier asyle; et ceux qui échappèrent aux massacres furent reconduits à Guham, et traités en esclaves.

Au milieu de ces scènes de ravage et de désolation, il est doux d'arrêter ses regards sur un spectacle qui en diminue l'horreur. La religion, armée du glaive, a souvent fait des prosélytes; mais,

la force une fois anéantie, on ne tenait plus à un culte donné par la violence irritée, et adopté par la faiblesse sans défense. La persuasion et la douceur seules ont véritablement gagné les cœurs; et le nom du père *Saint-Victores* doit être aussi cher aux habitans de cet archipel, que l'a été celui de *Las Casas* parmi les hordes sauvages de l'Amérique. Lui seul osait mettre un frein aux cruautés de *Quiroga;* et tel était l'esprit des conquérans du quinzième siècle, que ce qu'ils auraient regardé comme une témérité impardonnable dans un soldat, ils craignaient de le réprimer dans un ministre de notre religion.

Au moment même où la torche de la discorde brillait d'une clarté funeste dans toutes les parties de Guham, le père *Saint-Victores,* hardi comme tous les martyrs de la foi, parcourait les campagnes sous la seule sauve-garde de l'étendard du Christ; et avec des paroles de paix et de douceur, et le ton si insinuant de la douce persuasion, il gagnait les cœurs des habitans, et diminuait ainsi l'horreur qu'ils avaient pour le nom Espagnol. C'était du sein des retraites encore non violées qu'il lançait des ordres sévères, que *Quiroga* respectait en rugissant; mais hélas! le zèle du pieux missionnaire ne tint pas long-temps contre l'ignorance des Naturels et la barbarie des vainqueurs.

Un de ces hommes extraordinaires que chaque terre produit pour guider les autres; intrépide par instinct, féroce par calcul, et aussi étranger aux malheurs passés qu'insensible à ceux à venir; un de ces hommes, en un mot, dont l'existence ne va jamais au-delà du présent, avait opposé, aux Mariannes, quelque résistance aux armes espagnoles; et confiné dans l'intérieur de l'île, avec un nombre assez considérable de partisans, il murmurait contre les éloges que des fugitifs donnaient à *Saint-Victores*, et ne voyait qu'une perfidie de plus dans la conduite et les insinuations du héros catholique. Cet homme dangereux s'appelait *Matapang*. Il avait confié ses deux enfans à son épouse; et celle-ci, touchée des vertus et de la modération de *Saint-Victores*, les lui avait donnés pour en faire des Chrétiens. Il n'en fallut pas davantage à Matapang, pour résoudre dans son cœur une vengeance atroce. Dans des hommes aussi peu maîtres de leurs premiers mouvemens, l'intérêt personnel l'emporte toujours sur le bien public. Il rassembla ses camarades, leur parla avec tout le feu d'une indignation long-temps maîtrisée, réveilla dans leur âme le sentiment de la vengeance, et leur fit adroitement entendre que de la mort seule du père *Saint-Victores* dépendaient désormais le salut de tous et la fuite des

Espagnols. Son discours ranima le courage des plus timides; chacun résolut de tendre un piége au zélé missionnaire, et de le faire périr dans une de ces courses qu'il répétait peut-être avec un peu trop d'imprudence. L'occasion ne tarda pas à se présenter. *Matapang* sut l'attirer dans la retraite qu'il s'était choisie. Il le remercia d'abord des soins qu'il avait donnés à ses enfans, et le supplia de vouloir bien les conserver pour tout ce qui lui était cher. Mais pour mettre son zèle à l'épreuve, il le pria de donner le baptême à une chèvre qu'il affectionnait beaucoup. On juge de la réponse du ministre chrétien; et comme il s'obstina à refuser ce qu'on exigeait de lui, *Matapang*, aidé de deux de ses partisans, se précipita sur lui, et le terrassa avec une espèce de hache de bois, qui était, avec la fronde, la seule arme des premiers habitans des Mariannes.

On ne sait point si *Quiroga* fut fâché de ce crime; mais il est certain que la vengeance fut un motif des horreurs commises par ses soldats. L'imagination se révolte au souvenir de tant de scènes de carnage; il suffit, pour en donner une idée, de dire qu'aux premiers essais des armes espagnoles, les Mariannes comptaient plus de quarante mille habitans; et qu'après deux ans, on n'en trouva que cinq mille.

Ce n'est qu'à cette époque qu'on fit le premier établissement. On soumit les Naturels à des lois très-dures, auxquelles ils n'avaient pas le pouvoir d'échapper : ils plièrent sous le despotisme de leurs oppresseurs; et cette haîne, qui naît du sentiment de la faiblesse contre la tyrannie, s'est enracinée dans leur cœur.

LETTRE XCVIII.

D'Agagna (île de Guham).

MAGELLAN donna aux îles Mariannes le nom de *Ladrones*, parce qu'il y fut victime de sa bonne-foi; et il n'y aurait pas d'injustice à le leur conserver encore de nos jours, tant les habitans affectionnent cette douce habitude de s'approprier le bien d'autrui.

Si tôt que le pouvoir des Espagnols y fut établi, sur des bases il est vrai assez chancelantes, leur premier soin dut être d'y maintenir leur esprit, et de faire sentir leur supériorité. *Quiroga* était de retour à Manille; le père *Saint-Victores* avait péri victime de son courage apostolique; et celui qui avait succédé au chef de l'expédition, ne s'occupait que des recherches qui pouvaient donner à sa patrie une haute idée du pays qui lui était soumis, et des soins moins généreux d'agrandir promptement sa fortune. Il avait expédié des demandes au Gouverneur général des Philippines : car il craignait que *Quiroga* n'eût fait voile pour l'Espagne; mais le hasard le servit plus promptement qu'il n'avait osé

l'espérer. Les Carolines attiraient les regards de la cour de Madrid, en même temps que celle-ci s'occupait de la conquête des Mariannes. Neuf petits navires, partis de Luçon, y transportaient plusieurs religieux, que leur zèle pour leur religion éloignait d'un séjour de tranquillité et d'aisance. Les vents leur furent d'abord contraires; et un orage épouvantable les ayant éloignés de leur route, huit de ces navires vinrent périr sur la côte de Guham, tandis que le neuvième fut assez heureux pour entrer dans une anse, où il se mit à l'abri de la tempête. Le seul moine qui se sauva, resta quelques années aux Mariannes, et y prêcha avec tout le zèle et le succès du père *Saint-Victores*, mais avec plus de bonheur. Une chose assez remarquable, c'est qu'on vit bientôt les plus considérés des anciens habitans protéger avec opiniâtreté la religion de leurs oppresseurs, et prétendre interdire au bas peuple le droit qu'ils voulaient avoir seuls, de jouir des biens à venir qu'on leur promettait.

Les détails des antiques usages de ce peuple étant consignés dans un ouvrage publié à Manille en 1790, par le père *Jean de la Conception*, récollet déchaussé, je l'ai parcouru, et je me suis convaincu que cette compilation énorme avait été écrite par l'ignorance et la crédulité. Les récits des miracles qui ont eu lieu aux seules îles Mariannes occupent

cinq ou six volumes, et il serait absurde d'ajouter foi à une foule d'historiettes ridicules de sorciers et de saints, qui se seraient mêlés de la conquête de cet archipel.

Je traduis une page; écoute :

« Si tôt que *Quiroga* fut arrivé aux Mariannes, » et qu'il eut annoncé aux habitans la nouvelle » religion qu'il venait leur apporter, la mer se » retira, comme pour le prévenir qu'il ne devait » retourner dans son pays qu'après avoir heureu- » sement terminé son entreprise. Le lendemain » de son débarquement, la terre fut agitée avec » un bruit épouvantable, et *Quiroga* y vit le » présage des peines et des soins que lui don- » nerait la conquête de Guham. Le troisième » jour, le soleil le plus pur anima la nature, » et les Espagnols eurent la certitude du succès. » Le quatrième, un vent impétueux les prévint » de la résistance de Matapang, et le cinquième, » des arbres ayant été déracinés par cet ouragan, » on n'eut aucun doute de la mort de *Saint-* » *Victores* et des massacres affreux dont la » colonie serait le théâtre. Tout arriva comme » la Nature l'avait prédit : *Saint-Victores* fut » victime de la fureur de Matapang; *Quiroga*, » *dans sa juste vengeance*, extermina une grande » partie des Naturels, et l'étendard de la croix ne

» brilla que pour un petit nombre de justes ». Et d'un.

« A peine le père *Saint-Victores* fut tombé, » frappé du coup mortel de Matapang, que son » âme, franchissant les distances, et portée sur » l'aîle des vents, arriva au milieu de sa patrie » et y annonça ce malheur. Les églises de toute » l'Espagne furent tendues de noir, les cloches » sonnèrent d'elles-mêmes, la cour prit le deuil : » ce fut une calamité générale. Huit à dix mois » après, Guham fut agitée par deux ou trois trem- » blemens de terre, et la cause n'en demeura pas » inconnue. Le crime de Matapang devait être » expié ». Et de deux.

« Dans une de ses courses à Tinian, le père » *Saint-Victores* venait enfin de ranger sous » l'étendard de la foi le plus opiniâtre incrédule » des Naturels, qu'il avait attaqué vainement à » différentes reprises, lorsque celui-ci, réfléchis- » sant, en se dirigeant vers sa maison de cam- » pagne, sur l'action qu'il venait de commettre, » vit venir à lui six femmes très-bien mises, qui » mangeaient du feu. Une seule était habillée en » noir; les autres étaient bariolées de mille cou- » leurs. Il les salua en Espagnol; mais ces femmes » aériennes lui répondirent en indien, et le me- » nacèrent de grands malheurs s'il refusait de se

» soumettre aux nouvelles lois qu'on venait de lui
» imposer. L'incrédule converti promit d'obéir, et
» en publiant la vision qu'il avait eue, il seconda
» infiniment le zèle de *Saint-Victores* ». Et de trois.

« Une grande preuve, ajoute-t-il encore plus
» loin, de la vérité de notre religion, c'est que,
» peu de temps après sa conquête, Guham fut
» agitée par plusieurs secousses de tremblemens
» de terre qui renversèrent quelques cabanes ; et
» après que les habitans, dans leurs prières, se
» furent adressés au vrai Dieu, on n'en éprouva
» pas de nouvelles dans l'espace de deux ans et
» demi ». Et de quatre.

Je ne finirais pas de long-temps, si je devais te rapporter seulement la dixième partie des contes ridicules dont cette prétendue histoire est composée ; mais une chose qui m'a beaucoup surpris, c'est qu'au milieu du fatras des quatorze volumes qui la contiennent, il y a plusieurs pages consacrées aux *Carolines*. Elles sont très-curieuses, plus correctement écrites que les autres, et surtout mieux raisonnées. On ne dirait pas que la même main a tenu la plume, ni que le même esprit les a dictées. Pas un seul récit de miracles : tout est simple, dans l'ordre ; et pour faire marcher son livre, l'auteur n'a pas eu besoin d'avoir recours à des prodiges.

LETTRE XCIX.

D'Agagna (île de Guham).

On n'a vu ici qu'un seul exemple de petite vérole ; mais comme cette cruelle maladie est peut-être à la veille d'y pénétrer, puisque déjà elle a exercé ses ravages dans une partie du Bengale, et dans quelques îles de la Sonde, nos docteurs ont essayé d'en prévenir les suites funestes. Malheureusement le vaccin était trop vieux, et l'on n'a obtenu aucun résultat. Cette tentative cependant ne sera pas sans fruit, car le curé d'Agagna, qui s'est donné la peine d'assister aux nombreux essais de MM. Quoy et Gaimard, se propose d'en faire venir incessamment de Manille ou de Kanton. Aussi, je pense que, si les combats de coqs lui en laissent le temps, il sera enfin utile à la conservation du troupeau qui lui est confié.

Tu te doutes bien que la médecine et la chirurgie ont fait très-peu de progrès à Guham, puisque les seuls remèdes en faveur sont les *Kankrelas* et la crême de tartre que distribuent le Gouverneur et le frère Cyriaco. Mais malgré l'excellence de leur

spécifique universel, notre infirmerie était journellement assiégée par un nombre infini de malades et de blessés, sur qui, par une fatalité inconcevable, ces remèdes n'avaient eu aucune efficacité. Il est vrai que les habitans de Guham sont difficiles à traiter, et peu habitués au ton commode des malades européens. Ici ils ne viennent pas demander des remèdes; mais ils disent, avec une risible confiance: *Guérissez-moi;* comme si des docteurs étaient tenus de guérir.

Dimanche dernier, dans un moment d'impatience, un robuste paysan, irrité de l'obstination de sa mule (car celles d'ici sont aussi têtues que les nôtres), lui asséna un si vigoureux coup de bâton sur la tête, que la pauvre bête tomba morte. Désolé de ce malheur, le rustre accourt à notre hôpital, et, avec l'accent du repentir, il apprend à notre chirurgien la cause de sa peine, et le prie de lui prêter le secours de son art, en l'assurant de sa reconnaissance. Le docteur tâche de le consoler de la perte qu'il vient de faire, et lui dit que puisque sa mule est morte, tous ses soins lui seront inutiles. On insiste, on pleure, on le supplie d'essayer, car on a beaucoup de confiance en ses remèdes; et pour se débarrasser du désolé importun, notre chirurgien lui assure qu'il ne traite pas les bêtes. — Et qui diable guérissez-vous

donc en France », réplique celui-ci en se retirant.

Les habitans des Mariannes sont en général doux et confians envers les étrangers; mais ils aiment qu'on en agisse familièrement avec eux. Vous ne pouvez pas leur faire un plus grand plaisir que de les tutoyer. Entrez dans une maison, serrez la main au patron d'un air jovial, donnez une accolade à sa femme, mais n'en donnez qu'une; embrassez vingt fois les filles, asseyez-vous, goûtez à leur frugal repas, dites que tout est excellent, vous êtes bien reçu, on vous présente un hamac, une jeune personne vient vous bercer, et vous vous endormez aux accords harmonieux quoique monotones de quelques cantiques latins ou d'une chanson *chamorre*. Le lendemain, on vous offre une bagatelle à votre réveil. Vous êtes le maître de refuser; mais si vous acceptez, la reconnaissance vous dit de vous acquitter de l'obligation que vous venez de contracter, et *l'usage* du pays vous ordonne de faire une offre double au-moins de la valeur de ce qu'on vous a donné.

Quand on n'est pas au fait de cette singulière manœuvre, on est d'abord étonné de la générosité de ces pauvres gens; mais dès qu'une fois vous connaissez *l'usage*, achetez, et n'acceptez pas, si vous ne voulez pas être dévalisé. Il suffit que vous fassiez aujourd'hui le don d'un mouchoir, pour

que demain on vous demande une chemise, et dans peu de jours, un drap de lit. On est tellement soumis à cet usage à Agagna, que si vous essayez un jour de ne rien donner en échange de ce que vous aurez reçu, vous verrez bientôt le *généreux* habitant vous rappeler son cadeau, vous en parler à toute heure du jour, et enfin vous le redemander sans rougir. Ceci est général; et depuis le premier officier de Guham (j'en excepte le Gouverneur, dont nous avons été à même d'apprécier la vraie générosité)*, jusqu'au plus misérable paysan de Toupoungan, tout le monde tient à ne pas déroger à cette antique loi. Mais un exemple assez bizarre, c'est qu'ayant un jour donné, par pitié, à un malade d'Agagna, une vieille chemise, sa fille vint me la rapporter la veille de notre départ, en me disant, avec un ton de regret vraiment touchant, que son père ne pouvait me payer de mon cadeau. J'en offris une autre, dans un beau mouvement de générosité; je donnai de plus un baiser d'adieu à la jeune messagère, et dispensai sa famille de toute espèce de reconnaissance.

Pauvre peuple! Je vois arriver à regret le moment de te quitter.

* Don Louis de Torres a des droits aussi à une exception honorable.

LETTRE C.

D'Agagna (Ile de Guham).

Je ne crois pas devoir te parler encore des innombrables bienfaits du cocotier, sans te faire connaître à-peu-près la forme et le port de ce grand végétal, le plus beau présent que le Ciel ait fait aux Insulaires de la mer du Sud.

Le Cocotier, que je ne crains pas d'appeler le souverain des arbres, quand je considère la richesse de son feuillage; et que je nomme le plus précieux, lorsque je songe à son utilité, s'élance de terre par une tige de deux pieds de diamètre, qui s'élève majestueusement jusqu'à cent pieds de hauteur, et promène dans les airs sa chevelure verdoyante. Ses feuilles, formées d'une arête large et flexible, que bordent de longues folioles opposées, obéissent au vent le plus léger, et, cadencées avec grâce, figurent aux yeux surpris les ondulations des flots agités. Elles se heurtent avec un léger murmure; elles s'entrelacent mollement, se déployent avec majesté, et retombent sans être affaissées. Plus l'arbre est jeune, plus elles sont larges et vigou-

reuses ; plus il vieillit, plus elles deviennent rares et faibles. On dirait qu'elles font sa vigueur, comme les cheveux de Samson faisaient sa force. Dépouillée de cet ornement, sa tige grisâtre semble succomber sous le poids énorme des fruits qui la dominent et qui y sont attachés en grappes. Ces fruits ne font qu'une partie de sa richesse. Aussi gros que nos melons, ils renferment dans leur double enveloppe une eau plus limpide que celle qui tombe des plus agréables cascades de nos Pyrénées : elle est douce et bienfaisante ; mais l'excès en est nuisible, ainsi que celui de la crême délicieuse qu'elle dépose sur les parois de la première coquille.

Pour arriver jusqu'au sommet de l'arbre, les Noirs, les sauvages, les habitans des Mariannes se servent à-peu-près des mêmes moyens. Ils font de petites entailles à son tronc : ou plus souvent encore, avec l'arête même des feuilles qu'ils lient entre elles perpendiculairement au sol, ils dressent une sorte d'échelle, capable de supporter les plus lourds fardeaux. Du reste, ce n'est que pour les enfans qu'on fait usage de ces moyens ; car, dès qu'ils ont acquis la force de la jeunesse, ils escaladent les arbres les plus raides avec une agilité merveilleuse ; et j'en ai vu qui se jouaient, en riant, des difficultés, et qui les cherchaient pour nous montrer leur adresse.

Sans compter la nourriture agréable et naturelle qu'on retire de ses fruits, jette un coup-d'œil sur le tableau suivant, et juge toi-même si cet arbre est un bienfait pour tous les Insulaires de la mer du Sud, et en particulier, pour les habitans de cet archipel isolé.

Du fruit ou de la liqueur qui découle des branches tronquées à dessein, on obtient. . .	des confitures excellentes. de la bonne eau-de-vie. du vinaigre. du miel. de l'huile.
De l'enveloppe. . .	des vases. de petits meubles.
De la tige et des feuilles.	des cordages très-forts. des habillemens. du fil. des toitures.

Ajoute encore à ce tableau imparfait une foule de petits ouvrages charmans, tels que paniers, nattes, haies solides, cloisons impénétrables, et tu jugeras toi-même quel prix on doit attacher ici à la possession du cocotier; aussi lui seul est-il la plus grande richesse du pays.

Si j'étais botaniste, je me plairais à te donner

une savante description d'une foule de grands végétaux, qu'une nature attentive et bienfaisante a disséminés dans cette vaste partie du globe. Je te parlerais de cet *arbre du voyageur*, dont le nom indique un bienfait[1]; de ce *rima* ou *arbre à pain*[2], presque aussi nécessaire que le *cocotier*, mais beaucoup moins répandu; de ce *latanier*, qui ressemble si bien à un vase élégant, d'où s'échappent, comme des rayons, des feuilles d'un vert magnifique; de *l'aréquier*[3], du *vacoua*[4], et de cet énorme *multipliant*[5] qui, à lui seul, forme une forêt. Mais j'aime mieux te renvoyer à la publication de notre grand Ouvrage. Peu de botanistes ont étudié les végétaux de l'Inde et de ce vaste Océan avec autant de soin que mon ami Gaudichaud; personne n'est plus capable que lui d'en donner une description scientifique, ni d'en mieux indiquer toutes les propriétés.

[1] *Urania speciosa.*
[2] *Artocarpus incisa.*
[3] *Areca oleracea.*
[4] *Pandanus.*
[5] *Ficus religiosa.*

LETTRE CI.

D'Agagna (île de Guham).

Je t'ai parlé de la religion de Guham, de l'espèce de fanatisme de ses habitans, de leur respect pour les choses sacrées, et je t'ai dit aussi leur goût pour le libertinage; écoute cette petite anecdote. Je sais que tu les aimes.

Un de nos jeunes gens, satisfait d'une conquête qu'il avait long-temps poursuivie, conduisait sa belle prisonnière loin des regards des importuns, et dans un lieu propre à la discussion du traité qu'il voulait signer avec elle. Le glacis du fort situé sur la montagne qui domine la ville, parut convenable aux deux parties. Le gazon y est fort doux, et un superbe rideau de *rimas* semble vouloir en dérober la vue aux curieux. On s'était assis, car on raisonne mieux ainsi que debout; on s'était rapproché, car on se fait mieux entendre; on se tenait par la main, car ce signe d'amitié était un avant-coureur de l'intelligence qui allait régner.... Tout-à-coup, la jeune personne paraît saisie d'un éblouissement, elle tombe, et son généreux vainqueur lui

prodigue ses soins. Un scrupule avait causé cet accident; on craignait d'avoir fait un pacte avec un Turc ou un Infidèle, et les remords se faisaient déjà sentir. — Êtes-vous Chrétien, dit la *Chamorre*, en se relevant d'un air effrayé? — Oui, certes, je le suis, s'écrie le dérouté législateur; mais vous-même, l'êtes-vous? — Oui, par la grâce de Dieu. Et le traité fut signé.

M. Gaimard, que je ne voulais pas nommer, nous a protesté ce fait très-sérieusement, et je crois qu'il fut témoin indiscret du traité de paix signé par les deux adversaires. Du reste, il ne paraîtra pas extraordinaire à quiconque aura vécu quelque temps à Agagna, et je ne serais pas surpris que cette jeune fille, qui se livre avec tant de confiance à un étranger, fût la même qui le lendemain ferait avec joie le sacrifice de sa belle chevelure pour en orner une image de la Vierge. Il y a dans le cœur humain des contradictions bien plus surprenantes encore.

La musique est un des plus doux passe-temps des habitans des Mariannes; ils se réveillent en chantant, se reposent et s'endorment en chantant. Leurs airs sont langoureux, harmonieux, à trois voix; il y a bien aussi deux ou trois *boleros* et quelques *segadillas** ; mais on préfère communément ce qui

* Danses espagnoles.

assoupit à ce qui anime, et l'on peut dire en quelque sorte que leur chant est l'image de leur vie. Presque tout le monde a du goût et fredonne assez purement; mais leur voix est nasillarde, et convient mieux aux airs du pays qu'au mode espagnol qui offre plus de ressources. Les couplets nationaux sont toujours composés en l'honneur de quelque saint du Paradis, ou pour célébrer un grand événement, tel que l'arrivée d'un navire. La nôtre a réveillé la verve assoupie du poète du lieu, et nous avons souvent entendu des refrains relatifs à notre voyage et à quelques personnes de l'expédition, qui, s'ils n'annonçaient pas du talent, montraient au-moins du goût pour la causticité.

La danse n'est en usage que parmi les enfans. Au son d'une *mandoline* ou à celui de la voix, un petit garçon et une petite fille, les bras en arrière, la tête droite, l'air important, se suivent avec des mouvemens rapides, et avec des gestes semblables à ceux de nos bateliers. Leurs hanches s'agitent, leurs yeux se mesurent; la jeune fille paraît vouloir se défendre de la poursuite de son danseur; elle tourne autour d'un chapeau placé à terre, et son amant court après elle : cette barrière est respectée; on ne doit point la franchir; mais lorsqu'il a atteint la coquette fugitive, il est rare qu'elle ne consente pas à donner ou à laisser prendre un baiser; si le fait arrive, un

espiègle plus heureux se met en place à l'instant, et la lassitude accorde souvent ce qu'on avait refusé à une poursuite obstinée, à des soins tendres et empressés..... Quelle analogie avec la *chega* de l'Ile-de-France! Ces petites scènes, fort jolies, ont lieu presque tous les soirs devant chaque maison; nous trouvions tous beaucoup de plaisir à nous y arrêter, et je crois que nous flattions le petit amour-propre des acteurs par notre curiosité et nos applaudissemens, accompagnés toujours de quelque léger cadeau.

Je t'ai déjà parlé de plusieurs maladies auxquelles sont sujets les Naturels de ces îles et ceux de presque tout cet océan; mais celle qui exerce le plus ses ravages à Otaïti, aux Sandwich et même à Timor, s'est fait à peine sentir aux Mariannes. Nos docteurs n'en ont vu aucun exemple, et quoique notre équipage, par sa confiance imprudente, se soit souvent exposé à ses terribles effets, on a vu avec autant d'étonnement que de plaisir que personne n'en avait été atteint. Il paraît qu'on a trouvé le moyen de vaincre le mal, car il y a été fort connu, dit-on, sous le nom de *mal français*; mais aujourd'hui, on n'en garde qu'un faible souvenir, et on n'en témoigne qu'une crainte assez légère. Puissent-ils en ignorer long-temps les redoutables atteintes!

LETTRE CII.

D'Agagna (Ile de Guham).

Voilà Rottà, Tinian, Guham et les mœurs de leurs habitans; voilà les Mariannes, car toutes les autres îles de cet archipel sont inhabitées. J'aurais pu sans doute y joindre, par exemple, quelques observations sur les priviléges que les anciens nobles de ce pays voulaient s'arroger, sur la défense qu'ils avaient faite aux roturiers de recevoir le baptême, prétendant jouir seuls des biens éternels que leur promettaient nos prêtres; mais j'aime mieux passer quelques ridicules sous silence; car, en me lisant, tu ne te croirais plus à près de cinq mille lieues de ta patrie, d'où je prétends t'éloigner pendant quelque temps.

Guham a quarante lieues de tour. La partie Sud de l'île est toute volcanique, composée de montagnes de terrain brûlé, rougeâtre, ou bien de laves basaltiques. Le côté Nord, presque désert, est formé de calcaire madréporique, dont les falaises qui bordent la mer sont abruptes et élevées. Au milieu de ce massif calcaire, dans un lieu nommé *Sainte-*

Rose, a pointé un petit piton volcanique. Des massifs madréporiques entourent presque toute l'île, qui est plutôt défendue par son inutilité que par la nature et les forts que les Espagnols y ont bâtis.

Les bois et les montagnes de Guham offrent au naturaliste des objets dignes de sa curiosité et de ses réflexions. Une grande quantité d'oiseaux, riches de mille couleurs, voltigent de branche en branche, et ne cherchent que rarement à éviter l'atteinte des chasseurs. Le plus joli, sans contredit, est la *tourterelle à calotte purpurine*, dont les couleurs sont d'une douceur étonnante et la forme infiniment gracieuse. Les *martins-pêcheurs* viennent après : il y en a de magnifiques; mais en général, les oiseaux de cette vaste partie du globe, brillans de plumage, ont un chant monotone ou un cri désagréable.

La mer est plus riche encore que la terre. On y trouve des poissons de toute espèce, et bariolés de mille couleurs. La collection de nos docteurs est précieuse; et je suis persuadé qu'ils apporteront bien des espèces inconnues en Europe*. Si j'en crois le major *don Louis*, dont la véracité ne peut être contestée, on fait ici, aux habitans de la mer, une guerre opiniâtre, à l'aide d'un petit poisson dont j'ai oublié le nom, et qu'on garde dans un

* La plus grande partie de cette collection, qui leur avait coûté tant de soins et de peines, est restée sous l'eau aux îles Malouines.

réservoir, où on le nourrit avec le plus grand soin. Dès qu'on le juge assez instruit dans le métier qu'on lui apprend, on le lâche; et le pêcheur, en frappant de grands coups sur son bateau, le fait revenir avec tous les autres poissons, que son élève a l'adresse d'attirer dans les filets.

On compte trente-cinq rivières dans toute l'île, dont quelques-unes roulent des paillettes de fer et de cuivre. Les principales sont *Tarofofo*, *Ilig* et *Pago;* elles se jettent toutes trois dans la mer, et la première peut être remontée avec un petit navire à une assez grande hauteur. Quoique le pays soit très-montagneux, elles coulent fort lentement; et celle d'Agagna, par exemple, ne file pas un tiers de lieue par heure. Elles sont médiocrement poissonneuses.

Guham, Rotta, et surtout Tinian, étaient, lors de la conquête de cet archipel, couvertes de monumens antiques et colossaux; et Seypan n'en offre pas une seule trace. On n'en trouve aujourd'hui qu'à Tinian et à Rotta; et ces débris attestent le génie des fondateurs d'une colonie qui eût dû échapper aux ravages du temps et aux armes sacriléges de ses fanatiques dominateurs.

LETTRE CIII.

En rade de Saint-Louis (îles Mariannes).

Encore de pénibles adieux! encore de douces habitudes auxquelles il faut renoncer! Nous partons demain, mon cher Batlle; et tu conviendras avec moi que ces changemens perpétuels, cette longue monotonie d'une navigation presque toujours éloignée des côtes, ces journées si uniformes, et cette ressemblance parfaite des lentes heures qui se succèdent, doivent commencer à lasser notre constance. Cette idée consolante, *nous arriverons*, est bien là quelquefois pour nous soutenir et nous donner du courage; mais à la moindre contrariété, le *quand* fatal se présente, et l'horison s'obscurcit. Tiens, il est des momens où je crois qu'en effet il avait raison celui qui a dit que, *pour être heureux dans ce monde, il fallait avoir un mauvais cœur et un bon estomac.*

Quelques motifs de joie se présentent cependant à notre imagination. Nous nous dirigeons vers les îles Sandwich, où Cook a terminé sa glorieuse carrière. Nos malades ont ressaisi aux Mariannes la

santé qu'ils avaient perdue depuis si long-temps. Les vivres sont bons, l'eau délicieuse; nos matelots ont de l'eau-de-vie en abondance; et quoique la traversée soit longue, nous sommes sans craintes sur l'avenir.

C'est ici le moment de rendre à notre commissaire* le tribut d'éloges qu'il mérite, non-seulement pour le zèle désintéressé qu'il a mis sans cesse à nous procurer, dans toutes nos relâches, les objets qui nous étaient nécessaires; mais encore par la rare activité qu'il a déployée à Guham, et surtout par la sage fermeté dont il a fait preuve dans quelques discussions élevées sur la qualité des vivres qu'on voulait nous donner. Ni les caresses, ni de légères concessions n'ont pu le détourner de ses devoirs. Il a fait valoir les droits des matelots; il les a soutenus; il a démontré les inconvéniens de préférences accordées à tels ou tels individus; et il a dit, *je veux*, parce qu'il savait bien que sa volonté était celle de son Gouvernement.

Des objets d'échange étaient notre monnaie. Ils ont été descendus à terre; et M. Requin a fait les marchés. Sans tromper la bonne-foi des habitans, il est difficile de mettre plus de sagesse qu'il n'en a mis à l'achat des provisions. Dès le point du

* M. Requin, de Toulon.

jour, les magasins étaient encombrés. On apportait des poules, des cochons de lait, du gibier; on recevait en échange des scies, des clous, des couteaux, des haches; et quand on se rappellera que ces îles ont porté le nom d'*Iles des Voleurs*, à cause de la passion dominante des premiers habitans à s'approprier ce qui ne leur appartenait pas, et qu'on saura qu'un grand nombre de leurs descendans ont hérité de la même habitude, on jugera de l'embarras que devaient occasionner les prétentions exagérées de quelques-uns des brocanteurs, et de la surveillance que leur mécontentement rendait si nécessaire, afin de prévenir les désordres.

Avec des gens adroits et effrontés, chez qui le vol est une habitude innée, il est nécessaire d'employer parfois une certaine sévérité, mitigée chez nous par cette assurance que nous sommes les plus forts, et que ceux qui se rendent coupables ne sentent pas la grandeur de leur faute; et ici, c'était toujours en favorisant ceux qui méritaient sa confiance, que notre commissaire punissait ceux qui avaient justement éveillé des soupçons. N'était-ce pas leur donner à tous une leçon de probité?.... C'est surtout dans ces relations intimes et intéressées qu'il est curieux et utile d'étudier les mœurs d'un peuple, et de suivre les petits détails de ses usages. Tous ses mouvemens ont un but; toutes ses

paroles sont pesées; tous ses regards tendent à quelque chose. Autre part, l'homme est souvent ce que les circonstances le forcent à être; ici, il est *lui*, parce qu'il défend ses intérêts et ses droits. Aussi, je ne doute pas que M. Requin n'ait su mettre à profit les heures qu'il a passées au milieu de ce peuple si curieux, si bon et si superstitieux....

Nous sommes tous embarqués; on levera l'ancre demain de grand matin. Il est plus de midi; j'ai près de trois lieues à faire pour arriver à Agagna, et cependant j'y cours.... Je veux encore la revoir, l'entendre. Si tu l'avais connue, tu me pardonnerais mes folies; peut-être ne me pardonnerais-tu pas de partir.

Je suis arrivé à Agagna, haletant, épuisé de fatigue; elle pleurait encore.... Tu croiras à cet attachement, quand je t'aurai dit que cette fille était une jeune sauvage. Oh! oui; j'ai eu tort d'y revenir.

LETTRE CIV.

Owhyhée (îles Sandwich), août 1819.

Au nom seul de cette île, la mémoire attristée se retrace une catastrophe effrayante qui a enlevé à l'Europe et au Monde le génie le plus entreprenant qui, depuis Colomb, se fût illustré par les recherches les plus hardies et les découvertes les plus glorieuses.

Cook a péri à Owhyhée, victime de son courage, et peut-être de son imprudence..... Dès que le danger devint pressant, ses compagnons furieux, ne consultant que leur amour pour un chef qui les avait guidés si souvent au milieu des périls, et sauvés de plus d'un naufrage, s'abandonnèrent à toute l'ardeur qui pouvait les animer; et au milieu des scènes de carnage que leurs armes meurtrières produisaient parmi les intrépides Insulaires, ils virent tomber leur capitaine, au moment même où, par ses gestes, il les exhortait à modérer leur ressentiment. Ses membres mutilés furent confiés à l'Océan qu'il avait conquis, et aucun monument funèbre n'indique au navigateur le point

précis où s'est éteint ce grand homme. Les récits de son digne successeur ont consacré la pointe entre *Kayakakooa* et *Karakakooa;* mais l'œil y cherche en vain un cénotaphe qui éternise la mémoire de ce déplorable évènement.

Il est impossible au navigateur de séparer le nom de Cook de celui d'Owhyhée, comme celui de Léonidas appelle les Thermopiles; comme les champs de Pharsale redemandent César. On cherche, sur cette terre sauvage, le tombeau de Cook, comme dans la docte Grèce celui d'Achille, avec la différence que le premier s'est illustré par des faits récens et extraordinaires; tandis que le second ne doit peut-être sa gloire qu'aux vers d'un poète encore plus grand que lui.

Il est certain que c'est l'Espagnol Gaëtano qui, en 1542, a abordé le premier aux îles Sandwich. Cook lui-même y a trouvé des indices certains du séjour de quelques Européens; et la crainte que les Naturels manifestèrent pour les armes à feu, prouvait assez clairement qu'elles leur étaient connues. Le motif du silence et de la discrétion de Gaëtano est d'ailleurs assez justifié.

Les pirates infestaient toute la côte Ouest d'Amérique; et des combats heureux, ou une longue traversée par le cap Horn, pouvaient seuls leur fournir les moyens de renouveler leurs vivres.

Gaëtano, après avoir trouvé cet archipel, vit bien que s'il en publiait la découverte, il deviendrait un point de ralliement pour ces écumeurs de mer, qui déjà ne paralysaient que trop le commerce de sa patrie. Ce motif politique, et sa sage prévoyance, le déterminèrent, dans la carte qu'il publia quelque temps après son voyage, à diminuer d'une dizaine la latitude et la longitude des îles Sandwich; ainsi, du consentement de Charles-Quint, il les plaça par 9 et 11 degrés, au-lieu de 19 et 21; et les guerres que l'Espagne eut à soutenir avec la France l'ayant distraite d'autres occupations, on parut d'abord n'attacher aucun intérêt à la découverte de Gaëtano.

Enfin, cet homme célèbre, qui, par son courage et sa persévérance, avait déjà illustré son pays par tant de glorieuses entreprises, retrouva cet archipel dans son troisième voyage, et lui donna le nom du ministre qui l'avait si généreusement protégé. Hélas! l'infortuné se glorifiait sans doute alors du succès de ses recherches!

A-peine avions-nous aperçu les hautes montagnes de l'île, que je cherchais déjà, avec une inquiète sollicitude, cette pointe *tachée de sang*, qui semble prévenir le voyageur des périls qui l'environnent, s'il n'appelle avec lui le courage et la vigilance. Sans se souvenir des torts du navigateur

anglais, le voyageur sage et impartial déplore un aussi grand malheur, jette un voile sur les causes qui l'ont fait naître; et, le cœur abîmé de regrets, l'on accuse de férocité un peuple sauvage et intrépide, par cela seul que chez lui a été massacré un grand homme.

La prévention, quelque pardonnable qu'elle soit, a toujours une teinte d'injustice; il est difficile, ou pour mieux dire impossible, de porter sur un objet un jugement équitable, si l'on est mu par un sentiment qui subjugue la raison. Nous l'avons éprouvé, surtout dans cette circonstance. Si nous n'avions consulté que nos pressentimens, nous nous serions toujours fait précéder par nos fusils et notre artillerie; ce qui, en donnant une idée de notre faiblesse, eût montré aussi une défiance peu flatteuse pour le peuple chez lequel nous abordions, et qui peut-être eût causé de grands malheurs.

C'est le 6 août que nous avons découvert l'île d'Owhyhée; nous n'en étions qu'à une petite distance; et la terre, que nous nous attendions à voir d'une hauteur prodigieuse, ne s'élevait que très-modestement. Une île si riche en sinistres souvenirs devait provoquer nos regards. Chacun y fixait les siens. Tout-à-coup, déchirant les nuages épais qui couvraient ses flancs réguliers et son immense base, s'élança majestueusement devant nous le

Mowna Kah, beaucoup plus haut que le pic de Ténériffe, et dont la tête vaporeuse, perdue dans les hautes régions de l'air, était marquée d'un petit point brillant qui réfléchissait les rayons du soleil, et nous indiquait la limite des neiges éternelles. A quelques centaines de toises du sommet, une légère teinte de verdure, tapissant d'immenses quartiers de lave, donnait un peu de vie à ce paysage magnifique, mais sauvage.

Pendant la nuit, nous fîmes petite voile, et longeâmes la côte, pour nous rendre au mouillage de *Karakakooa*. La brise était légère, la mer peu houleuse; mais les courans nous portaient au large. Au lever du soleil, nous nous trouvâmes en face d'une montagne excessivement haute (le *Mowna-Laé*), d'une pente insensible, et qui nous parut aride dans toutes ses parties; c'est un cône d'une base prodigieuse et parfaitement régulière dans tous les sens, puisque nous ne l'avons jamais vue changer de forme, quoique nous en fussions à une petite distance, et que nous filassions cinq à six nœuds, en rasant pour ainsi dire les rochers volcaniques qui lui servent de soutien.

A dix heures, nous reconnûmes un village appelé *Krayes*, composé de quelques misérables cabanes bâties sur un plateau taillé à pic, mais de peu d'élévation. Dans l'anse formée par la pointe qui la

garantit des vents d'Est et de Nord-Est, est un autre village d'une quinzaine de maisons, hautes de quatre à cinq pieds. Les terres qui les environnent m'ont paru arides; le sol est rougeâtre, évidemment volcanique, peu varié. Quelques taches noires faiblement prolongées et sensibles, surtout au fond des petits vallons, où l'humidité doit être plus pénétrante, indiquent les restes flétris d'une végétation qui se soutient à-peine. Les fumées qui se sont élevées du penchant des collines, nous ont convaincus que cette partie de l'île était habitée; mais les Naturels doivent y traîner une bien misérable existence, et y sont probablement aussi sauvages que la terre qui les nourrit. L'anse forme un coude extrêmement sensible; les rescifs se brisent à la pointe avec beaucoup de violence, mais ne s'étendent guère au large.

A midi, un pros simple nous accosta; il était monté par quatre Sandwichiens grands et bien faits, dont l'un monta à bord, et dansa avec beaucoup de gaîté et de souplesse. Leur physionomie avait un caractère féroce, et cependant leurs manières étaient douces et timides. Quelques autres pirogues à un seul balancier arrivèrent successivement; plusieurs des Naturels qui les gouvernaient nous engageaient à profiter de l'occasion, et à ne pas nous refuser aux caresses de leurs femmes, qui étaient

presque nues, et d'une laideur vraiment repoussante. Nous ne crûmes pas devoir céder à des instances si pressantes; et je serais presque persuadé que le refus des matelots ne naquit que de la certitude où ils étaient, qu'au mouillage ils feraient acquisition de quelques Laïs plus séduisantes, avec lesquelles ils pourraient réparer le temps perdu, et se récompenser de leur délai.

Cependant le calme dura toute la nuit, et les courans nous drossèrent vers le Nord-Ouest. Le 7, un grand nombre de jolies pirogues, détachées de toutes les parties de la côte, firent route avec nous.

Dans la majeure partie il se trouvait des femmes, qui n'attendaient pas qu'on les présentât. Leurs gestes indécens; leurs mouvemens plus indécens encore, cherchaient à provoquer nos désirs, et à nous faire rougir de notre retenue. Elles se disputaient nos regards; elles briguaient une parole, et paraissaient piquées des refus constans et peu méritoires de l'équipage. Un chef d'un petit village monta à bord, dîna avec le commandant, tandis que sa femme, qui se tenait à la porte de la salle à manger, s'échappait parfois, et venait cajoler les matelots. Il était pardonnable à un Européen, à un Français surtout, de présumer que la coquette profitait de l'absence du mari pour chercher des adorateurs, et que les caresses qu'elle prodiguait à

ceux qui l'accostaient, se faisaient à l'inçu du mari, dont nous plaignions sincèrement la bonne-foi et la confiance. Mais nous ne tardâmes pas à être convaincus que ceux d'Owhyhée ne prennent d'ordinaire une ou plusieurs femmes que pour en faire hommage aux étrangers, et leur donner l'exemple d'une noble générosité.

Après le dîner, le confiant Sandwichien, surpris de trouver encore sa femme sur le bastingage, lui en fit de vifs reproches, et lui demanda probablement si c'était pour cela qu'il l'avait amenée à bord. L'infortunée, un peu confuse, sentit la justesse de ses remontrances; et d'un air indifférent et *flaneur*, elle s'achemina vers le gaillard d'avant, où sont pour l'ordinaire des hommes peu difficiles sur toutes les matières, hors sur l'honneur; et l'on se disputait déjà les rangs dans la possession de cette Vénus peu pudique, lorsqu'un homme*, préposé dans le navire à la garde des postes intérieurs et extérieurs, et chargé d'y maintenir les bonnes mœurs, arriva comme par enchantement, défendit aux matelots de quitter le pont; et d'un air peu galant, reconduisit la Sandwichienne à son mari. Aux regards furibonds que l'un et l'autre lui lancèrent, il est certain qu'ils étaient très-mécontens de son zèle et

* Le capitaine d'armes.

de sa vigilance; et il me parut que, dans leur indignation, ils lui souhaitaient la haîne de toutes les femmes. Désirant toutefois montrer qu'il ne se tenait pas pour battu après un si petit échec, le mari fit de nouveaux efforts auprès de ceux en qui il supposait un peu plus d'autorité, et il fut bien surpris et désagréablement étonné de voir tout le monde refuser ses offres obligeantes.

Quelle honte pour nos maris européens que la conduite de ces hommes, que notre orgueil appelle sauvages!...

Les échanges qu'on fit avec les pirogues qui nous escortaient nous convainquirent que ces peuples sont encore dans l'enfance de la civilisation, et qu'il leur faudra des siècles pour en atteindre l'âge mûr.

LETTRE CV.

D'Owhyhée, mouillage de Kayakakooa, août 1819.

Nous cherchions devant nous le mouillage de Karakakooa, et nous l'avions déjà dépassé. Les guides que nous avions pris étaient si stupides, que nous ne pouvions, même avec notre dictionnaire du pays, nous faire entendre en aucune façon. La vue d'une ville assez grande, située à l'enfoncement d'une baie, nous engagea à mettre le cap dessus pour prendre de nouveaux renseignemens. Comme on n'était pas plus tenu de mouiller à Karakakooa qu'à toute autre partie de l'île, et qu'on reconnut que cette baie était sûre, on laissa tomber l'ancre sur un fond de sable, à trois encâblures de la ville appelée *Kayerooa**.

Un grand nombre de pirogues entourèrent bientôt la corvette; un plus grand nombre encore se dirigeait vers nous de tous les points de la côte; quelques-unes étaient gouvernées par des femmes légèrement couvertes de pagnes,

* C'est M. Railliard qui nous pilota jusqu'au mouillage, qu'il était allé reconnaître : nous étions sûrs d'être bien mouillés.

qui briguaient avec instances la faveur de monter à bord. On eut beau donner des ordres pour défendre toute communication, plusieurs d'entre elles, provoquées sans doute par les agaceries des gens de l'équipage, bravèrent toutes les défenses, échappèrent à la surveillance des officiers de quart, et firent connaissance, dans le faux pont, avec la galanterie française : elles en parurent très-satisfaites.

A neuf heures, une grande pirogue, plus élégante encore que les autres, et montée par douze rameurs, conduisit à bord le chef de la ville. Sa taille était de 6 pieds 3 pouces français, sa figure belle et douce, sa poitrine large, sa coiffure élégante, son sourire enfantin. Il était à moitié couvert d'un manteau qui nous permettait de prendre une juste proportion de toutes les parties de son corps; et, quoique peu nerveux, il est difficile de voir des hommes mieux constitués. Du reste, la manière décente dont il se présenta, son langage (et il parlait très-purement l'anglais), le choix de ses expressions, cet enfant qui, armé d'un élégant éventail, éloignait les insectes de sa personne; cet officier assez bien vêtu qui lui servait d'escorte; l'empressement marqué que mirent les pirogues qui nous entouraient à lui ouvrir un passage; l'élégance, la propreté et la grandeur de son embarcation : tout nous convainquit bientôt que nous avions affaire à

un personnage d'importance. Nous sûmes, en effet, quelques instans après, que c'était le beau-frère du Roi, qu'il s'appelait *Kookini*, que les Anglais lui avaient donné le nom de *John Adams*, qu'il était gouverneur de *Kayerooa* et de toute cette partie de la côte, et qu'il était le seul chef d'importance qui n'eût pas accompagné le roi *Ouriouriou* à *Toyaï*.

Dans la crainte de ne plus en trouver l'occasion, on voulut essayer sa force au dynamomètre; il s'y prêta de bonne grâce, et il fut à quatre-vingt-treize et demi, où personne, depuis notre départ, n'avait encore atteint; sa force reinale ne se trouva pas en proportion de celle des mains.

Kookini promit au commandant un emplacement propre à établir son observatoire; il l'assura que le lieu où il ferait ses opérations serait *tabou** pour tous les habitans; mais il le prévint qu'avant de livrer les vivres dont nous avions besoin, il était indispensable qu'il en donnât avis au Roi, ce qui nécessitait un délai de trois à quatre jours. Il l'assura néanmoins qu'on pourrait, avec des objets d'échange ou avec des piastres, se procurer à terre quelques vivres; mais que pour de l'eau, elle était très-difficile à faire, parce qu'il n'y en avait pas de douce

* Sacré.

dans les environs, et que les habitans n'en buvaient que de la saumâtre. Il ajouta que, si nous n'étions pas dans l'intention de changer de mouillage, il s'emploierait de son mieux pour nous faire obtenir tout ce qui nous serait nécessaire. Satisfait de ses offres obligeantes, on se disposa à descendre les instrumens à terre, et le 9 on commença les observations.

LETTRE CVI.

De Kayeroo (îles Sandwich).

La rade de *Kayakakooa* est grande et sûre. Les hautes montagnes qui la défendent des vents les plus constans, les pointes *Kovvrovva**, situées au N., et celle.... au Sud, empêchent que la mer y soit jamais bien haute. La plage est belle, et quelques édifices et deux chaussées très-avancées offrent un sûr abri pour les embarcations.

La ville de Kayerooa est d'une étendue considérable; mais les maisons, ou plutôt les huttes, sont si éloignées les unes des autres, surtout sur le penchant de la colline, qu'on ne peut guère les rattacher au quartier de la plaine, où, du-moins, de petits sentiers battus figurent passablement des rues et des passages. Quelques maisons sont construites en pierres cimentées; les autres sont faites de petites planches, de nattes ou de feuilles de palmistes très-bien liées entr'elles et impénétrables à la pluie

* C'est là que Cook a péri.

et au vent. La plus grande partie des toits est recouverte de goëmon, ce qui leur donne une solidité merveilleuse; quelques solives bien ajustées et assujéties par des ligatures de cordes de bananiers, leur assurent une durée considérable; et depuis que nous fréquentons des pays à demi sauvages, les cabanes d'Owhyhée me paraissent les meilleures. Elles n'ont presque toutes qu'un seul appartement, orné de nattes, de calebasses et de quelques étoffes du pays. Là couchent pêle-mêle pères, mères, filles, garçons, quelquefois même les chiens et les porcs; là les mères proposent leurs filles aux étrangers; là les enfans apprennent presque en naissant ce qu'ils ne devraient connaître que dans un âge avancé; là le fils oublie ce qu'il doit à son père, parce que le père oublie ce qu'il doit à son fils; là, en un mot, le chef n'a d'autorité que lorsqu'il a la force en main, et que le fils n'est pas encore affranchi des liens de l'enfance.

Vus de la rade, deux ou trois édifices ont quelqu'apparence, et font regretter de les trouver, pour ainsi dire, isolés au milieu de ruines. Le plus considérable est un magasin qui se détache en blanc sur toutes les autres cabanes. Il appartient au Roi, qui en fait son garde-meuble, mais sans oser lui confier ses trésors, qu'il enfouit dans des souterrains. L'autre édifice est un *Moraï* situé à l'extrémité

d'une chaussée qui s'avance dans la rade; le troisième est une maison appartenant à un des principaux chefs de *Riouriou* *, qui, avant de quitter la ville, a eu l'adresse de la faire *tabouer*, afin d'en éloigner les curieux et les voleurs. On me fit entendre que celui qui chercherait à y pénétrer serait sur-le-champ mis à mort, et que le maître de la maison était un homme très-cruel et très-puissant. Le quartier N. de la ville peut avoir une centaine de cabanes, dont la plupart n'ont pas plus de trois à quatre pieds de hauteur sur six de longueur. Les portes sont si basses, qu'on ne peut presque y pénétrer que ventre à terre, et l'on respire, dans ces cloaques infects, un air capable de renverser ceux qui n'y sont point habitués.

En arrivant sur la plage, on se trouve en face d'un chantier de construction fort vaste, où l'on achevait un navire d'une quarantaine de tonneaux. Ce chantier est voisin de quelques hangars, qui mettent à l'abri des vents et de la pluie un nombre prodigieux de pirogues simples et doubles, d'une beauté surprenante et d'un fini précieux. Ces pirogues sont travaillées avec un instrument appelé dans le pays *Toë*, qui peut être comparé à nos herminettes, mais infiniment plus petit, et propre à être mis en mouvement d'une seule main. Nos

* On prononce indistinctement *Riouriou* ou *Ouriouriou*.

ébénistes ne polissent pas mieux leurs meubles les plus soignés; et sans rabot et sans les instrumens nécessaires à nos ouvriers, ceux d'Owhyhée sont capables de rivaliser avec les artisans les plus réputés de l'Europe. Le dessous de l'embarcation, jusqu'au *bau*, est peint en noir; et, avec une fleur jaune qu'on trouve dans toutes les parties de l'île, on lui donne un vernis extrêmement luisant. La plus grande de ces embarcations était simple, et avait soixante-douze pieds français de longueur sur trois dans sa plus forte largeur. Les cordages qui *cousaient* les différens bordages et qui ajustaient les autres parties de la pirogue et de son balancier, étaient tressés et amarrés avec l'adresse la plus merveilleuse. Les autres pirogues qui remplissaient les hangars n'étaient ni moins élégantes, ni moins soignées; mais la longueur des plus grandes ne dépassait pas cinquante pieds. Ces divers ateliers étaient déserts; un ou deux ouvriers s'occupaient par intervalles à réparer quelques pièces endommagées, et je conçois que sous un Roi tel que *Riouriou*, tout doit se ressentir de l'apathie qu'il semble encourager par son exemple.

Le nombre des pirogues appartenant au Roi est immense; *Tamahamah* I.er était à la veille de tenter avec elles la conquête de toutes les îles de l'Océan-Pacifique: *Riouriou* n'a peut-être que peu

d'années à être paisible possesseur des États que le courage de son père lui a conquis.

Après avoir visité une grande partie des maisons de *Kayerooa*, où se reposent de leur indolence des hommes dont l'existence est si paisible et si monotone, je me dirigeai vers la cabane du gouverneur, qui m'avait prié de m'y rendre. Elle est petite, mais très-propre et assez bien meublée. Un lit passablement élégant, deux chaises d'osier, quelques oreillers indiens, et un grand nombre de nattes la remplissent. A peine fus-je assis, que deux femmes d'une quarantaine d'années s'agenouillèrent à mes côtés et me *macèrent* * de toutes leurs forces. Persuadé que cette cérémonie était une galanterie de sir *Adams*, je les laissai faire un instant, et les remerciai comme je le pus en leur faisant à chacune un petit cadeau, qu'elles acceptèrent de bon cœur. M. le Gouverneur me pria de faire son portrait : je le croquai au crayon, et il parut content de la ressemblance. Je bus chez lui, dans des verres en cristal, différentes espèces de vins, et je me convainquis qu'il avait eu le bon esprit de tenter d'embellir un si triste séjour. En

* Macer une personne, c'est presser dans ses mains toutes les parties de son corps, et courir des bras aux jambes, des cuisses aux épaules, etc. On se sert ici de ce moyen pour s'assoupir. Peu habitué à cet exercice, il me réveilla.

sortant de son appartement, je trouvai à la porte, et couchées sur des tas d'étoffes, son épouse et sa belle-sœur; jamais je n'avais vu de femmes si colossales; leur taille n'était guère que de cinq pieds six pouces, mais leur grosseur faisait honte à leur taille. Leur physionomie était douce, leurs tatouages élégans; une d'elles était tatouée sur la langue; leur familiarité n'avait point cet air de débauche qui caractérisait les femmes du peuple. Mais du reste, elles autorisaient toute espèce d'attouchemens, et celui qui aurait appuyé la main sur le sein de la première, n'aurait pas été réputé galant s'il avait oublié sa voisine. Il est difficile de voir des mains aussi fines et aussi potelées que celles de ces deux princesses; nos coquettes s'en feraient honneur, et mourraient de jalousie en jetant leurs regards sur leurs pieds si délicats, et pourtant toujours affranchis de chaussures.

J'ai trouvé, le lendemain, ces princesses et leurs suivantes couchées en plein air; et c'est sur le sable du rivage, et comme étouffées sous un tas énorme de nattes et de pagnes, qu'elles puisent cet embonpoint qui les rend si lourdes et si massives. Il m'a fallu bien des exemples pour me convaincre que, dans ce pays, des masses si repoussantes étaient les beautés les plus recherchées.

On m'assure que les deux femmes qui font naître

aujourd'hui mon étonnement, ne sont que des miniatures en comparaison des veuves de Tamahamah. Nous serons bientôt à même d'en juger. Adieu, mon ami. Vivent nos soubrettes légères et dégourdies.

LETTRE CVII.

De Kayerooa (Owhyhée).

La ville de *Kayerooa*, t'ai-je dit, est dominée par une montagne assez haute, qui garantit la rade des vents de Nord et de Nord-Ouest. C'est de cette montagne, surtout de la colline la moins éloignée, que les habitans tirent la plus grande partie de leur subsistance. Il est vraiment douloureux de voir la plaine étendue qui la borde des deux côtés, inculte et pour ainsi dire méprisée. Comment un peuple, dont le caractère distinctif est la paresse et la nonchalance, peut-il se résoudre à abandonner une terre si fertile, qui, en l'enrichissant, lui éviterait souvent des fatigues et de grandes souffrances? un soin de quelques jours lui donnerait une nourriture de plusieurs mois; et deux années de persévérance le combleraient à jamais des dons précieux, que sur le sommet des montagnes, un vent impétueux ou toute autre catastrophe peut si facilement lui enlever. Je m'étonnais avec raison, à Guham, du peu de nourriture que prenaient les habitans, même après un travail long et assidu; ici on serait

effrayé de la voracité des Naturels des Mariannes, et, si j'en excepte les chefs, dont l'appétit est plus grand, et paraît moins facilement satisfait, je ne conçois pas qu'une nourriture si faible puisse suffire aux besoins de l'homme.

Les arbres qui couronnent les montagnes sont, en général, utiles et vigoureux. Des bananiers, des rima, des palma-christi, des tamariniers les ombragent; les uns et les autres descendent aussi dans la plaine, mais n'y acquièrent pas la même vigueur. Les cocotiers surtout qui bordent le rivage, et les rima qui entourent les maisons, ne s'élèvent que très-modestement. Leurs fruits sont petits et rares, leur feuillage flétri et peu étendu.

Le Roi fait bien des concessions de terrains aux habitans qui viennent lui en demander; mais je voudrais que cette faveur ne fût accordée qu'à ceux qui s'engageraient à les cultiver; et si, après un temps prescrit, j'y trouvais la même stérilité, effet de la paresse ou de l'insouciance du propriétaire, non-seulement je le priverais d'un don qui n'aurait été que conditionnel, mais encore je le punirais d'avoir abusé de la bonne-foi du bienfaiteur, et du tort qu'il se serait fait à lui-même.

Ne retirant pour ainsi dire aucun impôt de revenu des terres, il paraît d'abord qu'il doit importer fort peu au souverain qu'elles soient cultivées avec

soin, ou abandonnées à leur propre fécondité; mais en y donnant la plus légère attention, on sent de quelle importance il est pour un État de ne pas négliger des richesses si grandes et toujours certaines. On est déjà bien heureux, quand on peut se passer d'un secours étranger.

Je conçois que *Tamahamah I.er* ait un peu négligé la culture des terres; et la raison de son insouciance s'explique ici comme dans tous les États civilisés. Occupé du soin de se maintenir sur le trône chancelant que lui avait laissé son père, il ne dut penser qu'à la guerre, et à éloigner ou à vaincre par la force des armes les ennemis qui cherchaient à le renverser. Chez nous, où une faible partie de la nation seulement est tenue de s'armer pour le souverain, il reste encore des bras à l'agriculture; et un zèle plus actif, et une récompense proportionnée, balancent, pour m'exprimer ainsi, les malheurs causés par les troubles et les dissentions. Il n'en était pas de même à Owhyhée : le vieillard suivait son jeune fils à la guerre, pour lui donner l'exemple du courage; et les mères accompagnaient presque toujours les armées, où elles pouvaient encore rendre des services importans. Ajoutons à ces considérations, que *Tamahamah*, sans combattre, se regardait déjà comme vainqueur, et que c'était toujours sur les terres de ses ennemis qu'il établissait son champ de bataille.

Notre botaniste, dont le zèle augmente en proportion des difficultés et des fatigues, a parcouru une grande partie des hauteurs qui dominent la ville. Il nous a assuré que la végétation y était très-vigoureuse, et qu'il serait excessivement facile de diriger dans la plaine, par des canaux peu profonds, les eaux qui fécondent ces sommets, et qui sont perdues pour les habitans, dont les ressources n'existent qu'auprès du rivage.

LETTRE CVIII.

De Kayerooa.

Deux petits canons, ou plutôt deux obusiers, indiquent la maison du Gouverneur; et, à quelques pas de là, du côté du tombeau de *Tamahamah*, est une espèce de camp, armé d'une trentaine de canons recouverts de nattes, et gardé par quelques soldats avec des fusils. L'un d'eux tient à la main une clochette et un sablier, pour indiquer les heures des relais. C'est par ce camp que je passai pour aller voir le lieu où l'on avait déposé les restes de *Tamahamah*. Les Naturels qui m'y conduisaient me prièrent de m'éloigner un peu de ma route, et de m'approcher d'une grande pierre de taille, placée à un mur très-bas, et au pied de laquelle ils me firent entendre qu'était enterré le chef le plus chéri de toute l'île. Je les suivis; et dès que nous y fûmes arrivés, chacun d'eux, avec un saint respect, s'approcha de cette pierre consacrée par l'amour et la reconnaissance, remua la terre, et la frappa trois fois du pied. Ils me prièrent de faire la même cérémonie, et dès

que je les eus imités, ils m'en témoignèrent leur satisfaction par les démonstrations les plus vives. Ils répétèrent à diverses reprises le mot *méitei*, voulant me dire par là qu'ils me trouvaient bon et compatissant.

Quelques instances que nous fissions, Bérard et moi, pour les prier de nous accompagner jusqu'au tombeau de *Tamahamah*, ils ne purent se résoudre à dépasser cette pierre sacrée; et par le mot *tabou*, ils nous convainquirent que cela leur était défendu.

L'édifice qui renferme les dépouilles mortelles du Roi, dont on ne prononce ici le nom qu'avec la plus grande vénération, est un carré de trente pieds, bâti solidement en varech; les angles sont renforcés, et forment un léger avancement; la porte est en bois, haute de quatre pieds et demi, et fermée par un gros cadenas. Deux énormes bâtons en croix, placés à deux pas de l'entrée, indiquent que cette demeure est sacrée; et tel est le respect de ces peuples pour les restes de leur Roi bien aimé, que celui qui franchirait cette limite payerait sur-le-champ de sa tête une coupable profanation.

A côté de ce monument religieux, et plus près de la mer, on trouve un *moraï*, c'est-à-dire, un cimetière, dernière demeure des Rois qui ont gouverné cette île. Une douzaine d'idoles en bois,

burlesques et colossales, les rappellent à la mémoire des sujets. Quelques-unes sont debout et couvertes d'offrandes; on voit dans leur bouche d'énormes poissons et des fruits, qu'on renouvelle dès que le temps les consume. Ce sont sans doute les statues des Rois qui ont bien gouverné; d'autres sont renversées sur la poussière, et couvertes à moitié de pierres et de débris; la juste indignation du peuple n'a pas voulu voir des tyrans à côté des Rois bienfaiteurs. Au milieu de ce *moraï*, fermé par une haie d'arêtes de cocotier, haute de deux pieds et demi, est un édifice semblable au tombeau de *Tamahamah*, mais plus haut et plus vaste, où sont gardés, avec indifférence, des meubles neufs et élégans, qui bientôt probablement seront dévorés par les insectes qui y ont établi leur demeure. Sur un côté de l'édifice est une petite croisée, par où seulement il est permis à quelques chefs d'inspecter ce triste lieu. Du reste, ce *moraï* paraît fort négligé, et le voisinage du tombeau de *Tamahamah* est peut-être cause de cet abandon.

En prenant la route de *Karakakooa*, et après avoir dépassé le dernier quartier de la ville, on trouve encore, sur une hauteur qui domine la plage, un autre *moraï*, qui paraît moins abandonné, et où l'on compte une trentaine de statues, la plupart dans une posture très-indécente; mais le

plus curieux de ces édifices, et en-même-temps le plus grand et le plus vénéré, est situé à un petit quart de lieue de là, et hors de la ville. C'est un enclos d'une centaine de pas carrés, fermé par une haie de bois de quatre pieds de hauteur. L'idole placée à la porte est très-soignée, et plus grande que les autres : un grand nombre d'offrandes sont dans sa bouche ; elle est placée sur un pieu de deux pieds de hauteur, qui lui sert de piédestal ; et avec lui, elle a bien dix à douze pieds de haut. Sa tête est monstrueuse, et fait à-peu-près le tiers de la taille ; elle est d'un bois dur et luisant : on voit qu'elle a été sculptée pour rappeler la mémoire de quelque bon prince.

Les autres statues sont sur les côtés de l'enclos, toutes très-rapprochées les unes des autres. Cinq à gauche et debout, dont la dernière est coiffée d'un capuchon long, pointu, et peint en rouge ; et six à droite : la plus haute est étendue sur la terre, et sa voisine à moitié renversée. A quelque distance de ces dernières, on voit un édifice en bois, haut de plus de quarante pieds, vide en-dedans ; et aux morceaux de bois qui le composent sont attachés des fragmens d'étoffes du pays, que les vents ont déchirés, et que le temps a pourris. A quelques pas de là sont quatre poteaux plantés à égale distance les uns des autres, et unis entr'eux par des branches

d'arbre pelées. Deux autres poteaux beaucoup plus élevés et plantés au milieu, supportent une pièce de bois sur laquelle était le squelette d'un veau ou d'un énorme cochon. Quelques cocotiers flétris, et des bananiers grands et vigoureux, bordent cette enceinte, tandis que, dans un léger lointain, les hautes montagnes de l'île coupent l'horison; et, en suivant leur pente presque insensible, l'œil s'arrête à la pointe *Kowlowa*, où Cook a terminé sa glorieuse carrière.

LETTRE CIX.

D'Owhyhée.

La pirogue que le Gouverneur avait expédiée auprès du Roi, pour lui donner avis de notre arrivée, revint peu de jours après, ayant à bord un Américain établi depuis quelque temps aux Sandwich; et un nommé *Jack*, pilote royal, et proche parent du Roi, chargé par Sa Majesté de nous féliciter de notre arrivée, et de nous engager à nous rendre au mouillage de *Toyaï*, près duquel il avait établi sa demeure depuis la mort de son père, et où nous trouverions un Français qui y jouait un certain rôle.

J'étais avec le Gouverneur, lorsque la double pirogue qui avait conduit les députés déborda de la corvette, et se dirigea vers *Kayerooa*. *Koakini* tenait à la main le portrait de *Tamahamah*, assez bien peint par le dessinateur de l'expédition russe commandée par M. de Kotzebue, et dont il m'avait prié de lui faire une copie. *Jack* arriva bientôt près de nous; et à-peine se furent-ils serré la main, qu'ils poussèrent ensemble de grands cris, se

frappèrent la poitrine, baisèrent à différentes reprises le portrait du Roi; et, pendant près d'un quart d'heure, répandirent des larmes avec une grande abondance. Parmi le peuple qui nous entourait, quelques personnes, les femmes surtout, poussaient des cris de douleur, tandis que d'autres n'avaient pas l'air de s'apercevoir de cette scène de deuil. Quand les pleurs eurent cessé, je demandai à *Koakini* le motif de cette prompte désolation; et il me dit, en riant, que le souvenir de la mort de *Tamahamah* en était cause; et dès cet instant, il continua à s'amuser avec moi, comme si quelques larmes répandues avaient totalement effacé de sa mémoire les vertus et les grandes actions qui les avaient fait naître. *Jack* conserva visiblement sa douleur un peu plus long-temps, mais donna bientôt après toute son attention aux tours d'adresse et d'escamotage que je faisais pour m'amuser de leur surprise.

Comme la ville de *Kayerooa* est la plus grande et la plus importante d'Owhyhée; qu'elle est aussi la plus peuplée, je puiserai chez ses habitans les traits qui peuvent servir à les caractériser. J'attends pour te parler des mœurs de ces peuples si curieux, une étude plus longue, qui cependant ne pourra m'en donner qu'une idée très-imparfaite, car les hommes qui, presque partout, sont les

mêmes dans l'état de civilisation, diffèrent cependant beaucoup dans ces pays, où, selon l'impulsion de leurs chefs, la nature de leur climat, leur indépendance ou leur assujétissement, ils agissent d'après les mouvemens que la nature a mis dans leur cœur, ou selon d'antiques préjugés, ou d'après l'autorité d'un seul homme, dont l'ascendant change quelquefois une nation.

Lycurgue avait fait de sa République une réunion d'hommes sages, laborieux, brûlans défenseurs de leur liberté; tandis que Périclès, en introduisant dans Athènes le goût des spectacles, de la magnificence, et l'amour des richesses, chassa pour ainsi dire du cœur de ses concitoyens, ce zèle ardent pour la gloire qui avait si long-temps effrayé Lacédémone; et du milieu de ses conquêtes, il put prévoir aisément la ruine de sa patrie, que les siècles opposent à ses lauriers.

Lorsque dans une population de trois mille âmes, au plus, on voit deux individus au-dessus de six pieds, et quatre ou cinq de six à-peu-près; lorsqu'on en trouve une quarantaine de cinq pieds huit à dix pouces, et un grand nombre au-dessus de trois pouces, on peut en conclure, ce me semble, que les hommes y sont grands; et cependant *King*, dans la continuation de l'ouvrage de Cook, dit que les habitans d'Owhyhée sont d'une taille au-dessous de la

moyenne. Quant à nous, nous en avons jugé autrement; et dans les diverses relâches que nous avons faites dans cet archipel, nous avons souvent eu occasion de persister dans notre premier jugement. La couleur des Sandwichiens est *terre de Sienne* mêlée à un peu de jaune. Leur chevelure serait magnifique, s'ils la laissaient croître, car elle est naturellement luisante et noire comme du *jais*. Leur manière de se coiffer est élégante, et ajoute encore à leur taille. En général, ils se rasent les côtés de la tête, et laissent croître au sommet une touffe qui se prolonge jusqu'à la nuque, ce qui imite parfaitement la crinière qu'on attache à nos casques de dragons. Quelques-uns conservent tous leurs cheveux et les laissent flotter sur leurs épaules, ou les nouent avec beaucoup de grâce, à la manière des *Carolins*. Il n'y en a pas de crépus, mais j'en ai vu quelques-uns de bouclés, effet sans doute de l'habitude qu'ont tous les Sandwichiens de tremper souvent leur tête dans l'eau. Leurs yeux sont vifs et ont beaucoup d'expression; leur nez est un peu aplati, mais on en voit beaucoup d'aquilins. Leur bouche et leurs lèvres sont médiocrement grandes, leurs dents magnifiques, et on ne peut que les plaindre de cette fatale superstition, qui leur fait souvent un devoir de s'en arracher quelques-unes à la mort

d'un ami ou d'un bienfaiteur. Ils ont la poitrine large, les bras peu nerveux, le ventre peu gros, les cuisses et les jambes assez fournies, les mains et les pieds excessivement petits. Tous, je crois, sans exception se font *tatouer* le corps ou quelques membres. Pour cet effet, ils adaptent à un petit bâton un os d'oiseau qu'ils ouvrent par le milieu, afin de lui donner deux ou trois pointes qu'ils trempent dans une couleur noire broyée avec du lait de coco et du suc de la canne à sucre; ils appliquent ces pointes sur la partie qui doit être *tatouée*, tandis que de l'autre main, et avec une petite baguette de deux pieds de longueur, ils frappent légèrement sur le bâton où est amarré l'os. Cette opération doit être peu douloureuse, puisque j'ai vu de jeunes filles la supporter sans donner la plus légère marque de sensibilité.

Les dessins ne sont ni aussi réguliers, ni aussi bien faits que ceux des habitans des Carolines. Tantôt c'est une partie du corps qui en est couverte, tantôt un pied, tantôt la paume de la main, quelquefois même le dessus de la tête et le bout de la langue, comme l'épouse de *Koakini* et la veuve favorite de *Tamahamah*. En général, ils représentent des oiseaux, des éventails, des damiers, des ronds avec plusieurs diamètres; mais le plus souvent d'énormes rangées de chèvres, et presque

toujours à la partie intérieure du bras, de la jambe et des cuisses. J'ai vu plusieurs habitans *tatoués* d'un seul côté, ce qui produisait un effet très-singulier : on eût dit des hommes à moitié brûlés, ou barbouillés d'encre depuis le sommet de la tête jusqu'à l'extrémité des pieds. Une bizarrerie inconcevable, c'est que souvent ils laissent un dessin à moitié fini, comme si le peintre avait été découragé, ou que le personnage qui voulait s'en parer eût changé d'avis au milieu de l'ouvrage.

Ces dessins ne déplaisent point au premier coup-d'œil et sont très-goûtés dans la suite; mais la même superstition qui les prive de leurs dents, leur fait aussi une loi de se brûler toutes les parties du corps avec un fer rouge taillé en rond, de manière qu'à la première inspection, ces taches noires et livides ressemblent assez à des cicatrices. Quelques individus en ont en grand nombre sur toutes les parties du corps, et se font gloire de les montrer aux étrangers.

Les femmes, à beaucoup près, ne sont pas aussi bien que les hommes, et leur taille est plutôt petite que grande. Elles ont infiniment plus de goût qu'eux pour les cicatrices dont elles couvrent tout leur corps. Les parties les plus délicates, telles que les joues et le sein, sont celles qu'elles s'appliquent à *orner*. Quelle coupable profanation ! La gorge

des Sandwichiennes peut, en général, rivaliser avec ce que les Anciens nous racontent de celle des Grecques et des Géorgiennes. Dégagée d'entraves et de lacets, elle acquiert toute l'élasticité et la grosseur que lui destinait la nature. Elle n'est ni trop grande, ni trop petite, mais dure et séparée; les larges épaules des filles la font encore plus ressortir, et c'est peut-être à cet avantage ainsi qu'à la petitesse de leurs pieds et de leurs mains qu'elles doivent les hommages que leur prodiguent assez volontiers les étrangers. Du reste, leur démarche n'a rien de gracieux, leur langage rien de cette douceur qui caractérise les femmes des Mariannes. Elles sont d'une propreté exquise; mais, comme je te l'ai déjà fait remarquer, elles ne se piquent jamais ni de cette modestie qui embellit même la laideur, ni de cette coquetterie qui met un prix aux faveurs et prête plus de charme aux plaisirs. Leurs gestes sont indécens, leurs agaceries obscènes, leurs regards peu expressifs. L'habitude qu'ont les plus vaines d'entr'elles de se blanchir le toupet et quelquefois tous les cheveux avec de la chaux vive, achève de les défigurer en leur donnant un âge qu'elles n'ont pas. Peins-toi, si tu le peux, le contraste que produit cette espèce de couronne blanche sur une peau olivâtre et à teintes inégales. Leurs cheveux sont généralement courts; il est vrai que

la mort de *Tamahamah* a, chez quelques-unes, causé ce sacrifice généreux; mais *Cook* avait déjà fait la même remarque. Elles ont un grand amour pour les couronnes de verdure. Les princesses et les *hautes dames* se sont réservé le droit exclusif de se parer de fleurs de vacoi très-jaunes, enfilées dans un jonc. J'ai remarqué qu'elles ne portaient presque toutes qu'une boucle d'oreille; mais ce qu'on observe le plus généralement, c'est leur passion ou plutôt leur folie pour les colliers. Elles s'en font avec des fleurs, quelquefois même avec des fruits très-grands (*jamrosa*), et toute espèce de plantes. Les personnes de considération en ont en cheveux tressés et passés dans un os recourbé, d'une grosseur vraiment colossale. On voit dans la campagne quelques jeunes personnes qui, pour garantir leur sein de l'ardeur du soleil, le couvrent parfois avec une feuille de bananier, ce qui rappelle assez grotesquement ces naïades antiques, que l'imagination des poëtes nous représente sortant des eaux pour venir folâtrer avec les mortels. Les traits des femmes n'ont pas plus de douceur que ceux des hommes; leur voix n'est pas toujours moins sonore; et l'imprudent qui tenterait de chercher dans le crépuscule une Vénus d'Owhyhée, courrait le risque, je crois, de s'adresser souvent à un Hercule. Il ne résulterait de cette méprise qu'un petit retard, et

le demi-dieu qui dans la fable ne s'amusait qu'à combattre les géants et les monstres, est plus humanisé dans ce pays, où il ne se plait qu'à rendre service aux étrangers.

LETTRE CX.

D'Owhyhée.

Le 8 mai 1819, Owhyhée a été le théâtre d'un événement terrible, qui a plongé cette île dans la consternation, et qui non-seulement a éteint dans le cœur de ses habitans l'orgueil qu'ils avaient puisé dans le souvenir de leurs glorieuses conquêtes, mais encore qui leur a fait entrevoir un avenir rempli de craintes et de tristesse. Je n'ai jamais pu lire, dans Tacite, l'admirable récit de la mort de Germanicus, sans m'attendrir sur le triste sort de ce grand homme, et sans déplorer les malheurs d'une ville livrée à la barbarie d'un tyran. Ici, dès qu'on cherche à persuader aux habitans qu'ils ont peu de chose à faire pour connaître le bonheur, leurs regards inquiets se tournent vers le passé, leur prévoyance redoute l'avenir, et leur cœur, déchiré récemment par la mort de *Tamahamah,* prononce ce nom chéri avec respect, et ne trouve dans les qualités du fils aucun motif de consolation pour une si grande perte.

Les peuples de cet archipel étaient à la veille de

recueillir les fruits de leur courage et de leur persévérance; ils allaient goûter les avantages d'une civilisation qui prenait naissance sous les plus heureux auspices; un instant les a replongés dans cette nuit dont leurs armes victorieuses venaient de déchirer les voiles.

Tamahamah, sur un lit de douleur, voyait approcher le moment qui devait l'enlever à l'amour de ses sujets. Il venait de punir quelques rebelles révoltés, et avait établi sa puissance sur des bases fermes et durables. Il ne redoutait pas la mort; son grand cœur l'avait appelée et bravée mille fois au milieu des dangers; mais il regrettait une vie qui aurait pu encore être utile au peuple qu'il avait gouverné.

A-peine eut-on des craintes pour une vie si chère, que les devins, les charlatans, les prêtres de toutes les îles furent convoqués à *Kayakakooa*. Soins inutiles! *Tamahamah* avait vécu.

Des courriers dépêchés à chaque instant du jour apportaient aux villes éloignées des nouvelles d'une santé de laquelle dépendait le bonheur ou le malheur de tous. Il sentit bien alors tout le prix de l'amour et de l'attachement des sujets pour un bon prince; mais voyant que tous les efforts étaient inutiles, il consacra encore ses derniers instans au bien-être de ses peuples.

Il appela auprès de lui son fils et ses principaux chefs, qui renfermèrent leur douleur pour lui faire moins regretter une vie illustrée par tant de glorieux succès; il leur en témoigna toute sa reconnaissance; et s'adressant à celui qui allait hériter de son autorité* : « Mon fils, lui dit-il, je te laisse » maître d'un pays qui doit suffire à ton ambition, » si tu es sage, mais que tu perdras, si tu cherches » à t'agrandir. Tu peux juger, par le sacrifice » que j'ai dû faire de mon repos, de ce que m'a » coûté l'héritage que je te laisse. Les chefs qui » m'entourent en ce moment ont partagé mes » dangers, et je leur dois une grande partie de la » gloire que je me suis acquise. Ils te seront » fidèles, si tu es juste; j'en ai pour garant leur » attachement à ma personne ; mais ton inexpé- » rience pouvant t'égarer, tu dois te guider d'après » leurs conseils et leurs leçons. Ne te presse jamais » de punir une faute commise par les étrangers » établis dans les îles; souffre même d'eux une » seconde offense, et ne cherche à les repousser » qu'à la troisième attaque. Si tu te conduis d'après » les leçons que je te donne en ce moment, je » recevrai avec plaisir les sacrifices dont vous » voulez m'honorer, et les offrandes que votre

* Tous ces détails m'ont été donnés par M. François Marin, établi depuis long-temps à Wahoo.

» amour me destine. Adieu, mon fils; porte mes
» vœux à mes femmes et à ma mère... Adieu, mes
» amis.... Je me meurs....

Dès que cette triste nouvelle se fut répandue dans la ville et au loin, le peuple, à l'envi, poussa des cris de douleur; chacun croyait avoir perdu un bienfaiteur, un père. On se frappait la poitrine, on s'arrachait les cheveux, on se roulait dans la poussière; tous les animaux domestiques qu'on put atteindre furent sacrifiés, un grand nombre de maisons renversées. Pour éterniser la mémoire de ce funeste événement, presque tous les habitans se firent sauter plusieurs dents; ils gravèrent sur leur bras le nom chéri de *Tamahamah*, et l'époque fatale qui leur avait enlevé un si bon prince; les femmes firent toutes le sacrifice de leurs cheveux, et avec un fer ardent se couvrirent le corps de brûlures. A *Kayakakooa*, tout le monde se réunit sur la place publique, en remplissant l'air de gémissemens; une trop vive douleur tenait les cabanes désertes, et l'on se faisait gloire de montrer les cicatrices que l'amour semblait avoir ordonnées. Ceux qui, des campagnes lointaines, se rendaient à la capitale pour se convaincre d'un si grand malheur, craignaient de s'interroger sur les routes, et se regardaient avec effroi, en se serrant la main.

Les chefs surtout, les premiers officiers qui avaient

partagé les dangers et la gloire de *Tamahamah*, voyaient dans cette mort fatale le triste présage de toutes les calamités. Trois jours et trois nuits se passèrent à *Kayakakooa*, sans que le peuple osât quitter la place publique; et tel était son attachement pour son Roi éteint, que celui qui s'était le moins meurtri le corps et le visage, honteux de marques de douleur si légères, s'adressait de nouveau à son voisin, le suppliait de lui faire encore sauter une ou plusieurs dents, et de lui remplir le corps de brûlures et de nouvelles cicatrices.

Ces scènes de désolation ne se passaient pas seulement à Owhyhée, et sous les yeux des principaux chefs, mais elles avaient lieu avec la même fureur, ou plutôt avec la même cruauté, dans toutes les autres îles. On n'eut pas besoin d'interdire les amusemens et les jeux : pendant plus de quinze jours on ne sortit de chez soi, ou l'on ne quitta la place publique d'où l'on voyait le tombeau de *Tamahamah*, que pour subvenir aux besoins de la vie. Les conversations ne roulaient que sur *Tamahamah;* chacun citait de lui quelque trait de courage extraordinaire, tous vantaient sa justice et sa bonté. On s'endormait au milieu de ces entretiens consolateurs; on se réveillait au lever du soleil pour continuer les mêmes éloges. Il était le roi de ses peuples, le juge de ses sujets, le

protecteur de l'opprimé, la terreur de ses ennemis.

Aujourd'hui que la douleur de l'avoir perdu est un peu amortie, on ne parle encore de ses vertus qu'avec attendrissement. Deux amis ne se revoient jamais sans verser des larmes sur le souvenir de leurs beaux jours passés, et la première santé des repas est toujours adressée à *Tamahamah*.

LETTRE CXI.

Baie de Kayakakoon (Owhyhée).

C'EST par des actions vraiment étonnantes que ce Roi si regretté a mérité l'amour de ses sujets. Forcé par l'audace coupable de quelques chefs rebelles, de porter la guerre dans les îles qu'on venait de faire soulever, il a toujours montré le courage le plus grand dans les périls, le talent le plus rare dans ses expéditions. Après avoir vaincu les Gouverneurs de *Mowhée* et d'*Wahoo*, qui avaient levé l'étendard de la révolte, et s'étaient fait déclarer Rois indépendans, il leur fit le procès dans les formes, et les condamna à être fusillés.

Le nombre de ses troupes augmentait à proportion de ses besoins. Certains de la victoire, et glorieux de servir la bonne cause, ses sujets se faisaient enrôler avec joie, combattaient avec intrépidité, et mouraient sans regret. On a vu des femmes suivre les camps, donner dans les combats les marques du plus grand courage, et rivaliser de zèle et d'amour pour leur Roi avec les chefs les plus audacieux. Quant à *Tamahamah*, il défendit, à diverses

reprises, à ses troupes, de porter avant lui les premiers coups à l'ennemi, et de quitter leurs rangs pour venir le défendre. On n'obéissait qu'à moitié à cet ordre, dicté plutôt par une imprudente témérité que par la sagesse qui doit toujours présider aux actions d'un général d'armée.

Si *Tamahamah* ne s'était illustré que par ses conquêtes, sa gloire serait courte, et peut-être que déjà il serait mort tout entier, tandis que les bienfaits dont il a enrichi ses peuples lui assurent, pour ainsi dire, une nouvelle vie dans le cœur de ses sujets. Occupé toutefois des soins de maintenir sa puissance, et presque toujours en face de l'ennemi, il lui eût été bien difficile de purger son pays de toutes ces superstitions ridicules et de ces usages barbares qu'avaient adoptés ses ancêtres; mais ne pas les pratiquer, et leur donner par cette conduite une espèce de nullité ou plutôt de ridicule, c'était déjà ouvrir à ses sujets une nouvelle route, leur faire entrevoir de meilleurs principes, et les dégager, par son exemple, des liens honteux et héréditaires qui les avilissaient. Car ici, comme dans tous les pays civilisés, le peuple est presque toujours ce que le chef veut qu'il soit, et l'on trouve peu de panégyristes du vice, là où le Souverain protège la vertu.

Tous les peuples ont eu une religion; c'est un point incontestable. Ici elle a été douce et

bienfaisante, là cruelle et tyrannique. Telle nation s'est créé des dieux bons et généreux; telle autre a adoré les tigres et les serpens. D'un côté l'on a vu des offrandes présentées par l'amour et la reconnaissance; d'un autre des victimes sacrifiées par la crainte et la terreur. Chaque pays donnait à sa divinité le caractère qui le distinguait, et il ne serait peut-être pas imprudent de juger des mœurs de tant de peuples éteints ou à demi ignorés, par les images de leurs dieux et de leurs idoles, que les siècles ont respectées..

On faisait encore, il y a huit à neuf ans, des sacrifices humains aux îles Sandwich; *Tamahamah* a détruit en partie cet usage sacrilège, que les nations de l'Europe auraient dû avoir aboli depuis long-temps. Dès qu'il s'agissait d'une affaire importante, comme du commencement d'une guerre, ou des résultats d'une bataille décisive, on cherchait à se rendre la divinité protectrice en lui sacrifiant un ou plusieurs hommes. A cet effet, une troupe de gens armés se mettait en embuscade sur un chemin ou auprès d'une place publique, et se précipitait avec de grands cris sur le malheureux qui passait. Son cadavre était offert aux dieux, et porté en offrande dans un temple, d'où le prêtre lançait ses oracles et encourageait les soldats ou les glaçait de frayeur.

Si le soleil ou la lune s'éclipsait, malheur encore au premier individu sans considération qui se trouvait auprès d'un lieu *taboué*; il était sacrifié sans pitié, et c'était à sa mort que les Naturels attribuaient le retour de la lumière.

Tamahamah est encore le premier qui ait osé abolir ce préjugé sanguinaire, sans craindre que le soleil lui refusât ses rayons.

Mais comme, même dans les entreprises les plus sensées et les mieux réfléchies, il importe toujours de ne pas heurter de front les opinions du vulgaire et les préjugés de la multitude, *Tamahamah* craignit, par trop de violence, de forcer le peuple à résister à ses volontés, et à pratiquer secrètement les usages qu'il cherchait à détruire. Il mit donc sagement des modifications aux ordres sévères qu'il avait fait publier. Dès qu'un coupable était condamné à mort, au-lieu de l'immoler sur-le-champ, comme on l'avait toujours fait, on le réservait pour les occasions où leur religion et leur intérêt prescrivaient des sacrifices, qui se faisaient toujours avec beaucoup d'appareil. Il satisfaisait ainsi à l'humanité et aux principes religieux que ses peuples avaient contractés, et qu'il n'était pas encore en mesure de détruire entièrement.

Le cœur de *Tamahamah* était bon, sans doute; son penchant le portait au bien; mais on déplore,

même après tant de bienfaits, le malheur d'un peuple qui n'a pour se guider que les exemples et les leçons d'un homme qui ne connaît de la civilisation que les premiers degrés, et qui n'est pas encore assez éloigné de l'état de sauvage pour ne laisser en vigueur que des lois équitables, et pour abolir des usages dont la seule idée fait frémir l'humanité. Je t'en ferai connaître quelques-uns dans une autre lettre, où il sera question des fautes et des crimes punis dans ce pays, et des divers supplices destinés aux coupables.

Tamahamah soldait ses troupes; mais la meilleure paye de ses soldats était le pillage, qui, après la victoire, était non-seulement permis, mais même ordonné. Il était rare aussi que dans ces expéditions si meurtrières, le massacre ne suivît pas toujours le triomphe; les vaincus eux-mêmes donnaient souvent l'exemple de cette cruauté inouïe: malheur au soldat qui tombait en vie entre les mains des ennemis.

Lorsque *Tamahamah* avait à punir la révolte de quelqu'un de ses sujets, les courriers qu'il expédiait aux îles soumises pour lever des troupes étaient reçus avec la plus grande distinction. Le Gouverneur ou le chef le plus marquant lui faisait trois questions : *D'où venez-vous? pour quel motif? qui vous envoie?* Dès que le courrier avait prononcé

le nom de *Tamahamah*, le peuple se prosternait, et peu de jours après, une puissante armée était sur pied.

Le nombre des fusils du Roi était immense, et son artillerie très-redoutable; mais on prétend, et j'ai peine à le croire, qu'il s'est refusé ce secours pour soumettre les îles révoltées. Une pareille conduite ne s'accorderait pas avec la prudence qui parfois semblait le caractériser.

Il permettait à un soldat de prendre *un taro, un coco, un melon,* dans le champ de l'étranger; le soldat était puni s'il en prenait deux. Dans le premier cas, disait-il, le dommage était bien moindre que le bienfait; dans le second, il châtiait une injustice, puisque le premier besoin devait être satisfait.

Il serait injuste de disculper *Tamahamah* de cet esprit de domination et de conquêtes qui faisait le principal fond de son caractère. Il demandait à tous les étrangers s'ils pensaient que ses doubles pirogues fussent assez grandes pour entreprendre des traversées de mille ou douze cents lieues, son intention étant de soumettre toutes les *Iles des Amis* et de *la Société*. Il eût été difficile que tant de victoires n'eussent pas enflé son cœur et servi d'aliment à son ambition.

Il paraît, par ce que dit Vancouver dans son voyage, que *Tamahamah*, dans les premières années

de son règne, n'avait pas encore assez de pouvoir pour maintenir ses sujets dans une entière obéissance. Des principaux chefs au Roi, la distance était très-petite; et souvent le crédit d'un officier balançait celui du souverain. Pour sauver la vie aux infortunés *Younc* et *Davis*, son autorité seule n'a pas suffi; il a eu besoin de nombreuses escortes; mais dès qu'il s'est vu plus ferme sur le trône, il a su commander l'obéissance sans cesser de se faire aimer, ou plutôt c'est ce même amour de ses peuples qui faisait sa sauve-garde et sa sûreté. Sa taille était moyenne, son front couvert, ses yeux très-petits, ses muscles très-prononcés, sa force extraordinaire, son adresse merveilleuse. Il arrêtait en combattant les sagaies de l'ennemi, et ses coups étaient presque toujours mortels. Il avait dans sa jeunesse les manières brusques et sauvages, le regard cruel, le ton d'un despote; mais l'âge avait beaucoup adouci ses traits; et ses portraits les plus ressemblans le représentent sous la figure d'un bonhomme.

Son costume, dans les derniers temps, était celui d'un capitaine de vaisseau anglais; et, aux combats, il était coiffé d'un casque de plumes, armé d'un sabre, d'un fusil et d'une sagaie, dont il se défaisait en commençant l'attaque. Son manteau était comme celui des autres chefs. A son exemple, tous ses soldats

marchaient pieds nus; ils volaient à l'ennemi avec de grands cris, et leur signal de ralliement était le nom de *Tamahamah**.

* Il parlait l'anglais, mais ne savait ni lire ni écrire. Marini et tous les Américains établis aux Sandwich nous ont assuré qu'on l'appelait le *Napoléon de la Mer du Sud*.

LETTRE CXIII.

D'Owhyhée.

Je t'ai peint sous les couleurs les plus sombres et pourtant les plus vraies la partie de la Nouvelle-Hollande que nous avons visitée; je ne puis aujourd'hui trouver des expressions assez tristes pour te donner une idée de la côte devant laquelle nous sommes mouillés; mais pour la caractériser en partie, je n'ai qu'à t'assurer qu'elle fait regretter la presqu'île Péron, et qu'on dirait que c'est l'empire de la mort. Nul arbre, nul arbuste, nulle teinte de verdure, nul quadrupède, nul oiseau, presque nul insecte pour animer ce lugubre paysage.

A plus de deux lieues de distance, toute la côte est sillonnée de ravins tortueux et profonds, et coupée par de petits cônes et de légers monticules, soupiraux éteints d'antiques volcans. Des couches énormes de lave que battent les flots avec violence; des rochers massifs, percés par les rayons d'un soleil dévorant, et suspendus en voûte sur des précipices; des sentiers à peine formés, qu'on ne suit qu'en frémissant, et qui se perdent par intervalles

sur les bords rocailleux de la mer, ou dans un lointain qu'on n'ose parcourir, tels sont les objets effrayans qui, sur cette terre inhospitalière, affligent les regards et attristent l'imagination. On déplore le malheur d'un peuple contraint souvent de parcourir d'un pas rapide ces affreux déserts, sans trouver une légère source, un seul petit ruisseau, où il ait la douceur d'étancher sa soif, un seul arbuste sous lequel il puisse se délasser de ses fatigues. Oh! qu'il est à plaindre l'infortuné qui ne peut pas changer de demeure, et qui a sans cesse devant les yeux un tableau qui lui rappelle les peines qu'il a souffertes pour soutenir sa misérable vie!

C'est près de ce séjour de deuil et de tristesse que *Riouriou*, fils de *Tamahamah*, a, depuis la mort de son père, établi son domicile et sa cour. Les raisons qu'on nous en a données ne me paraissent pas admissibles. L'une ferait beaucoup d'honneur au prince; l'autre est trop contraire à ses intérêts.

Dans une de nos visites à M. *Younc*, anglais octogénaire, et dont les seuls malheurs seraient un titre à la considération des étrangers, quand même ses jolies demoiselles n'inspireraient pas le plus vif intérêt, nous avons appris que le motif qui avait déterminé *Riouriou* à s'établir auprès de cet affreux séjour, était, que cette partie de l'île se trouvant infiniment pauvre, il ne se croyait pas

engagé à fournir beaucoup de vivres à ses officiers, qui d'ailleurs retiraient la plus grande partie de leur subsistance de la baie, qui est extrêmement poissonneuse.

Mais ici, il se présenterait une difficulté. La puissance de *Riouriou* n'est pas encore établie sur des bases assez solides pour qu'il ose se permettre de mécontenter ses premiers officiers. Un des conjurés a déjà levé une puissante armée; il campe à quelques lieues de *Toyaï*; il est peut-être à la veille de tenter quelque entreprise hardie; et il n'est pas de la politique de *Riouriou* de montrer à ses troupes que son intérêt seul est le mobile de ses actions, qu'il se croit assez puissant pour oser être injuste, et que tous doivent obéir à ses caprices plutôt qu'à la raison. Je croirais plutôt, et la conduite de quelques chefs qui l'entourent fortifie mon opinion, que c'est par leurs perfides conseils qu'il a fait choix d'un séjour si triste et si sauvage, et que le moment où les esprits sentiront toutes les peines qu'on leur fait déjà entrevoir, sera aussi le signal de la révolte, et peut-être de la chute de *Riouriou*.

Un autre motif de ce séjour à *Toyaï* nous a été donné par un individu dont j'aurai occasion de parler dans une autre lettre; mais dès que j'aurai nommé sa patrie, on jugera de la foi qu'on doit ajouter à un pareil oracle.

Ne soyez pas étonnés, nous dit-il d'un ton douloureux, de voir le Roi préférer ce séjour de tristesse aux campagnes plus riantes de Kayakakooa, ou aux jolis établissemens qu'on trouve dans les autres îles; la douleur de la perte de son père éteint en lui tout autre sentiment, et le désert le plus aride est désormais le séjour que son cœur préférera. Il a juré de ne jamais remettre les pieds dans la ville où il a eu le malheur de le perdre; vous allez voir *Riouriou*, ajouta-t-il, et vous vous attendrirez avec lui..... Nous l'avons vu, et il a ri avec nous.

LETTRE CXIV.

D'Owhyhée, mouillage de Tayai.

Une misérable cabane en chaume, large de douze à quinze pieds, longue de vingt-cinq à trente, dans laquelle on n'entre que par une porte basse et étroite, quelques nattes sur lesquelles sont couchés des colosses à demi nus à qui l'on donne le titre de généraux, de ministres; deux chaises, où s'asseyent, les jours de cérémonie, un homme gros, gras, sale, lourd, fier; une femme grande, à moitié habillée, se laissant caresser par tous les étrangers, mais n'accordant la dernière faveur qu'à son joufflu de mari, en proie à la gale et à je ne sais combien d'autres maladies dégoûtantes; des murs de feuilles de cocotier assez bien liées; un toît de goëmon fort négligé, qui n'est qu'un faible obstacle contre les vents et la pluie; tel est le palais du souverain des Sandwich; tels sont le Roi et la Reine d'Owhyhée; telle est la digne cour qui les entoure.

Une foule nombreuse de soldats armés de fusils, qui se promènent rapidement devant cette noble demeure, au bruit d'une clochette que l'un deux

agite par intervalle, quelques canons braqués contre la mer, et un pavillon hissé au haut d'une longue perche indiquent qu'on se trouve auprès de la demeure d'un Roi. C'est pourtant du fond d'une cabane semblable que le génie de *Tamahamah* I.er lançait, dans sa colère, ces ordres terribles qui faisaient frémir ses ennemis; c'est à l'aide de ces mêmes hommes que nous voyons aujourd'hui, qu'il a osé entreprendre de si vastes projets, et qu'il a soumis tant de monde à sa domination.

La cour de son fils n'est pas toujours aussi nombreuse, ses chefs ne sont pas toujours si indolens; lui-même se montre quelquefois avec une certaine majesté aux yeux des étrangers; et la première fois que je l'ai vu, j'avoue qu'il m'a paru représenter avec assez de dignité. Son costume était celui d'un colonel de hussards, son chapeau celui d'un maréchal de France, et sa femme était fagotée avec assez de luxe, mais dans le genre de ces Anglaises longues et serrées, que Vernet, dans la rue du Coq, expose aux risées des Parisiens désœuvrés. Leurs chaises étaient recouvertes d'un riche tapis de soie à bandes noires et jaunes, et tout cela, transporté dans un appartement plus propre, n'aurait pas laissé que de surprendre très-agréablement l'étranger, prévenu déjà contre le pays et le luxe du Souverain.

Voici à quelle occasion j'ai eu la faveur de voir

tant de belles choses, et le motif qui les a exposées au grand jour.

L'individu Gascon dont je t'ai déjà parlé, et que je me propose de te présenter bientôt, instruit que j'étais le dessinateur du bord, vint me saluer à mon arrivée à terre, avec des manières tout-à-fait gracieuses, et me conduisit, ainsi que MM. Requin et Dubaut, dans l'appartement où les veuves de *Tamahamah* consumaient leur vie dans une mollesse et une oisiveté qui feraient honte à des chanoines. Là, pour nous donner une idée de sa faveur et de son crédit, il s'approcha bénignement de la favorite du défunt, et lui donna de légers coups du dos de la main sur la joue, ce qui ne semblait pas trop l'amuser. Mais comme après ces caresses protectrices, il lui tâtait le pouls et faisait certaines grimaces de charlatan, nous nous empressâmes de lui demander s'il exerçait aussi les fonctions de médecin de la cour; et dès qu'il nous eut répondu que c'était lui qui avait traité *Tamahamah*, nous ne fûmes plus surpris d'une mort si fatale à ces îles. Après quelques petites caresses aux autres Reines, car il nous fit entendre qu'il ne fallait mépriser personne, il leur prodigua à toutes en général les complimens en usage dans son pays. A tant de manières ridicules, aux attouchemens inutiles et au ton *papillonné* qu'il se donnait avec les princesses,

on eût dit que notre docteur avait pris des leçons de quelques-uns de nos modernes Hypocrates d'Europe. Mais hélas! l'infortuné ne savait absolument rien; et armé de la boîte avec laquelle il faisait ses sacrifices, il donnait l'ipécacuanha et de la scille à ceux qui avaient du rhume, et prodiguait le séné, la manne et la casse aux infortunés qui auraient dû vomir.

Cependant il nous avait promis de nous présenter au Roi; mais comme il voulait sans doute un prétexte, il me demanda si je ne serais pas bien-aise d'avoir son portrait; je lui répondis que j'en serais enchanté; là-dessus il nous dit qu'il allait nous annoncer, et nous laissa dans l'appartement des princesses, où nous pûmes, pendant une demi-heure, faire nos observations.

La Reine-mère, favorite de *Tamahamah*, étendue sur des nattes très-fines, était enveloppée dans une pièce d'étoffe couleur M.lle de Lavallière, d'une grande beauté. Sa figure est intéressante, sa grosseur extrême. Ses yeux étaient abattus par une légère indisposition, ses manières très-engageantes, et en la considérant davantage, on n'est pas surpris du vif attachement que *Tamahamah* avait pour elle. Ses jambes, la paume de sa main gauche ainsi que sa langue sont tatouées avec art, et l'on voit sur son corps un grand nombre de traces de

brûlures et d'incisions qu'elle s'est faites à la mort de son mari. Elle nous offrit de la bière avec beaucoup d'obligeance ; elle trinqua avec nous, et à son exemple, nous portâmes la santé de *Tamahamah*. Un jeune homme, fort propre et très-bien fait, agitait devant elle un éventail élégant, de plumes de divers oiseaux, tandis qu'une jeune fille, par intervalles, lui présentait un petit vase de calebasse à moitié rempli de fleurs, et recouvert d'un mouchoir noué, dans lequel elle crachait. Ce vase était aussi offert aux autres princesses ; mais on voyait clairement que tous les soins et les plus grands égards étaient pour la favorite appelée *Tamahamaroo*.

Les Reines étaient au nombre de cinq, et celle dont je te parle, qui pesait au-moins quatre quintaux, était la moins massive. Les autres étaient plutôt des masses informes de chair que des figures humaines. Deux d'entr'elles ressemblaient passablement à ces éléphans de mer qui se traînent, dit-on, si péniblement sur le rivage. Toutes étaient couchées sur le ventre, et j'avoue que je n'ai pas vu une seule femme des îles Sandwich, seule sur ses nattes, étendue sur le dos.

L'appartement qu'elles occupaient était petit et encombré de calebasses, de nattes, de petits coffrets de Chine, d'étoffes anglaises et du pays, jetés

comme par hasard dans tous les coins. La porte était obstruée par une foule nombreuse de peuple; et un corps-de-garde établi auprès, veillait à la sûreté des princesses. Lorsque nous avons demandé quels étaient leurs divertissemens, et comment elles passaient leur vie, on nous a fait entendre qu'elles s'occupaient de ne pas mourir, ce qui est assez difficile avec un médecin de la force de celui dont je t'ai parlé. Heureux ceux qui peuvent se passer de lui! heureux ceux qui n'ont pas besoin des autres!....

Cependant notre interprète officieux étant de retour, nous allâmes avec lui chez le Roi, qui nous reçut dans le costume brillant dont je t'ai parlé, mais d'un air si empesé, que nous jugeâmes bien que son corps était habitué à plus de liberté.

Je le dessinai avec sa femme, et je joignis au tableau ses principaux officiers, qui étaient couchés à ses pieds, ainsi que les deux gardes à manteaux de plumes qui, le sabre nu, semblaient prêts à le défendre. Nous fîmes cadeau aux souverains d'un schall de Madras et de belles boucles d'oreilles; mais nous eûmes le regret de voir qu'ils recevaient nos présens sans affection, et sans paraître y attacher le moindre prix.

Avant de nous retirer, notre introducteur me pria de donner, en présence de la cour, une séance

d'escamotage, et le Roi me présenta un jeu de cartes françaises; je me prêtai volontiers à leur invitation, et tout novice que je suis dans cette partie, je m'amusai beaucoup de la surprise des officiers, et surtout de l'air hébêté du Roi. Son épouse, avec des manières tout aimables, me supplia de lui enseigner plusieurs tours; j'y consentis, et j'eus le plaisir de la voir en saisir quelques-uns avec une adresse étonnante.

Cette jeune personne est sœur de son mari. Elle a dans les manières quelque chose d'enfantin, de doux, peut-être même de niais, qui ne lui sied pas mal. La présence du Roi ne met aucun obstacle à ses témoignages d'affection, à ses tendres caresses. Tous les étrangers qui lui plaisent sont ballottés par ses jolies mains, et ont la permission de juger par eux-mêmes de l'élasticité de son sein, et de la finesse de sa peau. Elle n'attache aucune conséquence aux baisers qu'on lui prodigue aussi sans conséquence; elle les rend par enfantillage. Offrez-lui la main, elle la prendra avec empressement, et vous la serrera avec affection; amusez-la de quelque curiosité, sa bouche qui est fort bien ornée, vous en remerciera par un baiser. A chaque tour d'escamotage que je faisais, j'avais pour récompense quelque nouvelle preuve de sa joie et de sa reconnaissance, et j'avoue que je fus

très-fâché de ne pas en savoir davantage, et que je me répétai quelquefois. Nous l'avons vue un jour se baignant au bord du rivage: elle s'avança pour nous appeler, et sans la foule qui nous entourait, je crois qu'elle eût tout permis aux plus indiscrets d'entre nous.

Je conseille fortement aux étrangers de faire avec empressement la connaissance de cette intéressante personne, s'ils veulent passer quelques momens agréables à Owhyhée: elle s'appelle *Kaou-Onoé.*

Sa taille est de cinq pieds six pouces français; ses épaules sont larges, son sein petit, ses yeux amoureux; ses bras, ses cuisses et ses jambes potelés, et ses mains et ses pieds excessivement délicats; sa propreté remarquable. Elle a sur le corps quelques traces rondes des brûlures qu'elle s'est faites à la mort de son père, et j'ai remarqué avec plaisir qu'elle ne s'était enlevé aucune dent.

Le roi *Riouriou* a quatre autres épouses; mais on voit aisément que c'est *Kaou-Onoé* qu'il affectionne le plus. Les choses les plus singulières aux yeux des Européens sont ici très-naturelles; et nous sommes souvent frappés ou scandalisés de certains usages auxquels les Sandwichiens n'attachent aucune conséquence. Par exemple, le Roi actuel a épousé une des veuves de son père, nous

a-t-on dit, par amour pour le défunt. Au surplus, si *Kaou-Onoé* a jamais une rivale, je ne crois pas qu'elle se trouve parmi les princesses d'aujourd'hui, dont l'une cependant est assez jolie et obligeante

La reine *Kaou-Onoé* était seule dans l'appartement de son mari, lors de notre première visite. Les autres princesses se tenaient dans une cabane voisine, où elles nous prièrent d'entrer. Là, nous fûmes témoins d'une scène tout-à-fait intéressante. Le frère de la favorite qui revenait d'*Wahoo*, entra avec une visible émotion dans cet appartement. *Kaou-Onoé*, qui nous y avait accompagnés, l'embrassa avec la plus grande affection; et tandis que nous remarquions la différence de ses tendres caresses avec celles des autres souveraines, nos oreilles furent frappées des pleurs et des gémissemens que poussaient au fond de l'appartement une foule d'autres femmes accroupies sur leurs talons. On garda un silence religieux pendant quelques instans; et le souvenir des vertus du grand *Tamahamah* était sans doute l'objet de leurs méditations..... Il n'est pas méchant le peuple à qui le souvenir d'un bon Prince fait verser tant de larmes.

On s'embrasse ici, en appuyant les nez l'un contre l'autre, et en aspirant fortement. Si nous en croyons certains rapports, on commence cependant à apprécier nos baisers d'Europe.

LETTRE CXV.

D'Owhyhée (îles Sandwich).

HENRI IV avait bien raison de dire à ce paysan qui se plaignait à lui de la mauvaise qualité de ses terres : *Plantez-y des Gascons, ils prennent partout*. Nous en avons vu un ici ; et c'est celui que je me suis engagé à te faire connaître, qui *prend* jusqu'aux usages les plus ridicules du pays.

Il n'a pas la stature colossale des chefs de *Tamahamah ;* mais sa taille est bien de 3 pieds 10 à 11 pouces. Une touffe de cheveux bouclés avec art et prétention descend jusque sur sa bouche, et folâtre avec les zéphirs. Au premier coup-d'œil, on porte sur M. Rives un jugement que la suite et un mûr examen fortifient de plus en plus.

Il est de Bordeaux, c'est-à-dire, d'un pays où les bons mots ont pris naissance, où l'esprit est héréditaire dans presque toutes les familles, et où le caractère national est l'espiéglerie, la goguenarderie, et un goût particulier pour ces petits mensonges, pour ces agréables hyperboles, qui font un des principaux charmes de nos entretiens familiers.

Eloigné de sa chère capitale depuis sa plus tendre enfance, il n'a pas saisi, ou plutôt il n'a jamais connu la gentillesse de ses compatriotes, mais il n'a pu en perdre tout le caractère; et ses mensonges, s'il les disait avec plus de grâce et de finesse, seraient le seul côté par où on pourrait deviner sa patrie.

Le premier jour qu'il est venu présenter ses hommages à notre commandant, il était accoutré d'une manière si grotesque, que nous pensâmes d'abord que c'était un sauvage dont on avait voulu se divertir; mais dès qu'il eut prononcé : *Messieurs, j'ai l'honneur de vous saluer avec le plus profond respect;* nous reconnûmes avec quelque regret le héros qu'on nous avait annoncé à *Kayakakooa;* et plusieurs enfans de la Garonne que nous avions à bord, rougirent presque de leur compatriote, et furent tentés de le renier.... Un habit de soie, d'une ampleur et d'une longueur démesurées, battait ses jambes enveloppées dans des bottes à l'écuyère passablement faites; ses pantalons et ses gilets étaient fort propres; mais pour les ajuster à sa taille, il était forcé d'en assujétir l'ampleur par des épingles et des lacets.

Le citoyen de Bordeaux nous parut si enchanté de se trouver avec des Français, qu'il y aurait eu de la cruauté de notre part de ne pas lui rendre ses

politesses. Nous lui témoignâmes tout le plaisir que nous avions de le voir heureux, car il nous avait dit qu'il l'était; nous le félicitâmes de notre mieux de la faveur dont il jouissait auprès du Roi, car il nous en avait *glissé*, comme par hasard, quelques paroles; et le commandant l'invita à déjeûner, car on était bien aise de le rapatrier avec les cuisiniers français.

Il avait été embarqué sur un navire américain, il y a quinze à seize ans; et son goût le portant vers les aventures romanesques, il quitta la jaquette de mousse, dit adieu à ses compagnons enfumés; et, dans son orgueil, il osa entrevoir un avenir plus riant, et qui satisfaisait déjà sa jeune ambition. Il eut d'abord quelque peine à s'habituer aux usages des Sandwichiens; mais à neuf ans, la nature a beaucoup de pouvoir; et cet âge si tendre n'est pas celui qui résiste le moins aux privations et aux souffrances. J'ignore comment il vécut les premières années de son séjour à Owhyhée; mais il est à présumer que quelque chef généreux et compatissant s'intéressa à lui, et l'aida à ne pas mourir. Petit-à-petit, le jeune Rives dut apprendre la langue du pays; il s'en servit d'abord pour persuader à son bienfaiteur qu'il était fils de quelque célèbre médecin*; et le voilà sur les traces de son

* Et qui ne connaît le médecin *Rives* en France!

père, s'essayant à enlever des soldats à *Tamahamah*, et s'engageant tacitement à lui en donner de nouveaux à l'aide d'une épouse qu'il s'était choisie. Le hasard guérit peut-être autant de malades que les bons médecins; et M. Rives, par quelques cures heureuses, dut bientôt se faire une certaine réputation, puisqu'il fut quelque temps après employé à la cour*. De là, quelques terres qu'on lui donna et qu'il embellit; de là, un plus grand nombre de *pratiques*; de là, quelques profits, et deux voyages en Chine, avec un navire d'Owhyhée, pour aller chercher les remèdes qui lui étaient nécessaires; de là enfin, la mort du grand *Tamahamah*.

J'avoue franchement que je lui en ai voulu pendant quelques heures. J'étais allé à terre, dans l'intention de revenir à bord avant l'heure du dîner. Je ne sais comment sa diable d'éloquence me subjugua; mais il est certain que je me trouvai forcé d'accepter un dîner qu'il me proposa chez le premier ministre du Roi, pompeusement appelé *Pitt* par les Anglais, auquel il m'avait annoncé sans m'en prévenir. Le couvert fut bientôt mis : on servit

* Il m'a raconté que la favorite de *Tamahamah*, souffrant un jour de fortes coliques, l'envoya chercher; qu'après quelques grimaces, il rentra chez lui, qu'il pila du gazon dans un vase, qu'il y jeta de l'eau, et qu'il en fit avaler un grand verre à la Reine, qui fut guérie une heure après. On lui donna pour cette cure deux belles perles, qu'il troqua à Kanton contre des drogues. Il se crut médecin.

un morceau de cochon coriace, une calebasse à demi remplie de *Poë**, un plat de *patates* douces sur quelques nattes, et on m'invita à donner dessus. Je sentis dès-lors ma faute et la perfidie du Gascon; mais comme il n'y avait plus moyen de reculer, je tombai en colère sur les patates, que je fis bientôt disparaître, et leur laissai de bon cœur les autres mets. Au commencement et à la fin du repas, on but de l'eau à la santé de *Tamahamah;* et nous nous levâmes, eux satisfaits et rassasiés; moi, honteux comme le corbeau de la fable, et résolu comme lui de me tenir dorénavant sur mes gardes.

Cependant, le ministre nous laissa bientôt, alla vaquer à quelques affaires, et nous eûmes tout le loisir, M. Rives et moi, de faire notre cour à son épouse. Jusqu'alors c'était la plus jolie personne de l'île que j'eusse vue; mais la sotte avait cru devoir se faire sauter deux dents incisives inférieures, afin de mieux honorer la cendre de *Tamahamah*.

Son air espiègle, les caresses qu'elle se laissait prodiguer, la manière coquette dont elle y répondait; ses yeux fripons, ses jolies mains, son petit pied, toutes ces considérations auraient bien fait passer sur un obstacle, si M. Rives, qui probablement

* C'est la pâte faite avec la racine du taro (*Arum esculentum*).

avait résolu de m'être contraire ce jour-là, eût voulu me donner un peu plus de liberté. Il tint ferme comme un roc, et ne voulut partir qu'avec moi. Nous prîmes donc congé de notre aimable hôtesse, et je ne pus m'empêcher de la plaindre d'être forcée de vivre dans un pays où l'on ne connaît point de remèdes contre la gale.

En sortant de là, je trouvai un de mes amis, M. Gaimard; et nous profitâmes tous deux de l'obligeance de notre cher compatriote, pour aller auprès d'une fontaine minérale que la marée couvrait en ce moment, et pour faire une visite à un individu qu'il voulait nous montrer, et qui avait été condamné depuis peu à un supplice épouvantable.

Cet homme, appelé *Koérani*, est âgé de trente-six à quarante ans; nous le trouvâmes vis-à-vis sa cabane, assis sur une pierre, et enveloppé d'une pièce d'étoffe bleue. Il avait eu le malheur de plaire à l'épouse d'un des chefs de l'île, qui, jaloux et surveillant, le surprit un jour en flagrant délit. Il en porta ses plaintes à *Tamahamah*, qui condamna le galant à avoir les yeux arrachés, ce qu'on exécuta aussitôt. Les yeux étaient très-bien cicatrisés. L'infortuné qui avait souffert cette cruelle et douloureuse opération se portait à merveille; et lorsque M. Rives lui demanda, de notre part,

pour quel motif il avait été condamné, nous le vîmes sourire en racontant son histoire, et le malheureux paraissait encore s'égayer aux dépens du mari. Il nous dit que les paupières, après l'opération, avaient été enflées pendant quelques jours, et qu'il souffrit des douleurs assez violentes. Dans une de mes prochaines lettres, je t'expliquerai comment on exécute cette opération terrible, et tu frémiras d'horreur. Tamahamah I.er avait rendu sans doute de grands services à l'humanité, en abolissant dans ces îles quelques usages barbares; mais qu'il en existe encore de cruels, dont ce peuple stupide n'a pas le courage de s'affranchir!...

LETTRE CXVI.

D'Owhyhée, rade de Toyaï.

On ne peut guère savoir jusqu'à quel point est fondée l'opinion de M. Younk, sur le motif du séjour de *Riouriou* à Toyaï, que peut-être lui-même n'a fait que présumer. Il est toujours certain qu'il faut qu'il y en ait un très-puissant. Je t'ai déjà peint la côte devant laquelle nous sommes mouillés, et dont la stérilité s'étend bien au-delà de la pointe qui ferme la baie : l'aspect de la ville et de ses environs ne flatte guère davantage les regards, et la touffe des cocotiers qui bordent le rivage, et trois autres arbres qui se sont élancés comme par hasard à l'une des extrémités de la ville, font encore mieux ressortir l'affreuse stérilité qui l'entoure.

La maison de M. Younk est sans contredit la plus considérable, ou, pour mieux dire, la seule passable de Toyaï. Elle est placée sur une hauteur, d'où la vue s'étend au loin sur la mer et dans l'intérieur de l'île. A droite s'élève avec majesté le *Mowna-Roa*, dont la tête se perd dans les nues,

et dont les flancs nus et dévorés par le soleil sont sillonnés par de tortueux ravins. La plus grande aridité règne dans toutes ses parties; quelques cratères éteints s'élèvent de différens points, et la mer frappe sa base avec violence. A gauche, le *Mowna-Kaah* domine les collines qui l'entourent; et du-moins, auprès de sa cime, on voit avec plaisir une végétation vigoureuse, que d'épais nuages couvrent presque toujours, en lui donnant la vie. Dans le lointain, et comme pour remplir symétriquement le tableau, le *Mowna-Laé* montre sa pente presque insensible, et se détache magnifiquement en bleu sur le paysage qu'il semble couronner.

La teinte du terrain sur lequel est bâti *Toyaï*, est rougeâtre jusqu'au rivage; ce sont des débris de laves que le temps a pulvérisées, et qui se refusent à donner la vie au plus modeste arbuste.

Deux cents cases à-peu-près forment la ville : elles sont basses, petites, mal couvertes; plusieurs n'ont pas plus de six à huit pieds de longueur; le peuple qui les remplit ne peut nullement souffrir de comparaison avec celui que nous avons vu à *Kayakakooa*. On respire dans le premier mouillage; il semble qu'on étouffe dans celui-ci; encore la cour de *Tamahamah* doit-elle lui donner un peu de vie. Sur une colline opposée à celle sur

laquelle est située la maison de M. Younk, et un *moraï* prodigieusement grand, et fermé par un petit mur de pierres de quatre pieds de hauteur. Les statues qu'on y voit sont colossales et régulièrement placées : j'en ai compté plus de quarante ; le terrain est couvert de cailloux, jetés là visiblement avec intention ; mais j'ignore pour quel motif. Un naturel qui m'y accompagna me fit entendre que, sur la planche qui se trouvait au milieu de l'enclos, on exposait le cadavre de ceux qui avaient été étranglés ou lapidés, que ce lieu était *taboué* pour tous les habitans, excepté pour le grand-prêtre qui y venait journellement consulter les entrailles des victimes. M. Rives me confirma plus tard les renseignemens qu'on m'avait donnés, et que je n'avais fait que deviner.

Immédiatement au-dessous de ce monument, est bâti un fort assez régulier, armé de vingt-deux canons. Il commande à la ville et à la baie, et, quoique dominé lui-même par le *moraï*, il n'est pas à craindre que l'ennemi cherche à s'emparer de cette hauteur, tant est grand le respect de ces peuples pour la religion de leurs pères.

On appelle temple ici un lieu fermé par une petite haie d'arêtes de cocotier, au milieu duquel sont deux cabanes. La première sert de demeure au prêtre ; dans la seconde il dépose les offrandes

qu'on présente aux idoles, les consacre, et les suspend aux branches d'un bananier planté dans l'enclos ou au sommet d'une perche. La quantité des offrandes est quelquefois très-considérable, et j'ai vu les débris de quatre à cinq porcs, et d'énormes régimes de bananes offerts par la piété des habitans, et acceptés par la voracité de leurs dieux, qui ne manquent pas probablement de se montrer généreux à leur tour, et qui sans doute reconnaissent par leurs bienfaits une confiance si aveugle. On m'a assuré que les prêtres mêmes n'oseraient toucher à ces offrandes, et qu'une prompte mort serait le résultat infaillible de leur vol sacrilége. Ah! qu'il y en a parmi eux qui se sont exposés à la colère de leurs divinités, et qui se sont convaincus par expérience combien peu elle était à redouter! C'est ici surtout que la crédulité des peuples fait toute la science de ces dispensateurs de grâces éternelles.

En parcourant les sentiers qui traversent, dans tous les sens, le village de *Toyaï*, on voit quelques groupes de personnes s'amusant à des jeux, et s'efforçant d'abréger la longueur de la journée par quelque exercice. Ces divertissemens du peuple feront le sujet d'une lettre, et je suis sûr déjà de te donner quelques détails curieux, négligés ou non observés par les voyageurs qui m'ont précédé.

J'ai beau chercher, je ne trouve dans leurs récits presqu'aucune description d'une foule d'amusemens dont nous sommes témoins à toute heure du jour. Ont-ils été créés depuis peu? Je l'ignore; mais ce que je sais, c'est que la plupart d'entr'eux méritent d'être décrits, et que je goûtais le plus grand plaisir à y assister.

On étudie un homme dans son ménage; on étudie un peuple dans les assemblées.

LETTRE CXVII.

D'Owhyhée, mouillage de Toyaï.

Dans un pays où les hommes ne connaissent souvent de lois que leur caprice, et d'autorité que celle qui est appuyée par la force, il importe peut-être pour le bon ordre que le souverain soit redouté plutôt que chéri. On est trop près d'être victime quand on relâche de ses droits, ou qu'on ne frappe un criminel qu'en tremblant; et, au milieu d'un peuple sauvage et indiscipliné, il est toujours prudent et politique de faire sentir sa puissance, même à ceux qui servent à la maintenir. Les heureux résultats obtenus par *Tamahamah I.er*, et le feu de la discorde qui est à la veille d'éclater à Owhyhée, aujourd'hui que l'audace longtemps maîtrisée a pris la place de la crainte, sont les plus sûrs garans de la sagesse d'une pareille conduite. Comment répondre d'une troupe de mutins armés à qui la justice et la bonne-foi sont étrangères? Comment arrêter par la raison des hommes entreprenans qui n'en ont pas assez pour la connaître, et qui imputent à faiblesse l'humanité qui mettra

un frein à votre ressentiment? Un seul trait décidé, une seule action vigoureuse rétablissent souvent le bon ordre et la tranquillité. Effrayée par un exemple sévère, la multitude rentre dans le devoir, et si elle refuse de se soumettre à la justice, du-moins obéit-elle à la crainte et à la terreur.

Tamahamah I.er punissait sur un soupçon; son fils ne désarme pas un coupable. Le premier marchait contre un rebelle avant de lui avoir donné le temps d'augmenter le nombre de ses partisans; l'autre craint d'attaquer un chef séditieux placé à la tête de quelques individus remuans qui, dans tous les États, ne vivent que de désordre et de guerres intestines. Un rebelle ennemi de *Tamahamah* tremblait même au milieu d'un succès; aujourd'hui celui qui aura levé l'étendard de la révolte peut se croire en sûreté après un échec; toute entreprise contre l'autorité était téméraire alors; on peut maintenant être injuste et séditieux, et se soustraire au châtiment. Il est possible que le repos de *Riouriou* soit le calme du lion; mais, quand je vois un homme, un Roi, entouré de sujets dont le mécontentement éclate à haute voix; quand je sais que, soumis à des usages ridicules, et esclave des plus misérables préjugés, il craint, sur la foi d'un prêtre stupide,

ou sur les insinuations perfides d'un ministre rusé, de tenter une affaire qui peut raffermir son trône chancelant, je conclus qu'un tel Roi ne veut pas garder sa couronne, et qu'il se verra quelque jour chargé de fers, avant d'être sorti de son coupable assoupissement.

A-peine *Tamahamah I.er* eut appris à *Owhyhée* la révolte des Gouverneurs d'*Whahoo* et de *Mowhée*, qu'il assembla ses troupes et marcha contre ceux qu'il allait châtier. Les deux rebelles s'étaient fait déclarer rois des îles qui leur avaient été confiées. Celui de *Mowhée* périt courageusement dans la première bataille qu'il livra; l'autre fut fait prisonnier, et fusillé quelques jours après. Le vainqueur plaça au gouvernement de ces îles des hommes dont l'attachement lui était connu, y séjourna quelque temps pour montrer sa clémence, après y avoir déployé son courage, et revint à Owhyhée s'occuper du bonheur de ses peuples et plus encore du soin de sa gloire.

D'abord pour se maintenir sur le trône, ensuite pour appaiser quelques troubles, il dut accoutumer ses soldats à la fatigue, aux privations, aux dangers. Plus sa puissance augmentait, plus son ambition acquérait de force. C'était trop peu pour lui que la souveraineté d'un groupe d'îles qui n'occupaient qu'un espace de cent ou deux cents lieues; *il étouffait*

dans ses possessions, et, résolu une fois de les augmenter, il y employa tous ses soins. Il acheta aux étrangers deux ou trois petites goëlettes, un brick; il multiplia à l'infini ses grandes doubles pirogues; et, comme il l'avoua lui-même, il allait tenter la conquête des *Iles des Amis* et *de la Société;* mais la mort est venue mettre un frein à son ambition; il a péri au milieu de ses lauriers, et toutes les idées de grandeur et de puissance qui flattaient l'orgueil des compagnons de ses travaux, sont tombées avec celui qui les avait fait naître.

Le nombre de ses pirogues était immense; on en voit plus ici dans un simple village qu'on n'en trouverait dans toutes les Mariannes. Il avait le droit ou plutôt le pouvoir de les accaparer; mais on lui doit cette justice, que jamais il n'a employé la force pour obtenir quelque chose de ses sujets. Ses troupes augmentaient en proportion de ses besoins, et, fiers de servir sous un chef si puissant et si belliqueux, les Sandwichiens s'enrôlaient avec joie dès que *Tamahamah* tentait quelque entreprise.

Au milieu de ses succès, sa fierté eut cependant à souffrir un affront dont tôt ou tard il aurait sans doute cherché à se venger. L'île d'*Atooai* avait pour chef un homme intrépide, à qui ses sujets étaient aveuglément soumis, et qui

ne se laissait pas effrayer par les succès ni les menaces de *Tamahamah*. Elle est montagneuse, couverte de bois. Ses Naturels sont les plus intrépides des Sandwichiens, et les plus féroces. Ils lancent leurs sagaies avec une adresse merveilleuse; sont armés de fusils, d'arcs et de sabres; et loin de redouter les dangers, ils s'excitent mutuellement à les braver. Les principaux établissemens de l'île sont protégés par des forts bâtis en pierres et hérissés de canons. *Tamahamah* avait inutilement tenté de s'en rendre maître, et, dans les armées qui lui furent opposées, il trouva pour la première fois un courage et une résistance auxquels il ne s'était pas attendu. Il avait battu l'ennemi dans une bataille rangée; mais ce premier succès, loin de ralentir l'audace des *Atooïciens*, les avait animés d'une nouvelle fureur, et ils avaient juré à leur chef de mourir plutôt que de se rendre et de l'abandonner.

Voyant que son expédition arrêtait l'exécution d'autres projets, *Tamahamah* proposa une trève, et pendant ce temps, on fit un accord où il était stipulé que le chef d'*Atooaï* conserverait le titre de *Roi*, mais qu'il payerait un léger tribut annuel à celui d'*Owhyhée*. Cet arrangement eut lieu dix ans à-peu-près avant la mort de *Tamahamah*, qui, depuis lors, n'eut à punir que de faibles

révoltes, et à renverser que des entreprises téméraires et inconsidérées.

Ce ne fut qu'avec une espèce de dépit que le roi d'*Atooaï* se vit contraint de se soumettre au joug qu'on paraissait lui imposer; il résolut de le secouer à première occasion favorable, et la mort de *Tamahamah* vient de la lui fournir. Certain de l'apathie de *Riouriou*, il lui a fait savoir qu'il se déclarait libre, qu'il cassait les engagemens qu'il avait pris, et qu'il était prêt à repousser la violence par la force. Que du reste, on verrait peut-être bientôt quel serait des deux rois celui qui payerait un tribut à l'autre.

Il est à craindre que *Riouriou* ne soit attaqué sous peu dans sa capitale, et que, profitant des dissentions qui diviseront ces peuples, et sous le prétexte de les pacifier, les Anglais ne s'emparent des forts, n'en bâtissent d'autres pour s'y maintenir, et ne montrent à l'Europe étonnée qu'il y a toujours dans leurs arrangemens quelque chose de louche et de perfide. Je m'expliquerai dans ma lettre suivante.

LETTRE CXVIII.

D'Owhyhée (îles Sandwich).

VANCOUVER, dans son voyage autour du Monde, s'arrêta quelque temps aux Sandwich; et, dans une assemblée générale du Roi, des Reines et des principaux chefs, il obtint de *Tamahamah* qu'on mettrait toutes les îles de sa dépendance sous la protection des Anglais; ou plutôt il demanda qu'elles fussent offertes au Roi Georges, mais gouvernées par un chef sandwichien. La conjoncture, pour s'emparer dès-lors de ce riche archipel, était très-délicate; et le succès qu'auraient probablement obtenu les Anglais, eût été acheté par trop de sang; ce qu'il fallait éviter pour retirer quelque fruit d'une pareille entreprise. Et d'ailleurs, il importait de cacher aux yeux des nations l'odieux stratagème qu'on aurait employé, de se montrer philantrope, alors même qu'on violait les droits des nations, et de prévenir les justes reproches de la postérité. Cependant, par cette démarche politique (et j'entends par ce mot le sentiment qui fait seul

agir cette puissance orgueilleuse), l'Angleterre se rendait comme la médiatrice de toutes les dissentions qui auraient éclaté aux Sandwich, et prévenait, par la convention qu'elle venait d'arracher, toutes les entreprises que d'autres puissances auraient pu tenter. Elle se doutait bien dès-lors, que les Rois qui succéderaient à *Tamahamah*, n'auraient ni le même pouvoir, ni le même courage, et qu'il serait facile dans la suite de soumettre un peuple qu'on aurait eu l'air de protéger.

Déjà un bruit sourd circule dans ces îles que la puissance de *Riouriou* est prête à tomber en d'autres mains; on se dispose à une affaire générale, et les Anglais sont immobiles!... Patience.

Un homme fin, rusé, perfide, ami de *Tamahamah*, dont il redoutait le mérite; ennemi de son fils, dont il méprise la faiblesse et les préjugés, va bientôt paraître sur la scène, et servir les intérêts étrangers, sans cesser de se maintenir dans le haut rang où il est parvenu. Il est persuadé, quelle que soit l'issue des événemens qui se préparent, qu'il aura assez fait pour être récompensé, si le succès répond à son attente, et qu'il aura toujours assez de crédit pour mépriser ceux qui oseraient l'accuser et le poursuivre, si le parti qu'il veut servir était vaincu.

Cet homme artificieux était le premier ministre de *Tamahamah*, qui, après avoir puni le chef

séditieux d'*Whahoo* *, l'avait placé au Gouvernement de cette île, la plus fertile de tout l'archipel, après *Atooaï*. Sa puissance n'était guère inférieure à celle du Roi; et les Anglais, pour reconnaître quelques services qu'ils en avaient reçus, l'appelèrent *Pitt*, du nom de leur ministre. Dès qu'il eut appris le danger de *Tamahamah*, il courut à Owhyhée, et mit à la place qu'il occupait un frère imbécille, dont toute l'occupation est de demander de l'ava à ses sujets, ou quelques verres de vin aux étrangers.

Tamahamah mourut; divers partis se formèrent; les mécontens se retirèrent de la cour; pour lui, il resta auprès de *Riouriou* et des Reines, attendant l'occasion d'exécuter ses projets. D'abord, il feignit de partager la douleur publique; peu-à-peu il marcha hardiment à son but, et enfin, il vient de lever tout-à-fait le masque. Il connaît les principes de notre sage Europe; et, pour se procurer l'amitié de tous les étrangers, il vient de se faire Chrétien, persuadé que ce titre seul lui ouvrait le chemin des grandeurs.... Voilà l'homme qui prépare, dit-on, la ruine de son pays, et qui va le faire passer sous une domination étrangère.

La cérémonie de son baptême a eu lieu à bord avec assez de pompe; il faut que je t'en fasse le récit.

* Le Roi d'Whahoo était le père de Pitt.

Le Roi voulut y assister. La Reine-mère l'accompagna. Le canot du commandant, sous les ordres de M. *Jeanneret*, fut chargé de transporter à bord tous les membres de la famille royale. J'étais à terre; et, désirant faire de cette scène le sujet d'un dessin, je préférai m'embarquer sur une double pirogue que le Roi avait fait préparer pour lui. M. *Gaimard* suivit mon exemple, et préféra cette embarcation à la yole qu'on nous avait envoyée. Le Roi demanda quelques momens pour s'habiller; et peu galant envers les dames, il se fit attendre plus d'une demi-heure. Ses deux plus chères épouses étaient déjà embarquées; avant d'entrer dans le canot, il se fit *détabouer* pour pouvoir se mettre à couvert du soleil sous une tente ou sous un parapluie. Sa mise n'était pas brillante; il portait une petite veste bleue légèrement galonnée, des pantalons verts colans, et un chapeau noir de paille: il ménageait ses grands costumes. Il fut le dernier qui s'embarqua; et nous remarquâmes qu'en entrant dans le canot, il appuya fortement son nez sur celui de la Reine-mère, et qu'ils répandirent tous deux quelques larmes.

Son embarcation ouvrait la marche; la nôtre suivait immédiatement; et derrière nous étaient encore deux doubles pirogues, et quatre ou cinq simples, qui portaient des personnes de distinction.

Il nous fut aisé de comparer la légèreté de ces diverses embarcations. Quand nous voulions atteindre celle du bord, nous n'avions qu'à recommander à nos conducteurs, qui étaient des officiers de *Riouriou*, de donner neuf ou dix coups de pagaie, et nous nous trouvions sur la première ligne. Mais pour hâter la marche générale, nous prîmes à la remorque le canot des princesses, et nous atteignîmes bientôt la corvette.

Le Roi fut salué de onze coups de canon. Il descendit dans la batterie pour voir exécuter le feu. L'autel était prêt; M. *Pitt* était à bord depuis plus de deux heures; M. l'abbé de Quélen, notre excellent aumônier, officia tout simplement, ne pouvant se faire comprendre de l'auditoire qui l'entourait. Notre commandant était le parrain; M. Gabert, son secrétaire, la marraine; leur domestique, le sacristain. On offrit des chaises aux princesses, dont la plupart se couchèrent par terre, peu curieuses de voir ce qui se passait, malgré les pressantes invitations de M. Rives, qui leur disait que c'était charmant, et qui les exhortait à ne pas perdre l'occasion. J'ai vu le moment où son éloquence persuasive arrachait au démon une cinquantaine d'âmes, toutes étonnées qu'on eût l'air d'attacher tant d'importance à une cérémonie si simple. Plusieurs des officiers nous demandèrent

combien on ferait sauter de dents, et combien on arracherait de membres à leur ministre; et nous eûmes beaucoup de peine à leur faire entendre que ces sacrifices étaient contraires à notre religion, et qu'il fallait y renoncer en l'adoptant. Ces bonnes gens, qui ont l'habitude de se plonger continuellement dans l'eau, ne pouvaient pas concevoir qu'on fît un si grand mérite à un homme qui s'en laissait répandre une cuillerée sur la nuque, et qu'on l'en récompensât. La marraine Gabert aurait bien voulu les convertir tous; mais, au moment où il commençait son sermon, on l'appela à d'autres fonctions, et il fut contraint d'obéir.

Pendant la cérémonie, le Roi demanda une pipe et fuma. Les Reines étaient étonnées du costume brillant du prêtre, et de la beauté de l'image de la Vierge qui se trouvait sur l'autel, et demandèrent à la baiser. De temps-en-temps, elles nous priaient de leur faire apporter à boire; ce qu'on n'osait pas leur refuser, et ce qui les mit de bonne humeur, car la longueur de la cérémonie paraissait les avoir fatiguées : elles visitèrent le navire avec empressement et curiosité; elles descendirent jusque dans nos chambres, et nous firent entendre qu'elles nous estimaient heureux d'avoir des couchettes si élégantes et si commodes.

La femme du nouveau chrétien s'exposa, dans

la batterie, à donner d'autres prosélytes à notre religion; et ce n'est pas sa faute, si son mari ne reçut sur le front, ce jour-là, que les caractères de son salut.

Des rafraîchissemens furent prodigués à tout le monde. Le commandant invita à une collation les principaux des officiers, et nous jouîmes bientôt à notre aise du plaisir de nous trouver de nouveau seuls avec quelques engageantes personnes, et surtout avec la charmante *Kaoo-Onoé*, qui fut, ainsi que les autres princesses, exclue de la table du Roi.

LETTRE CXIX.

D'Owhyhée (îles Sandwich).

Après avoir échangé quelques cadeaux avec M. Freycinet, le ministre *Pitt* nous dit adieu; et, muni de sa feuille de route pour le paradis, il alla se coucher au milieu de ses cinq épouses, et sacrifier à ses idoles.

Il est singulier que ce baptême n'ait produit aucun effet parmi les chefs qui y assistèrent, et que le Roi ait permis ainsi publiquement à son ministre de changer de religion, dans un pays où l'on punit sévèrement un homme d'avoir violé le plus léger précepte de celle qui y est établie. C'est une bien grande atteinte portée à l'autorité du Souverain; et c'est une plus grande preuve de l'indépendance et du pouvoir de *Louis Pitt*.

On ne peut guère, dans un pays si rempli de préjugés, distinguer, même après une étude longue et réfléchie, ceux qui ont pris naissance dans les caprices des premiers chefs, de ceux qui sont nés de la stupidité du peuple et de sa religion. Aussi, mon ami, sans entrer dans des recherches inutiles

et fastidieuses, je te ferai connaître quelques-uns des usages établis dans tout cet archipel, sans m'inquiéter de la cause qui les a mis en vigueur. Une nation qui n'a d'archives que la tradition, doit souvent voler d'erreurs en erreurs, changer peut-être de systêmes à chaque siècle, et perdre son caractère primitif sans même s'en apercevoir. Nous savons, nous, ce qu'étaient nos ancêtres; et l'époque où la vérité de notre histoire est cachée dans la nuit des temps est fort reculée; peut-être que deux générations ont suffi pour donner à ces îles un caractère nouveau et des mœurs étrangères.

Je crois t'avoir déjà dit que les sacrifices humains étaient encore en usage il y a dix ans. C'est à *Tamahamah I.er* qu'on doit l'abolition de cette coutume barbare; et, n'eût-il rendu à l'humanité que ce service important, il aurait des droits sacrés à la vénération des peuples et à l'adoration de ses sujets.

Les sacrifices humains ont été en vigueur chez beaucoup de peuples; et, les Egyptiens, dont les mœurs étaient si douces, les Scythes, qui étaient si indépendans, les Mèdes si dévots, les Carthaginois si féroces et si indomptés, sacrifiaient à leurs idoles de bois ou de pierre des centaines d'infortunés destinés à acheter le succès d'une bataille ou la cessation d'un fléau. C'était par de

semblables sacrifices qu'on cherchait ici à se rendre les divinités favorables dans toutes les entreprises. Encore à Carthage et dans d'autres pays, c'étaient les enfans des personnes les plus considérées qui étaient immolés, tandis qu'ici ce n'était jamais que des individus pris au hasard, ou des coupables condamnés pour quelques crimes.

Il y a à *Owhyhée* des prêtres, des demi-prêtres, des *grands-prêtres*. Les droits de ces derniers s'étendent sur tous les citoyens, et même sur le Roi. C'est le grand-prêtre qui lui défend telle ou telle chose, qui lui en prescrit d'autres, et dont les ordres sont strictement exécutés. Sa sévérité ne pèse pas seulement sur les divers membres de la famille royale; il se condamne lui-même à des privations, à des souffrances, et ce qui est particulier, c'est qu'il ne se croira pas en droit d'user pour lui de plus de ménagemens qu'il n'en montre à ceux qui lui sont soumis. On dirait que, par sa conduite, il cherche à persuader au peuple que ses ordres ont un but, que ses arrêts sont dictés par une sagesse supérieure, et que ce serait un sacrilège de les violer.

Cet homme si puissant et si révéré serait-il lui-même, le premier, victime des préjugés qu'il fait respecter? Il croit quelquefois avoir le pouvoir de commander aux animaux et même aux

élémens. Il *taboue* la mer deux ou trois fois par mois, selon son caprice, c'est-à-dire qu'il lui ordonne de punir ceux qui oseront, malgré ses défenses, se baigner dans ses eaux ou dans les rivières qui lui apportent leur tribut. Le coupable qui braverait l'ordonnance du grand-prêtre serait à l'instant puni d'une manière bien cruelle, que je te ferai connaître bientôt. Deux fois par mois, il défend encore aux coqs de chanter, et celui qui brave sa défense est enfermé, le reste du jour, sans nourriture, dans un souterrain profond et tortueux, d'où ses cris ne peuvent être entendus. C'est lui qui consulte les entrailles des victimes, qui préside à la consécration des *moraïs* et des temples, qui a soin des cadavres, ou qui les expose à la voracité des oiseaux. Les autres prêtres, ainsi que les demi-prêtres, ont des fonctions moindres, mais leurs ordres sont également respectés.

La religion de ces peuples est un mélange d'idolâtrie et de Mahométisme. Le Roi a sept Dieux, ses premiers officiers six, et ainsi de suite jusqu'au peuple qui n'en a qu'un; mais je crois que les uns et les autres ne les révèrent que par leur soumission aux usages établis de temps immémorial dans ces îles. Je ne crois pas qu'il y ait un culte public; je n'ai jamais vu un Sandwichien en prières, et aucun de mes compagnons de voyage n'a été

plus heureux que moi. Du reste, non-seulement ils interrogent leurs *fétiches*, mais encore ils consultent les entrailles des victimes, et volent ainsi d'erreurs en erreurs.

J'ai dit qu'il y a dans leur religion quelque chose du Mahométisme, et la conduite des hommes envers les femmes autant que l'existence de certains usages, le prouvent assez. Il est défendu à ce sexe si faible de manger de la chair de porc, de celle de tortue, des bananes, etc.; et les hommes ne croyent pas qu'après sa mort il jouisse des mêmes récompenses qu'eux, ou plutôt ils sont persuadés qu'il n'en doit espérer aucune. Il est certain que le rôle que les femmes jouent ici est très-secondaire, et qu'elles seront accoutumées d'avance aux humiliations dont on les menace.

Ils croyent à un déluge qui a englouti presque toute la terre. Il ne s'est sauvé, disent-ils, que quelques individus sur les sommets de *Mowna Kaah* et de *Mowna-Roa*. Ainsi donc voilà que nous descendons des Sandwichiens : tous les peuples ont leur amour-propre.

Les maisons particulières des prêtres ne sont pas *tabouées;* et, dans celle de *Toyaï*, appartenant au grand-prêtre, je n'ai pas trouvé plus de luxe que dans les cases du bas peuple. Celle de ses femmes est à deux pas de là, et j'y ai vu deux fort jolies personnes.

Quant aux petits *temples* enfermés dans les *moraïs*, ils sont *tabou* pour tout le monde, et celui qui oserait en violer la sainteté serait puni d'une manière cruelle; et cela devait être. Plus une chose est absurde ou ridicule, plus il se trouve de gens prêts à la tourner en dérision et à tenter de la renverser. Mais, une religion étant nécessaire au peuple, il a fallu chercher à la maintenir par des voies rigoureuses, alors même qu'elle était contraire à la raison. En heurter un seul article, c'est saper l'édifice entier. Tout acte contre elle est, dans tous les pays, regardé comme un sacrilège, et l'ennemi des dieux est toujours poursuivi comme un assassin. Les prêtres de tous les siècles ont bien senti la conséquence des antiques lois qu'ils ont créées; le premier usage qu'ils ont fait de leur pouvoir, a été de l'assurer sur des bases sacrées, en persuadant au peuple qu'une sagesse surnaturelle présidait à leurs décrets et guidait leurs moindres actions.

LETTRE CXX.

D'Owhyhée (Iles Sandwich).

Avant de quitter le mouillage de Toyaï, notre commandant a répondu favorablement à une prière de M. Young*, en faveur du fils de son généreux bienfaiteur. Ce vieillard reconnaissant, effrayé des troubles qui vont agiter sa seconde patrie, a supplié M. de Freycinet de faire sentir, dans une assemblée générale des principaux chefs de l'île, que le bonheur de tous était dans la paix et l'union; que l'unique moyen de révérer les cendres du grand Roi qu'ils pleuraient, était de se montrer fidèles à son fils, et de punir les rebelles qui oseraient attenter à sa puissance; que d'ailleurs les droits de Riouriou étaient sacrés, et qu'il trouverait dans le souverain d'Angleterre un puissant secours contre tous ses ennemis.

La prière de M. Young ne peut avoir été dictée

* C'est un Anglais qui avait été embarqué sur les navires commandés par *Vancouver*, et que les Sandwichiens retinrent de force à Owhyhée. Tamahamah l'aimait beaucoup, et le consultait dans toutes les affaires difficiles.

que par un sentiment généreux ; l'intérêt personnel n'y occupe aucune place ; l'infortuné n'a que peu de jours à vivre; étendu sur un lit de douleur, il sent la mort approcher à grands pas, et, peu sensible à ses propres maux, ses derniers vœux sont pour un pays que les bienfaits de *Tamahamah* lui font regretter de laisser en proie aux factions qui vont le déchirer.

Le Roi, pour répondre au désir de M. Freycinet, convoqua les chefs et les veuves de son père sous un hangar. Informé du motif de cette réunion, je m'y rendis aussi, et le Capitaine et quelques membres de notre état-major ne tardèrent pas à arriver. M. Rives était l'interprète.

Le Roi était taboué ce jour là, et il ne lui fut pas permis de mettre sa tête sous le hangar. Quatre ou cinq chefs s'amusaient à leur jeu de dames; quatre ou cinq Reines mangeaient de la *poë* dans leur grande calebasse; quatre ou cinq autres personnages ronflaient *en faux bourdon* aux pieds des princesses.

M. Freycinet, qui espérait probablement une assemblée plus nombreuse et plus auguste, demanda s'il devait commencer; dès que le Roi eut répondu qu'il le pouvait, un des principaux chefs nommé *Ooro* se leva et s'en alla en sifflant. Les autres écoutèrent, tandis que *Riouriou* causait avec un

capitaine de navire arrivé d'*Whahoo* la veille.

La harangue fut courte; on leur dit que la paix des peuples était le plus sûr garant de leur bonheur; que les guerres civiles déchiraient les États et les appauvrissaient; que ceux qui oseraient se déclarer contre *Riouriou*, se déclaraient aussi les ennemis des Anglais; que l'amitié qui régnait entre la France et l'Angleterre (et tu sais si elle est vive et sincère), était un assez puissant mobile pour engager celle-là à protéger de tout son pouvoir le fils de *Tamahamah;* que toute haine devait être abjurée en faveur de la mémoire d'un prince si chéri, et qu'on ne pouvait pas douter que le moment de la révolte ne fût aussi celui du châtiment des coupables; qu'au surplus les droits de *Riouriou* au trône d'Owhyhée étaient incontestables, et que si quelque échec inattendu le forçait, pour quelque temps, à l'abandonner, les puissances coalisées de l'Europe ne tarderaient pas à le rétablir dans ses droits, en cimentant la paix par le sang des audacieux qui l'auraient troublée.

M. Rives essaya de traduire, dans la langue de ceux à qui s'adressait ce discours, les phrases de l'orateur français; et, soit que sa mémoire l'eût peu secondé, soit que le langage des Sandwichiens soit plus rapide que le nôtre, en quatre mots il finit sa besogne; et c'est sans doute à sa maladresse

qu'il faut attribuer le peu d'effet de cette nouvelle *Catilinaire*.

Après cette *auguste* cérémonie, le Roi remercia M. Freycinet; M. Freycinet remercia M. Rives; M. Rives nous remercia, et fut de nouveau remercié par la Reine-mère : tout se termina en remercîmens; et pour ne pas être plus ingrat que les autres, je remerciai le sommeil de ne pas m'avoir gagné pendant la soporifique demi-heure que dura la séance; faveur qu'il n'accorda pas à tout le monde.

Nous quittons cette île si riche en illustres souvenirs; nous allons visiter de nouvelles possessions de *Tamahamah*, celle-ci ne pouvant nous fournir les vivres nécessaires pour notre traversée. On nous vante à l'envi les agrémens d'*Whahoo*, et les riches campagnes de *Mowhée* : voyons si les bienfaits du Roi mort se sont répandus loin de sa capitale.

LETTRE CXXI.

De Mowhée (îles Sandwich).

Le 15 août, à quatre heures du matin, nous partîmes d'Owhyhée, avec une brise très-faible, qui fraîchit cependant un peu dans la matinée. Nous longeâmes *Taouraé*, île stérile, côte à pic, uniforme, médiocrement élevée. Nous n'y découvrîmes pas la plus légère teinte de végétation. Le sol en est rougeâtre et sillonné par intervalles; cette île est déserte, inhabitable; et à sa pointe Ouest s'étendent quelques brisans. Dès que nous l'eûmes doublée, nous vîmes le petit rocher de *Morokini*, du sommet duquel s'élevait une longue colonne de fumée, qui nous aurait fait soupçonner l'existence d'un volcan, si nous n'avions eu avec nous des pilotes du pays qui nous assurèrent le contraire.

Le côté Nord-Est de Mowhée que nous avons pu distinguer, m'a paru très-aride; de hautes montagnes, séparées par une langue de terre basse, divisent les deux parties. Le côté Ouest est à pic; les roches volcaniques qui le dominent sont coupées à angles aigus, et forment des ravins d'une profon-

deur rapide et effrayante. Lorsque les nuages, poussés par les vents contraires qui séjournent dans ces cavernes et s'en disputent la possession, se promènent sur les sommets verdâtres de ces mornes gigantesques, les reflets de lumière, et les teintes animées que le soleil leur prête, opposés à des points noirs et orageux, forment un paysage harmonieux et terrible. Quelques sources élevées, alimentées sans doute par l'humidité que d'épaisses vapeurs y entretiennent, animent un peu ces roches ciselées, qu'on croirait être le séjour de la mort. Le pied de cette montagne, qui ressemble passablement à notre *Canigou*, est aride et sec ; on n'y voit aucune trace de la faible verdure qui couronne quelques parties de son sommet.

Cependant, dès qu'on a longé pendant un certain temps cette partie Sud-Ouest de l'île, et qu'on se rapproche du Nord, on commence à distinguer une végétation assez vigoureuse, et des plantations de bananiers et de rima, qui rendent la vie à ce paysage, et font naître des idées riantes dans l'âme du navigateur. Depuis la perpendiculaire du sommet le plus elevé du grand morne jusqu'à la pointe Nord-Ouest de l'île, et même au-delà, la campagne est ravissante ; et c'est avec plaisir qu'on voit tomber l'ancre au mouillage de *Lahaina*, pour jouir d'un coup-d'œil d'autant plus brillant, que tous les objets

qui entourent cette partie de Mowhée, ainsi que les îles qui ferment la baie, sont arides et repoussans.

Une chaîne de brisans s'étend tout le long de la côte; on en mouille à une encablure ou deux de distance, sans courir le moindre danger, quoique des raffales passent quelquefois avec assez de violence. Le groupe d'îles qui entoure cette baie, ne permet pas à la mer de s'élever à une grande hauteur; et le fond, qui en est très-bon, achève de bannir toute crainte.

L'observatoire a été établi sur une petite chaussée de pierres, à côté d'une maison en maçonnerie appartenant au Roi. Des arbres touffus et de beaux cocotiers y entretiennent une agréable fraîcheur. Tandis que messieurs les astronomes observent le ciel, parcourons les campagnes; nous n'y trouverons pas la même majesté sans doute, mais la variété et l'agrément nous en dédommageront avec usure.

Les environs de *Lahaina* ressemblent à un jardin. Il serait difficile de trouver un terrain plus fertile, et un peuple qui eût mieux su le mettre à profit. De petits sentiers hauts et soignés servent de communication entre une propriété et une autre. Souvent ils sont coupés par des rigoles, où coule paisiblement une eau fraîche et limpide, qui donne la vie aux plantations, seule richesse du pays.

Des carrés creusés à deux, trois, et quelquefois

quatre pieds de profondeur, nourrissent différentes espèces de légumes et de plantes, parmi lesquelles on distingue le *Chou-Caraïbe*, appelé ici *Taro*. Des allées de bananiers, de rima, de cocotiers, de *Palma-Christi*, du *Murier-Papier*, interceptent les rayons du soleil, et permettent la promenade, même au milieu du jour. Chaque cabane a son enclos; chaque enclos est soigné, et suffit aux besoins d'une famille. Ici, le père remue la terre avec sa longue perche de bois rouge ou de sandal; là, le fils arrache les plantes parasites, et prépare le dîner; plus loin, la mère, à la porte de sa hutte, fabrique l'étoffe dont elle se vêt, tandis que sa jeune fille, affranchie de vêtemens, vous engage à profiter de sa bonne volonté et de ses caresses. Voyez le père qui sourit, s'il vous voit accepter; voyez la mère qui prépare avec empressement la place du sacrifice; remarquez le fils qui appelle une sœur plus jolie, si la première n'est pas de votre goût; tout vous invite aux jouissances dans ce délicieux coin du globe, le ciel, la terre, les hommes. Êtes-vous fatigué d'une longue course: entrez dans la cabane la plus voisine; des plaisirs vous y attendent; une jeune Hébé, non celle qui verse le nectar aux Dieux, mais aussi obligeante, vous présentera sa calebasse remplie d'une eau délicieuse; un jeune Ganymède va cueillir un excellent

melon, et vous l'offrir avec empressement. Vous sentez bien que vous ne pouvez vous empêcher de reconnaître tous ces soins, toutes ces attentions; mais il en coûte si peu pour jouir de tant d'agrémens, que je ne crois pas qu'aucun Européen s'y refuse. Eh! comment résister à tant de prévenances? Comment repousser une jeune fille, dont les formes gracieuses appellent la volupté sans faire rougir la pudeur? Seule avec vous, ou au milieu de ses parens, et du cercle le plus nombreux, ses caresses seront toujours les mêmes; elle ne croit pas que l'amour soit un crime, ou que le plaisir soit interdit; elle ne consulte jamais que son cœur; et son cœur lui dit : Jouis, jeune fille; ne laisse pas faner inutilement tes beaux jours; vois comme les années s'échappent avec rapidité; apprends que c'est le bonheur seul qui fait la vie; les jours que tu passeras sans le goûter, ou du-moins sans le sentir, tu dois les retrancher de ton existence.

L'espace cultivé par les habitans de *Lahaina* peut avoir trois lieues de longueur sur une dans sa plus grande largeur; hors de là, tout est sec, tout est aride, tout rappelle l'image de la mort. Cependant le terrain est le même, les ressources les mêmes, l'agrément le même. Pourquoi donc cet abandon qui paraît si coupable? par une conséquence naturelle des raisonnemens de ce peuple.

Il a le nécessaire à côté de chez lui; à quoi bon aller au loin chercher le superflu?.... Le superflu est perdu pour ces hommes. Vingt arpens de terre ne les feront pas mieux dîner que leur carré de *taro;* il est si rare que des navires viennent relâcher chez eux, que le désir d'en voir arriver, et l'ennui d'une longue attente, détruiraient les avantages qu'ils pourraient se procurer par leurs échanges. Ah! laissons ces peuples si bons à leurs premières habitudes, à leurs premiers penchans; pourquoi leur apporter des désirs et des besoins? Si le repos, l'aisance, la tranquillité, le plaisir font le bonheur, ils sont heureux : que leur faut-il encore? Voulez-vous leur proposer en échange l'intérêt, l'amour de la gloire, l'avarice, la jalousie, et toutes les passions qu'ils ignorent, et qui règnent dans notre sage Europe? ils vont se rire de vous, vous laisser à vos préjugés, et retourner gaîment à leurs cabanes.

J'ai remarqué ici les mêmes usages, les mêmes goûts qu'à Owhyhée; j'y ai trouvé la même joie, la même bienveillance. Le peuple d'*Whahoo* est-il aussi heureux?

Dans une de mes courses, j'entendis un jour des cris sortir d'un petit enclos auprès duquel j'avais déjà passé. Plusieurs de mes camarades que je rencontrai se dirigèrent avec moi vers le lieu d'où ils

partaient, et nous vîmes une jeune personne assise à terre, entourée d'une quinzaine de femmes qui la *maçaient* avec force, et qui poussaient jusqu'au Ciel des cris violens. Nous nous approchâmes avec attendrissement, et demandâmes le motif d'une désolation si générale : les pleurs cessèrent; on nous fit entendre qu'on cherchait à guérir une malade; que ces cris la rendraient à la santé; et on continua de plus belle. Il n'en faudrait pas davantage chez nous pour achever un infirme; mais ici, plus la douleur s'exprime par de forts gémissemens, plus le remède est efficace. Ce qu'il y a de particulier dans ces scènes de désolation, c'est que, dès qu'on est las de pleurer, on se tait, on cause, on rit, et l'on hurle de nouveau deux minutes après : c'est ce dont nous avons été témoins ici-même.

Ces *macérations*, et quelques racines du pays, sont toute la médecine de ces bonnes gens; la chirurgie n'a pas fait plus de progrès, et je ne crois pas que le docteur bordelais en étende bien loin les limites.

Les pleurs versés pour la santé de cette jeune fille malade et ceux sur la mort de *T'amahamah* sont les seuls que j'aie vu répandre aux Sandwich. Les nôtres ont-ils toujours, ont-ils souvent des causes aussi nobles, aussi innocentes?

LETTRE CXXII.

D'Whahoo (îles Sandwich).

MALGRÉ les dangers d'une navigation trop voisine des terres, il y a un grand agrément à changer de pays, pour ainsi dire chaque jour, à reposer sa vue sur des objets nouveaux. Rien ne réjouit le navigateur comme la vue de la terre. Un jour de repos, un seul instant de promenade, efface de la mémoire du matelot le souvenir de ses heures de tristesse, et jette un voile officieux sur les dangers et les souffrances qui l'attendent.

Nous sommes partis de *Mowhée* le 25, très-satisfaits de notre relâche, quoique nous n'y ayons pas trouvé les vivres qui nous étaient nécessaires. A présent que j'ai pu apprécier tous les bienfaits de cette île; à présent que j'ai été témoin du bonheur de ses habitans, il me semble qu'il m'aurait manqué quelque chose, si nous n'y avions pas relâché. Si ce n'est pas le peuple le plus curieux du globe, c'est du-moins un de ceux qui se font le plus regretter, et qu'on serait le plus aise de revoir *.

* J'aimerais mieux cependant revoir les Carolins.

Tout ce qui plaît aux hommes, nous l'avons trouvé à *Mowhée;* tout ce qui les amuse et les attache, nous l'avons rencontré à *Whahoo :* là on est heureux, ici on est joyeux; là on n'a pas besoin de distraction, ici on provoque des amusemens et l'on s'y livre. La vie est paisible et uniforme dans la première de ces îles; dans la seconde, elle est variée et tumultueuse; à *Mowhée,* on est satisfait quand on vit en repos; à *Whahoo,* quand on est agité. Ce n'est pas que dans l'une et l'autre île les hommes ne soient les mêmes; mais cette différence que j'ai cru remarquer dansleurs manières, dans leurs goûts, dans leur existence, je l'attribue à l'isolement complet dans lequel vivent les uns, et à la présence fréquente des étrangers chez les autres. Peut-être y trouverai-je d'autres causes dans la suite.

Le mouillage d'*Whahoo* se nomme *Pah;* il est à quatre encablures à-peu-près de la ville qu'on appelle *Anourourou,* et à deux d'une chaîne de brisans assez forte, mais qui a une passe sûre, par laquelle on peut se rendre dans un port commode et spacieux, qu'il serait très-aisé et peut-être très-utile d'embellir. Les pointes avancées de *Liahi* et de *Layloa* ne garantissent que faiblement la rade des vents qui pourraient être funestes aux navires; mais

comme, à l'approche des mauvais temps, il leur serait aisé d'entrer dans le port, le mouillage d'*Whahoo* sera toujours, dans les Sandwich, le plus commode pour les navigateurs, en-même-temps que les agrémens de l'île en feront la relâche la plus attrayante.

Par suite de cette antipathie qu'une grande partie des habitans de ces îles a pour le travail, il faut s'attendre à trouver partout des terres incultes, des champs peu soignés, des plantations rares. Peu de terrain suffisant à leurs besoins, ils sont satisfaits dès qu'il est cultivé, et ils en jouissent dès qu'il produit. Tous les environs d'*Anourourou* sont tellement négligés, qu'on croirait d'abord que la superstition en a défendu la culture; et la terre y est si riche, qu'on ne peut s'empêcher de déplorer la sottise d'un peuple à qui il serait si facile d'augmenter ses jouissances.

La colline qui domine la ville enfermée dans deux côteaux élevés et riches de végétation, est la seule partie qu'on ait utilisée; on y voit quelques plantations de sucre et de beaux carrés de *choux-caraïbes*. Un Espagnol industrieux, appelé *Francisco Marini*, y a planté la vigne, qui lui donne de bons raisins et un vin assez agréable. Lui seul, dans le pays, entretient des troupeaux de bœufs; et il est à craindre qu'au-lieu d'encourager ses efforts,

le Gouvernement ne soit blessé de ses richesses : il paraît avoir beaucoup de crédit auprès du Roi ; mais un seul mot peut le lui faire perdre, et sur un soupçon frivole, on se croira en droit de lui ravir ses biens et sa liberté.

Deux rivières larges et profondes arrosent et fécondent les environs d'*Anourourou*. C'est là qu'on trouve un peuple toujours bon, toujours complaisant, craintif, bienfaisant, docile. Dans nos diverses courses, nous avons souvent été à même d'apprécier ces hommes dont, en Europe, on a une si fausse idée. Nos provisions, nos sacs, nos armes, nos objets d'échange, tout leur était confié : jamais nous n'avons eu à leur reprocher le plus petit acte de mauvaise foi, et nous nous sommes convaincus que quelque légères que fussent les récompenses dont nous payions leurs peines, ils les recevaient, si-non avec gaîté, du-moins sans murmures, et toujours avec une sorte de reconnaissance.

Le Gouverneur d'*Whahoo* est frère du ministre Pitt; et, à son exemple, dès qu'on lui eut appris en quoi consistait la cérémonie du baptême, il s'est fait chrétien, et est redescendu à terre, sans se douter du bienfait dont il venait de jouir. Les occupations de ce gouverneur sont étonnantes; à-peine lui reste-t-il un moment à donner aux étrangers qui ont à traiter avec lui. Le matin il s'enivre avec

de l'ava, le soir il s'enivre avec de l'ava, et la nuit il s'enivre avec de l'ava. Dans l'intervalle de ces libations, il court en zig-zag sur la place d'*Anourourou*, avec une ample provision de couteaux et d'hameçons; et là, au milieu de tant d'hommes qui lui sont soumis, il assiste aux jeux, et fait des paris avec celui de ses officiers qui veut bien les accepter. Il ne se souvient de son rang que lorsque les chances lui sont défavorables; et alors, sous quelque prétexte que ce soit, il trouve moyen de se faire restituer une partie des objets que le jeu lui a fait perdre. Avec les grands, il est, dit-on, souvent plus sage d'avoir tort.

LETTRE CXXIII.

D'Whahoo (Iles Sandwich).

Le commerce a attiré à *Whahoo* quelques Américains, qui, dans l'espoir d'agrandir promptement leur fortune, s'y sont établis depuis un assez grand nombre d'années. Je ne dirai pas qu'ils y font quelque négoce, mais la contrebande. Il leur est si aisé de se procurer à peu de frais ce qu'ils désirent! Ils apportent, le matin, au Gouverneur, une demi-douzaine de bouteilles de vin, et le pauvre homme tombe sur le carreau; ils font présent aux principaux officiers de quelques haches, ou de deux ou trois fusils, et tout le reste de la population est à la disposition de ces Messieurs. Des hommes robustes, agiles, sont envoyés sur les montagnes; les forêts sont visitées, le bois de sandal est abattu, et en échange d'une brasse d'étoffe européenne, vingt femmes le charrient ou le portent la nuit jusque sur le rivage, d'où il est embarqué sur un navire toujours en station dans le port. Lorsque la belle saison arrive, leurs correspondans de la côte N.-O. d'Amérique viennent ici, chargés de pelleteries,

renouveler les vivres, augmenter leur riche pacotille de toutes les acquisitions de leurs associés; et, sûrs d'un bénéfice immense, ils volent à Makao ou à Kanton, donner aux paresseux Chinois leur cargaison pour des piastres, du sucre ou des soieries, qu'ils savent bientôt faire passer en Europe. Cette espèce de commerce, quelque lucratif qu'il paraisse, ne laisse pas que d'avoir ses désagrémens, et je ne sais pas jusqu'à quel point est attrayante la périlleuse activité des uns, et la longue solitude des autres.

Nous nous plaisons, nous, aux îles Sandwich; tous les jours nous voyons des objets nouveaux, nous étudions les mœurs, les usages de ce peuple si curieux; et les heures de relâche que nous permettent nos occupations ne sont pas assez longues pour que l'ennui se mêle à nos courses. Mais que cette vie si uniforme nous paraîtrait bientôt fastidieuse! Que ces habitudes sauvages nous causeraient de dégoût! Que les jours seraient sombres! Que les nuits seraient longues et tristes! Quoi! pas un homme à qui l'on ferait partager ses plaisirs! pas un ami dont on allégerait les peines! et une patrie qui nous attend! Ah! combien une fortune médiocre dans mon pays a plus d'attraits pour mon cœur, que d'immenses trésors sur une terre étrangère!

Loin du sol paternel, l'air est glacial, la nature décolorée, les fruits sans saveur, les eaux roulent avec elles un poison qui tue lentement. Le ciel, la terre, les arbres, les nuages, tout présage des malheurs, tout attaque les sources de la vie. Le plus petit événement est regardé comme une circonstance extraordinaire : le fruit qui se sèche, la feuille qui tombe, froissent votre âme ; la voile qui s'éloigne semble emporter votre dernière espérance, et vous mourez en appelant vainement une patrie que vous ne devez plus revoir. Ah ! qu'un exilé doit souffrir !

LETTRE CXXIV.

D'Whahoo (îles Sandwich).

J'ai fait hier une course vraiment intéressante. J'ai été visiter les vignes de l'Espagnol Marini, dont je t'ai déjà parlé, situées sur le penchant d'une colline délicieuse, dont le pied est arrosé par une petite rivière ombragée de palma-christi, de bananiers et de superbes cocotiers. J'ai mangé des raisins cueillis sur le cep, et je les ai trouvés excellens. Rien n'empêche désormais qu'on s'occupe ici de la culture de la vigne. Le préjugé qui lui avait été funeste jusqu'à ce jour n'existe plus; on a la certitude du succès pourvu qu'on choisisse bien le terrain; et les îles Sandwich devront peut-être à un Espagnol un bienfait inappréciable.

En partant de là, je me suis dirigé vers *Liahi*, petite baie où l'on fait la pêche des perles. J'étais escorté par une vingtaine d'Insulaires, qui m'indiquaient, avec une bienveillance étonnante, les sentiers les plus commodes, et qui s'amusaient des tours de passe-passe que je faisais avec de petits galets. Qu'on est dans l'erreur, en Europe, sur les mœurs

et le caractère des Naturels de cet archipel tant visité! Comment, ces hommes qui se jettent à la nage pour rester avec moi plus long-temps ont un caractère méchant! Ces robustes Insulaires qui me portent sur leurs épaules, pour m'éviter l'ennui de me mouiller les pieds dans une mare bourbeuse, sont cruels et intraitables! Tous ces Sauvages à qui j'offre une bagatelle en récompense d'un grand service, et qui l'acceptent avec la reconnaissance la plus vive, sont insensibles aux bienfaits, et ne connaissent que la haîne!.... Pauvre peuple, que tu es calomnié!

Hier je gravis, avec mon ami Gaudichaud et deux autres personnes du bord, le sommet du volcan éteint qui domine *Anourourou*. A moitié chemin, je me sentis épuisé de fatigue, et les Sandwichiens qui me suivaient se placèrent derrière moi, m'aidèrent de leurs mains et de leurs épaules à gravir le cône, et n'acceptèrent qu'avec une sorte de honte les deux ou trois petits hameçons avec lesquels je voulus payer leurs services. Aujourd'hui, je viens d'être témoin d'une scène plus curieuse, et qui a failli être funeste à l'un de ces malheureux.

J'étais parti pour *Liahi*, avec la certitude que je ne reviendrais pas coucher à bord, et je m'étais sagement muni de quelques provisions de bouche

et d'une bouteille de vin. J'avais, outre cela, un fusil de chasse, et, comme tu le penses, mon bagage n'était pas fort léger. Dès le commencement de ma promenade, prévenu contre la fidélité des Sandwichiens qui m'accompagnaient, je m'étais refusé à leur confier mes provisions, quoiqu'ils m'y eussent plusieurs fois invité, parce que je voyais dans leur empressement la coupable pensée de me dérober ce qui leur aurait convenu. La lassitude me fit enfin consentir à leur demande : je donnai mes provisions, et ne gardai que mon fusil et ma poire à poudre. A chaque halte, il fallait que je les amusasse par des tours d'escamotage; et quand je leur montrais le secret de ces tours, ils se trouvaient amplement payés de leurs fatigues, et les essayaient en se moquant de leur maladresse.

Cependant la nuit nous surprit auprès de quelques petites cabanes isolées sur la plage, où je témoignai le désir de me reposer. Plusieurs d'entr'eux accoururent, annoncèrent mon arrivée; et à-peine entré, une jeune fille d'une figure charmante, quoiqu'un peu *guerrière*, vint se placer à côté de moi, et se couvrit de la natte qu'on m'avait préparée. J'étais au milieu de gens dont on m'avait fait, en Europe, un portrait effrayant, et néanmoins je m'endormis en toute confiance.

Le lendemain je me réveillai, disposé à continuer

ma route; mais avant je voulus prendre des forces, et attaquer mes provisions. Elles me furent présentées; mais je m'aperçus que mon vin avait été entamé, et qu'on l'avait remplacé, la nuit, par une grande quantité d'eau. Désirant ne pas voir se renouveler une action semblable, je fis observer ce vol aux Sandwichiens, et leur témoignai combien j'en étais fâché. A un signal, tous sortirent de la cabane, et je ne tardai pas à les suivre. Je les trouvai réunis en cercle, tandis que le plus grand d'entr'eux les passait en revue, présentait son nez à la bouche de chacun, et lui ordonnait de respirer fortement. Il s'arrêta enfin au dixième, lui fit répéter l'épreuve à diverses reprises, en appela au témoignage de deux de ses camarades, qui présentèrent aussi leur nez, et certifièrent que le coupable était connu. Aussitôt toute la troupe se mit à sauter en poussant des cris de joie, tandis que le voleur paraissait confondu, et restait immobile, en butte aux quolibets qu'on lui lançait en passant près de lui. Persuadé que c'était là toute la vengeance qu'on voulait tirer du voleur, je rentrai pour déjeûner; mais à-peine m'étais-je assis, que des cris violens poussés par celui qu'on avait découvert, m'attirèrent en dehors de la cabane. Armés d'arêtes de la feuille du cocotier, les Sandwichiens frappaient à coups redoublés le voleur, qui, dès qu'il

m'aperçut, se jeta à terre, et donna ainsi à ses camarades le moyen de le frapper avec plus de facilité. J'accourus, je parlai, je cherchai à parer les coups; je demandai grâce, et j'eus toutes les peines du monde à arracher ce malheureux au supplice dont il était menacé. Je posai enfin les mains sur sa tête; et après avoir prononcé le mot *tabou*, les Insulaires jetèrent leurs armes, m'entourèrent amicalement, et parurent ne plus s'apercevoir du coupable.

Quelques instans après, nous nous remîmes en route pour *Liahi*, où j'arrivai de bonne heure, et épuisé de fatigue.

La pêche des perles se fait par des plongeurs, qui vont quelquefois à une grande profondeur chercher les coquillages qui les renferment. Elle n'est jamais très-productive; et il faut souvent tout un bateau d'huîtres pour trouver deux ou trois perles propres au commerce. Du reste, elles ne sont pas d'une très-belle eau; et les Sandwichiens feront bien, pour quelque temps au-moins, de renoncer à cette branche d'industrie.

Je revins le soir même, peu satisfait de cette course, et convaincu plus que jamais de la bonté de la plupart de ces Insulaires. Arrivé à *Anourourou*, je leur fis accepter à tous des bagatelles, et donnai en cachette un mouchoir à celui qu'on avait si sévèrement fustigé; mais il le remit peu de temps

après à celui qui l'avait découvert, et je ne pus le décider à en accepter un autre. J'ignore si ses camarades lui avaient ordonné de ne rien prendre, et s'ils lui firent des menaces propres à l'en empêcher.

P. S. Je viens de revoir cet homme, et il m'a fait entendre aujourd'hui que sa punition avait cessé, et que je pouvais être généreux à son égard. Aussi a-t-il pris avec plaisir deux hameçons et un petit couteau.

LETTRE CXXV.

D'Whahoo (îles Sandwich).

Ne t'ai-je pas dit avoir trouvé une grande différence entre les habitudes des Insulaires de *Mowhée*, et celles des habitans d'*Wahoo ?* Elle me paraît bien plus sensible aujourd'hui que j'ai parcouru *Anourourou* et ses environs; aujourd'hui que j'ai vécu parmi le peuple actif qui s'agite sur la surface de ce petit coin de terre. Je me garde bien néanmoins de louer avec exagération l'activité de ceux-ci, puisqu'à-peine quelques arpens de terre sont cultivés autour de leur capitale; mais j'avoue cependant que j'aime mieux voir un peuple éveillé qu'assoupi, et j'estime davantage un homme qui marche et se meut, même sans but, que celui qui reste couché dans la crainte de se fatiguer.

Dès le lever du soleil, les hommes, les femmes, les enfans quittent leur demeure. Les uns vont s'occuper de la pêche sur les rescifs ou à une petite distance de la côte (ce sont ordinairement les femmes); les autres tressent des nattes, ou offrent leurs bras et leur industrie aux étrangers, en

échange de quelques objets européens, tandis que les chefs de la maison se rendent sur la place publique pour assister ou prendre part aux jeux auxquels ils se livrent avec une ardeur étonnante.

C'est là surtout que je me plaisais à étudier le peuple. Les intérêts étaient agités, les passions en mouvement; celui qui serrait la main à son voisin, ou frottait son nez contre le sien *, l'avait une minute après pour adversaire ou pour rival.

Dans nos villes, dans nos bourgs, dans nos campagnes, rassemblez un certain nombre de gens du peuple, et laissez-les se livrer à un exercice quelconque. Ils ont beau être amis au moment de la réunion, il y a à parier qu'avant la fin du jour des disputes auront eu lieu, des rixes auront éclaté, et quelquefois du sang aura été versé.

Ici, je n'ai été témoin que d'une seule querelle, et l'un des deux adversaires n'y perdit qu'une touffe de cheveux. Voici ce qui avait occasionné cette scène, dont les acteurs rirent eux-mêmes un instant après qu'elle fut appaisée.

A quelques pas du rivage, et en face de la maison du Gouverneur, les habitans d'*Anourourou* font rouler une boule de pierre, de près

* C'est ainsi qu'on s'embrasse aux Sandwich.

de deux pieds de diamètre. Ils l'enduisent d'huile de poisson et d'autres matières graisseuses, après l'avoir placée dans un trou de quelques pouces de profondeur. L'autre jour, j'assistai aux jeux et aux préparatifs.

Les concurrens se placèrent en cercle autour de la boule. Les paris furent déposés à terre, et commis à la garde d'un vieillard pour qui tous les Insulaires paraissaient avoir le plus grand respect. Les objets des défis étaient des pièces d'étoffe du murier-papier *, des couteaux, des calebasses ciselées, et des nattes à-peu-près de la même valeur. Les adversaires devaient sauter sur la boule avec un seul pied, et le prix était donné à celui qui s'y tenait en équilibre plus long-temps que les autres. Le peuple qui entourait les rivaux les jugeait en frappant, à intervalles égaux, d'une main contre l'autre.

Il est certain que puisque la boule n'est pas refrottée depuis le commencement du jeu, les derniers concurrens ont l'avantage dans cette lutte, puisque les pieds de ceux qui les ont précédés ont déjà enlevé une partie des matières graisseuses. Eh bien! ici, l'honneur, la gloire, ou tout autre sentiment, moins noble si l'on veut, mais qui leur

* *Broussonetia papyrifera.*

ressemble, chasse de leur cœur toute espèce de cupidité. Ils briguent la faveur de sauter les premiers sur la pierre, et semblent perdre leur enjeu avec moins de regret, dès qu'ils ont eu à lutter contre de plus grands obstacles.

Hier deux rivaux se présentèrent en-même-temps. C'étaient les plus adroits à cet exercice, puisque tous les autres leur abandonnèrent le premier rang. D'abord une légère contestation s'éleva entr'eux; bientôt le langage devint plus éclatant, les gestes plus rapides, plus expressifs. Ils jetèrent leurs manteaux, se rapprochèrent en se mesurant des yeux, et enfin ils s'assaillirent à grands coups de poings, et se prirent par les cheveux, jusqu'à ce qu'un des deux fût jeté à terre; ils se relevèrent alors, et aucune autre contestation ne troubla les jeux. Le vainqueur dans la lutte sauta le premier sur la pierre; mais ce fut le vaincu qui y resta plus longtemps en équilibre et qui gagna les paris.

Mais une chose assez digne de remarque, c'est qu'aucun cri ne partit des assistans pendant la querelle : on agrandit le rond, on n'excita aucun antagoniste, on les laissa se frapper en toute liberté; et lorsque la lutte fut terminée, personne ne félicita le vainqueur, personne n'eut l'air de prendre part à la défaite du vaincu.

Cette équité m'étonna au milieu d'une foule d'hommes en mouvement et occupés de leurs intérêts.

Ici elle n'étonna que moi. C'est que j'étais le seul Européen témoin de cette *partie de plaisir*.

LETTRE CXXVI.

D'Whahoo (îles Sandwich).

Les autres jeux auxquels se livrent journellement les Sandwichiens d'*Wahoo*, peignent encore leur caractère.

Le volcan éteint qui domine la ville peut avoir six cents pieds de hauteur; la pente en est fort rapide en certains endroits, et des paris sont faits entre une douzaine de concurrens. Celui qui, le premier, atteint le sommet du cône, est déclaré vainqueur.

Un des exercices qu'ils paraissent le plus affectionner, et qui les occupe une partie de la journée, consiste à jeter fort loin, dans un sentier très-peu profond, une pierre de trois pouces et demi de diamètre sur un d'épaisseur. Celui qui lance le palet hors du chemin indiqué ne peut gagner le prix, quelque loin qu'il ait été d'ailleurs. Il est difficile de se faire une idée de l'adresse qu'ils déploient à cet amusement, et de la distance qu'ils font parcourir à ce palet, lancé presque terre-à-terre.

Le jeu que j'aimais le plus à considérer, et qui est cependant négligé depuis quelque temps par les habitans d'*Anourourou*, m'a rappelé celui que nous dépeint Homère, lorsqu'Ulysse, encore inconnu, de retour dans son palais, fait pressentir aux amans de Pénélope, que c'est Ulysse lui-même qui vient de tendre son arc. Ce qu'Homère fait exécuter en l'air, ici on le fait sur le terrain. De petits demi-cerceaux, d'un pied de hauteur, sont placés à peu de distance les uns des autres et en ligne droite. Le joueur, armé d'un morceau de bâton parfaitement semblable à un fuseau, mais long de trois pieds, le fait glisser sur le sable, à travers ces demi-cerceaux, en le lançant par le gros bout; et celui qui va le plus loin sans toucher de cerceaux, l'emporte sur les autres. J'en ai vu qui faisaient parcourir au bâton un espace de plus de deux cents pas.

Les Sandwichiens les plus actifs ne s'exercent jamais qu'aux jeux que je viens de te faire connaître; les plus paresseux, et je veux parler de la presque totalité des habitans d'*Owhyhée* et de *Mowhée*, passent leur journée à des jeux plus assoupissans. L'un de ces amusemens consiste à placer trois tas d'étoffes les uns à côté des autres; à cacher une pierre sous l'un d'eux, et à donner à deviner sous quel tas elle se trouve. Il paraît que la baguette dont

ils se servent pour désigner le tas, est sacrée pour les étrangers, puisque jamais ils n'ont voulu me la confier, et qu'à diverses reprises ils m'ont fait entendre le mot *tabou*. Le dernier de leurs amusemens est une espèce de jeu de dames, dont les pions sont des pierres noires et blanches, posées à côté les unes des autres sur une grande pièce de bois.

Une chose assez digne de remarque, c'est que ces jeux monotones n'ont pas lieu à *Whahoo*, ou ne sont usités que par les épouses du Gouverneur, qui, presque aussi volumineuses que les veuves de *Tamahamah*, se traînent à-peine une fois par jour jusqu'au rivage, distant d'une centaine de pas de leur demeure.

L'autre soir, en revenant d'une course, j'entrai chez elles, où ma réputation d'escamoteur m'avait déjà précédé. Elles me prièrent de les amuser par quelques tours; je m'y prêtai de bonne grâce, persuadé que je leur ferais du-moins oublier la longueur du temps. Après cinq minutes d'exercice, je les vis toutes fermer les paupières petit-à-petit, et bientôt après livrées au sommeil le plus profond. Accablé de lassitude, je ne tardai pas à les imiter, et ne me réveillai qu'au bout de deux heures, au milieu du mouvement qu'occasionna dans la cabane

le Gouverneur, soutenu par deux des siens, qui l'empêchaient de tomber et de se fracasser les membres. Jamais je n'ai vu personne plus complètement ivre.

LETTRE CXXVII.

D'Whahoo (îles Sandwich).

Après t'avoir parlé des amusemens et des plaisirs des Insulaires des Sandwich, je vais t'entretenir des peines et des supplices auxquels on condamne les coupables. La transition est un peu brusque; mais l'Espagnol Marini, dont la complaisance pour les étrangers est vraiment admirable, vient de me donner des détails curieux, et que je craindrais d'oublier, si je ne les écrivais à l'instant même. Tu vas voir des cruautés, des scènes épouvantables; tu vas connaître des usages barbares, des supplices horribles, ordonnés pour assouvir la colère d'un morceau de bois, ou pour satisfaire la volonté d'un prêtre stupide.

Je ne suis pas de ceux qui disent : *Tel usage est contraire aux institutions de mon pays, je ne veux pas m'y soumettre.* Avec de pareils principes, on ne sera jamais bien chez l'étranger; et parmi les nations sauvages ou à demi-civilisées, on s'exposera imprudemment aux plus grands périls, sans avoir le droit de se plaindre des malheurs qui

peuvent arriver. Le mieux, je crois, est de se prêter de bonne grâce aux habitudes des pays qu'on parcourt, et de supporter avec patience les travers ou les ridicules qu'on n'a pas le pouvoir de changer*. Celui qui voyage pour étudier doit tenir une autre conduite que le philosophe qui veut instruire, ou le législateur qui cherche à modifier. Pour moi, j'ai vu, j'ai loué, j'ai blâmé intérieurement; et si quelquefois ma curiosité m'a entraîné trop loin, et m'a fait braver certaines défenses, j'étais seul responsable de ma témérité, et seul j'en aurais été victime. J'avoue même qu'il suffisait quelquefois qu'on m'invitât à ne pas faire telle démarche, pour que je l'entreprisse sur-le-champ : *je voulais voir.*

Et ici, tu remarqueras que les dangers auxquels je m'exposais, avaient un tout autre but que celui d'insulter à des principes ou de ridiculiser des habitudes. *Je voulais voir*, je voulais connaître; et tout en bravant les lois du pays, j'avais l'air de les respecter, puisque, à mon retour d'une course périlleuse, je témoignais toujours un grand respect pour les lieux que j'avais visités. Qu'importaient d'ailleurs plus tard les torts que je pouvais avoir,

* Il est des coutumes barbares qu'il serait cependant bien généreux de faire cesser. Jusqu'à-présent les Anglais ou les Américains ont eu seuls ce pouvoir. Puissent-ils en avoir bientôt la volonté!

puisqu'il n'en était résulté aucun inconvénient, et que ma curiosité était satisfaite?

Je te ferai d'ailleurs observer, mon ami, que le viol des usages absurdes auxquels les Sandwichiens sont encore soumis, n'entraîne pas les mêmes conséquences, quand il est commis par des étrangers. Je ne sais si les ordres de *Tamahamah* mourant sont une des causes de l'indulgence qu'on a ici pour les libertés que nous nous donnons, mais il est certain que les prêtres, les chefs, le Roi lui-même, n'ont pas l'air d'attacher un grand prix au respect que quelques voyageurs ont pour leurs choses sacrées, et qu'ils paraissent également insensibles au mépris ou à l'insouciance avec lesquels nous en parlons *.

Je montrais l'autre jour à *Riouriou* une chambre obscure que je tenais de la générosité de M. Lecebours. Les Reines s'étaient déjà amusées des tableaux mouvans qu'elles avaient vus; et le Roi, qui était *taboué* ce jour-là, et à qui, par conséquent, il n'était pas permis de se couvrir la tête, ne put se procurer le même plaisir. Je lui fis entendre qu'il avait tort

* M. Choris, habile dessinateur de l'expédition Russe commandée par M. Kotzebue, assure, dans l'intéressant ouvrage qu'il vient de publier, que la femme de *Kraïmokou*, gouverneur d'Whahoo, étant restée à bord d'un navire américain, après minuit, un jour de *tabou*, ne dut la vie qu'au courage de ceux qui l'accompagnèrent à terre; car le peuple furieux l'attendait sur la plage pour la sacrifier.

de s'assujétir à cette défense ridicule, et qu'il n'arriverait aucun malheur s'il osait l'enfreindre. Il s'y refusa d'un air effrayé; et je suis convaincu néanmoins qu'il regretta intérieurement de ne pouvoir satisfaire sa curiosité. J'ai vu, quelques heures après, *Riouriou* se promener nonchalamment sur le bord de la mer, et éviter avec le plus grand soin le voisinage des cocotiers qui l'auraient couvert de leur feuillage.

Je ne puis affirmer si le grand-prêtre aurait eu le droit d'imposer quelque punition au Souverain qui se serait écarté de ses ordonnances; mais je sais qu'un chef, ou un homme du peuple, en ne s'y soumettant pas, eût été exposé à perdre la vie.

Les exécutions à mort se font de plusieurs manières*; et, comme si l'on regardait les souffrances pour rien, on commence par soumettre le condamné à une diette de quarante-huit heures; ce qui est bien différent des usages en vigueur parmi quelques peuplades du Brésil, où l'on fait précéder le supplice des prisonniers ennemis par la jouissance de tous les plaisirs qui peuvent leur faire regretter la vie. Ici, dès qu'un coupable a subi les deux jours d'épreuve, on le conduit, attaché, jusqu'à la porte d'un *moraï*. Le grand-prêtre l'y attend; il

* Je tiens ces détails de M. Rives; M. Marini me les a certifiés plus tard.

prononce quelques formules, dont je n'ai pu me faire dire le sens; enfin, trois ou quatre personnes couchent le patient sur une pièce de bois, font reposer sa tête sur une pierre, tandis que l'exécuteur, qui est pris indistinctement parmi les plus vigoureux des assistans, lui assène un grand coup de massue sur le front. Son cadavre est immédiatement après enterré ou livré à la voracité des oiseaux, selon la volonté du prêtre, ou la nature du crime.

Cette manière de punir de mort n'est pas la seule usitée aux îles Sandwich. Quelquefois le coupable, adossé contre un cocotier, est étranglé par deux hommes, qui lui passent une corde autour du cou, et qui la tirent avec force, en s'aidant d'un autre cocotier peu distant du premier.

Mais une chose assez digne de remarque, m'a dit l'espagnol Marini, c'est que presque personne n'assiste à ces exécutions, qui cependant ne sont pas communes.

Paris est un pays civilisé; Owhyhée une île à demi-sauvage!....

Il paraît que les vœux de *Tamahamah*, tendant à réserver les violateurs des choses sacrées pour les occasions destinées à se rendre les dieux favorables, n'ont pas été exaucés. Aujourd'hui, un Sandwichien, surpris dans un *moraï*, ou se baignant dans la mer un jour où elle aurait été

consacrée, serait à l'instant même puni du dernier supplice; et tel est le respect du peuple pour ses antiques institutions, que, dès qu'un coupable est pris en flagrant délit, tout le monde court dessus, et le traite avec une cruauté sans exemple.

Personne peut-être n'est plus soumis aux préjugés barbares de ces Insulaires que *Riouriou* lui-même. Personne aussi n'est plus cruellement superstitieux. Si le soleil ou la lune s'éclipsent, il est le premier à voler auprès des *Moraïs*, et à ordonner la mort de tous ceux que ses soldats peuvent atteindre, et qui passent trop près de cette demeure sacrée. Il est persuadé que plus on immole de victimes, plutôt la lune ou le soleil lui rendent leur clarté.

Ne serait-il pas temps, dis-moi, que ces Anglais, dont les vaisseaux nombreux sillonnent tant de mers; que ces Américains, qui ont déjà plusieurs petits établissemens aux Sandwich, affranchissent ces pauvres peuples des usages dont Tamahamah leur avait fait pressentir le ridicule? Quoi! pas un essai, pas une seule tentative? Si vous craignez que des flots de sang n'achètent l'abolition de ces préjugés atroces, détrompez-vous; ils pèsent sur ces Insulaires, et vous les verrez bientôt, armés par vous, repousser les insensés qui tenteraient de s'opposer à vos bienfaits. Est-il réellement méchant

le peuple à qui le souvenir d'un grand Roi arrache tant de larmes?

L'archipel de *la Société*, bien moins important que celui-ci, ne connaît plus aucun de ces usages barbares; tandis que les Sandwich, qui ont eu pour maître un souverain plein de grandes idées, semblent aujourd'hui, sous le sceptre de *Riouriou*, retomber dans les ténèbres d'où le génie de *Tamahamah* avait commencé à les tirer.

LETTRE CXXVIII.

D'Whahoo (îles Sandwich).

Outre les condamnations à mort, il est des punitions affreuses pour d'autres coupables; et ici j'ai besoin d'en appeler au témoignage de M. Gaimard, notre second chirurgien, qui est venu avec moi faire une visite à un homme dont je t'ai déjà parlé dans une autre lettre.

Dès qu'un Sandwichien du bas peuple est convaincu d'avoir eu des relations trop intimes avec la femme d'un chef, celui-ci a le droit de le faire arrêter et condamner à avoir les yeux arrachés. Cette cruelle opération qui, en Europe, est si souvent mortelle, ici ne l'est presque jamais, et cependant elle se fait sans l'aide d'aucun instrument.

J'en préviens encore, je ne l'ai pas vu exécuter; mais le malheureux auquel Gaimard et moi avons parlé, en présence de M. Rives, nous a raconté de quelle manière on s'y était pris avec lui.

Deux hommes le tenaient par les pieds, deux par les bras, un autre par les cheveux, tandis

qu'un sixième, chargé d'exécuter la sentence, lui donna sur l'œil un grand coup de poing; presqu'en-même-temps il lui plongea l'index dans l'angle lacrymal, et lui arracha le globe; l'autre œil fut enlevé de la même manière, et à-peine vîmes-nous une légère cicatrice sous la paupière inférieure.

Cela paraît inconcevable: tous les docteurs à qui j'en ai parlé le traitent de conte absurde; mais M. Gaimard a entendu le récit, il a vu la victime, il l'a examinée; il ne se laisse pas aisément persuader quand une opinion attaque sa raison; il est maintenant à Paris; je publie ce fait; j'en appelle à son témoignage, et je ne crains pas d'être démenti.

L'Espagnol Marini m'a dit avoir été témoin de deux autres exécutions semblables; il m'a assuré qu'elles étaient très-fréquentes, et qu'il n'avait jamais entendu dire qu'aucune eût été mortelle.

Ainsi donc, quoique je n'aie pas été témoin d'une de ces scènes horribles, comme j'en ai vu une victime, et que j'avais à mon côté un jeune chirurgien plein de talens; comme plusieurs personnes m'ont certifié y avoir assisté; comme toutes ont été d'accord pour me persuader que l'opération n'était presque jamais mortelle, et qu'on la faisait sans le secours d'aucune espèce d'instrument, je puis attester

par serment tous les détails que je viens de donner. Et si j'appuie sur ces diverses circonstances, qui paraîtront incroyables aux docteurs de chez nous, c'est que je crains qu'on ne m'applique ici le proverbe : *A beau mentir qui vient de loin.* Je cite des faits, je ne hasarde aucun raisonnement; que veut-on davantage?

Que pour la violation d'une chose sacrée, un vol considérable, ou tout autre crime, on condamne un malheureux au supplice dont je viens de te parler, cela se conçoit, surtout chez un peuple sauvage; mais qu'un imprudent qui mange des bananes ou des cocos, un jour où ces fruits seront *taboués*, soit soumis au même supplice, voilà ce que l'imagination repousse et ne peut s'expliquer. S'il y avait chez nous des peines prononcées contre ceux qui mangent de la viande un vendredi, les prêtres..... Tiens, mon ami, il est des sujets que je ne veux pas toucher, et tu approuveras mon silence.

Je n'ai pas appris qu'il y eût des prisons aux Sandwich; mais je sais que *Tamahamah* exilait à Mowhée ou bien à Whahoo ceux de ses officiers dont il avait à se plaindre. Quant aux soldats qui n'obéissaient pas sur-le-champ à ses ordres, il les faisait immoler sans pitié, et souvent il sacrifiait avec eux les pères et les frères des coupables.

Je n'ose pas assurer qu'on fasse encore des sacrifices humains dans cet archipel; mais lorsque je l'ai demandé à M. Rives, il m'a répondu qu'il ne voulait pas me répondre, et M. Marini a détourné la tête en feignant de ne pas comprendre ma question. Les Américains sont là, les Anglais y viennent journellement, et ces horreurs se commettent!

Il y a bien quelques autres punitions en usage ici; mais elles ont lieu contre les coqs qui osent chanter un jour *taboué*, et je ne te parle de ces absurdités que pour te faire voir à quel point en est encore ce peuple stupide.

Quels sont donc ces hommes qui perpétuent de pareils usages et qui en punissent si rigoureusement les violateurs? Des prêtres. Quels sont ces prêtres? Des êtres ignares et suffisans, qui se jouent de la crédulité de ce pauvre peuple, et qui le dépouillent à leur gré de ce qui leur convient. Le croiras-tu, mon ami; toi qui es à plus de quatre mille lieues des îles Sandwich; toi qui es en France?

LETTRE CXXIX.

D'Whahoo (Iles Sandwich).

J'AI vainement cherché une religion dans tout cet archipel.

J'y ai trouvé des prêtres, des lieux sacrés, des idoles; je n'y ai pas vu de culte.

Outre les cabanes dont je t'ai déjà parlé, et auxquelles on donne le nom de *temples*, il y a dans chaque *moraï* un petit réduit consacré, d'où les prêtres lancent leurs oracles. Il me semble les voir le lendemain d'une offrande faite par les Naturels, et après avoir *taboué* tous les lieux d'où ils peuvent être aperçus, réunis autour des bananes, des cochons, des pièces d'étoffes destinées aux dieux, se les partager gaîment, et insulter, par leurs railleries, à la crédulité du peuple.

Le lendemain, la foule se rapproche; les fruits ont disparu, les étoffes ont changé de place, le prêtre s'avance; il publie que les idoles sont rassasiées; qu'elles sont satisfaites de la générosité des fidèles, et tout le monde est content.

On m'assure que le grand-prêtre, à l'exemple

du Roi, a sept dieux et une déesse appelée *Karéo-Paï-Péah*. Ce mot ne voudrait-il pas dire *friponnerie?*

Dans les grandes solennités, c'est-à-dire, lors de la mort d'un des principaux chefs, ou bien après une victoire, les premiers personnages se *tabouent*, et se font précéder par un homme du peuple, portant une bandelette blanche ou rouge; il est défendu de leur parler, et surtout de les toucher, sous peine de mort. En actions de grâce du triomphe qu'on a obtenu, ou pour marquer le deuil de la perte qu'on a faite, on se condamne à une abstinence de vingt-quatre heures, et l'on remplit de vivres les *moraïs* et les temples où se renferment les prêtres. Crois-tu qu'ils jeûnent aussi?

L'Espagnol Marini, fixé ici depuis un grand nombre d'années, parle la langue Sandwichienne comme s'il était né dans cet archipel. Il sait par cœur toutes les prières qu'on récite dans les grandes cérémonies, et il m'a assuré qu'aucune n'avait le moindre sens. Ce sont, d'après lui, des mots pris au hasard, et placés à côté les uns des autres, qu'on prononce, assis, et avec un bourdonnement desagréable; et ce qu'il y a de particulier dans ces prières, c'est que les mots les plus dégoûtans sont ceux qu'on y a le plus prodigués.

Ne trouves-tu pas étonnant ce parfait rapport

qui existe entre les prières des Naturels des Carolines, et ceux des îles Sandwich? Personne ne les comprend; et ce mystérieux pouvoir que leurs prêtres ont attribué aux paroles insignifiantes qu'ils prononcent, ne semble-t-il pas indiquer qu'ils ont voulu se moquer de la confiance des peuples, et entourer leur puissance d'un certain prestige propre à persuader qu'eux seuls avaient le secret d'entendre le langage surnaturel qu'ils tenaient à leurs dieux.

Leur grand dieu s'appelle *Kouah-Nouhih-Nouhih**. Les noms de quelques autres sont *Kaléa-Kohouh, Okanou-Touh, Okihou-Okiaï;* mais j'ignore si ces noms ont une signification. Du reste, M. Marini, de qui je tiens une partie de ces détails, ne paraissait jamais très-empressé de répondre à mes questions sur cette matière; et il m'a dit que, quoique plein d'un souverain mépris pour le culte de ces Insulaires, il avait été souvent contraint d'assister à leurs cérémonies de *tabou,* et qu'il n'osait pas exposer, même chez lui, l'image du Christ, ou quelque autre signe de notre religion.

Ses deux épouses sont soumises aux rites du pays; et Marini, en les initiant à nos mystères, n'a pas voulu leur défendre l'obéissance à leurs

* Je mets souvent un *h* après une foule de mots sandwichiens, parce que les Naturels, en les prononçant, les terminent par une légère aspiration, ou une espèce de petit soupir étouffé.

prêtres. Il m'a dit encore que dès qu'il savait une personne en danger de mourir, il y allait; et, comme pour lui administrer un remède, il lui donnait le baptême. « J'ai, ajouta-t-il, sauvé déjà plus de trois cents âmes des peines éternelles ».

Ce n'est pas le seul bien qu'il ait fait à ces îles.

Je voudrais pouvoir te donner quelques détails positifs sur les cérémonies religieuses de ce peuple, si toutefois il en existe; mais toutes les personnes auxquelles je m'adresse, repoussent mes questions, ou les éludent avec opiniâtreté. Le mieux, je crois, est de supposer que, puisqu'on garde un silence si absolu sur cette matière, il faut qu'on n'ait que des ridicules à raconter, ou peut-être des horreurs à dévoiler.

LETTRE CXXX.

D'Whahoo (îles Sandwich).

Si tu connais quelque jeune Européenne entichée de voyages et de mari étranger, et que tu ayes pour elle la moindre amitié, prémunis-la surtout contre le désir de venir s'établir aux îles Sandwich. La condition des femmes y est des plus malheureuses; et si elles n'y sont pas regardées comme des bêtes de somme, on les traite comme des êtres inutiles, ou propres seulement à la propagation de l'espèce.

Presque jamais la moindre affection entre deux époux. Un homme va dans une cabane; il propose dix brasses d'étoffe en échange d'une jeune fille; il prouve qu'il peut la nourrir; on accepte; il emmène son esclave; et quelques jours après, il a le droit de la quitter, et d'en prendre une autre. Si cependant la femme donne des preuves de grossesse, le mari est contraint de la garder, et presque toujours, dans ce cas, il la garde avec plaisir.

On nous a beaucoup vanté l'attachement que *Tamahamah* avait pour la reine favorite. Com-

ment cet exemple ne lui a-t-il donné aucun imitateur ?

Après le *taro* *, la nourriture que préfèrent les Sandwichiens, sont les bananes, les cochons et les cocos. Eh bien! une femme convaincue d'en avoir mangé une seule fois, est à l'instant mise à mort.

Elle est punie du même supplice, si elle fait cuire ses alimens à un feu allumé par des hommes, ou encore si elle fume dans leurs pipes.

Leurs appartemens sont distincts. Les hommes peuvent entrer partout quand bon leur semble; tandis qu'il est défendu aux femmes, sous peine de la vie, d'entrer jamais dans ceux des hommes.

A *Kayakakooa* et à *Toïaï*, j'ai vu presque toutes les femmes occupées de la fabrication des étoffes; ici, je ne leur ai vu faire que des nattes : il est vrai aussi que le mûrier-papier y est moins commun qu'à Owhyhée, et que les étrangers, qui viennent plus fréquemment à Whahoo, y laissent une grande quantité de chemises, dont la majeure partie des jeunes filles aime beaucoup à se couvrir.

Dis-moi, je te prie, pourquoi on ne voit guère de chemises qu'aux plus jolies d'entr'elles; et par par quelle raison les vieilles femmes n'en ont pas ?

* C'est la racine de l'*Arum esculentum*.

Toutes les femmes, même les Reines, sont exclues du *tabou;* et personne n'aurait le pouvoir de les sauver de la mort, si elles s'y présentaient : on redoute leur indiscrétion.

Dois-je craindre maintenant que quelque Parisienne ait envie de venir s'établir aux Sandwich?

Les étrangers, arrivant dans cet archipel, ont peu de peine à satisfaire leurs désirs. Ils entrent dans une cabane; offrent un mouchoir, un collier de verre, deux boutons brillans, ou toute autre bagatelle, et ils choisissent parmi toutes les femmes qui les entourent.

Ne craignez aucun refus, même en vous adressant aux maris ou aux frères. Ils vont sortir de la maison, et n'y rentreront que lorsque vous le leur permettrez.

Ici, pas de rivalité, pas de jalousie entre les femmes. Celle-ci n'est pas de votre goût, elle-même va vous en chercher une autre, qui vous plaira davantage; elle vous prêtera sa natte; elle vous offrira sa cabane.

Ici, le mot libertinage n'a aucun sens. On court après le plaisir; personne n'y trouve à redire.

Dois-je craindre encore que quelque Parisienne vienne s'établir aux Sandwich?

LETTRE CXXXI.

D'Whahoo (îles Sandwich).

Le costume des hommes est presque nul. Celui des femmes se compose parfois d'un morceau de linge noué à la ceinture et descendant jusqu'aux genoux, et quelquefois aussi elles s'entourent de cinq ou six pièces d'étoffes du pays, qui les couvrent des pieds jusqu'à la tête.

J'ai remarqué que les pieds des Brésiliens, des Hottentots que j'ai vus au Cap, des Mosambiques, des Timoriens, des Naturels de Rawak et de Waigiou étaient longs, et surtout très-plats. Ici ils sont d'une petitesse admirable, et rappellent ceux des Carolins.

La distance des deux archipels est de huit à neuf cents lieues, et cependant une foule d'observations me portent à croire que ces deux peuples ont la même origine.

On ne peut pas dire que leur caractère de physionomie soit le même; mais la couleur de la peau est semblable, et à bien les considérer, ils ont des mouvemens parfaitement analogues.

J'ai vu quelques frondes à Whahoo ; elles sont tressées comme celles des Carolines, et le réseau du milieu est tout-à-fait pareil. Leur langage diffère il est vrai; mais leurs chansons font à-peu-près le même bourdonnement. Quant à leurs danses, si celles d'ici sont en général plus guerrières, cela peut tenir au goût des conquêtes que leurs Rois leur ont communiqué, et à cette humeur belliqueuse qu'ils ont puisée dans les campemens et les campagnes militaires. Adoucissez le langage et les élans, la danse est la même. Ces gestes des bras, ces mouvemens des cuisses, ces instans de repos, ces petits pas, ces roulemens d'yeux, ces soupirs, j'ai vu tout cela chez les Carolins. J'ai seulement remarqué qu'ici la gaîté était parfois effrayante, et que là-bas elle était presque toujours douce et timide.

Du reste, le même goût pour la navigation, la même adresse sur les flots: les uns il est vrai ne manœuvrent leurs pros volans qu'avec la voile, les autres ne se servent guères que de la *pagaye;* cela tient à la construction différente des embarcations. Les deux peuples sont les meilleurs nageurs du globe.

Tous les deux encore ont une égale fureur pour les dessins dont ils se couvrent le corps; avec la différence que les Naturels d'ici les ont insignifians,

bizarres, placés sans goût, et en général mal exécutés; tandis que ceux des Carolines sont de la plus grande beauté et d'une régularité parfaite.

A Owhyhée, l'instrument avec lequel ils se tatouent est une patte de petit oiseau dont ils rapprochent les pointes, à une ou deux lignes de distance les unes des autres; à l'aide d'un fil de bananier, cette patte est fixée à l'extrémité d'une petite baguette, mais à angle droit, de manière qu'en donnant de petits coups sur cette baguette, les ongles de la patte de l'oiseau puissent pénétrer dans la peau petit-à-petit [1]. Aux Carolines, la manière de *tatouer* est la même, l'instrument seul est différent : c'est la patte d'une espèce de crabe, dont les pointes, toujours à égale distance, guident le dessinateur et lui font exécuter ces *tatouages* magnifiques qui les embellissent et semblent les vêtir [2].

[1] Le dessin de mon Atlas en donnera mieux l'idée.

[2] Dans un ouvrage digne de fixer l'attention de tous les savans, et de piquer la curiosité de ceux qui cherchent à s'instruire, M. Malte-brun, dont le nom s'associe à tant de noms illustres, pense que les dessins dont les Sauvages ornent leurs corps, sont l'histoire de leurs familles et de leurs ancêtres. C'est avec regret que je combats cette opinion d'ailleurs si ingénieuse. Une preuve, parmi cent autres, que ces dessins sont pris et placés au hasard, c'est qu'à Owhyhée et à Whahoo, j'ai été occupé maintes fois à tracer des figures sur les épaules ou sur les cuisses des Sauvages, et que je prenais toujours les sujets dans mon imagination. J'ajouterai cependant, en faveur du système

Je trouverais bien d'autres rapprochemens à faire entre ces deux peuples; mais je craindrais que le plaisir que j'éprouve à parler encore des Carolines ne m'entraînât plus loin que je ne le voudrais.

Je reviens aux Sandwich.

Les peuples de cet archipel ont les pieds nus; mais lorsqu'une déchirure les force à quelques précautions, ils font, avec la feuille du bananier, des sandales fort commodes; et ils prétendent que la fraîcheur et le suc de la feuille est un excellent remède contre toute espèce de blessures. Je crois plus à ce remède qu'à l'efficacité des *kancrelas** du Gouverneur des Mariannes.

Lorsqu'une Sandwichienne, surprise par les chaleurs au milieu de la campagne, veut garantir ses épaules et son sein de la rigueur du soleil, elle fait un trou à une large feuille de bananier, y passe la tête, et se crée ainsi une espèce de vêtement assez commode. J'ai vu plusieurs jeunes filles vêtues ainsi, jouant sur le rivage, me rappeler assez grotesquement ces naïades fabuleuses que

de M. Malhebrun, que depuis la mort de Tamahamah, tous les chefs, et une grande partie de la population des Sandwich, ont fait graver son nom sur leurs bras, avec l'époque où ils l'ont perdu. Aux Carolines, tous les chefs du même grade ont des dessins exactement semblables, et tous, certes, n'appartiennent pas à la même famille.

* Boiste écrit *kakerlacque*; mais j'ai écrit partout *kancrelas*, parce que tous les marins ne connaissent cet animal que sous ce nom.

l'imagination des poëtes nous peint folâtrant avec les Tritons et les autres dieux de l'Océan.

Elles ont toutes un grand amour pour les colliers, les bracelets et les couronnes. Toutes les fleurs des Sandwich sont mises à contribution pour orner les femmes; et presque toujours elles sont placées avec goût et élégance. A défaut de perles et de petits grains de verre, elles se dessinent sur la peau des bracelets et des jarretières d'un travail vraiment merveilleux; leurs autres dessins sont des cors de chasse, des casques, des fusils, des ronds, et surtout des éventails et des chèvres.

Ceux des hommes sont des fusils, des canons, des chèvres, des damiers, et le nom de *Tamahamah* avec l'indication de l'époque où ils ont perdu ce prince.

La chevelure des femmes est courte, celle des hommes est longue, et, en général, disposée comme la crinière de nos casques de dragons.

Les hommes peuvent manger toute espèce de nourriture, excepté les jours de *tabou* ou de consécration; les femmes ne se nourrissent que de melons d'eau, de poë, du fruit de l'arbre à pain et de poissons.

La boisson enivrante des uns et des autres est l'*ava* : on dit qu'elle fait tomber la peau en écailles, qu'elle rougit les yeux et qu'elle maigrit.

Il est certain que plusieurs chefs d'ici en boivent avec profusion pour diminuer les progrès de leur embonpoint.

Les objets d'échange les plus estimés sont les fusils et la poudre pour les chefs; les haches, les herminettes et les couteaux, pour les autres hommes; et les mouchoirs et les verroteries pour les femmes. Du reste, avec des piastres, on peut aisément se procurer tout ce que fournissent ces îles.

Il n'y a point d'animaux venimeux aux Sandwich; il n'y a non plus aucune bête féroce. Marini y entretient une vingtaine de chevaux et une volière assez riche.

Je ne crois pas que Riouriou consente jamais à ce qu'un étranger soit le bienfaiteur de ses États; il veut que son peuple reste stupide comme lui.

Ah! que les Anglais doivent se féliciter de la mort de *Tamahamah!* Mais combien le peuple de cet archipel doit en gémir!

LETTRE CXXXII.

D'Whahoo (îles Sandwich).

TELLES sont aujourd'hui les îles Sandwich *. J'ai dit ce que j'ai vu; j'ai raconté ce que j'ai appris de quelques personnes, en qui je n'ai pas dû supposer le dessein de me tromper. Comme tu le vois, tout est sauvage dans cet archipel; et cependant un homme puissant, un Roi généreux l'a gouverné durant un assez grand nombre d'années.

Si la jeunesse de *Tamahamah* avait été aussi glorieuse que sa vieillesse, il est à présumer que les mœurs de ses peuples se seraient améliorées, si-non par raison, du-moins par habitude. Mais hélas! ce monarque n'a commencé à faire apprécier à ses sujets les bienfaits de la civilisation, que lorsque son âge, déjà avancé, ne lui a plus permis de l'établir sur des bases solides. Et d'ailleurs, les étrangers, arrivant dans cet archipel, ne s'y sont

* On nous a assuré que les Naturels d'*Atoaï* étaient plus avancés dans la civilisation qu'on ne l'est à Owhyhée ou bien à Whahoo. Je ne suis pas très-disposé à le croire, s'il est vrai que leur Roi soit aussi cruel qu'on se plait à le raconter.

pas conduits avec assez de désintéressement et de loyauté pour déterminer les habitans à adopter leurs mœurs et leurs usages.

Les beaux jours du règne de *Tamahamah* ont été ceux où il était dans la force de l'âge. Sa jeunesse fut cruelle; et dans sa vieillesse, il eut à rougir de la campagne malheureuse qu'il fit à *Atoaï*.

Encore jeune, il effraya ses sujets par son caractère violent et emporté. La moindre résistance à ses volontés était punie du dernier supplice; et malheureusement les chefs qui avaient servi son prédécesseur, ne le secondaient que trop dans ses actes de cruauté. Un jour, dans un accès de jalousie (car lui seul ici éprouvait les passions européennes), il condamna ses deux fils à être étranglés; et irrité de la lenteur de celui qui devait exécuter la sentence, il se précipita sur eux, et les étrangla de ses propres mains, au milieu d'une grande partie de la population de *Kayakakooa*, qui était par hasard réunie sur la place publique.

Cependant l'âge avait calmé ses sens, le peuple l'adorait, et ses officiers lui témoignaient souvent le désir d'être immolés sur sa tombe. J'avoue que j'ai oublié de demander si en effet quelqu'un de ces sacrifices avait eu lieu; mais M. Choris, que je me plais encore à citer, assure que plusieurs

de ses favoris avaient sollicité cette étrange faveur.

On n'ôtera pas de l'idée des Sandwichiens que la mort de leur grand Roi n'ait été annoncée par des prodiges. Peu de temps avant la maladie qui l'a enlevé à l'amour de son peuple, les eaux de l'Océan montèrent de six pieds au-dessus des plus fortes marées, et redescendirent ensuite en quelques minutes, si j'en crois Marini. On n'entendit aucun bruit souterrain, on n'avait éprouvé aucune secousse, le ciel était serein, l'air calme, la mer seule fut agitée; les navires cependant n'éprouvèrent point de dommage.

Un seul cri s'éleva de toutes les îles, le jour où parut ce phénomène; chacun pressentit des malheurs; et comme dans l'attente de grandes catastrophes, la crainte suppose toujours les plus terribles, toute la population vit dans cet évènement le présage de la mort de *Tamahamah*. Huit jours après, il mourut en effet.

Pour apprécier avec justice les qualités de cet homme extraordinaire, il faut se transporter au milieu du peuple qu'il fut appelé à commander; il faut le voir, soumis d'abord aux usages barbares de ses ancêtres, luttant ensuite contre la volonté des chefs qui voulaient les maintenir, et les frapper enfin de sa courageuse réprobation.

Il est certain qu'avec la puissance qu'on lui

attribue, nous sommes excusables de supposer qu'il n'a pas rendu ses possessions aussi florissantes qu'il l'aurait pu, et qu'il n'a point assez fait pour avancer davantage son peuple dans la civilisation. Une foule de préjugés barbares y sont encore en vigueur, et à-moins que son fils ne les ait adoptés de nouveau, on doit blâmer *Tamahamah* de ne pas les avoir détruits.

Quoi qu'il en soit, c'est lui le premier qui, dans cet archipel, a aboli les sacrifices humains; c'est lui qui a favorisé le commerce des étrangers, en établissant dans ses Etats de petits règlemens propres à concilier les intérêts de tous, par le moyen d'échanges; c'est lui qui a donné l'exemple du premier jugement légal, lors de la condamnation des deux chefs qui avaient levé l'étendard de la révolte à Whahoo et à Mowhée; c'est encore lui qui a refusé des victimes au soleil et à la lune quand ces astres s'éclipsaient.

Il a augmenté sa marine d'une goëlette et de deux beaux bricks achetés aux Américains; il a reçu les étrangers avec distinction; il ne s'est pas montré moins noble qu'eux dans les échanges de politesses; il a fait bâtir des forts assez importans à Owhyhée et à Whahoo; il a considérablement augmenté le nombre de ses canons et de ses fusils; il avait soumis les troupes à une discipline sévère;

enfin il s'est montré digne des égards et de l'amitié de quelques Souverains d'Europe. Ajoutons encore que son courage était à l'épreuve de tous les dangers, que son génie était supérieur à celui des Rois qui l'avaient précédé, et nous concevrons l'amour impérissable que tous les Sandwichiens lui ont voué, et le respect religieux avec lequel ils prononcent le nom de *Tamahamah* *.

* On a trouvé 500,000 piastres (à-peu-près 2,600,000 f.) dans son trésor.

LETTRE CXXXIII.

En mer.

Je commence à croire que j'ai eu tort de me tant alarmer dès le commencement de ma course, et à m'apercevoir que rien, en effet, n'est plus aisé que de faire le tour du monde. Quel est le marin de la Méditerranée qui ne regarde comme une *promenade*, un voyage aux Canaries? Quel est le marin de nos côtes de l'Ouest qui compte pour quelque chose une campagne à la Martinique, à Cayenne ou au Brésil. Du Brésil au Cap-de-Bonne-Espérance, pas le moindre obstacle, pas le plus petit rescif sur la route. Si vous voulez vous élever pour chercher les vents généraux, l'île de *Tristan d'Acugna* vous indique où vous devez vous arrêter et virer de bord. Voulez-vous au contraire vous rapprocher de la côte d'Afrique, vous saluez en passant Sainte-Hélène, liée maintenant à de si grands souvenirs, et la latitude est donnée. Du Cap à l'Ile-de-France il n'y a pas sept ou huit cents lieues, et le vent qui s'engouffre dans le canal Mosambique vous les fait franchir en peu

de temps. Bourbon touche l'Ile-de-France; et si, de là à la terre d'Endracht le trajet est plus long, rien ne vous arrête dans la route, vous avez évité la zône des calmes. Timor, Amboine, Waigiou passent devant vous sans que vous ayez le temps de vous en apercevoir, et de simples canots font journellement ces promenades faciles.

Les calmes, et la chaleur se font bien maudire parfois; mais quelle situation dans la vie n'offre pas des inconvéniens et des vicissitudes? Soyez prudent, prévoyant surtout; et vous aurez de l'eau pour calmer votre soif; calculez vos ressources, et ces traversées ne seront pas plus pénibles que les autres. Dans les Mariannes, vous oublierez quelques légères contrariétés, et vous puiserez des forces et de la gaîté pour arriver aux Sandwich. Après avoir étudié les mœurs sauvages des habitans de cet archipel, vous vous rendrez au port Jackson en passant au milieu des îles *Fitgi* ou *des Amis*, qui ne le sont pas toujours des étrangers. Si les voyages par terre vous amusent, vous louerez des chevaux qui vous conduiront au-delà de ces montagnes bleues qu'en Europe on croit impénétrables, et vous reviendrez à Sydney, et non pas à Botany-Bay comme on le pense encore chez nous, après avoir vu ces peuplades sauvages qui disparaissent petit-à-petit de cette cinquième

partie du monde, et dont vous ne pouvez vous empêcher de déplorer la malheureuse existence. Pour revenir dans vos foyers, vous doublez le cap Horn, après avoir joui du coup-d'œil imposant de ces masses énormes de glaces que des vents impétueux ont détachées du pôle, et poussées jusque sous un ciel moins rigoureux. Si vous êtes sage, vous passez *au large* de cette pointe peu connue du continent Américain, et vous êtes en mesure de recevoir tranquillement les atteintes des ouragans terribles qui dévastent ces régions hyperborées. De retour à cet océan Atlantique *balayé*, pour ainsi dire, par tant de vaisseaux et tant de nations, vous êtes chez vous.....: mais non; quelquefois des roches aiguës se jouent de votre confiance, et vous punissent de trop de bonheur ou de présomption. Espérons que nous éviterons ce léger désagrement, et que notre prudence et notre sagesse nous garantiront de toute espèce de malheur.

Sais-tu, mon ami, que je commence déjà à calculer, et qu'il me semble que les deux tiers de notre course ont été parcourus; cette idée pénètre mon cœur d'une joie si vive, que je finis ma lettre avec empressement, comme si le courrier était là, prêt à la recevoir pour la remettre à son adresse.

LETTRE CXXXIV.

En mer.

As-tu reçu ma dernière lettre? m'as-tu répondu? J'ai déjà fait bien du chemin depuis ce dernier courrier, et j'ai quelque chose à te raconter. L'amitié est causeuse, car tout ce qui nous intéresse doit aussi intéresser nos amis.

Après avoir quitté Whahoo avec le regret assez vif de ne pas visiter Atooaï, où nous aurions pu compléter nos observations sur les Naturels de tout l'archipel des Sandwich, le navire mit le cap à-peu-près au Sud, et nous pûmes, à notre aise, nous livrer à nos conjectures sur le lieu de notre prochaine relâche. Nous étions persuadés que ce serait d'abord à O-Taïti que nous toucherions, et nous relisions avec avidité ces pages agréables de la relation de notre Bougainville, où il peint les plaisirs que son équipage goûta dans cette île, que son esprit original nous a présentée comme un paradis terrestre. Nous appelions de nos vœux les plus ardens cette pointe de Vénus consacrée par

tant de fêtes, nous comptions nos mouchoirs, nos boutons, nos colliers; nous faisions, en un mot, l'énumération de toutes nos richesses, et les plus économes d'entre nous se félicitaient d'avoir sauvé des séductions puissantes des Mariannes et des Sandwich, une foule de bagatelles qu'ils espéraient bien ne pas porter jusqu'au port Jackson. Pour moi, mon ami, je ne comptais plus rien; mes richesses avaient disparu; quelques boutons de gilet composaient ma fortune, et je tâchai de me familiariser d'avance avec les privations qui me menaçaient.

Le vent était favorable, nous avancions avec rapidité..... Tout-à-coup on ordonne de virer de bord, et de mettre le cap à l'Ouest. Certes, la campagne était déjà passablement longue, nous devions être un peu fatigués de tant de courses; et cependant un nuage de tristesse se répandit sur nos traits, dès que nous pûmes craindre de ne pas toucher à *O-Taïti*.

Le soin et le zèle qu'on mettait aux observations, nous firent présumer toutefois qu'on cherchait un des nœuds du méridien magnétique; et nous pensâmes, avec quelque raison, qu'après l'avoir trouvé nous reviendrions sur nos pas et nous verrions enfin l'île tant désirée. Tu le sais, mon cher Batlle,

on aime à se persuader ce que le cœur désire.

Nous venons de trouver ce nœud du méridien magnétique, et la route n'est pas changée. Ceux qui ont des bagatelles européennes commencent à les dédaigner, tandis que ceux qui n'en ont plus ne regrettent pas leur prodigalité. Deux jours, trois jours se succèdent, nous sommes déjà bien loin d'O-Taïti; nous renonçons à l'espoir qui nous avait tant séduits. Nous cinglons vers la Nouvelle-Hollande. Puisse du-moins la distance qui nous en éloigne être bientôt franchie * !

On signale terre..... c'est *Pilstaard*. Elle ressemble parfaitement à un berceau. Des rochers aigus et élancés comme des clochers, sont placés là par la nature dans un accès de poétique humeur. De loin, on dirait une division navale qui cherche à s'emparer de l'île. Le pied de ces pyramides, battu sans cesse par les flots, conserve sa teinte noirâtre, tandis que les parties supérieures, refuge de millions

* Je ne saurais t'exprimer le regret que nous avons tous éprouvé de ne toucher à aucune des îles peu connues de ce vaste Océan : O-Taïti surtout avait excité nos désirs; et il fallait que notre Commandant ne fût pas tenu d'y mouiller, pour ne pas y arriver, puisque nous en étions si près. Du reste, O-Taïti, même aujourd'hui, n'aurait offert aucun résultat heureux pour les sciences; et il est probable que ce motif seul a déterminé M. Freycinet à faire de suite route vers le port Jackson.

d'oiseaux, sont couvertes d'une couche blanche qui, à quelque distance, imite fort bien les voiles d'un navire.

Plus nous approchons, plus nous distinguons d'aiguilles. Le coup d'œil est vraiment magnifique, et je tâche de le dessiner avec justesse.

Si nous en croyons les navigateurs, cette île est inhabitée et inhabitable; aussi nous passons à côté sans nous plaindre des vents qui nous en éloignent. Mais on croit distinguer une pirogue au-delà de l'un des rochers les plus aigus; on en est certain; elle est manœuvrée par trois hommes; ils font force de rames; ils viennent à nous; ils agitent, au bout de leurs pagaies, un morceau de linge blanc: peut-être sont-ce des infortunés que quelque tempête a poussés jusque-là; peut-être sont-ce des malheureux naufragés à qui la Providence envoie un secours inespéré *. Attendons-les; y eût-il même quelque danger à le faire si près de terre... La brise continue, l'île s'abaisse, les rochers se confondent déjà avec la végétation..... Hélas!

* Il serait possible que ce fussent trois Naturels de Pilstaard, et que cette île se trouvât habitée, car nous y avons vu de très-beaux groupes de cocotiers. Il eût été très-curieux d'y descendre, et nous l'avons vainement demandé au Commandant, qui sans doute n'eût pas mieux demandé, si la chose eût été possible.

nous voilà bien loin : nous mettons enfin en panne; mais la nuit s'avance, nous ne distinguons plus la pirogue, nos cœurs se serrent. Que de jours avant qu'une occasion semblable s'offre à ces infortunés!

LETTRE CXXXV.

En mer.

Enfin nous faisons une découverte géographique; une petite terre paraît à l'horison, et la carte est nette. Si c'était un Continent! Si c'était une île comme Sumatra ou Borneo! Si elle était seulement comme Timor ou Luçon!... Nous approchons, elle se déploie dans toute sa majesté. Félicite-nous, ô mon cher Batlle! elle peut avoir un tout petit quart de lieue de diamètre; je la flatte : elle a à-peu-près un quart de lieue de circonférence. Des rescifs prolongés l'entourent et rendent son voisinage très-dangereux. Quelques arbres couronnent son sommet, des milliers d'oiseaux y cherchent un refuge.

Voyons, quel nom lui donnerons-nous? qu'il soit fleuri. Sera-ce l'île Verte, l'île Rouge, l'île... Non, je suppose que ce sera l'île *Rose*.

Il serait peut-être utile d'en indiquer de suite la latitude et la longitude, puisqu'elle peut devenir funeste à quelque navigateur; mais il m'est défendu de dévoiler ce secret, et je me tais.

LETTRE CXXXVI.

En vue de la Nouvelle-Hollande.

Il est tellement vrai qu'un moment de plaisir éloigne de l'âme du navigateur jusqu'au souvenir des chagrins passés, qu'aujourd'hui que nous arrivons dans une nouvelle colonie, où nous ne manquerons pas de satisfaire notre impatiente curiosité, nous n'osons plus nous plaindre des motifs qui nous ont éloignés d'O-Taïti, et que nous nous félicitons au contraire de voir arriver plus rapidement le moment heureux qui doit nous faire revoir notre patrie.

Nous voici devant la Nouvelle-Hollande. Désormais chaque pas va nous rapprocher d'Europe; encore une pénible traversée, et nous revoyons l'Océan Atlantique.

La côte qui se dessine devant nous, quoique boisée par intervalle, est bien loin de répondre à l'idée que nous nous en étions faite d'après des descriptions exagérées. Les premiers plans surtout, sont d'une extrême aridité, et coupés par de petites anses qui doivent présenter d'excel-

lens abris aux embarcations. Un peu au-dessus, une végétation assez vive se montre de distance en distance, tandis que dans un léger lointain des montagnes grisâtres, où brillent des feux allumés sans doute par les Sauvages, couronnent ce paysage d'un assez bel effet.

Quel chagrin que la nuit s'avance! encore une heure de jour, et nous entrons dans la rivière..... Impossible, mon ami. La brise mollit, et nous sommes contraints de louvoyer jusqu'à demain matin.

Des ports à notre droite, des ports à notre gauche; la rivière de Sydney, où brille un fanal, devant nous; il me semble impossible que nous manquions le mouillage, puisque notre commandant a fait la géographie de la côte.

Il est sept heures du matin, nous louvoyons encore, et je crains bien de ne pas voir aujourd'hui le port Jackson. Quel fâcheux contre-temps!

Mais le vent cesse tout-à-coup, la mer devient clapoteuse comme après une violente tempête; de pâles éclairs sillonnent la nue qui se promène avec rapidité sur les mornes, enveloppés déjà dans une nuit obscure; cette masse énorme de vapeur vésiculaire se détache de terre; et, à une petite élévation, s'arrête immobile; d'autres nuages cuivrés se précipitent sur elle; ils tournent

en tourbillons, se ramassent, varient leurs formes, leurs couleurs. L'œil y aperçoit des globes, des gerbes, des fantômes; on veut y indiquer un objet, il a disparu. Des feux rapides les déchirent, le tonnerre y mugit sourdement; on dirait que tous les élémens confondus se déclarent dans les airs une guerre à outrance. Le navire immobile attend prudemment l'issue de la lutte dont il est témoin; les voiles sont carguées. Bientôt la mer bouillonne autour de lui; elle s'agite, s'élève, gronde; et ballottés par elle, nous sommes jetés à une trentaine de lieues de cette terre où nous nous étions flattés d'arriver quelques jours plus tôt.

LETTRE CXXXVII.

De Sidney (Nouvelle-Hollande).

L'entrée du port Jackson peut avoir, tout au plus, une lieue de largeur; quelques rescifs et deux ou trois rochers à fleur-d'eau, touchent presque la pointe N. de la rivière, et sont par conséquent peu redoutables aux navires. En avançant, le passage s'élargit insensiblement, et offre au navigateur un nombre considérable de petites criques très-bien fermées, qui sont un sûr abri contre les mauvais temps.

C'est un spectacle curieux et imposant à-la-fois que cette côte qui borde le vaste port Jackson: une végétation nouvelle et vigoureuse y est entremêlée de petits établissemens dont l'architecture européenne appelle les regards et l'admiration. On n'aperçoit que les avant-postes d'une cité, et l'on est frappé d'étonnement; à peine arrivé, l'on se demande combien de siècles ont passé sur cette colonie.

D'abord se présente au voyageur un édifice aussi majestueux qu'utile. A l'entrée Sud de la

rivière s'élève un magnifique fanal d'une construction solide et élégante. La lumière se projète au loin, tourne, et ne se montre que par intervalles égaux, afin que les navires ne puissent pas la confondre avec les feux allumés sur d'autres parties des montagnes. Un télégraphe est ajouté à cet édifice, et correspond, par deux autres postes, avec celui qui est placé à Sidney, sur le palais même du Gouverneur. Plus loin, on voit des maisons de campagne, qui rappellent ces châteaux élégans des environs de Bordeaux. De grands végétaux inutiles ou des plantes parasites ont fait place aux arbres fruitiers d'Europe et à des charmilles régulières et odoriférantes; et, au milieu d'une nature prodigue et bizarre, se déploient, comme par enchantement, de vastes et longues avenues que terminent de petites maisonnettes qu'un art ingénieux a pris soin d'embellir.

Sur la gauche de la rivière, une belle habitation assise sur le penchant d'une colline, ombragée de légers *casuarina*, d'élégans *pins* de *Norfolck**, et de hauts *eucalyptus*, fixe surtout notre attention. Le raisin, la pêche, la pomme, l'enrichissent tour-à-tour. De petites terrasses sont

* Araucaria.

coupées par des rigoles d'une eau fraîche et limpide; des cabanes sont réservées aux magasins; un édifice imposant indique la demeure du maître. Tout est mis à profit, tout est utilisé autour de cette magnifique habitation; et M. Peeper, le capitaine du port, qui l'a fait bâtir, semble ne l'avoir embellie que pour y mieux fêter les étrangers.

C'est lui qui, le premier, est venu à bord. Il nous a fait l'accueil le plus flatteur, et il est impossible de mettre plus d'empressement à nous être utile. Trouverons-nous partout ici la même bienveillance?

La rade est défendue par plusieurs fortifications très-bien placées et en fort bon état; celle qui se fait d'abord remarquer est la batterie du pavillon des signaux, d'une construction solide, établie sur un roc d'un abord très-difficile, et qui croise son feu avec une redoute située à l'Est de la petite baie. Un nouveau fort, régulier et peu élevé, mais bâti comme les anciennes tours, peut aussi protéger ou empêcher le débarquement, et semble placé là sur-tout pour défendre les magasins et le château du Gouverneur, dont les écuries sont construites, ce me semble, dans le dessein d'être armées à volonté. Leur architecture est tellement bizarre, que je ne saurais trouver de termes pour la décrire.

C'est près de ce dernier fort que nous laissâmes tomber l'ancre le premier jour, et c'est de là aussi que le paysage s'offre dans toute sa majesté.

LETTRE CXXXVIII.

De Sidney-Town, capitale du duché de Cumberland (Nouvelle-Galle du Sud).

Des voleurs dévastaient l'Angleterre, des filles de joie désolaient les familles; un coin de terre presque à l'antipode de Londres avait offert aux nations un asile sûr contre les tempêtes; quelques pêcheurs de baleines, et un capitaine expérimenté avaient fait de ce pays une brillante description; un sage conçoit une pensée généreuse et philantropique. Des navires de l'État sont chargés de ceux que la métropole désavoue pour ses enfans; ils abordent dans la Nouvelle-Hollande..... Le voleur fait oublier ses délits par une vie active et laborieuse; la fille publique devient épouse et mère, et ne se souvient de ses égaremens que pour les abhorrer; ses enfans reçoivent d'elle des leçons de probité et d'honneur; les terres sont partagées par un Gouverneur sage, impartial et sévère, qui donne avec discernement et refuse avec fermeté; elles sont défrichées par des bras vigoureux, qui leur demandent des richesses dont on n'aura

plus à rougir. Ces végétaux imposans, que les siècles avaient eu tant de peine à élever, tombent et roulent sur le sol qui les avait nourris. De vastes édifices remplacent des huttes enfumées; une population vive et brillante s'agite, impatiente de plaisirs, dans les lieux mêmes où des hommes sauvages se livraient naguère des combats meurtriers; les sentiers obscurs deviennent des routes larges et nivelées; une cité s'élève, une colonie est formée, Sidney devient une ville florissante.

LETTRE CXXXIX.

De Sidney.

L'ÉTAT-MAJOR est descendu aujourd'hui, et a été présenté aux principales autorités par M. Peeper, dont l'obligeance ne s'est pas démentie un seul instant. M. Macquarie, Gouverneur de toutes les possessions anglaises de la Nouvelle-Hollande, nous a reçus avec une extrême bonté, et nous a assuré que tout ce que produit le pays était à notre disposition. Le grand-juge, M. Wail, homme d'un mérite rare, et M. Field, ont à l'envi rivalisé de zèle pour nous prouver que nous étions avec des amis *. M. le Commissaire-général de la colonie nous a témoigné, par les expressions les plus flatteuses, combien il s'estimerait heureux de faire quelque chose qui nous fût agréable; partout, en un mot, nous avons été comblés de politesses; et lorsque ces courses ont été terminées, Messieurs les Officiers de la garnison, et le Colonel en particulier, se sont joints à nous, ont voulu être

* Je ne suis pas sûr de l'orthographe de ces noms; mais je les écris comme ils ont résonné à mon oreille.

nos guides dans nos diverses promenades, et nous ont prouvé qu'ils attachaient aussi quelque prix à notre amitié.

Je ne veux pas te faire une description de la ville que je viens de parcourir; je suis dans l'enchantement, et j'aime mieux laisser reposer mon admiration. Des hôtels magnifiques, des châteaux majestueux, des maisons d'un goût et d'une élégance extraordinaires, des fontaines ornées de sculptures dignes du ciseau de nos meilleurs artistes, des appartemens vastes et bien aérés, des meubles somptueux, des chevaux, des équipages et des cabriolets de l'élégance la plus recherchée, des magasins immenses : croirait-on trouver tout cela à quatre mille lieues de l'Europe? Je t'assure, mon ami, que je me suis cru transporté dans une de nos plus belles cités.

Le jardin anglais qui embellit le Gouvernement a surtout fixé mon attention. J'y ai passé deux heures dans la même soirée; et sous un pin de Norfolk, dont les branches horizontales et gracieuses me garantissaient des ardeurs du soleil, je me suis mis à rêver à ma patrie. Les cris aigus du cacatoës blanc, à huppe jaune, frappaient de temps en temps mon oreille; et tandis que je suivais de l'œil et pouvais caresser de ma main les plumes soyeuses et les formes arrondies de divers

cygnes noirs qui se promenaient gravement dans les allées, j'étais distrait par le bruit inégal du rapide kanguroo, qui, appuyé sur sa queue et ses longues pattes de derrière, franchissait sans but les haies et les buissons. Tout était nouveau pour moi, les arbres et les animaux, et je ne saurais te dire le charme magique qu'on éprouve à reposer sa mémoire sur les objets les plus chers de sa patrie, lorsque tout, dans la nature, vous dit que vous en êtes éloigné.

Un seul instant avait produit cette métamorphose, un seul pas avait causé ces nouvelles émotions. Dans la ville, je voyais l'Europe, parce que des bras européens l'avaient élevée; ici la nature n'était pas changée, et pas une forme, presque pas une feuille ne ressemblaient aux productions de nos contrées; j'étais seul avec moi, j'étais étranger à tout.

La nuit qui s'avançait mit un terme à mes réflexions, et je revins à bord, emportant le désir bien vif de redescendre à terre et de jouir encore du même spectacle.

LETTRE CXL.

De Sidney.

J'ai dit quelque part : *Céder une colonie aux Anglais, c'est signer sa ruine.* J'ai dit vrai. J'ajoute maintenant : Eux seuls savent coloniser ; et je suis conséquent.

La nation britannique est aujourd'hui trop colossale, surtout dans l'Inde, pour ne pas avoir de nombreux ennemis ; car on n'est pas disposé à aimer celui qui a tant de puissance.

Mais remarquons ici que ce n'est ni à sa grandeur, ni à sa richesse qu'elle est redevable de tant d'adversaires ; c'est à sa manière de les conquérir. Qui ne sait en Europe le secret de son odieuse politique ?

Le cap de Bonne-Espérance était, sous les Hollandais, une colonie riche et florissante ; maintenant elle n'est qu'un lieu de relâche pour les navires qui vont dans l'Inde ou qui en reviennent. Quelques maisons se sont emparées du commerce de la place, et les autres ne sont, à proprement parler, que leurs tributaires.

L'Ile-de-France, quand elle nous appartenait, voyait avec orgueil arriver dans son magnifique port les pavillons de tous les peuples de l'Europe; et ses généreux habitans, riches des trésors de l'Inde et de l'industrie de leur métropole, expédiaient en échange les productions de leur territoire. Interrogez aujourd'hui un citoyen de Maurice, et la première maxime que vous puiserez dans ses réponses sera celle-ci : Haîne! haîne aux Anglais!!! Le malheur a de la mémoire, et les pieds ici foulent encore des ruines.

Sa voisine, au contraire (et remarque bien ce spectacle), tant qu'elle fut soumise au sceptre britannique, périssait, inutile, au milieu de sa riche végétation; et depuis 1814, bienfaisante et glorieuse, elle semble insulter à celle dont jusqu'à ce jour elle avait été l'humble sujette.

Puisque je dois être vrai, quoique voyageur, je dois convenir que ce que ces colonies perdent en richesses sous la domination anglaise, elles le gagnent en embellissemens. Leurs édifices sont plus majestueux, leurs places publiques plus vastes, leurs routes surtout plus larges et plus sûres. Ces Messieurs ne dédaignent pas les agrémens de la vie; et, quoique beaucoup plus actifs que les Portugais ou les Brésiliens, ils n'aiment pas un mouvement difficile.

Remarque bien encore avec moi, que les nations qui traitent le plus souvent avec les Anglais sont celles qui les haïssent davantage, et que les peuples qui les connaissent le mieux sont ceux aussi dont ils se font le plus abhorrer.

Les connaissons-nous en France?

En cherchant à nous expliquer cette inimitié que presque tous les peuples ont pour l'Angleterre en général, nous ne devons pas nous dissimuler qu'il y aurait une injustice révoltante à reverser cette haine sur les individus en particulier. Pour ma part, je t'avoue que le mot *Anglais* ne résonne jamais douloureusement à mon oreille, tandis que *Nation anglaise* la déchire.

Si je haïssais les citoyens de l'Angleterre, je résisterais aujourd'hui aux séductions dont ils se plaisent à nous entourer, je rejetterais les offres amicales dont ils nous accablent; et en conservant dans mon cœur la reconnaissance qu'y auraient fait naître leurs généreux procédés, je leur dirais : Je ne veux pas de vos plaisirs; je ne veux pas de votre affection, et je préfère la solitude à votre société.

Il n'en est pas ainsi, mon cher Battle, et je réponds comme je le dois aux offres pleines de cordialité qui nous sont faites à chaque instant de la journée. Quelque longue que soit notre relâche, tout nous fait présager des amusemens utiles, tout

nous dit que nous laisserons des regrets à Sidney.

M. Woolstonecroft, l'un des négocians les plus recommandables d'ici, et dont le nom a acquis une certaine célébrité en Angleterre *, nous donne sur cette colonie, qu'un de ses associés explore dans des courses scientifiques et très-périlleuses, des détails qui piquent vivement notre curiosité. M. Scott, secrétaire particulier de M. le Commissaire-général, et dont l'érudition est immense, trouve le moyen de captiver notre attention, même sur des objets de peu d'importance, par sa manière aimable et originale de raconter. M. Oxley, ingénieur du Gouvernement, dont le savoir et le courage ont dirigé dans l'intérieur de la Nouvelle-Hollande des caravanes qui ont partagé avec lui des dangers honorables, nous donne aussi sur ses courses aventureuses des documens précieux, et nous fait déjà pressentir que c'est à son zèle et à son courage que nous devrons un jour la connaissance d'une vaste portion de cette cinquième partie du Monde; M. de Mestre, et un de ses amis dont je me reproche d'avoir oublié le nom, s'offrent pour guides dans les diverses courses que nous voudrons entreprendre; Messieurs les Officiers de la garnison nous proposent des parties de chasse où nous trouverons

* M.lle Woolstonecroft est auteur d'un excellent ouvrage intitulé : *les Droits de la Femme.*

un délassement utile et instructif. Nous sommes engagés pour une quinzaine de jours, et tous les citoyens du port Jackson rivalisent d'empressement et se disputent le plaisir de nous obliger.

La ville de Sidney-Cow, capitale du comté de Cumberland, est assise en partie dans une plaine, et en partie sur une petite colline qui domine le côté Sud de la rivière, de manière qu'elle se présente en amphithéâtre et offre un coup-d'œil ravissant. Les principaux édifices se dessinent d'une manière fort originale sur les anciennes maisons en bois qui disparaissent petit à petit, remplacées par des maisons en belles pierres de taille ornées de jolies sculptures et embellies par des balcons d'un goût vraiment remarquable. On dirait que nos meilleurs architectes ont déserté l'Europe et sont venus à la Nouvelle-Hollande reproduire leurs châteaux les plus élégans.

D'abord s'élève à gauche le vaste palais du Gouverneur, entouré d'un jardin anglais magnifique. Les appartemens y sont remarquables par leur distribution, leur richesse et par des tableaux représentant des combats de Sauvages de la Nouvelle-Hollande. M. le Gouverneur, qui habite une partie de l'année son palais de Parramatta, n'a pas eu le mauvais goût de surcharger cette belle demeure de trop de sculptures, ou d'autres ornemens, qui

nuisent presque toujours au coup-d'œil et dégradent l'ensemble.

A droite du palais, mais dans un plus grand éloignement, se présente la façade régulière d'une superbe caserne en pierres et en briques; plus loin encore se dessine d'une manière admirable un hôpital, orné d'une belle galerie de colonnes, sous laquelle les malades peuvent, à toute heure du jour, respirer un air pur et bienfaisant. En se rapprochant, on distingue un vaste édifice, qui est le temple des prières; et plus près encore, on voit sur le port même d'immenses magasins, où sont déposées les marchandises qu'on garde en entrepôt. En face de ce magasin, et de l'autre côté de l'anse, est un quai non achevé, où les navires peuvent être aisément abattus en carène, sans courir le moindre danger. Un grand nombre d'autres édifices ou de maisons particulières embellissent encore ce paysage vraiment magnifique, et rien n'annonce que cette ville, déjà si belle, soit l'ouvrage d'un petit nombre d'années.

Dans le quartier neuf, les rues sont larges, alignées, mais non pavées avec soin; ce qui, dans le temps des pluies, les rend d'un abord difficile et désagréable. Quant au vieux quartier, bâti sur le penchant rapide d'un côteau, le piéton seul peut se promener dans les sentiers qui règnent auprès

des maisons; et il est aisé de prévoir qu'avant peu de temps il sera détruit, si l'on ne cherche à niveler le terrain, ce qui, en certains endroits, nécessiterait un travail et des soins infinis.

Les environs de la ville ne sont pas très-rians, quoique assez bien cultivés. Quelques maisons de campagne cependant, bâties avec élégance, et embellies de jardins qu'enrichissent les arbres fruitiers d'Europe fixent l'attention. Parmi les végétaux transplantés de nos climats, le pêcher et le chêne sont ceux qui ont donné les résultats les plus satisfaisans. Le premier produit des fruits excellens, et y pousse sans effort; le second y devient aussi beau que dans nos plus belles contrées, et, si j'en crois notre botaniste, il y acquiert même des qualités plus précieuses pour les constructions. Les autres arbres qui ombragent le sol, sont le figuier, le poirier, le pommier et l'oranger, tous utiles, tous offrant des garanties dans les temps de disette.

Lorsque le soleil se couche, et que l'observateur, placé sur un édifice élevé, tourne ses regards vers la campagne, il jouit d'un spectacle vraiment intéressant. Du milieu de ces forêts profondes, qui naguère n'avaient été foulées que par les pieds des Sauvages, s'élancent, poussées par les vents, des colonnes immenses de fumée, au milieu desquelles brille une flamme vive qui éclaire au loin

l'horizon. Toutes les nouvelles concessions ne sont défrichées que par le feu. D'abord, un vieux tronc résiste à ses atteintes; petit-à-petit son humide enveloppe se sèche, se carbonise, et excite elle-même l'incendie; les branches sont dévorées et font tomber avec elles les branches voisines, qui communiquent bientôt la flamme aux végétaux les plus éloignés; mais comme ces embrâsemens doivent se répéter très-souvent, et que le propriétaire d'un terrain doit garantir les possessions adjacentes, il commence par faire circonscrire avec la hache l'espace qu'il veut cultiver. Parvenu à cette limite, le feu ne trouvant plus d'aliment, s'arrête, meurt, et ses cendres bienfaisantes donnent la vie aux terres qu'il vient ainsi d'épurer.

LETTRE CXLI.

De Sidney.

Je cherche vainement à m'expliquer comment le Gouvernement de Sidney, si sage dans ses réglemens, si juste et si sévère dans ses lois, permet aux Sauvages de l'intérieur de séjourner dans sa capitale. Je voudrais que, soigneux de cacher aux femmes et aux jeunes filles le spectacle dégoûtant de nudités hideuses, il reléguât dans un quartier distinct tous les malheureux qui ne seraient couverts d'aucune espèce de vêtement, ou qu'un réglement, strictement exécuté, forçât les Sauvages à se couvrir au-moins les parties sexuelles, à l'aide d'une peau de kanguroo, ou de toute autre espèce de voile.

Je suis allé hier passer la soirée chez un des plus riches et des plus honnêtes négocians d'ici. Quel ne fut pas mon étonnement, en entrant dans la cour de la maison, de voir de jeunes filles de quinze à dix-huit ans encourager dans leurs jeux sauvages des hommes et des femmes absolument nus, et offrant tous les dehors de la misère la plus

révoltante. Ces individus, couverts de vieilles cicatrices, et armés de sagaies et de casse-têtes, avaient déjà reçu en échange de leurs sauts et de leurs grimaces quelques morceaux de pain, qu'ils portaient encore sous leurs aisselles, et quelques verres de vin et d'eau-de-vie, dont l'effet très-actif chez ces individus se faisait déjà remarquer par une joie bruyante et des trépignemens effrayans. Bientôt leurs gestes devinrent plus énergiques et leur langage plus éclatant; tous parlaient à-la-fois, tous agitaient avec un air féroce leurs armes meurtrières. Attirés par le bruit, les maîtres du logis et les convives accoururent au lieu de la scène, et m'engagèrent à attendre l'issue de ce désordre. Je m'y prêtai de bonne grâce, persuadé que la licence ne pouvait pas porter plus loin ses excès, et presque certain que les dames et les demoiselles nous laisseraient seuls *jouir* de ce spectacle. Je fus trompé dans mon attente, et leurs douces voix excitaient au contraire le courage ou plutôt la férocité des acteurs. Mais quand ces infortunés eurent achevé de préluder à leurs bacchanales, les casse-têtes, agités avec plus de force et de dextérité, commencèrent à tomber sur les bornes voisines, comme si l'on voulait s'exercer à se porter des coups plus sûrs; et ces Sauvages infortunés, dont la gaîté avait d'abord été si paisible, se

frappèrent enfin à coups redoublés; deux d'entr'eux tombèrent sur le carreau, blessés dangereusement, et un troisième perdit la vie sur le coup. Leurs compagnes, qui jusque là n'avaient pris part à l'action qu'en excitant les combattans, se levèrent alors, emportèrent paisiblement les victimes, qui peut-être étaient leurs pères ou leurs frères, et disparurent avec leurs fardeaux.

C'est au milieu d'une cité civilisée que cette scène a eu lieu; elle avait pour spectateurs des négocians recommandables, des demoiselles remplies de grâces et de talens; et déjà, quelques jours avant, j'avais vu, avec mon ami Dubaud, un semblable spectacle dans l'enclos d'une petite auberge, où un malheureux fut aussi victime de la cruauté d'un autre Sauvage.

Les mœurs de ces misérables, leurs habitudes, leurs usages offrent au curieux une foule de détails remplis d'intérêt. Quand on songe à la pauvreté de leur pays, au peu de ressources que leur offraient les eaux de l'Océan et celles des rivières; quand on calcule le peu d'avantages qu'ils pouvaient retirer de leurs armes, on n'est pas surpris du petit nombre d'individus que les voyageurs ont trouvés dans ces vastes solitudes. La vie incertaine et errante qu'ils sont forcés de mener, et très-souvent le manque total de nourriture,

expliquent assez leur faible constitution. Sur un corps maigre et peu robuste repose une tête sans expression, ou plutôt avec un caractère bêtement féroce. Ils ont en général les yeux petits, le nez très-plat, la bouche démesurée, les pieds et les mains énormes, les jambes et les bras excessivement grêles, et les dents très-blanches. A la plupart d'entr'eux il manque les deux incisives supérieures, et j'ai vu une jeune fille de quatorze ou quinze ans supporter avec un courage étonnant cette opération douloureuse : elle appuya sa tête sur un mur, tandis qu'une femme beaucoup plus âgée qu'elle, et que je pris pour sa mère à la ressemblance qu'elles avaient entr'elles, lui appliqua sur les deux dents qu'elle voulait enlever un morceau de bois de l'épaisseur d'un tuyau de plume, et le frappa avec un gros caillou. La jeune fille ne poussa pas un seul cri, elle ne fit pas la plus légère grimace, quoiqu'on répétât deux fois l'opération. Comme je tenais beaucoup à savoir si cet usage était généralement adopté par toutes les filles, et s'il y avait une époque où ce sacrifice leur était commandé, je tâchai, par mes mouvemens, de me faire entendre de la vieille femme, et je lui demandai pourquoi elle avait ainsi enlevé ces deux dents; elle me répondit par un geste si expressif, adopté dans toutes les îles de la mer du Sud, que je ne doutai plus que cette jeune

personne n'allât se marier, et j'en fus bien plus convaincu quand j'aperçus un Sauvage bariolé de mille manières venir à nous, jeter sur les épaules de sa future une peau de Kanguroo, lui cracher à diverses reprises sur la figure, et tracer sur son corps, avec de l'ocre et des mastics, des raies de toutes couleurs. Je l'avoue, cette espèce de toilette et le soin qu'y avait mis le galant adorateur, excitèrent tellement ma curiosité, que je suivis le couple heureux jusqu'au bois qui entoure le jardin du Gouverneur; et là.....

Les deux époux parurent quelques instans après, et je remarquai sur la figure du mari quelques traces des bigarrures que j'avais vues sur celle de la femme.

Hélas! combien la galanterie a peu de durée chez ces hommes cruels et pourtant si près de la nature! De retour de son excursion amoureuse, le mari jeta sur sa femme un petit sac contenant quelques provisions dues à la générosité des Anglais, lui commanda de marcher un peu plus vite, et l'aida même de quelques coups de pied qui la faisaient avancer plus qu'elle ne le voulait. Indigné contre la brutalité de cet homme, je le suivis, disposé à faire cesser ses mauvais traitemens, et le hasard me rendit encore témoin d'une scène que je ne puis m'empêcher de te raconter.

A côté de la rivière, et en s'approchant de la

maison de M. Peeper, mes deux Sauvages descendirent une colline qui les rapprochait du rivage, où se dessinait une petite crique dans laquelle étaient cinq ou six petites pirogues; je courus sur leurs pas comme si j'étais occupé de la chasse, et bientôt de grands cris, ou plutôt des hurlemens épouvantables se firent entendre. J'hésitai un instant, et me décidai enfin à m'approcher avec prudence. Autour d'une femme vraiment hideuse, et accroupie sur des peaux de Kanguroo, une vingtaine de Sauvages tournaient, sautaient, agitaient leurs sagaies, et frappaient leurs mains et leur corps. Dès que je me fus montré, celui que je pris pour le chef * de la bande me reconnut, vint à moi, et me pressa d'arriver. Il parla d'abord à ses compagnons, et bientôt, à l'envi l'un de l'autre, ils m'entourèrent en me tendant la main. Les cris de la femme firent cesser leurs supplications, et ils reprirent tous leur poste et hurlèrent de plus belle. Enfin la femme se coucha en poussant de gros soupirs, et le tumulte devint à son comble..... Quel fut mon étonnement lorsque j'aperçus cette malheureuse se lever avec peine, porter dans ses bras un petit enfant dont elle venait d'accoucher, entrer dans une pirogue, et le plonger dans l'eau à diverses reprises! Après cette

* Je l'avais dessiné la veille chez M. Mac-Intosch, officier distingué, et lui avais fait cadeau d'un petit couteau de deux sols.

libation, et quelques autres grimaces et gambades que firent deux individus qui paraissaient prendre plus d'intérêt à la femme, je m'approchai à mon tour, et je donnai à cette malheureuse mère mon mouchoir et ma cravate, qu'elle accepta sans la moindre marque de reconnaissance, pour en couvrir le nouveau-né. J'ignorais alors que ce don léger serait le sujet d'une querelle qui aurait été funeste à quelques-uns de ces furieux, si je n'avais mis fin à leurs discussions en reprenant le cadeau que je venais d'offrir.

LETTRE CXLII.

De Sidney.

On croirait d'abord qu'avec des armes qui paraissent aussi peu redoutables que celles des Sauvages de cette partie de la Nouvelle-Hollande, les combats doivent être peu meurtriers et les querelles bientôt épuisées; on se tromperait étrangement, et ici une affaire particulière n'est jamais terminée que par la mort d'un des combattans; les batailles générales ne le sont aussi que par l'extinction totale d'un parti.

Les motifs des hostilités sont ordinairement le vol d'une bête fauve ou de tout autre objet de peu de valeur, ou plus souvent encore elles ont pour cause la coupable imprévoyance des Européens, qui donnent aux Sauvages, en échange de peaux de serpens ou d'autres bêtes, quelques bouteilles de liqueurs fortes, qui produisent sur ces malheureux un effet surprenant.

A-peine les vapeurs enivrantes montent-elles à leur cerveau, qu'ils ne respirent que les combats et qu'ils poussent des cris de guerre. Les voilà impa-

tiens de meurtres, cherchant des adversaires, les provoquant par des chansons féroces, et demandant la mort, avec l'espoir de la donner. Ils ne trouvent que trop aisément les occasions qu'ils provoquent, et à leurs hurlemens belliqueux répondent d'autres hurlemens non moins terribles. Dès-lors les combattans, rangés sur deux lignes éloignées l'une de l'autre d'une vingtaine de pas, se menacent déjà de leurs sagaies longues et pointues; ils les lancent bientôt avec une adresse et une force merveilleuses, et enfin ils s'attaquent avec de lourds et redoutables casse-têtes. Les membres sont fracassés, les os moulus, les crânes ouverts; aucun cri de douleur ne s'échappe du sein de ces bêtes féroces; l'air ne retentit que de vociférations épouvantables. Celui qui tombe sans avoir trouvé une victime, meurt plutôt de désespoir que des atteintes qu'il a reçues, et le guerrier qui vient de renverser quelques ennemis, expire bientôt sans regretter la vie.

Oh! que les Anglais sont coupables de ne pas arrêter ces désordres, et de ne pas soumettre ces Sauvages à des mœurs plus douces, à des usages plus humains! Puisque leurs chasses multipliées ont détruit la plus grande partie du gibier qui servait de nourriture à ces hordes errantes, et que par suite des famines horribles qu'elles éprouvent,

elles se trouvent forcées de s'approcher des établissemens européens, la raison presqu'autant que l'humanité disent assez qu'il serait glorieux de veiller à la sûreté de tant d'individus condamnés souvent à une misère d'autant plus affreuse, que leurs relations les plus intimes ne sont remplies que de détails hideux de querelles et de combats, et que les sentimens généreux que nous devons aux précieux bienfaits de la civilisation leur sont totalement étrangers.

On conçoit aisément que dans ces régions, que la nature a traitées avec tant de rigueur, les réunions d'hommes doivent être plutôt multipliées que nombreuses. Un espace de terrain capable de nourrir pendant quelque temps une vingtaine d'individus, aura été disputé avec acharnement par ceux qui s'y seront établis; mais bientôt, après avoir vainement demandé à la terre une nourriture presque toujours très-peu bienfaisante, ces malheureux, incertains sur l'avenir, et effrayés déjà par le souvenir des temps passés, errent comme des spectres redoutables au milieu des forêts profondes, et interrogent, haletans, le sol ingrat qui leur refuse la vie. Le règne végétal ne leur offre pas la moindre ressource; les arbres, les arbustes ne leur sont d'aucune utilité. Le seul graminée qu'on rencontre par hasard au milieu des broussailles ou des fougères, est une espèce de petit

fruit sec et amer, de la grosseur d'un grain de raisin; et les seules racines nutritives, quelques bulbes d'orchidées.

Maintenant, réunissons sur un seul point les bandes errantes qui parcourent ces solitudes, et bientôt la famine va leur servir d'escorte. Pour les hommes heureux, la société est un besoin; pour ces infortunés, la misère l'a rendue impossible; chaque individu qui parvenait à tuer une bête fauve, devait voir avec le plus grand regret le produit de son adresse partagé par des hommes à qui il ne devait rien. Et d'ailleurs, quels animaux pouvaient-ils atteindre? Des kanguroos, dont la course rapide ou les bonds inégaux rendaient la chasse si difficile; des casoards, lourds à-la-vérité, mais si rares, que dans l'espace d'une année à-peine quatre ou cinq de ces oiseaux tombaient sous leurs coups. La pêche pouvait-elle venir à leur secours? quels résultats espéraient-ils avec leurs sagaies et leurs casse-têtes, contre les habitans des fleuves ou de la mer? Quels étaient leurs autres moyens d'attaque? Et la désertion périodique des poissons, et les orages, et les tempêtes.!.... Quelle région sur le globe la nature a-t-elle traitée plus en marâtre que celle dont nous parlons? Quel peuple traîna-t-il jamais une existence plus déplorable?.....

Il est résulté de cet état de choses, des scènes

ou plutôt l'adresse décide quel sera le combattant qui commencera l'attaque.

Ils tracent sur le terrain une ligne qu'on ne peut pas dépasser, sous peine d'être assommé par tous les spectateurs; les deux adversaires, avec un calme imperturbable, avec une justice qu'on ne peut se lasser d'admirer, s'avancent chacun à leur tour jusqu'au bord de la barrière indiquée, lancent en l'air et en tournoyant un casse-tête courbe qui vole à une grande distance, et revient en tournant jusqu'aux pieds de celui qui l'a fait partir. Tu as vu des effets à-peu-près semblables sur un billard, lorsqu'un joueur adroit fait avancer une bille qui rétrograde bientôt sans avoir trouvé d'obstacle. Ce que nous faisons sur le tapis, ces Messieurs le font dans les airs, et leur adresse est bien plus merveilleuse que celle de nos Mingo, de nos Spolart ou de nos Charrier. Celui des deux combattans qui fait revenir le casse-tête plus près de la ligne, a le droit de frapper le premier son ennemi, dont la défense se réduit à presque rien. Ecoute.

Le vainqueur prend son arme à deux mains et la lève; le vaincu s'approche, courbe la tête à-peu-près jusqu'à la ceinture de son adversaire, attend que le bois noueux tombe, et ne peut l'éviter que par de légers mouvemens, et sans opposer la main

ou le bras. Juge combien le premier cherche à assurer son coup, puisque s'il le manque, il doit, à son tour, se soumettre à une pareille épreuve.

Cependant l'état horrible d'ivresse où ces malheureux ont l'habitude de se trouver, les force quelquefois à renouveler cette lutte, qui, du reste, se répète jusqu'à ce que l'un des deux adversaires, le crâne fracassé, roule dans la poussière.

Il arrive souvent qu'une bande de douze ou quinze de ces malheureux s'arme contre un égal nombre d'adversaires, et que, à quelques pas de la ville même, ils s'attaquent avec fureur, jusqu'à ce que l'un des partis ne trouve plus d'ennemis à combattre.

Je le répète, il serait temps, ce me semble, que le Gouvernement de Sidney mît fin à ces scènes déplorables, qui doivent affliger les cœurs bien placés. On aurait peut-être à craindre que ces misérables, effrayés de quelque punition qu'on leur infligerait, ne se répandissent autour des habitations lointaines, et ne se livrassent à des désordres plus graves encore; mais là même, à l'aide de nos armes et de deux ou trois valets, leurs *phalanges* seraient bientôt renversées, et je ne doute pas qu'on ne parvînt, avec une juste sévérité, à obtenir les résultats les plus satisfaisans.

J'ai beau chercher des abus dans cette belle colonie, celui que je viens de signaler est le seul qui jusqu'à ce jour ait frappé mes yeux. Saurais-tu pour quel motif les Anglais le laissent subsister ?...

LETTRE CXLIV.

De Sidney.

On demande souvent en Europe à un voyageur qui revient de la Nouvelle-Hollande ce qu'il a vu à *Botany-Bay*. On répond : Un havre magnifique, une petite manufacture de mauvais draps, des plantes curieuses, des reptiles, et cinq ou six déportés. Comment! ajoute le curieux, cette colonie que des récits brillans nous peignent sous des couleurs si riantes; cette ville, belle, grande, populeuse, où l'on trouve des châteaux, des hôtels magnifiques, des équipages superbes et des galériens, tout cela est donc fabuleux? — Non, Monsieur; tout cela est très-vrai; tout cela n'existe pas à Botany-Bay, mais bien à Sidney-Cow, qui en est éloignée de quatre lieues à-peu-près. Excepté des bains publics et un pharmacien, vous trouverez dans cette dernière ville tous les agrémens qui peuvent nous flatter en Europe, et toutes les conditions de nos pays. — Et ces coupables que l'Angleterre a vomis, ne sont-ce pas de redoutables ennemis du repos des citoyens, là où leur fuite est plus aisée, là où

vivent des peuples indépendans disposés à les recevoir dans leur sein? — Vous êtes encore dans l'erreur, mon cher Monsieur: là le faussaire est employé à des travaux utiles et qui lui valent d'abord des terres, ensuite de la considération, et enfin des honneurs. Là le voleur, abjurant ses coupables habitudes, parvient souvent à la magistrature, et devient ici même le fléau des voleurs *. J'ai vu un escroc, honoré aujourd'hui de la juste confiance du Gouvernement, donnant aux enfans de Sidney, autant par ses exemples que par ses leçons, les principes de la vertu la plus sévère et de l'honneur le mieux entendu. On dirait que l'air de ce pays, que respirent pourtant des peuplades farouches, épure les cœurs et y fait germer tous les sentimens généreux.

Cette opinion généralement adoptée en Europe, que les convicts déportés au port Jackson ne tardent pas à devenir honnêtes gens, ne contribuerait-elle pas elle-même à les rendre tels en effet? et ne trouverait-on pas en France tel fripon qui aura changé de principes, parce qu'on aura sincèrement loué ses mœurs et sa probité? Crois-moi, mon cher Batlle, ce sentiment est inné dans l'homme : louez-le sur les qualités qu'il n'a pas, et

* Le chef de la police de Sidney, en 1819, avait été voleur de grand chemin en Angleterre.

surtout donnez-lui-en la récompense, il en acquerra presque sans le vouloir; et je me rappelle souvent que sur les bancs classiques, lorsqu'indifférent à mes devoirs, je m'apercevais que mon maître, trompé sur mon zèle, vantait mes progrès et mon application, je rougissais d'abord des éloges que je n'avais pas mérités, et tâchais bientôt, par mes efforts, de conserver son estime, que j'avais en quelque sorte dérobée.

Tu penses bien du-reste que parmi tant de malheureux échappés aux prisons d'Angleterre et quelquefois à la potence, il doit s'en trouver en qui rien ne peut détruire ni balancer l'habitude du crime. D'autres, plus scrupuleux à-la-vérité, mais fermes toutefois dans leurs premiers principes, y renoncent, puisqu'ils leur ont valu des châtimens, mais cherchent cependant à se persuader que leur vie est exempte de reproches, et que la haîne, l'injustice ou l'esprit de parti les ont pris pour victimes.

Je ne résiste pas au désir de te parler d'un Français nommé Morand, dont le fils, aujourd'hui parfait honnête homme, possède à Sidney même un établissement magnifique, et fait cultiver dans l'intérieur une immense portion de terrain acquis au prix du travail et des économies de son père. Ce Morand ne se reproche aucun crime; il a voulu, dit-il, *s'associer à la banque d'Angleterre, sans*

mise de fonds; et il s'est plu à vanter son courage et son adresse à tous ceux qui sont allés le voir. Je ne crois pas pouvoir mieux m'exprimer pour te faire connaître cette histoire originale, que de l'extraire du Voyage de Péron. C'est Morand lui-même qui parle.

« La guerre venait d'éclater entre la Grande-
» Bretagne et la France; les forces des deux na-
» tions étaient aux prises; mais il me paraissait
» plus facile de détruire notre rivale par les finances
» que par les armes. Je résolus donc, *en bon*
» *patriote*, de me charger de cette ruine, et de
» la consommer au sein de Londres même. Si
» j'avais réussi, la France m'eût dressé des autels;
» et à quoi a-t-il tenu qu'au-lieu d'être traité
» comme un brigand, je n'aie été proclamé le ven-
» geur de ma patrie!....

» A-peine arrivé en Angleterre, je commençai
» mes opérations; elles réussirent au-delà de toute
» espérance. Secondé surtout par un Irlandais
» non-moins habile que moi, et qui, *mu comme*
» *moi* par un noble patriotisme, montrait encore
» plus d'acharnement à la ruine de l'Angleterre,
» je parvins bientôt à contrefaire les billets de
» banque avec une perfection si grande, qu'il nous
» était très-difficile à nous-mêmes de distinguer
» ceux qui sortaient de nos presses d'avec les

» billets véritables*. Déjà je triomphais : toutes mes
» dispositions étaient faites pour inonder l'Angle-
» terre du produit de notre fabrique ; il ne me man-
» quait plus que quelques renseignemens particu-
» liers pour le numérotage, lorsque mon compa-
» gnon, que jusqu'alors j'avais regardé comme *un*
» *honnête homme*, s'avisa de voler dans notre dépôt
» quelques-uns de ces billets auxquels manquaient
» encore des formalités, légères, il est vrai, mais
» indispensables. Il fut arrêté presqu'aussitôt ; et
» comme il n'avait pas craint de manquer une fois
» *à l'honneur*, il ne craignit pas non plus, dans
» cette nouvelle circonstance, de se montrer comme
» un lâche. Il révéla tout ; je fus arrêté, plongé
» dans les cachots avec lui : tous nos instrumens,
» tous les produits de notre fabrique furent saisis,
» et la Grande-Bretagne fut sauvée de la ruine
» que je lui préparais.

* Ici Morand faisait un rapprochement singulier : « Nous autres
» Français, disait-il, nous n'avons pas assez de patriotisme ; nous
» sacrifions trop à ce que nous appelons *l'honneur*, et que le Gouver-
» nement anglais qualifie avec raison de sottise. Par exemple, ajou-
» tait-il, dans le temps où, à Londres même, je travaillais à contre-
» faire les billets de la banque, le Gouvernement anglais entretenait
» publiquement une fabrique de faux assignats ; et moi, pour pou-
» voir, avec moins de risques, lui rendre la pareille, j'avais été
» obligé de chercher un asile en Angleterre. Avec le ridicule esprit
» national que nous avons, bien loin de m'encourager en France,
» on m'y eût guillotiné ».

» Quelqu'évidentes que fussent les preuves de
» notre *projet*, je ne désespérais pas cependant,
» grâce à la nature des lois criminelles en Angle-
» terre, d'échapper à la mort; mais telles étaient
» la faiblesse et la terreur de mon maudit *associé*,
» que je ne pouvais douter de notre perte commune,
» si j'étais réduit à paraître devant les tribunaux, en
» confrontation avec cet homme pusillanime. Pour
» prévenir mon propre malheur, qui n'aurait pu
» retarder le sien, *je résolus de l'engager à me*
» *débarrasser de lui* : d'ailleurs, comme auteur
» de nos désastres, il était bien juste qu'il en subît
» la peine. Dans un discours très-pathétique, je
» m'efforçai donc de lui prouver que notre mort
» étant inévitable, nous n'avions plus à songer
» qu'aux moyens de nous soustraire à la douleur
» et à l'ignominie; et que, mourir pour mourir,
» il valait mieux tomber en hommes d'honneur,
» que d'expirer sous la main du bourreau.....
» L'Irlandais était ébranlé, mais non pas encore
» résolu : je lui fis sentir alors que si sa propre
» infamie ne le touchait pas, il devait au-moins
» épargner à ses enfans le malheur de s'entendre
» traiter de *fils de pendu*, et que s'il n'avait pu
» leur laisser des richesses, il fallait, par un
» dévouement généreux, les arracher à la flétrissure
» et à la honte.

» Ces dernières réflexions enflammèrent l'Irlan-
» dais d'un noble courage. Nous nous procurâmes
» du sublimé corrosif; je feignis d'en prendre; il en
» prit réellement, il mourut; et débarrassé de ce
» *fripon imbécille*, j'évitai la potence qui m'atten-
» dait avec lui. J'en fus quitte pour être déporté
» dans cette colonie, où je suis condamné à passer
» le reste de mes jours. Le temps de mon esclavage
» est fini; j'exerce avec avantage deux de mes
» premiers métiers, ceux d'orfévre et d'horloger.
» Les deux scélérats * qui travaillent avec moi
» triplent mes profits. Dans un petit nombre d'an-
» nées, je serai l'un des plus riches propriétaires de
» la colonie, et j'en serais déjà l'un des plus
» heureux, si je n'étais tourmenté sans cesse du
» regret d'avoir si malheureusement échoué dans
» une entreprise *honorable*, et de me voir, à cette
» occasion, regardé comme un vil criminel, même
» par ceux d'entre vous, mes compatriotes, qui
» ne pouvez pas connaître les *nobles principes* de
» ma conduite, ou qui ne savez pas les appré-
» cier ».

Ne trouverait-on pas, dans cette anecdote, un

* C'est ainsi que M. Morand appelait ceux des convicts orfèvres ou horlogers qu'il employait chez lui à ses travaux, et qu'il traitait avec un souverain mépris. « Ces gredins, disait-il quelquefois en parlant d'eux, se feraient pendre pour une montre ».

intéressant épisode de mélodrame. Tu es dans le pays du genre, mon ami, exerce ta verve.

Tu as dû remarquer, dans ce dernier récit, un passage qui a besoin d'une légère explication. Morand dit qu'il est condamné à la déportation pour le reste de ses jours, et il ajoute ensuite que le temps de son esclavage est fini. Il n'y a pas contradiction.

Un convict, condamné à cinq ans de déportation, arrive. S'il a un état, il peut l'exercer dès le jour de son arrivée; et s'il est laborieux et économe, il est bientôt à même de travailler pour son propre compte, et de gagner assez d'argent pour commencer un petit établissement. Le Gouvernement de Sidney, fort bien instruit de la conduite des coupables que lui expédie la métropole, veille à ne faire des concessions de terrains qu'à ceux qui se rendent dignes de cette faveur. Dès-lors les défrichemens ont un but utile, et le propriétaire les enrichit des productions de nos contrées. Mais pour que ces travaux soient exécutés, les bras d'un seul homme ne sont pas suffisans, et avec tout le zèle possible, on n'obtiendrait aucun résultat. Qu'a imaginé ici la philantropie anglaise? Le malheureux condamné à une déportation de cinq, de sept ou de quinze ans, dont la conduite depuis son arrivée est exempte de reproches, est donné

comme aide ou comme domestique à celui qui a achevé son terme, ou qui a obtenu *un tour de faveur;* il reçoit des appointemens, ses peines sont récompensées ; et s'il est économe à son tour, après le temps de sa punition, il obtient les mêmes avantages que son maître, et reçoit, comme lui, des domestiques qui l'aident à défricher de nouvelles terres. Tu vois donc que le travail, la peine et la récompense ont été pour tous également, et que, en-même-temps que la campagne s'enrichit, l'homme y devient meilleur, et la société y gagne.

Si un convict, pendant la traversée, a donné des sujets de mécontentement, dès son arrivée il est mis aux fers, occupé à des travaux pénibles, et ne retrouve sa liberté qu'après avoir fourni des garanties pour l'avenir. Si même dans les fers, il se rend coupable d'un nouveau délit, il est pendu, et son juste châtiment sert de leçon à ceux qui, comme lui, seraient tentés de vivre dans le crime.

Hâtons-nous de dire que ces exemples sont fort rares, et que la sagesse des lois qui régissent cette colonie, autant que la beauté du climat et la fécondité du sol, promettent à l'Angleterre des richesses qu'elle eût vainement cherchées dans ses autres possessions lointaines.

LETTRE CXLV.

De Sidney.

PARMI les offres pleines de bienveillance dont
gouverneur Macquarie s'est plu à nous honore
celle de nous faciliter les moyens de franchir l
Montagnes-Bleues par la route de Bathurst, a e
acceptée avec empressement par le chef de no
expédition, persuadé d'avance que notre docteu
qui s'est occupé de la zoologie avec le plus gra
succès, et notre botaniste, dont aucune difficu
ne pouvait ralentir le zèle, trouveraient dans c
courses éloignées des objets dignes de fixer l'atte
tion des savans.

Je fus, avec eux, désigné par M. Freycinet po
rapporter de cette promenade les points-de-vue
plus pittoresques, et pour dessiner aussi les obj
d'histoire naturelle dont laconservation eût été do
teuse ou impossible. J'aurais accepté avec entho
siasme l'offre qu'on me fit, si plusieurs raisons tr
puissantes ne m'avaient engagé à d'autres cour
au-moins aussi périlleuses, et surtout beaucoup pl
instructives pour moi.

D'abord je n'ignorais pas que la route de Sidney à Bathurst était parfaitement connue; je savais encore que le dessinateur habile, major des troupes actuellement à Sidney, dont les cartons étaient enrichis de tout ce que ce pays produit de curieux, avait fait entr'autres courses, la pénible et glorieuse incursion de M. Oxley, et que son pinceau avait saisi avec talent tous les sites dignes du paysagiste; je connaissais déjà les intentions de M. Freycinet, qui ne voulait pas que ce voyage se prolongeât au-delà de dix jours, et j'avais lieu de craindre de ne pouvoir utiliser mon temps, puisqu'à-peine le terme fixé suffisait pour ce trajet; je n'hésitai donc pas à refuser la proposition qu'on m'avait faite, persuadé d'avance que je rapporterais des courses que je projettais, de quoi me féliciter de les avoir entreprises.

Toutefois ces puissantes considérations, auxquelles j'ajouterai l'offre bienveillante que m'a faite M. Oxley de me conduire jusqu'à sa campagne, située à une petite lieue de distance du torrent de *Kinkham*, n'auraient pas déterminé mon refus, si je n'avais eu la certitude que je serais parfaitement remplacé par M. Pellion, un de nos élèves, dont l'activité, le zèle et le courage ne s'étaient jamais démentis dans les expéditions périlleuses, et dont le talent, comme dessinateur, le rendait

également propre à la mission qu'il allait remplir.

Il me semblait très-utile encore de chercher des sites nouveaux et pittoresques; et M. Oxley m'avait prévenu que les montagnes voisines du torrent de *Kinkham*, qui sont une des principales branches de celles qu'allaient franchir mes camarades, m'offriraient fort souvent des occasions d'exercer mes pinceaux.

Quand on songe aux nombreux et inutiles essais qu'on a faits pour franchir cette longue barrière, on se demande si en effet, semblable aux Cordilières qui parcourent les deux Amériques, la chaîne des Montagnes-Bleues présente aussi des sommets couverts de neiges éternelles, ou des masses imposantes et perpendiculaires de granit, des cataractes comme le Niagara, ou enfin des fleuves comme le Saint-Laurent ou celui de la Plata. En offrant au monde étonné les plus petites particularités de leurs courses aventureuses, les hommes audacieux qui ont parcouru ces vastes déserts n'ont pas, ce me semble, franchement indiqué les obstacles qui les ont rebutés. Ils se sont plu à nous effrayer de torrens *impétueux*, de murailles *impénétrables*, de précipices que *l'œil ne pouvait mesurer*. Nous savons aujourd'hui ce que ces torrens, ces précipices et ces murailles ont de redoutable, et personne n'ignore que la

crainte de manquer d'alimens a été la principale ou plutôt l'unique cause du peu de succès des premières tentatives.

Comment se persuader en effet que des montagnes dont les plus hauts sommets ne dépassent pas 5 ou 600 toises, et dont les flancs sont ombragés par une végétation active, soient inabordables? Comment imaginer que ces rapides torrens dont les eaux, presque toujours très-faibles, ne sont grossies que par les orages, soient si difficiles à franchir?... Quand je lis les diverses relations qu'on a publiées jusqu'à ce jour sur ces entreprises si malheureuses, je frémis d'épouvante, et il me semble voir les Humboldt et les Bonpland escaladant les cimes sourcilleuses des Andes, le sommet inconnu du Chimborazo, ou le cône effrayant du Cotopaxi.

Dès la naissance de l'établissement anglais dans ces contrées, quelques convicts, indignés de leur esclavage, s'échappèrent dans l'intérieur des terres, et tentèrent d'escalader les montagnes; mais chassés par des hordes de Naturels, et par un ennemi plus redoutable, la faim, ils redemandèrent leurs fers, et publièrent le mauvais succès de leurs tentatives.

Enfin, en 1789, le Gouvernement commença à s'occuper sérieusement de cette entreprise, et le lieutenant Dawes fut chargé de reconnaître les montagnes de l'Ouest, secondé par une vingtaine

de soldats, qui s'avancèrent avec lui seulement de quelques milles dans l'intérieur du pays.

Croyons-en son récit : il n'aura trouvé que des cataractes, des rochers escarpés et des précipices effrayans. Mais remarque bien, mon ami, que cette expédition, qui eût été la première capable de donner quelques résultats satisfaisans, fut entreprise sans aucune de ces précautions qui auraient pu en assurer le succès : on ne partit qu'avec des vivres pour dix jours, et l'on était presque certain qu'on ne trouverait aucune ressource dans l'intérieur.

Après Dawes, M. Zench partit aussi avec une escorte imposante; mais son excursion ne fut pas plus heureuse que la précédente. Enfin M. Paterson, célèbre voyageur écossais, ordonna les préparatifs d'une expédition qu'il voulut lui-même diriger. Il partit avec un nombreux détachement composé d'Écossais intrépides, habitués comme lui à gravir les pics escarpés de leur pays; et à-peine eurent-ils gagné le pied des montagnes à l'aide de deux barques légères, et en remontant la rivière d'Hawkesburry, qu'ils revinrent sur leurs pas. Écoutons un moment M. Péron.

« Après avoir découvert la Grose, qui vient se
» jeter dans l'Hawkesburry au-dessus de Richmond-
» Hill, le Colonel anglais continua de s'avancer

» l'espace de dix milles environ, dépassant plusieurs
» cataractes, dont une avait une rapidité de plus
» de dix à douze milles à l'heure. Bientôt après
» la navigation devint impraticable ; l'un des deux
» canots fut submergé, l'autre échoua sur des troncs
» d'arbres qui obstruaient le cours de la rivière.
» Vainement la troupe voulut continuer sa route
» vers l'intérieur des montagnes, les cataractes se
» multipliaient ; l'une d'elles n'avait pas moins de
» quatre cents pieds de hauteur perpendiculaire ;
» d'effroyables précipices se présentaient de toute
» part ; une crête de montagnes escaladée en laissait
» voir d'autres plus arides encore et plus inacces-
» sibles ; il fallut enfin se résoudre à rebrousser che-
» min. Du point où ils étaient arrivés, les Anglais
» avaient en face un très-grand pic, que le colonel
» nomma *pic Harrington*. Ce fut aussi dans cette
» excursion qu'on eut, pour la première fois, occa-
» sion de communiquer avec les *Bé-Dix-Gal*,
» peuples singuliers, qui vivent dans les forêts voi-
» sines de la rivière d'Hawkesburry, et qui diffèrent
» des Naturels du port Jackson et de ceux de
» Botany-Bay, par les mœurs, le langage, la
» manière de vivre, et surtout par un caractère
» extrêmement remarquable de leur constitu-
» tion physique : tous les individus de cette race
» ont les bras et les cuisses d'une longueur

» démesurée par rapport au reste du corps ».

Plusieurs autres tentatives aussi infructueuses se succédèrent à diverses époques, lorsqu'enfin ce médecin audacieux qui, à l'aide d'une chaloupe baleinière, avait découvert le détroit qui porte son nom, entreprit à son tour de franchir les Montagnes-Bleues. M. Bass échoua comme ses prédécesseurs, et eut à souffrir toutes les atteintes de la soif la plus dévorante. Et remarque bien, je te prie, qu'ici c'est un homme d'un courage éprouvé qui parle. Les *précipices* ne l'ont pas arrêté, les *cataractes* ont été franchies; c'est la disette d'eau qui a mis fin à ses courses. « Si par fois, disait ce » voyageur à M. Péron, nous venions à rencon- » trer un peu de terre humide, ou quelque reste » de boue dans le creux des rochers, alors appli- » quant nos mouchoirs à la surface de ces substances, » nous les sucions avec force pour en exprimer le » peu d'humidité qu'elles conservaient encore ».

M. Péron, si éloquent dans son bel ouvrage, n'est pas toujours d'une bien grande justesse dans les opinions qu'il avance, les faits qu'il cite, ou ceux dont il nie l'existence. Il dit, par exemple, quelque part *, que les Naturels du pays n'ont pas, sur les Montagnes-Bleues, des notions plus pré-

* *Voyage aux Terres australes*, Tome I.er, page 395.

cises que les Européens, et il assure que tous conviennent de l'impossibilité de franchir cette barrière de l'Ouest. Mais il ajoute, quelques lignes plus bas, que ce qui prouve l'ignorance complète où ils sont, c'est l'assurance ridicule qu'ils donnent de l'existence d'un grand lac dans l'intérieur du pays.

Ne craignons pas de l'avouer, ici M. Péron n'a parlé que d'après des probabilités peu admissibles, puisque le raisonnement par lequel il cherche à prouver l'ignorance des Sauvages, est tout-à-fait en contradiction avec ce que nous savons aujourd'hui de ces pays éloignés.

En effet, un lac immense existe dans l'intérieur de la Nouvelle-Hollande; autour de ce lac vivent des peuplades nombreuses et guerrières. Toutes les chaînes des Montagnes-Bleues ont été *escaladées;* peu d'*imposantes* cataractes ont été traversées, peu d'*épouvantables* précipices ont été franchis. On a trouvé des obstacles; mais comme on avait eu la sage précaution de se pourvoir de ce qui devait assurer le succès de cette entreprise, on a réussi, et M. Oxley a résolu le grand problême qui avait arrêté tant de voyageurs.

La relation de son voyage, écrite d'une manière sage et peut-être un peu trop minutieuse, est remplie de détails du plus haut intérêt; rien n'est oublié, si ce n'est peut-être quelques fatigues; et

la modestie de l'auteur se fait remarquer presqu'à chaque page. L'histoire physique du pays, ses phénomènes, presqu'en tout semblables à ceux qui se montrent dans le comté de Cumberland, la partie minéralogique, l'histoire naturelle, rien n'a été négligé dans cette importante opération; et ce qui complète le charme de cet ouvrage, ce sont les dessins dont l'a enrichi le Major anglais Taylor, qui l'a accompagné dans ses courses.

LETTRE CXLVI.

De Sidney.

MESSIEURS Quoy, Gaudichaud et Pellion partaient pour Bathurst, tandis que, sur le chemin de Liverpool, je m'acheminais vers le torrent de Kinkham. La relation de leur voyage offre des particularités assez curieuses pour que je t'en donne l'analyse; et je saisis avec empressement l'occasion de te faire connaître la manière de voir et de raconter de notre botaniste, persuadé d'avance que tu me sauras gré du sacrifice que je fais de mon amour-propre.

Dans une expédition comme la nôtre, il est impossible qu'un seul individu, quelque zèle qui l'anime d'ailleurs, soit de toutes les courses et de toutes les entreprises; la fatigue agit puissamment dans ces climats où la chaleur est quelquefois étouffante; et nous nous reposions souvent sur le zèle et les travaux de nos amis pour connaître les lieux que nous n'avions pas eu le pouvoir d'explorer nous-mêmes. C'était en quelque sorte un échange instructif qui, en-même-temps qu'il resserrait entre

nous les liens de l'amitié, excitait aussi notre émulation et doublait notre constance. Je choisis donc le récit de M. Gaudichaud.

« Cette expédition projetée depuis long-temps, et qui avait fait le sujet d'un fort grand nombre de conversations agréables pendant notre traversée des îles Sandwich à la Nouvelle-Hollande; cette expédition qui nous consolait un peu (s'il est possible de s'en consoler) d'avoir traversé l'Océan Pacifique sans avoir touché à l'une de ces charmantes îles, telles qu'O-Taïti ou Toungatabou, fut enfin décidée le 27 octobre par notre commandant, qui obtint à cet effet toutes les facilités convenables.

» Sidney-Cow, le contour de la rade et le pays qui l'entoure à quelques milles à la ronde, mais plus particulièrement en se rapprochant de la mer, n'offre que du grès, du sable, et, en quelques endroits seulement, du sable mélangé de légères couches de terre végétale. Malgré cela, la végétation y est active, et même vigoureuse en certains endroits. Cette végétation cependant, quoique assez brillante, a dans son ensemble quelque chose de triste qu'on ne saurait définir. Les arbres ne s'y élèvent qu'à-peine, et leurs troncs rabougris attestent, ainsi que la maigreur de leurs rameaux, l'état continuel de souffrance dans lequel ils doivent se trouver.

» Les broussailles, qui forment les deux tiers de ces bois, appartiennent aux genres *encalyptus*, *casuarina*, *banksia*, *exocarpus*, *embothrium*, *mimosa*, qui, presque tous, forment ailleurs des végétaux de premier ordre.

» A-peine avions-nous dépassé *Brick-Field*, sorte de faubourg de Sidney, et gagné les premières hauteurs qui dominent la ville, que le pays nous offrit un aspect tout différent. Le sol, plus uniforme, quoique légèrement ondulé par intervalles; la terre, noire et très-propre à la culture; les arbres élevés et droits, de nombreuses et élégantes habitations disséminées avec goût sur les positions les plus riantes, une route bien entretenue et palissadée de chaque bord, des ponts solidement construits jetés sur les ruisseaux et les petites criques dont le pays est coupé, furent les objets qui fixèrent notre attention jusqu'à Parramatta ».

Ici, mon ami Gaudichaud entre dans quelques détails sur la manière dont ils y furent reçus, et se loue beaucoup de la bienveillance du Gouverneur et des prévenances honorables de madame Macquarie. Après avoir reçu de M. Field tous les renseignemens nécessaires, ils partirent, escortés par M. Lawson, qui leur fit bientôt mettre pied à terre pour leur montrer une petite mare dont les bords desséchés et blanchis par une

matière saline précédemment tenue en solution, indiquaient une eau minérale.

« Cette eau (continue notre botaniste), qui se traîne par cinq ou six rigoles différentes autour d'une petite montagne, est fade et légèrement douceâtre, claire, quoiqu'un peu ambrée. Elle était tiède alors; mais cela tenait sans doute à ce qu'elle avait reçu pendant cette belle journée l'action des rayons brûlans du soleil.

« Une de ces sources, située dans le Nord de cette même montagne, offre cela de particulier, que le soir elle est saumâtre, tandis que le matin elle est fade et douce comme celles qui l'avoisinent. Elle est située dans l'enclos même de M. Lawson. Elle est aussi la plus abondante; et quoiqu'elle perde une partie de son eau par l'évaporation, elle lui est rendue pendant la nuit.

» Les rochers de cette jolie montagne, observés à sa base et à son sommet, n'ont offert que du granit, dont M. Quoy a recueilli quelques échantillons.

» Cette singularité, d'une montagne entièrement de granit, de forme conique, presque circulaire, de cent cinquante ou deux cents pieds de haut, perdue, pour ainsi dire, sur un sol qui jusqu'alors ne nous avait offert pour toutes roches que du grès diversement modifié, m'a semblé être un

phénomène minéralogique assez remarquable pour qu'il dût prendre place ici.

» Arrivés sur le sommet de cette petite montagne, M. Lawson nous fit encore faire une pause pour nous montrer le panorama le plus ravissant. En effet, de ce point si heureusement disposé, on voyait, dans l'Ouest, la chaîne majestueuse des Montagnes-Bleues, formant un rideau de verdure qui bornait l'horizon par une ligne immense dirigée du N.-E. au S.-O. Dans le N., et, pour ainsi dire, à travers les montagnes qui nous en séparaient, l'œil, après avoir franchi quelques vallées, arrive enfin aux plaines de Windsor, et se perd dans leur immensité. Le S., quoique non moins favorisé que les autres parties, n'offre cependant rien de bien particulier, et le cède de beaucoup à la partie de l'E., dans laquelle quelques pointes de la route de Parramatta, et Parramatta lui-même, forment un des plus beaux tableaux.

» On concevra facilement qu'une petite plaine, située autour d'une montagne de granit en décomposition, doit offrir un sol différent de celui observé jusqu'à ce moment autour de ce lieu, et tenir plus ou moins d'une nature alumineuse. Effectivement, la petite propriété de M. Lawson, située sur un terrain gras, humide, et même maréca-

geux, est si abondante en alumine, qu'il suffit de réduire ce terrain en mottes convenablement figurées, et de les cuire, pour avoir des briques, grossières à-la-vérité, mais cependant assez solides pour les bâtisses, à l'usage desquelles on les emploie journellement ».

Après avoir rendu un juste hommage aux qualités et aux grâces de madame Lawson et de ses jolies demoiselles, M. Gaudichaud dit qu'il s'occupe de ses recherches botaniques, et nous fait partager le petit malheur arrivé à M. Pellion, qui, en tirant un oiseau, fut renversé de son cheval, qui s'enfuit à travers les bois. Ce désagrément avait cependant cela de sérieux que nos Messieurs étaient forcés de se prêter mutuellement leur monture, et de ralentir ainsi la rapidité de leur marche. C'est aussi dans cette même journée que le narrateur dit avoir vu plusieurs reptiles, dont le plus grand n'avait pas plus de six pieds de longueur sur deux ou trois pouces d'épaisseur. Ils continuent cependant leur marche sans les attaquer, et ils arrivent enfin sur les bords de la Népéan, non sans avoir reçu déjà sur leurs épaules quelques-unes de ces rapides averses qui tombent si fréquemment dans ces contrées.

« La Népéan est large en certains endroits de vingt à vingt-cinq brasses, et sa profondeur

est de quinze à dix-huit pieds. Son cours est tranquille, lent, mais ses eaux sont fraîches et limpides, et ont le précieux avantage de nourrir dans leur sein une prodigieuse quantité de bons poissons, parmi lesquels il s'en trouve de fort gros. La lamproie surtout y acquiert des dimensions qu'on nous a assuré n'avoir jamais remarquées ailleurs.....

» Les principales rivières qui viennent grossir la Népéan sont la rivière de l'Ouest (Ouest-River), formée elle-même de cinq ou six autres, dont les plus marquantes sont la rivière Nataé (Nataé-River), la rivière de Coxe (Coxe-River), et la rivière de la vallée ou crique sir John Jamisson.

» De l'autre côté de la rivière, toujours vis-à-vis la propriété de M. John Jamisson, se trouve la plaine des environs, formant un terrain aussi beau et aussi plat que celui de la rive droite, se prolongeant seulement à trois ou quatre milles dans le Sud, mais à l'infini dans le Nord. Bornée dans l'Ouest par le premier plateau des Montagnes-Bleues, qui forment un amphithéâtre de la plus grande magnificence, cette plaine, coupée par plusieurs petits ruisseaux qui se forment dans toutes les inégalités de la montagne, où s'élèvent déjà, garans de la prospérité future de la colonie, des établissemens appartenant au

Gouvernement, n'est pas encore défrichée. Mais la hache et le feu ont déjà commencé à étendre leurs ravages sur une grande partie de sa surface, et aplani en grande partie la seule difficulté que ce terrain puisse offrir à la charrue ».

Tandis que M. Quoy empaille des oiseaux et que M. Pellion dessine ce point-de-vue, M. Gaudichaud se livre toujours avec le même zèle à ses recherches botaniques, et reconnaît, à travers quelques endroits des montagnes privées de végétation, des couches horizontales, coupées verticalement, ce qui lui fait supposer qu'elles sont formées de grès.

« Après avoir visité un petit établissement entouré de jolis jardins, nous nous avançâmes vers la plaine confiée à la hache des bucherons. Rien ne m'avait si vivement frappé que la chute de ces nombreux géants du Sud, composés d'une énorme tige, élevée, droite, supportant des rameaux nombreux à divisions plus nombreuses encore. Ils n'offrent plus alors qu'un amas informe de débris qui pressent les reptiles dangereux qui rampaient à leur base.

» Bientôt nos voyageurs arrivent à une espèce de *presidio* formé de 140 convicts, gouvernés par un intendant, condamné comme eux à la déportation. Je te laisse à penser quelle sévérité nécessaire on

doit déployer au milieu de tant d'individus habitués au crime, et sur lesquels on a à-peine essayé les premiers principes de probité et d'honneur.

» Ils me montrèrent un serpent énorme qu'ils venaient de tuer, et plusieurs autres empaillés, tous en mauvais état, et pour la plus grande partie privés de la tête. Parmi ces derniers, il s'en trouvait un de huit ou neuf pieds de longueur, ayant trois pouces au-moins de diamètre. Cette espèce, qu'on dit n'être pas venimeuse, a les écailles du ventre arrondies, jaunâtres, avec un point noir au centre.

» Un autre plus petit, semblable à celui que je vis il y a peu de jours, et qui ne paraît jamais dépasser cinq ou six pieds, a les écailles du dos hexagones, noires, et celles du ventre d'un rouge obscur taché de noir. On assure que c'est l'espèce la plus dangereuse, et que sa blessure est presque toujours mortelle. . . . . .

Plus on approche du sommet de cette montagne, qui est comme un avant-poste de la chaîne principale, plus les végétaux se montrent abondans, mais plus aussi ils sont rabougris. Le sol enfin change totalement, et ne ressemble plus en rien à celui observé à Parramatta. Les belles prairies ont fait place à un terrain rocailleux, les beaux végétaux à de tristes broussailles. Si parmi ces

arbrisseaux s'élèvent encore quelques arbres, on voit à leurs tiges noueuses, à leurs rameaux grêles et tordus, ainsi qu'à leurs feuilles rares, qu'ils souffrent singulièrement par la nature du sol, par le vent, et surtout par le passage fréquent des nuages glacés.

» Ce que l'amateur des beautés de la nature perd en cet endroit sous le rapport du coup-d'œil, il le remplace par beaucoup d'avantages sous celui de la diversité, de la multiplicité des êtres : jamais en effet une foule de végétaux ne s'étaient montrés aussi heureusement réunis.

» Cette particularité toutefois ne s'observe pas toujours. La route qui suit le sommet des collines offre presque à chaque pas des changemens dans le sol et dans ses productions. Aussi voit-on souvent se reproduire ces belles masses de verdure, d'autant plus merveilleuses ici, que le contraste en relève encore la magnificence.

» C'est dans un de ces beaux endroits, sur le penchant d'une colline, que nous vîmes pour la première fois des Indigènes de cette terre. Ils n'étaient alors que deux : un vieillard maladif couché sur des peaux de kanguroo, recevant, à côté de quelques tisons enflammés, les soins d'un jeune homme petit de taille, mais bien pris et fort vigoureux.

» M. Lawson reconnut ce vieillard. Il était Roi de

toute cette partie de la montagne, et M. Lawson nous dit à ce sujet que c'était le Sauvage qui s'était montré le plus redoutable ennemi des Anglais, qu'il en avait assassiné un grand nombre; mais qu'on n'avait jamais pu le prendre sur le fait; que, du reste, depuis long-temps, il vivait paisiblement, et servait même les étrangers, soit en faisant la guerre aux autres Sauvages de l'intérieur, quand ils s'approchaient de la Népéan, soit en prévenant les postes anglais de leur approche, lorsqu'il n'était pas assez fort pour les combattre lui-même, soit enfin en servant de guide aux troupes européennes, quand des tribus de Sauvages étrangers se répandaient dans le pays.

» Sa case était formée de quelques écorces aplaties de l'eucalyptus, pliées en double. Elle avait trois pieds d'élévation, et son ameublement se composait de plusieurs peaux de kanguroo et de deux petits morceaux de bois pour faire du feu, absolument semblables à ceux dont se servent les habitans de Timor.

» M. Lawson ajouta que bien certainement ces deux Sauvages avaient des armes cachées à peu de distance de là, dont ils se servaient pour la chasse, mais qu'ils ne nous montreraient pas, dans la crainte, peut-être fondée, que nous ne pensassions qu'ils auraient voulu s'en servir contre nous.

» Nous priâmes le jeune homme d'aller nous

chercher une gourde d'eau fraîche : ce qu'il fit à l'instant, tandis que M. Pellion dessinait le vieux anthropophage. Nous les quittâmes après leur avoir fait quelques légers cadeaux ».

Nos jeunes amis arrivèrent peu de temps après au deuxième dépôt militaire, situé à douze ou quatorze milles de la rivière de la Népéan; et avant d'atteindre à la rivière de Coxe, ils aperçurent, couchés sur l'arêne, plusieurs centaines de gros arbres, déracinés probablement par un de ces tourbillons qui passent dans ces tristes déserts.

« Le 1.er décembre, obligé de séjourner pour attendre les bagages et laisser reposer les chevaux, je profitai de ce temps-là, dit M. Gaudichaud, pour réparer les plantes récoltées précédemment, et pour faire diverses courses dans les environs de la rivière de Coxe, laquelle est encombrée de gros blocs de granit qui roulent du sommet des montagnes.

» Le 2, nous quittâmes le troisième dépôt militaire, et après avoir traversé *Coxe-River*, nous gagnâmes les hauteurs ».

Ici, notre botaniste se livre à une foule de recherches intéressantes et périlleuses, tandis que M. Quoy étudie aussi le pays, et que M. Pellion enrichit ses calepins. Ils franchissent ensemble plusieurs vallées profondes, et quelques ruisseaux, sur lesquels

on a jeté des ponts solides; ils aperçoivent aussi quelques précipices, auprès desquels sont placés des garde-fous pour la sûreté des voyageurs.

» Ils traversent à gué la rivière de Campbel, ils quittent les sentiers frayés pour pénétrer dans les montagnes, et ils distinguent auprès d'un étang circulaire une prodigieuse quantité de cygnes noirs qui se jouaient sur les eaux. Bientôt ils gravissent les sommets qui les séparent de la plaine de Bathurst, et c'est là qu'ils aperçoivent enfin un kanguroo, le seul qui se soit montré à eux dans cette longue course. Enfin ils arrivent à Bathurst même, terme de leur promenade, exténués de faim et de fatigue.

» Le 5 décembre au matin, nous quittâmes ce lieu pour retourner à Sidney. J'exprimerais difficilement les regrets que j'éprouvai de nous voir forcés de fuir si vîte un pays où la nature se montre aussi belle que grande, où surtout l'histoire naturelle aurait une mine si riche à exploiter ».....

Tu sens bien, mon ami, que, dans cette relation, j'ai retranché une foule de petits détails, pour ne pas tenir ton attention trop long-temps fixée sur le même objet; mais j'espère t'avoir démontré que M. Gaudichaud, en étudiant la nature, sait aussi la décrire, et qu'il ne compte pour rien les courses pénibles, dès qu'il peut en espérer quelqu'heureux résultat.

Ses deux compagnons de voyage ont, comme lui, essuyé de grandes fatigues. M. Quoy a puisé sur le pays qu'il a parcouru des notions du plus haut intérêt, et M. Pellion, par le vif empressement qu'il a mis à accepter la tâche qui lui fut confiée, a prouvé que son zèle était à l'épreuve des dangers; et à son retour, nous avons acquis la certitude que son zèle était encore au-dessous de son talent.

LETTRE CXLVII.

De Sidney.

Tu ne vas pas lire une relation aussi intéressante que celle de mon ami; mais tu sais que je me suis engagé à te faire connaître tout ce que j'apercevrais de remarquable.

Le pays que j'avais à parcourir était encore plus riche que celui qu'ont visité les trois voyageurs qui allèrent à Bathurst. Il m'est impossible d'en comparer la majesté à rien de ce qui m'a frappé jusqu'à ce jour. Les vastes forêts du Brésil ou des Moluques ne peuvent rivaliser avec celles d'ici. Privés d'herbes épineuses, de lianes et de ronces, les bois de la Nouvelle-Hollande offrent presque partout des plaines immenses tapissées d'une verdure riante, où brillent, mélangées avec magnificence, des fleurs, riches de mille couleurs, et répandant une odeur délicieuse.... Sous ces fleurs cependant se glissent de dangereux reptiles, et malheur à l'imprudent qui foule les bois d'un pied téméraire.

Le seul point de ressemblance qui me paraisse

exister entre ce pays et celui que j'ai visité dans l'Amérique méridionale, est cette immense quantité de beaux oiseaux qui peuplent les forêts. Sous ce rapport, le Brésil l'emporte sur la Nouvelle-Hollande. Mais, quoique privé de cette nombreuse et vive famille des oiseaux-mouches, et de ces étonnantes variétés de grands papillons, aussi merveilleux dans leurs parures que dans la variété de leurs rapides évolutions, le pays que je parcours maintenant compte encore assez de richesses pour qu'il puisse être satisfait de son sort.

Parmi les hôtes élégans qui peuplent ses campagnes, le cacotoës blanc occupe la première place; viennent après lui les mésanges, diverses espèces de pinsons, et cette prodigieuse réunion de petites perruches vertes seulement, ou vertes avec quelques plumes rouges, et dont les cris aigres troublent à chaque heure du jour et de la nuit les rêveries des voyageurs. Mais si les habitans de l'air ont ici une grande ressemblance avec ceux des Moluques et du Brésil, on en trouve une plus grande encore dans ces reptiles venimeux, effroi continuel des habitans, dont ils assiégent les moissons et la demeure. Moins monstrueux que les redoutables amphibies qui se promènent dans Timor, et que ce Boa, dont les replis tortueux embrassent les arbres les plus puissans, les serpens de la Nouvelle-Galle

du Sud sont plus nombreux et plus dangereux surtout que ceux du Brésil. Le plus à craindre de tous, est le serpent noir, long, pour l'ordinaire, de cinq à six pieds, et dont la blessure est si souvent mortelle, qu'il n'est pas d'année qu'on n'ait à déplorer dans la colonie la perte d'une foule d'individus victimes de sa dent empoisonnée.

Après avoir fait une douzaine de milles en voiture, mes compagnons de voyage se livrèrent à quelques recherches botaniques, tandis que, sur les pas d'un Naturel du pays, je m'acheminais vers une éclaircie, où j'espérais trouver un paysage pour mes crayons. Je ne saurais te peindre le charme magique qu'on éprouve à fouler ce gazon que garantissent des rayons brûlans du soleil les dômes majestueux de ces arbres qui comptent tant de siècles! A chaque pas cette pensée : *je suis le premier à presser ce terrain*, se présente à votre imagination ravie; et les dangers qui vous entourent ne sont pas assez puissans pour vous en distraire.

Le Sauvage dont je suivais les traces depuis quelques instans, se retourna bientôt, me fit signe qu'il avait faim, et qu'il allait dans une petite habitation voisine chercher quelque nourriture. Aussitôt je courus vers mon cabriolet, et tirai du coffre un pain de quatre livres et un mor-

ceau de volaille, que je m'empressai d'apporter à ce malheureux. A-peine eus-je avancé quelques pas, que je le vis venir à moi, et me faire signe de la main de m'arrêter et de garder le silence.

Connaissant le naturel farouche des Indigènes de ces contrées, je craignis une surprise, et me mis en état de défense, après avoir jeté à terre les provisions que je venais de chercher. Cependant, comme le Sauvage avait quitté sa sagaie et son casse-tête, je me laissai conduire vers un endroit qu'il m'indiquait, et où il me montra un serpent noir, de six pieds au-moins de longueur, qui, étendu sur un vieux tronc d'eucalyptus, avait une partie de son corps cachée sous l'écorce à demi enlevée. Je l'invitai à me suivre à son tour, et à me permettre d'aller chercher un fusil; mais il me retint, prit dans ma poche mon mouchoir, en entoura sa main, et s'approcha lentement du reptile, qui, attentif, se retourna au bruit, et allait peut-être se jeter sur le Sauvage, lorsque celui-ci le saisit par la queue, et le fit tournoyer avec rapidité au-dessus de sa tête. Effrayé de son action et étonné de son courage, je restais immobile, tandis que lui, enchanté de sa prise, riait aux éclats, et gambadait d'une manière grotesque, sans cesser de faire pirouetter l'animal. Enfin il s'approcha d'un tronc raboteux, le frappa de la tête du serpent,

et me montra bientôt le reptile étendu sur le gazon. Je lui donnai à entendre que je désirais qu'il m'en fît cadeau, et que je reconnaîtrais ce service; mais il me prévint qu'il n'était qu'endormi, et que je lui ferais plaisir de lui prêter un couteau pour l'achever. Je lui présentai celui que j'avais dans ma poche, et aussitôt le Sauvage trancha la tête au serpent, ramassa le corps, qu'il noua à son cou en forme de cravate, prit le pain et le morceau de volaille que j'avais apportés, et toujours en sautant, comme s'il célébrait son triomphe, il s'éloigna petit-à-petit, et il disparut bientôt avec une vîtesse étonnante. Je restai les bras croisés comme un homme qu'on trompe pour la première fois, et je demeurai convaincu que, dans toutes les parties du globe, la nature a placé dans le cœur de l'homme ce sentiment puissant qui le porte à s'emparer de la propriété des autres. Honteux, je rejoignis mes amis, et nous arrivâmes à Liverpool quelques heures après, en admirant toujours la richesse des pays que nous parcourions.

LETTRE CXLVIII.

De Liverpool (Nouvelle-Galle du Sud).

La ville de Liverpool n'est composée encore que d'une trentaine de maisons réunies sur la grande route, d'un bel hôpital situé sur les bords de la rivière du Roi-Georges, d'une quinzaine de bâtisses disséminées à peu de distance de là, et d'une grande église, déjà assez bien ornée. Sur la place qui sépare l'hôpital de la route, est une espèce de geole où l'on expose, attachés par les pieds, les malfaiteurs du district. Vis-à-vis se trouve le tribunal; et comme on juge sans appel, le coupable n'a que deux pas à faire pour aller subir sa peine. Les délits seuls sont du ressort de ce palais de justice, et les criminels sont conduits à Sidney.

J'ai vu juger cinq affaires dans l'espace d'une demi-heure : il n'y avait pas d'avocats.

Après avoir fait une visite à l'hôpital, contenant aujourd'hui vingt-sept malades, pour la plupart blessés par des serpens, on nous fit servir un joli déjeûner chez le chirurgien en chef, homme de beaucoup de mérite, et il partit avec nous pour la belle campagne de M. Oxley.

Ma curiosité me fit demander à un docteur pourquoi un de ses malades, à figure imposante, avait fui notre présence avec tant d'opiniâtreté. — C'est qu'il vous a pris pour des Anglais. — Il n'est donc pas Anglais lui-même? — C'est un Irlandais, fait prisonnier depuis cinq ou six ans. Il est Général, et irréconciliable ennemi de la Grande-Bretagne. Il avait déjà plusieurs fois dépassé le torrent de Kinkham, pour chercher à vivre avec les hordes sauvages qui habitent les forêts et les montagnes voisines; mais on s'est emparé de lui, et il est retenu prisonnier à l'hôpital. Je tremble pour sa raison. Quand il se promène dans les jardins, j'entends presque toujours sortir de sa poitrine oppressée les mots : *Anglais, tyrans, horreur, guerre à mort*. Les autres malades l'évitent, et lorsqu'il en rencontre un sur ses pas, il l'éloigne de son pied, ou d'un de ses regards dont vous avez dû remarquer l'expression. Son nom est..... J'oubliais qu'il m'a souvent prié de ne pas le faire connaître. Je lui disais encore hier : Bonjour, Général. — Bonjour. — Comment vous portez-vous? — Mal, je guéris... mais le torrent de Kinkham n'est pas loin; guérissez-moi vîte.....

Je reverrai cet Irlandais à mon retour.

De Liverpool à la demeure de M. Oxley, la campagne est toujours riche, toujours imposante;

elle est aussi plus sauvage, car les habitations ne s'y rencontrent qu'à de grandes distances les unes des autres, et à-peine la route est-elle marquée par une ligne de grands arbres que la hache a fait tomber, et qui, formant une sorte de haie, empêche de s'égarer. Notre cabriolet, moins rapidement traîné que la calêche de M. Oxley, était de beaucoup en arrière, lorsque nous vîmes un convict, appuyé sur un bâton, et placé à côté d'un tronc desséché, qui nous tendit la main lorsque nous fûmes devant lui. Mon compagnon arrête, tire de sa poche une pièce de monnaie, la jette au malheureux; au moment où celui-ci allait la ramasser, il entend derrière lui un léger bruit, se retourne, et aussitôt il se sent mordu au milieu de la jambe. Avec une présence d'esprit admirable, il détache rapidement sa ceinture de poils, qu'il serre fortement au-dessus de la blessure, et nous prie en-même-temps de lui prêter un couteau. Nous lui jetons un rasoir, il s'en empare; d'un seul coup il enlève la moitié du gras de la jambe; et, en poussant de tristes gémissemens, il se dirige sur Liverpool, péniblement appuyé sur son bâton.

Quel épouvantable séjour que celui où de pareilles scènes peuvent se répéter à chaque instant de la journée!

Il ne nous arriva plus rien d'intéressant jusqu'à

la campagne où nous nous rendions. Quelques ruisseaux assez profonds traversent la route en une foule d'endroits, et je ne doute pas que bientôt on n'y jette des ponts souvent indispensables pour la sûreté des voyageurs. La nuit nous surprit en route, et nous eûmes quelque peine à trouver l'entrée de la demeure de M. Oxley.

Je m'éveillai de grand matin; pressé de jouir des beautés de la campagne..... Quel spectacle étonnant! au-lieu de ces eucalyptus espacés qui pèsent sur cette terre sauvage, les végétaux de l'Europe enrichissent le sol et le parent en-même-temps; le pêcher s'y montrait déjà en rameaux surchargés de fruits naissans ; la vigne, en longs serpenteaux, se promenait d'arbre en arbre, et apportait jusque dans la demeure du maître ses grappes rafraîchissantes; la fraise, plus grosse et plus suave que celle de nos contrées, se cachait au pied de riantes charmilles parées des plus belles fleurs; quelquefois, au détour d'une tranquille allée, l'œil apercevait un élégant casuarina, placé là sans doute pour rappeler à la mémoire qu'on foule une terre lointaine; ou plutôt il ressemblait à un exilé, étranger et indifférent à tous les êtres qui l'entouraient.

Mais en s'éloignant de ces rians vergers, on parcourt, frappé d'admiration, de vastes champs

de blé d'Europe, où le rapide kanguroo évité plus facilement l'atteinte du chasseur. A côté de ces riches épis, sont bâties des granges solides, capables de résister à la fureur des eaux du torrent de Kinkham, éloigné d'une demi-lieue. Là sont entassées les richesses de l'année, qu'on expédie ensuite pour les pays qui donnent en échange le thé, le sucre, la muscade et les porcelaines; là se conservent, sûrs garans de la prospérité de la colonie, des productions utiles, prêtes à réparer des désastres précédens ou à suppléer à l'insuffisance des saisons.

Les possessions de M. Oxley sont déjà fort grandes; et comme une partie du terrain que lui a justement alloué le Gouvernement commence seulement à être défrichée, dans peu de temps sa propriété sera une des plus importantes de la colonie. Le torrent de Kinkham la couvre de ses eaux au-moins deux fois par année, mais il y laisse un limon gras qui assure des richesses considérables.

Le paysage qui se dessine dans le lointain n'offre pas la moindre variété; mais ces monts sauvages, ombragés par une végétation merveilleuse, offrent un spectacle imposant; chaque monticule se présente à l'œil comme une masse informe de verdure, et l'on cherche en vain un seul petit espace de terrain

sec ou aride dans un horizon de plus de quatre lieues de diamètre.

Te dirai-je la manière amicale et flatteuse dont M. Oxley traite ses convives? Te dirai-je les prévenances honorables dont il m'a accablé? Non, j'aime mieux le laisser paisiblement exercer envers les étrangers les actes de sa bienfaisance, et je sais d'ailleurs que sa modestie souffrirait de mes justes éloges.

Le lendemain de notre arrivée, nous avons vu descendre dans ses possessions une petite caravane composée de huit sauvages, dont un avait été roi d'une nombreuse peuplade. Il était armé d'une petite hache; et M. Oxley, pour me faire jouir d'un spectacle extraordinaire, lui ordonna de gravir un arbre extrêmement roide, de plus de trois pieds de diamètre, en lui promettant une récompense s'il était au sommet des fortes branches en moins de cinq minutes. Aussitôt le sauvage tire la hache de sa ceinture; il en frappe à coups précipités le tronc, y fait deux coches à la distance de deux pieds l'une de l'autre, et y monte. Placé sur la plus élevée, il lance à hauteur d'homme son instrument, qui se plante avec force dans la tige très-lisse; il se donne un grand élan, se cramponne au manche, s'élève, se tient avec les plis de sa peau dure et la plante raboteuse de ses pieds,

et recommence le même exercice. De ma vie je n'aurais cru à tant d'adresse et à tant de dextérité. L'arbre fut gravi en six minutes, et le sauvage n'en mit pas une à le descendre. Les autres malheureux individus qui nous entouraient, sollicitèrent aussi la faveur de gravir des arbres plus élevés encore, et M. Oxley reconnut leur empressement par une ample provision de vivres dont il remplit leurs peaux de kanguroo.

LETTRE CXLIX.

De Sidney.

Je viens de faire des courses intéressantes avec un guide habitué aux dangers et aux fatigues de ces climats. Nous avons parcouru de grandes forêts d'eucalyptus, peuplées par des légions innombrables de mésanges à collier bleu, de perruches de toutes couleurs et de cacatoès blancs à huppe jaune. Dans ces vastes solitudes, que foulent seulement à de longs intervalles les pieds humains, les cris d'un oiseau, le sifflement d'un calumet, le bruissement d'une écorce à moitié enlevée, que le vent déchire petit-à-petit, font sur l'âme une impression religieuse qui invite malgré soi à la tristesse et au recueillement.

Lorsque, à côté d'une cité populeuse, l'homme parcourt les détours isolés d'une campagne, il trouve un charme inexprimable à la tranquillité qui y règne. Ici, le silence produit un effet contraire, et cependant le bruit cause de pénibles émotions. Il n'est point de protecteurs dans ces forêts profondes et éternelles. Des reptiles venimeux

rampent sourdement parmi les broussailles que vous foulez d'un pied téméraire. Le tronc, déraciné par la foudre ou les tempêtes, sur lequel vous vous reposez imprudemment, sert de gîte à ces redoutables serpens noirs, dont la morsure est presque toujours mortelle; chaque pas vous offre un piége, chaque détour un danger. Dans l'espace de moins d'un quart de lieue, je comptai six reptiles qui traversèrent le petit sentier que nous parcourions.

Enfin, nous arrivâmes sur les bords du torrent de Kinkham, qui coule dans un lit d'une vingtaine de pieds de profondeur. Un léger filet d'eau glissait péniblement à travers les roches éparses que les débordemens avaient entraînées jusqu'ici du sommet des montagnes. Je me disposais à le franchir, lorsque mon guide m'arrêta, et me fit entendre que le Gouvernement avait défendu, sous des peines fort sévères, de dépasser cette barrière tracée par la nature. Il me dit encore que l'autre rive était souvent fréquentée par des hordes sauvages, guidées par des convicts échappés des fers, et qu'elles venaient jusqu'aux campagnes voisines frapper des impositions et enlever les fruits et les bestiaux. Je ne voulus pas prendre sur moi la responsabilité de mon guide, et je consentis à ce qu'il ne m'accompagnât point; mais je le priai de

m'attendre, en l'assurant que je ne serais que quelques heures absent. Il me le promit, et je partis après avoir reçu de lui des instructions pour le retour.

Le torrent de Kinkham est un de ceux dont les eaux, grossies par les orages, répandent dans les campagnes une plus grande désolation; ses ravages s'étendent à plus de deux lieues de son lit, et dans son cours impétueux, vainement de fortes barrières lui sont-elles opposées. Ses débordemens, qui effrayent l'imagination, sont, pour ainsi dire, périodiques, et peu de saisons se passent sans que des habitations lointaines ne soient entraînées ou dévastées. Les édifices les plus solides, les végétaux les plus élevés, couverts par ses eaux rouges et turbulentes, leur résistent à-peine. Dès le commencement de la crue, l'expérience qu'a donnée le malheur, apprend jusqu'où peuvent s'étendre les ravages, et la désertion a lieu dans les établissemens voisins. Parvenu à son plus haut point d'accroissement, ce torrent dévastateur ressemble à un lac immense sur lequel serait jeté un nombre considérable d'îles flottantes. Quelques toits élevés paraissent au milieu des cimes vigoureuses des plus hauts Eucalyptus; et si, dans son impétuosité, ce débordement n'a mis que peu de jours à couvrir un si vaste espace de terrain, peu de jours suffisent aussi pour qu'il

rentre paisiblement dans son lit ordinaire. C'est alors un spectacle vraiment curieux que le pays qu'il abandonne. Sur les branches robustes des arbres, restent suspendues en guirlandes, des plantes et des fleurs étrangères, qui forment quelquefois des dômes élégans et pittoresquement balancés. Bientôt les flots se retirent avec plus de rapidité; et chaque heure, presque chaque minute, fait naître un paysage nouveau. Aux yeux surpris de l'observateur, ce n'est plus l'eau qui baisse, c'est la végétation qui s'élève comme par enchantement et domine cette vaste mer. Enfin, la terre se découvre, et ce torrent impétueux qui semblait devoir la ravager, aussi bienfaisant que le Nil, laisse un limon généreux qui lui donne des forces et augmente ses richesses. Le lendemain, le soleil promène ses rayons sur une campagne nouvelle, le cultivateur cherche la place de sa cabane enlevée; et avec des débris lointains qui encombrent les sillons de ses propriétés, il en élève une autre, qui sera, à son tour, détruite par la première inondation.

La *Grose*, la *Nepean*, et surtout la rivière d'*Hawkesbury*, sujettes à des débordemens considérables, mais moins cependant que le torrent de Kinkham, ont, lors de la naissance de cette belle colonie, causé dans les établissemens anglais

d'affreux malheurs; et, ce qu'il y a de plus remarquable ici, et de plus affligeant, c'est que les inondations de ces divers torrens se répètent cinq ou six fois par année, et que le moment de la crue n'est annoncé que lorsqu'il n'est plus possible d'en éviter les ravages. Les pluies abondantes qui tombent sur les Montagnes-Bleues, et dont les eaux se trouvent réunies sur un seul point et prennent une même direction, expliquent suffisamment ces phénomènes multipliés qui semblent faire de la Nouvelle-Hollande un pays à part, une terre nouvelle, ou, comme l'appellent avec raison les Anglais, le *Continent sans pareil.* L'imagination repousserait avec plaisir l'idée que des orages parcourent les tristes déserts de ces montagnes, au-delà desquelles sont peut-être des peuples civilisés et des cités florissantes, si l'on pouvait indiquer par d'autres causes ces crues rapides qui font soulever les fleuves de plus de quarante pieds au-dessus de leur cours ordinaire. Quelles masses énormes d'eaux doivent peser sur ces vastes solitudes! Quelle affreuse situation que celle des hordes sauvages qui les parcourent! Quel spectacle à-la-fois imposant et terrible que celui de ces cataractes impétueuses qui se précipitent au milieu des sombres forêts! Quel désordre effrayant dans toute la nature!..... Vois-tu,

d'abord, presque imperceptibles, ces légères rigoles d'une eau claire et limpide s'accroître petit-à-petit, se creuser bientôt un lit imposant, rouler les arbres et les rochers, et venir au loin apporter la désolation et les ravages ?.... Je me suis laissé entraîner à cette digression pour ne pas revenir plus tard sur ces phénomènes extraordinaires du Continent austral.

A-peine avais-je dépassé le lit du torrent de Kinkham, que mon cœur se serra. Ici, me dis-je, ne respirent que des scélérats ou des Sauvages; ici, on n'entend que des cris de guerre. Les arbres, les côteaux me paraissaient d'une tristesse effrayante, et il ne fallait rien moins que ma vive curiosité pour m'entraîner au milieu des forêts. J'étais armé, et, malgré mon désir de tuer quelques-uns des jolis oiseaux qui voltigeaient à travers les branches touffues, je redoutai de troubler le silence de cette solitude. J'avançai machinalement, et, si un danger imminent se fût offert à mes yeux, je ne sais si j'aurais eu assez de sang-froid pour chercher à l'éviter. Dès qu'une fois nous sentons notre faiblesse, ou que nous nous avouons notre pusillanimité, nulle puissance humaine ne peut nous forcer à prendre une attitude plus assurée. Aussi, à-peine eus-je entendu les roulemens lointains du tonnerre qui grondait sur les montagnes, que mon

imagination effrayée me représenta le torrent franchissant ses limites et me retenant prisonnier au milieu de ces déserts. Le bruit que produisaient de grosses gouttes de pluie en tombant sur les feuilles des arbres, résonnait déjà tristement à mon oreille, et je m'acheminai à grands pas vers le guide prudent qui avait refusé de me suivre. Je négligeai alors toutes les précautions que j'avais prises pendant mon trajet; les buissons étaient foulés, les monticules élevés et peu solides sous lesquels des milliers de grosses fourmis ont établi leur demeure, pressés avec effort dans ma rapide marche; le souffle du vent dans le feuillage me représentait le tumulte des vagues qui allaient bientôt m'arrêter. Effrayé, j'appelai mon guide..... Les cris sinistres de quelques oiseaux répondirent seuls à ma voix; et je parvins enfin auprès de cette barrière terrible déjà grossie, mais que j'eus cependant peu de peine à franchir.

Arrivé à l'autre bord je rougis de mes folles terreurs, et, honteux, j'allais repartir, lorsqu'un léger bruit que j'entendis auprès de moi arrêta ma résolution. J'écoutai et reconnus une voix de femme.

A la porte d'une cabane construite avec quelques écorces liées entr'elles par un peu de gazon et de terre glaise, j'aperçus une mère de famille qui faisait rentrer deux jeunes enfans couverts seule-

ment d'une chemise bleue. Je m'approchai avec confiance et lui demandai, en français, quelques rafraîchissemens, et la permission de me reposer dans sa cabane. Elle me comprit sans doute, et après m'avoir présenté un siége grossier, elle m'offrit des pêches excellentes et un pain blanc et délicieux. A-peine y avais-je goûté, que les pas rapides d'une personne qui s'approchait frappèrent mes oreilles.

Un homme d'une quarantaine d'années, d'une physionomie de flibustier, entre et me salue par un fort *good morning*, auquel je réponds par un timide *bonjour* qu'il comprend parfaitement. Ses yeux étaient rouges, son front couvert de sueur, ses vêtemens propres et son linge très-blanc. Ah! vous êtes Français, me dit-il, avec un accent qui décelait son pays. Jé aimais beaucoup cé pays, et j'y ai séjourné fort longuement. En effet, Monsieur, lui répondis-je, la France est le pays par excellence; on y vit à moins de frais qu'en Angleterre, et Paris surtout offre aux étrangers des plaisirs faciles et variés. — Oh! oui, ajouta-t-il; vive Paris. C'est un séjour enchanteur. On y vole avec une facilité étonnante, et l'on peut s'y enrichir en moins de quinze jours. — Ce genre de commerce n'a jamais été le vôtre, Monsieur, et..... — Pardonnez-moi, pardonnez-moi; jé avais

fait une fortune considérable dans votre pays, et j'étais allé la dépenser en Angleterre; mais, un jour, je voulus essayer les mêmes bénéfices chez moi, on m'arrêta et me voilà : vous voyez un voleur d'Amsterdam, de Paris et de Londres. Avez-vous de l'argent, Monsieur? A cette question inattendue je gardai le silence et affectai une confiance que j'étais bien loin d'avoir. Mais mon voleur d'Amsterdam, de Londres et de Paris la répéta d'une voix si forte, qu'il n'y eut plus moyen de l'esquiver, et que j'avouai franchement que j'avais sur moi cinq ou six piastres d'Espagne. — Tant mieux, Monsieur, me répondit-il, tant mieux. Puisque vous devez partir d'ici comme vous y êtes entré, je me félicite d'avoir l'occasion de vous prouver que j'ai renoncé à mes anciennes habitudes; soyez donc tranquille, Monsieur; prenez encore quelques instans de repos, et déménageons avant la nuit, car les orages se multiplient sur les montagnes, et le torrent qui grossit déjà nous menace d'une prochaine inondation.

Après avoir suivi les conseils de mon hôte, je voulus faire accepter à son épouse deux piastres en paiement de ce qu'elle m'avait offert; mais le voleur de Paris, de Londres et d'Amsterdam, me dit qu'il prétendait m'avoir obligé sans rétribution, et que je lui ferais plaisir de ne pas insister

davantage. Je le priai cependant de me permettre d'offrir quelque chose à ses deux jolis enfans; il y consentit, et je leur donnai un joli mouchoir et un beau couteau que j'avais achetés à Sidney. Ils avancèrent leurs petites mains, et je les baisai de bon cœur. Merci, Monsieur, me dit le convict; voilà un beau cadeau, cela me portera bonheur. Encore quatre ans et je reverrai ma patrie!

Une grosse larme roula sur ses joues; et cette larme généreuse fut essuyée par les lèvres de sa femme.

Je partis : ces enfans, cette mère de famille, et surtout cette larme, se présentèrent souvent à mon imagination attendrie.

Impatienté de m'attendre, mon guide était retourné chez son maître, et au moment même où il lui annonçait qu'il était probable que je m'étais perdu dans les forêts, j'entrai et je racontai les détails de ma course. On m'engagea fortement à ne pas souvent répéter de pareilles excursions, et je t'assure, mon ami, que je le promis de bon cœur.

Après quinze jours de voyage et de promenades instructives autant qu'amusantes, nous revînmes à Sidney par la même route que nous avions prise en venant. Durant mon retour, j'admirai plus d'une fois la riche toison des moutons et des beliers

qui paissaient au milieu des forêts. Les lames sont supérieures à celles d'Espagne, et l'on m'assure qu'en Angleterre les draps fabriqués avec les produits apportés de Sidney y sont préférés à tous les autres draps d'Europe.

Arrivé à Liverpool, je demandai à saluer le Général irlandais; mais, renfermé dans sa chambre, il refusa mes politesses.

Je trouvai dans la cour de l'hôpital ce convict dont je t'ai parlé, et qui fut mordu par un serpent noir au moment où il nous tendait une main indigente. Pour te donner une idée de l'activité qu'a le poison de ce redoutable reptile, j'ajouterai ici que, malgré la rapidité de l'opération que s'était faite ce malheureux, et la promptitude de la ligature qui avait eu lieu à l'instant même de l'accident, il souffrait encore des tourmens affreux, et avait fréquemment des accès de frénésie.

P. S. J'ai appris quelques jours après, à Sidney, qu'il était tout-à-fait hors de danger, et l'on cite ce fait comme une guérison merveilleuse. Adieu.

LETTRE CL.

De Sidney-Cow.

Il est bien douloureux que les pays sur lesquels le ciel a versé le plus de bienfaits, soient aussi, par une triste compensation, ceux qu'il a peuplés de plus d'animaux malfaisans, et ceux aussi que ravagent souvent les fléaux les plus redoutables.

Quelle terre plus fertile que celle des Moluques? Quelle plus riche végétation que celle qui orne le flanc de leurs montagnes et descend jusque sur le rivage? Eh bien! sous ces masses imposantes de verdure rampent d'affreux reptiles. Quel plus beau ciel que celui de la Nouvelle-Hollande? Et ce pays favorisé de la nature est sujet à de fréquentes révolutions dans l'atmosphère, funestes aux citoyens plus encore qu'aux arbres et aux moissons.

M. Péron s'étonne beaucoup que les vents qui après avoir traversé les Montagnes-Bleues, parcourent ensuite les plaines du comté de Cumberland, ne soient pas plus froids que ceux qui viennent de

l'Est, c'est-à-dire du côté de l'Océan. Il appelle à son secours tous les résultats des expériences météorologiques qui ont été faites jusqu'à nos jours, et il en conclut avec raison que les vents qui franchissent de grandes hauteurs doivent avoir une température beaucoup plus froide que ceux qui ont traversé de vastes plaines. Habitué à cette idée qu'il s'était faite, et qui est presque généralement vraie, que le pays qui nous occupe est *en tout* différent des autres, il se demande vainement pourquoi ce qui a lieu dans d'autres climats n'a pas lieu ici, et pourquoi toutes les probabilités admises par la physique générale ou particulière reçoivent un démenti continuel à la Nouvelle-Hollande.

On dirait, d'après son raisonnement, que les Montagnes-Bleues, semblables aux Cordilières, dont elles ont à-peu-près la direction, offrent aussi comme elles des plateaux sans cesse couverts de frimats, et des cimes sourcilleuses toujours couronnées de neige.

Rien n'est moins vrai cependant. D'abord les Montagnes-Bleues, dont il parle avec une sorte de crainte religieuse, ne sont généralement élevées que de 3 ou 400 toises au-dessus du niveau de la mer, et les sommets les plus hauts ne dépassent pas 5 ou 600.

Or, par une latitude de 36° seulement, on sent que cette élévation ne doit pas produire un effet très-sensible sur la température du vent, lorsque, surtout, avant d'arriver jusque là, il a déjà traversé des plaines immenses, où il a puisé une partie de la chaleur qu'un soleil brûlant y dépose.

Aussi la seule raison admissible qui, d'après moi, puisse expliquer ces phénomènes extraordinaires dont le comté de Cumberland est si souvent témoin et victime, est l'existence de ces vastes déserts qui, au-delà des Montagnes-Bleues, caractérisent presque toute la Nouvelle-Hollande.

Rien n'est effrayant, en effet, comme les résultats désastreux du passage de ces vents de N.-O. : ils sont comparables, dit *Collins*, à tout ce que l'Afrique peut offrir de plus redoutable en ce genre. Je ne résiste pas au désir de transcrire ici quelques-uns des passages du voyage de Péron, qui les traduit lui-même de Collins.

« Le souffle dévorant des vents de N. et de N.-O. détruit tout ce qui se trouve exposé à son action; rien ne résiste à l'ardeur de ce campsin austral; en peu d'instans il flétrit la végétation la plus active; devant lui les fontaines et les ruisseaux se dessèchent; les animaux même périssent par milliers sous sa funeste influence. Mais, comme les effets

cessent ici d'être en rapport avec les causes, c'est à l'expérience seule qu'il faut en appeler ; et nous pouvons, à cet égard, après le témoignage unanime des habitans les plus éclairés de la Nouvelle-Galles, nous appuyer de l'autorité du plus précieux historien que ce pays ait encore eu ».

« Dans le mois de février de 1791, dit Collins, la plupart des torrens et des ruisseaux étaient à sec ; on fut obligé de creuser le lit de la rivière de Sidney, qui pouvait à-peine fournir aux besoins de la ville..... Le 10 et le 11, la chaleur devint si forte, qu'à Sidney-Town, le thermomètre à l'ombre s'éleva jusqu'à 105°,0 de Fahrenheit (32°,4 de Réaumur). A Rose-Hill, la chaleur fut tellement excessive, que des milliers de grandes chauve-souris en périrent. Dans quelques parties du port, la terre était couverte de différentes espèces d'oiseaux, les uns déjà suffoqués, et les autres réduits aux abois par la chaleur ; plusieurs tombaient morts en volant. Les sources qui n'étaient pas encore taries, furent tellement infectées par le grand nombre de ces oiseaux et des chauve-souris qui, venus pour s'y désaltérer, avaient expiré sur leurs bords, que l'eau pendant plusieurs jours en fut corrompue. Le vent soufflait alors du N.-O., et il fit beaucoup de mal aux jardins, consumant tout ce qui se trouvait devant lui. Les personnes que des affaires indispen-

sables appelaient au-dehors, déclarèrent qu'il était impossible de tenir pendant cinq minutes la face tournée du côté d'où venait ce vent ». (*Account of new South Wales, pag.* 153, 154).

Novembre 1791.

« L'excessive chaleur, durant ce mois, rendit beaucoup de monde malade. Le 4, un convict qui, sans avoir la tête couverte, attendait M. White dans le passage de sa maison à sa cuisine, fut frappé d'un coup de soleil qui le priva presqu'aussitôt de la parole, du mouvement, et, en moins de vingt-quatre heures, de la vie. Le thermomètre, à midi de ce jour-là, se soutenait à 95°,0, F. (28°,0 R.), et le vent était au N. O. A cette même époque, notre eau se trouvait, non-seulement altérée, mais encore tellement réduite par l'évaporation, que le Gouverneur donna l'ordre qu'aucun navire ne pût en faire au ruisseau de la ville; et, en outre, pour remédier dans la suite à ce mal, autant du-moins que l'état de la colonie pouvait le permettre, il arrêta que toutes les pierres de taille employées à la construction des édifices publics ou particuliers, seraient prises dans le lit du ruisseau, de manière à former des espèces de citernes capables de conserver une assez grande quantité d'eau pour en

fournir un supplément aux citoyens durant la saison chaude ». (*page* 189).

Décembre 1792.

« La température, durant ce mois, fut très-forte. Le 5, la chaleur fut étouffante; le vent soufflait avec violence du N.-O. La contrée, comme pour ajouter à l'ardeur dévorante de l'atmosphère, était en feu de toute part. A Sidney, l'herbe et les broussailles qui se trouvaient derrière la colline de l'Ouest de la crique, avaient pris feu, ou peut-être avaient pris feu par l'incendie excité par le vent chaud qui soufflait avec force, se propageait rapidement, et dévorait tout avec une incroyable furie. Déjà une maison était brûlée; toute la crête du côteau était couverte de flammes qui menaçaient la ville d'une entière destruction. Heureusement les efforts réunis de la garnison et des habitans parvinrent à arrêter les progrès de cette terrible conflagration. La crainte du danger avait contraint tous les individus à sortir de leurs maisons : à-peine on pouvait respirer; la chaleur était insupportable; la végétation souffrait beaucoup; les feuilles de la plupart des plantes potagères étaient réduites en poudre, et le thermomètre à l'ombre se soutenait à 100°,0 F. (30°,2 R.). A Parramatta, à Tongabée, la chaleur n'était pas moins excessive; tout le pays était pareillement en feu, et quelques habitations devin-

rent la proie des flammes. Pendant ce jour d'alarmes, le tonnerre se fit entendre à diverses reprises dans le lointain, et sur le soir il tomba quelque pluie qui rafraîchit un peu l'atmosphère » (*page* 257).

« L'action de ce vent redoutable se fit sentir jusqu'à la hauteur de l'île Maria, et conséquemment à plus de 250 lieues de distance du port Jackson; car à la même époque où le vent de N.-O. dévastait ainsi la colonie anglaise, le navire américain *the Hope* éprouvait, aux environs de l'île Maria, une horrible tempête excitée par ce même vent. Le temps était sombre, pesant et très-chaud. L'atmosphère paraissait comme remplie d'une épaisse fumée » (*page* 255).

Août 1794.

« Le vent brûlant de terre nous visita le 25 pour la première fois dans cette saison, soufflant jusqu'au soir avec beaucoup de violence; alors il fut remplacé, comme il arrivait ordinairement après ces jours si chauds, par le vent du Sud » (*page* 386).

Eh bien! mon ami; que me dirais-tu si je t'avais raconté les détails de ces phénomènes vraiment effrayans? Tu m'accuserais d'exagération, n'est-ce pas, et tu me demanderais peut-être ensuite une garantie en faveur des autres faits de ma narration. Pourtant celui qui publie ces divers récits, est un

homme recommandable, véridique; il a écrit en présence des témoins de tous les désastres qu'il a fait connaître; sa relation a été répandue en Europe et dans la Nouvelle-Hollande; mille bouches se seraient empressées de la démentir si elle eût été fausse, et Péron lui-même qui l'a traduite, y ajoute une foi pleine et entière.

Pour moi, j'avoue franchement que je n'y crois pas beaucoup, malgré le caractère du narrateur. Comment! il met en doute si les arbres et les arbustes ont été embrâsés par les Naturels ou par la chaleur de l'atmosphère, et le thermomètre ne s'est jamais élevé qu'à 32° de Réaumur! Comment! les convicts mouraient quand ils demeuraient exposés au soleil seulement pendant quelques minutes! Les feuilles se carbonisaient! la végétation périssait!... Mais à Timor, la chaleur est régulièrement aussi forte, et un jour où, à l'ombre, le thermomètre était à plus de 31°, j'ai fait, avec mon ami Guérin, une course de plus de six lieues, presque toujours exposé à l'action ardente du soleil, sans ressentir aucun de ces redoutables effets dont parle Collins; la plupart de nos matelots chasseurs ont fait des promenades plus pénibles encore sans en éprouver plus d'inconvénient que moi.

La relation que je cite est donc fausse, me diras-tu? Non, je la crois vraie; mais comme elle

est probablement écrite au moment même où ces phénomènes météorologiques avaient lieu, il est à craindre que la présence du mal ne l'ait agrandi à l'imagination du narrateur, et surtout qu'il n'ait écrit d'après des rapports peu positifs. Que les sources se soient taries, et que les oiseaux aient péri faute de nourriture, ou victimes de la soif, cela se conçoit aisément, des faits de cette sorte ont lieu quelquefois dans d'autres contrées; mais, je le répète, je ne crois pas qu'une chaleur de 28, 30 ou 32 degrés produise sur la nature des effets aussi redoutables, et c'est en cela que le récit de M. Collins me paraît exagéré.

LETTRE CLI.

De Sidney.

Dois-je te parler des fêtes, des bals et des autres parties de plaisir dont nous sommes l'objet, et ne trouveras-tu pas étonnant que moi, qui t'ai entretenu de MM. les Anglais avec une franchise si peu bienveillante pour eux, j'en reçoive aujourd'hui des civilités et des caresses?...

Je te l'ai déjà dit : le mot *Anglais ne résonne jamais douloureusement à mon oreille*, et la meilleure preuve que je ne suis pas mu par des préjugés absurdes, c'est que j'accepte avec une vive reconnaissance toutes les offres amicales qui me sont faites. Je trouve des négocians intègres et instruits, des militaires braves et amis de la gaîté, des dames remplies de grâces et de modestie, qui me permettent de m'associer à leurs amusemens et à leurs jeux; j'y cours avec empressement, et je sens, ici surtout, que lorsqu'on est éloigné de sa patrie de tout le diamètre de la terre, on n'est ni Russe, ni Anglais, ni Espagnol, ni Français : on est Européen, on est du même pays.

Il est certain que le Gouverneur de Diely nous a reçus avec une bienveillance toute particulière; que celui de Guham nous a accablés de politesses, et qu'à l'île de France et à Bourbon, nous avons été traités comme des frères; mais nulle part les fêtes n'ont été si brillantes qu'à Sidney; et les capitaines des navires ont rivalisé avec les citoyens de la cité pour nous faire regretter une relâche qui devait être une des dernières de notre pénible campagne.

Il m'est doux de t'apprendre que jamais la plus légère discussion n'a eu lieu, que l'urbanité la plus franche a régné dans toutes nos réunions, et que nous sommes partis avec le regret bien vif, je t'assure, de n'avoir pu répondre à tant d'amitié, à tant d'honorables attentions, que par notre reconnaissance.

Il n'y a pas d'ingratitude à ne désigner aucune des personnes qui nous ont accueillis avec le plus de bonté, puisque je devrais nommer les plus recommandables de la colonie. Mais après le Gouverneur Macquarie, et MM. Field, Waïl, Peper et Blighs, qui sont les premières autorités, MM. Forbs, Wollestoneroft*.... Allons, voilà que j'allais tomber dans une longue nomenclature. Si nous partons avec regret, du-moins avons nous

* J'écris ces noms sans en connaître exactement l'orthographe.

aussi la certitude que notre amitié a été sentie et appréciée.

P. S. Je ne te parle pas de Parramatta que je n'ai fait qu'entrevoir, et de plusieurs autres établissemens de cette partie de la Nouvelle-Hollande que je n'ai pas vus, et que mes camarades n'ont pas plus vus que moi, parce que je tiens à ne te donner que des détails positifs. Mais je ne puis m'empêcher de faire ici une remarque dont tous les voyageurs apprécieront la justesse : c'est que les Anglais ne varient pas assez les noms qu'ils donnent aux pays qu'ils découvrent, et que cette série perpétuelle de *rivière du roi George*, *pic du roi George*, *plaine du roi George*, *golfe de la reine Charlotte*, *anse de la reine Charlotte*, *marais de la reine Charlotte*, répandent beaucoup d'obscurité dans leurs narrations. Leur patrie est cependant assez féconde en noms illustres qu'ils auraient pu attacher à leurs découvertes.

J'ajouterai encore qu'il est facile de deviner, par les noms que portent les pays étrangers, et surtout les ports, les villes et les petits établissemens, quels sont les peuples qui les ont découverts ou formés. Aux Mariannes, le fort *Sainte-Agathe*, le château *Saint-Raphaël*, la *Vierge des Douleurs*, la *Reine des Cieux*, l'*Ange gardien*, etc., etc., tout cela n'est-il pas espagnol ? Quant à nous,

cap *Buffon*, golfe *Delambre*, îles *Berthollet*, *Laplace*, etc., etc. Je crois que ces noms sont assez français, et qu'il n'est pas difficile de nous deviner. Du reste, la meilleure nomenclature est toujours la plus variée, parce que, quoiqu'elle charge davantage la mémoire, c'est celle qui prévient le plus de méprises.

Adieu; nous partons après demain, et en cas d'événement imprévu, je t'envoie ma lettre par un navire qui va d'abord en Chine et ensuite à Calcutta; de manière qu'il est possible que je sois auprès de toi quand tu la recevras.

LETTRE CLII.

Sans date ni pays.

Je vais te communiquer deux lettres de M. Oxley au Gouverneur Macquarie, qui avait chargé ce savant officier de marine* de faire, dans l'intérieur de la Nouvelle-Hollande, deux voyages de découvertes. J'ai conservé autant que je l'ai pu la manière naïve de raconter du narrateur, parce qu'elle porte un caractère de vérité trop rare en pareilles circonstances. Ne t'attends pas à trouver des montagnes à pic, ni des cascades épouvantables : le savoir n'a pas besoin de ces grands phénomènes pour intéresser. Les relations de M. Oxley donnent la certitude que ces immenses montagnes, rêvées par d'enthousiastes écrivains, n'existaient que dans leur imagination. On y verra que les pays qu'il a parcourus sont en général bas et presque toujours sous l'eau, ce qui, en raisonnant par analogie et d'après des probabilités très-admissibles, pourrait faire soupçonner l'existence

* M. Oxley est lieutenant de vaisseau de la marine royale et inspecteur-général de toutes les terres de la Nouvelle-Galles du Sud.

d'un lac intérieur où ces mêmes eaux iraient se réunir. Les lacs en effet sont en général bordés par des marécages semblables à ceux qu'a trouvés sur sa route le voyageur anglais. L'ouvrage qu'il va publier donnera certainement sur ce pays intérieur des notions du plus haut intérêt. Il faudra seulement ne pas lui faire un crime de ses détails minutieux; de tels détails nuisent à des sujets déjà traités, mais ils sont d'une grande importance, au contraire, dans le récit de courses aventureuses, où il s'agit non-seulement d'indiquer la nature des lieux qu'on parcourt, mais encore de montrer les obstacles qui se sont présentés. Comme on parle tant en Europe des Montagnes-Bleues et de l'intérieur de ce vaste pays, je compléterai mes notes par la traduction des deux extraits que je t'adresse. M. Oxley croit pouvoir assurer qu'à la fin de son second voyage, il ne lui restait que très-peu de chemin à faire pour arriver à cette mer que la nature du pays lui a indiquée d'une manière positive. Que deviennent donc les hypothèses de M. Péron?...

Lettre de J. Oxley, revenant de sa première expédition, au Gouverneur Macquarie.

Bathurst, 30 août 1817.

MONSIEUR,

J'ai l'honneur d'informer Votre Excellence de mon arrivée à Bathurst hier soir, avec les personnes formant l'expédition de l'Ouest, que Votre Excellence a jugé convenable de placer sous mes ordres.

Votre Excellence est déjà informée de ce que j'ai fait jusqu'au 30 avril. Les bornes d'une lettre ne permettent pas de m'étendre sur les détails de ce qui s'est passé pendant dix-neuf semaines; et comme j'aurai l'honneur de voir Votre Excellence dans quelques jours, j'espère qu'en attendant cette époque, elle aura la bonté d'accepter le récit sommaire que je lui offre ici.

Je continuai à suivre le cours de la rivière Lachlan avec mes bateaux jusqu'au 12 mai; le pays descendait rapidement, jusqu'à ce que les eaux de la rivière, s'élevant de niveau avec lui, et se divisant en beaucoup de branches, nous présentèrent la terre inondée à l'Ouest et au Nord-Ouest, et nous empêchèrent d'avancer davantage dans cette direction; la rivière elle-même se perdit au milieu des

marais : elle n'avait, jusqu'à cet endroit, reçu aucune augmentation d'eau d'aucun côté; mais, au contraire, elle se dissipait constamment en marécages et lagunes.

L'impossibilité d'aller plus avant avec les bateaux étant évidente, je me déterminai, après une mûre délibération, à les hâler hors de la rivière; et nous dépouillant de tout ce qui ne nous était pas indispensable, à continuer notre route avec les chevaux chargés des provisions tirées des bateaux, et à nous diriger vers l'Ouest, de manière à couper tout courant qui pourrait provenir des eaux divisées de la rivière Lachlan.

Conformément à ce plan, je quittai la rivière le 17 mai, en me dirigeant dans l'Ouest vers le cap Northumberland, direction qui me semblait la plus propre au but que je me proposais. Je ne détaillerai pas ici les difficultés et les privations que nous éprouvâmes en traversant un pays nu et désolé, et qui ne nous offrit d'autre eau que celle que la pluie avait déposée dans les trous et les fentes de rochers. Je continuai à m'avancer ainsi jusqu'au 9 juin, époque où ayant perdu deux chevaux exténués de fatigue et de besoin, et voyant que les autres étaient dans un état déplorable, je changeai notre route vers le Nord, le long d'une suite de collines élevées s'étendant dans cette direction,

attendu qu'elles seules nous offraient le moyen de nous procurer de l'eau jusqu'au moment où nous pourrions rencontrer quelque courant. Je continuai à marcher de la sorte jusqu'au 23 juin, jour où nous recontrâmes de nouveau une eau courante, que nous eûmes d'abord quelque difficulté à reconnaître pour le Lachlan, car elle était plus large que la branche de cette rivière que nous quittâmes le 17 mai.

Je n'hésitai pas un moment à suivre son cours; non que la nature du pays ou son apparence indiquât en aucune manière qu'elle deviendrait navigable, mais je ne voulais point qu'il restât le moindre doute sur l'existence d'une rivière qui se serait jetée vers l'Ouest dans la mer, entre les limites qui m'étaient indiquées dans mes instructions.

Je continuai à suivre les bords de cette eau courante jusqu'au 9 juillet. Je trouvai qu'elle avait pris une direction vers l'Ouest, et avait traversé un pays entièrement plat, nu au dernier point, et qui, par moment, était évidemment tout-à-fait sous l'eau. Jusqu'à cet endroit, la rivière avait diminué par degrés, et étendu ses eaux sur des lagunes stagnantes, sans recevoir aucune eau courante tributaire que nous connussions, durant toute l'étendue de son cours. Les bords n'avaient pas plus de trois pieds de haut, et les marques que nous voyions sur

les buissons et les arbrisseaux indiquaient que quelquefois la rivière s'élevait de deux ou trois pieds de plus, et rendait tout le pays marécageux et entièrement inhabitable.

Il devenait inutile d'avancer davantage vers l'Ouest, dans le cas même où cela eût été possible, attendu qu'il n'y avait ni colline, ni éminence de terre à la portée de notre vue, qui n'était bornée que par un horizon éloigné; nous ne voyions point de bois, à-moins qu'on ne puisse donner ce nom à quelques petits arbres à gomme qui étaient sur le bord même des lagunes. L'eau, dans le lit du marais (nom qui convient maintenant), était stagnante; ce lit avait environ vingt pieds de large, et les têtes d'herbes qui y poussaient montraient qu'il pouvait avoir trois pieds de profondeur.

Cette manière inattendue et vraiment singulière dont se termine une rivière que nous avions espéré avec raison devoir nous conduire à une conclusion bien différente, nous remplit des sensations les plus pénibles. Nous étions à plus de cinq cents milles dans l'Ouest de Sidney, et presque par sa latitude; et pour nous avancer si loin, nous avions éprouvé pendant dix semaines des fatigues continuelles. La partie la plus proche de la côte, vers le cap *Bernoulli,* si elle eût été accessible, était éloignée de plus de cent quatre-vingts milles. Nous avions

démontré, de manière à n'en pouvoir douter, qu'aucune rivière ne pouvait tomber dans la mer entre le cap *Otway* et le golfe de *Spencer*, du-moins aucune rivière tirant ses eaux de la côte orientale, et que le pays situé par le parallèle de 34° de longitude Sud, et par le méridien de 147° 30′ de longitude, était inhabitable, et n'offrait aucun espoir de pouvoir un jour y former un établissement.

Dès-lors il devint de mon devoir de rendre les ressources qui nous restaient aussi utiles à la colonie que notre position nous le permettait; ces ressources étaient bien diminuées : un accident qui était arrivé à un de nos bateaux, au moment où notre expédition partit, nous avait privés d'un tiers de nos provisions sèches, dont nous avions été dans le principe fournis pour dix-huit semaines seulement; et nous avions conséquemment vécu quelque temps avec une modique ration de deux quarts de farine par chaque homme par semaine. Retourner au dépôt par la même route que nous avions prise en venant, eût été une chose aussi inutile qu'impossible; et considérant sérieusement l'intention des instructions de votre Excellence, je résolus, après une délibération très-mure, de revenir par la route qui me semblait devoir être la plus conforme aux vues de votre Excellence, si elle avait été témoin de notre situation actuelle.

Remontant donc la rivière de Lachlan, je recommençai à l'observer depuis l'endroit où nous la reconnûmes le 23 juin, avec l'intention de suivre ses bords jusqu'à ce que sa liaison avec les marais où nous la quittâmes le 17 mai, fût établie d'une manière évidente, et de déterminer si quelques courants d'eau avaient échappé à notre recherche. La liaison avec tous les points déterminés auparavant, fut complétée entre le 19 juillet et le 3 août. Dans l'espace parcouru durant cet intervalle, la rivière s'était divisée en plusieurs branches, et formait trois beaux lacs qui, avec un autre situé près de l'endroit où se termina notre voyage dans l'Ouest, étaient les seules pièces d'eau considérables que nous eussions vues jusqu'alors; et j'estimais que la rivière, depuis l'endroit où elle fut d'abord reconnue par M. Evans, avait parcouru, en comprenant tous ses détours, une étendue de plus de 1200 milles, longueur qui est sans exemple, lorsqu'on considère que la rivière coule sans recevoir aucun auxiliaire, et que sa source primitive constitue toute la quantité d'eau qu'elle a dans cette étendue.

En la traversant à cet endroit, mon intention était de me diriger dans le Nord-Est pour couper le pays et pour déterminer, s'il était possible, la situation de la rivière Macquarie qui, bien évi-

demment n'avait jamais joint le Lachlan. Cette direction nous conduisit à-travers un pays aussi mauvais qu'aucun de ceux que nous avions jusqu'alors traversés, et également dépourvu d'eau, dont le besoin personnel nous mit dans une grande détresse. Le 7 août, la scène commença à changer, et le pays prit un aspect bien différent. Nous quittions alors le voisinage du Lachlan, et nous avions passé au Nord-Est de la haute suite de collines qui par ce parallèle bornent la contrée située au Nord de cette rivière. Le pays au Nord-Ouest et au Nord était haut et ouvert, avec une bonne terre forestière; le 10 nous eûmes la satisfaction de rencontrer le premier courant d'eau se dirigeant vers le Nord. Cette vue renouvela notre espoir de rencontrer bientôt la rivière Macquarie, et nous continuâmes la même route, en inclinant quelquefois vers l'Est jusqu'au 19, et traversant une riche et belle contrée bien arrosée; nous vîmes dans cet espace de temps neuf courans d'eau qui passaient au milieu de riches vallées et dont la direction était vers le Nord; le pays de tous côtés était assez haut et ouvert, et généralement aussi beau qu'on peut se l'imaginer.

Nous ne doutions plus que ces courants ne se jetassent dans la Macquarie, et notre principal souhait était de voir cette rivière avant qu'elle

reçût cet aliment. Le 19, nous eûmès l'agrément de rencontrer une nouvelle rivière arrosant un fort beau pays, et que j'eusse eu bien du plaisir à supposer être celle que nous cherchions. Le hasard nous conduisit le long de ce courant pendant environ un mille; nous fûmes alors surpris de la voir se joindre avec une rivière venant du Sud, d'une largeur et d'une grandeur telles, que nous ne pouvions douter qu'elle ne fût cette rivière que nous avions si long-temps cherchée avec anxiété. Dans le triste état de nos ressources, nous ne pûmes résister à la tentation que nous offrit un si beau pays, de rester deux jours à la jonction de ces deux rivières, pour examiner ses environs dans toute l'étendue possible.

Nos observations augmentèrent la satisfaction que nous avions d'abord éprouvée. Aussi loin que notre vue pouvait s'étendre, et de tous côtés, nous apercevions un pays riche et pittoresque, d'une grande étendue, produisant en grande quantité la pierre à chaux, l'ardoise, le bon bois de construction, et toutes les ressources enfin que l'on peut désirer dans un terrain non cultivé.

Il n'existe point de meilleur sol, attendu qu'une belle rivière, de première grandeur, procure le moyen de transporter au loin les productions. A l'endroit où nous quittâmes cette rivière, son cours

se dirigeait vers le Nord, et nous nous trouvions alors au Nord du parallèle du port Stephens, car nous étions par 32° 32′ 45″ de latitude Sud, et par 148° 52′ de longitude Est.

Il me sembla que la rivière de Macquarie avait pris une direction N.-N.-O. depuis Bathurst, et qu'elle devait avoir reçu d'immenses accroissemens d'eau dans son cours depuis cet établissement. Nous vîmes cette rivière à une époque bien propre à nous faire juger exactement de son importance, lorsqu'elle n'était ni élevée au-dessus de sa hauteur ordinaire par des débordemens, ni resserrée dans ses limites naturelles par les sécheresses d'été. On pourra se former une idée de sa grandeur après qu'elle a reçu les courans d'eau que nous avions traversés, outre ceux qu'elle est susceptible de recevoir encore de l'Est (qui, d'après la hardiesse et la hauteur du pays, doivent être, ce me semble, au-moins en aussi grand nombre que ceux qui viennent du Sud), quand on saura qu'à cet endroit elle surpassait en largeur et en profondeur apparente le Hawkesbury à Windsor, et que beaucoup de ses bras étaient plus grands et plus étendus que celui que l'on admire sur le fleuve Nepean, depuis le Warragamba jusqu'aux plaines Emu.

Résolus de nous tenir aussi près que possible de la rivière, pendant le reste de notre route vers

Bathurst, et tâchant de déterminer au-moins dans l'Ouest quelles sont les eaux qui s'y jettent, nous continuâmes le 22 à la remonter, entre le point de départ et Bathurst; nous traversâmes les sources d'une foule d'eaux courantes, qui toutes se jetaient dans la Macquarie; deux de ces courans étaient presqu'aussi larges que cette rivière elle-même à Bathurst. Le pays d'où toutes ces eaux tirent leur source était montagneux et irrégulier, et paraissait également l'être sur la côte orientale de la Macquarie.

Telle était la physionomie du pays jusque dans le voisinage immédiat de Bathurst; mais à l'Ouest de cette étendue de montagnes, la terre était couverte de collines peu élevées et produisant de l'herbe, ainsi que de belles vallées arrosées par des ruisseaux prenant leur source sur le côté occidental des montagnes qui, dans le côté oriental, jettent leurs eaux directement dans la Macquarie. Ces courans, situés sur le côté occidental, me semblèrent se joindre à celui que j'avais pris au premier abord pour la Macquarie, et se jeter, lorsqu'ils se sont joints, dans cette rivière au point où nous la découvrîmes d'abord le 19 du courant. Nous arrivâmes hier soir ici sans qu'aucun homme faisant partie de l'expédition eût éprouvé le moindre accident depuis notre départ, après avoir parcouru,

depuis Bathurst, un espace d'environ mille milles entre les parallèles de 34° 30′ Snd et de 32 Snd, et entre les méridiens de 149° 29′ 30″ Est, et de 143° 30′ Est. Je m'empresserai de mettre sous les yeux de Votre Excellence les journaux, cartes et dessins qui expliquent les diverses circonstances de notre route variée; et je me trouverai très-heureux, si nos efforts paraissent répondre à votre attente et aux grandes ressources que vos soins et votre libéralité ont mises à ma disposition.

Deuxième Lettre de M. Oxley, revenant de la seconde expédition dans la Nouvelle-Galles méridionale, à M. le Gouverneur Macquarie.

Port Stephens, le 1.er novembre 1818.

MONSIEUR,

J'ai l'honneur d'informer Votre Excellence que je suis arrivé aujourd'hui dans ce port; et comme les circonstances rendent nécessaire que M. Evans, mon second, se transporte à Newcastle, je saisis cette occasion de faire à Votre Excellence un rapport abrégé de la route suivie par l'expédition occidentale confiée à mon commandement.

Ma lettre, datée du 22 juin dernier, a fait con-

naître à Votre Excellence les grandes espérances que m'avait fait concevoir l'apparence de la rivière Macquarie, à l'égard de la manière dont elle se termine; je m'attendais à la voir se jeter dans des eaux intérieures, ou s'étendre jusqu'à la côte. Quand j'écrivis cette lettre à Votre Excellence, je ne prévoyais certainement pas que quelques jours de plus nous conduiraient à son extrémité navigable.

Le 28 juin, ayant tracé son cours, sans la plus petite diminution ou addition, à environ soixante-dix milles plus dans le Nord-Nord-Ouest, une petite brise soufflant sur la rivière, celle-ci déborda, et, quoique nous en fussions à environ trois milles de distance, le pays était tellement plat, que bientôt le terrain où nous nous trouvions fut couvert d'eau. Nous avions, quelques jours auparavant, voyagé sur une terre si basse, que nos hommes qui étaient dans les bateaux, trouvant le pays submergé, avancèrent lentement; circonstance qui me mit à même de leur envoyer l'ordre de retourner au poste que nous avions quitté le matin, où le terrain était un peu plus élevé. Ce poste n'étant nullement sûr, il fut décidé que les chevaux, avec les provisions, regagneraient la dernière terre élevée que nous avions quittée, et qui était à seize milles de distance; comme il me paraissait que la masse

d'eau de la rivière était trop importante pour être beaucoup diminuée par le seul débordement de ses eaux, je résolus de prendre le grand bateau, et de tâcher, à l'aide de cette embarcation, de découvrir le point où elles se déchargeaient.

Le 2 juillet, je descendis la rivière dans le canot, et dans le cours de la journée je fis environ trente milles vers le Nord-Nord-Ouest; pendant une étendue de dix milles, nous ne vîmes, à strictement parler, aucune terre; car le débordement faisait du pays environnant une véritable mer. Les bords de la rivière étaient encombrés de bois de construction, et beaucoup d'espaces étendus que nous voyions, étaient non-seulement couverts de roseaux ordinaires, mais encore d'arbres très-forts. Le 3 juillet, le principal canal était très-resserré, mais très-profond, et sur les bords, il y avait depuis douze jusqu'à dix-huit pouces d'eau; le courant conserva pendant environ vingt milles, la même direction que la veille; ensuite nous perdîmes de vue la terre et les arbres; le canal de la rivière tournait à travers les roseaux, parmi lesquels l'eau avait environ trois pieds de profondeur. Il continua de la sorte pendant environ quatre milles, lorsque, sans aucun changement ultérieur dans la largeur, la profondeur et la rapidité du courant d'eau, et au

moment où j'espérais vivement entrer dans le lac depuis long-temps désiré, il éluda tout-à-coup notre plus longue poursuite, en s'étendant de toutes parts du Nord-Ouest au Nord-Est, sur la plaine de roseaux qui nous entourait. La rivière variait de profondeur depuis plus de vingt pieds, jusqu'à moins de cinq pieds, et coulait sur un fond de vase bleue tenace; le courant avait presque la même rapidité qu'à l'endroit où l'eau était resserrée entre les bords de la rivière. Ce point de jonction avec les eaux intérieures, c'est-à-dire le lieu précis où la Macquarie cesse d'avoir la forme d'une rivière, est situé par 30° 45′ de latitude Sud, et par 147° 10′ de longitude Est.

Assurer positivement que nous étions sur le bord du lac ou de la mer dans lequel cette grande masse d'eau se décharge, pourrait avec raison être regardé comme une conclusion qui n'est basée que sur des conjectures; mais si l'on peut hasarder, d'après les apparences actuelles, une opinion que notre route postérieure tendit plus fortement à confirmer, j'ai l'entière confiance que nous étions dans le voisinage immédiat d'une mer intérieure, très-probablement peu profonde, et diminuant par degrés, ou comblée par les immenses dépôts des eaux qui s'y jettent du haut des terres élevées qui, sur ce singulier continent

semblent ne pas s'étendre au-delà de quelques centaines de milles des côtes maritimes; attendu qu'à l'Ouest de ces étendues de terre qui servent de bornes (et qui, d'après les observations que j'ai été à même de faire, me paraissent parallèles à la direction de la côte), il est impossible de découvrir une seule colline, ou autre éminence sur cet espace qui semble n'avoir point de bornes, excepté ces points isolés sur lesquels nous restâmes jusqu'au 28 juillet; les rocs et les pierres qui s'y trouvent sont d'une espèce distincte de ceux que l'on voit sur les *range** dont nous avons parlé plus haut.

J'espère que Votre Excellence croira que, bien convaincu de la haute importance de la question à résoudre sur la formation intérieure de cette grande contrée, j'ai pris le plus grand soin d'éloigner tout motif de conjecture, en faisant les observations les plus scrupuleuses sur la nature du pays. Quoique ces faits me prouvent que l'intérieur est couvert d'eau, cependant j'ai pensé qu'il était de mon devoir de ne négliger aucune mesure tendante d'une manière quelconque à éclaircir directement ce doute.

Il était physiquement impossible de gagner le

* *Range*. Je ne connais pas la vraie signification de ce mot anglais.

bord de ces eaux en faisant un circuit autour de la partie inondée du pays sur la côte Sud-Ouest de la rivière, car nous nous convainquîmes que c'était un marais privé de végétation, affectant une forme polygonale, et n'offrant pas le moindre îlot vers lequel nous pussions nous diriger. D'après les observations faites durant ma première expédition, j'étais convaincu qu'il n'était point probable qu'il s'en trouvât dans cette direction. Il restait encore à explorer le pays inondé situé dans le N.-E.; et lorsque, le 7 juillet, je retournai aux tentes que je trouvai dressées sur la terre haute ci-dessus mentionnée, et de laquelle nous pouvions voir des montagnes à la distance de quatre-vingt milles à l'Est, le pays intermédiaire étant entièrement uni, M. Evans (mon lieutenant) fut envoyé en avant pour entreprendre cette opération.

Le 18 juillet, M. Evans revint, n'ayant pas pu continuer sa route vers le Nord-Est pendant plus de deux journées; il fut arrêté par des eaux coulant dans la direction du Nord-Est, au travers des roseaux élevés, et qui très-probablement étaient celles de la rivière Macquarie; attendu que durant son absence, ce fleuve s'était élevé à une telle hauteur, qu'il nous entourait entièrement, et venait jusqu'à quelques toises de la tente. M. Evans s'avança

ensuite davantage vers l'Est; et à une distance de cinquante milles de la rivière Macquarie, il en traversa une autre beaucoup plus large, mais moins profonde, se dirigeant vers le Nord. Mais poussant encore plus vers l'Est, il alla presque jusqu'à la base des montagnes vues de la tente, et retournant par une route plus méridionale, il trouva le pays un peu plus sec, quoique aussi peu élevé.

Les instructions discrétionnaires qu'il a plu à Votre Excellence de me donner, me laissant le choix de la route que je jugerais la plus convenable à suivre pour revenir au port Jackson, je résolus d'essayer de gagner la côte maritime en me dirigeant vers l'Est, et en m'avançant le long de la base des monts dont j'ai déjà parlé, par lesquels j'espérais encore être conduit aux autres eaux intérieures que cette partie de la Nouvelle-Galles méridionale pouvait contenir.....

Nous quittâmes ce poste le 30 juillet; nous étions par 30° 18′ de latitude Sud, et par 147° 31′ de longitude Est, et nous nous dirigions vers la côte; le 8 août, nous arrivâmes à la haute suite de montagnes vers laquelle nous avions fait route. Étant sur la pointe la plus élevée de cette chaîne, nous eûmes un horizon sans bornes. Depuis le Sud-Ouest jusqu'au Nord, ce n'était qu'un pays uni,

ressemblant à l'Océan par son étendue, mais sans qu'on pût distinguer de l'eau en aucune partie, tandis que les cimes les plus élevées de la chaîne des montagnes étaient en vue à la distance de plus de cent vingt milles.

En partant de ce point conformément à la résolution que j'avais prise en quittant la rivière Macquarie, je me dirigeai vers le Nord-Est; mais après avoir rencontré de nombreuses difficultés, parce que le pays était une immense lagune, entremêlée de sable mouvant, jusqu'au 20 août, et trouvant que j'étais entouré de marais, je fus, malgré moi forcé de me diriger plus vers l'Est, ayant prouvé par ma propre expérience que le pays ne pouvait être traversé sur aucun point s'écartant de la chaîne de montagnes qui borne l'intérieur. Quoique des parties sèches de terre alluviale et unie s'étendent depuis leur base occidentale jusqu'à une distance que j'estime excéder cent cinquante milles, je suis convaincu que les eaux couvrent l'intérieur du pays. Ayant dirigé notre route plus vers l'Est, nous ne tardâmes pas à nous trouver dans un pays d'une physionomie bien différente, et formant un contraste remarquable avec celui qui nous avait occupés si longtemps. Un grand nombre de beaux courans d'eau, se dirigeant vers le Nord, arrosaient une riche

et belle contrée, que nous parcourûmes jusqu'au 7 septembre, jour où nous traversâmes le méridien de Sidney et la terre la plus élevée qui soit connue dans la Nouvelle-Galles méridionale, nous trouvant alors par 31° de latitude Sud. Ensuite nous fûmes considérablement embarrassés et retardés par de très-hautes montagnes. Le 20 septembre, nous gagnâmes le sommet le plus élevé de cette chaîne étendue, et là nous eûmes le plaisir de voir l'Océan à cinquante milles de distance. Le pays à nos pieds avait la forme d'une vallée triangulaire, dont la base s'étendait le long de la côte depuis *les Trois-Frères*, dans le Sud, jusqu'à la terre haute située au Nord du Cap Fumeux (Smoky Cape). Nous eûmes de plus la satisfaction de trouver que nous étions près de la source d'une large rivière se dirigeant vers la mer. En descendant la montagne, nous suivîmes le cours de ce grand courant d'eau, augmenté par beaucoup d'autres qui venaient s'y joindre; jusqu'au 8 octobre, jour où nous arrivâmes sur le rivage situé près de l'entrée du port où cette rivière venait se jeter; nous avions traversé, depuis le 18 juillet, un pays d'environ cinq cents milles d'étendue, de l'Ouest à l'Est.

L'entrée de ce port est située par 31° 25′ 45″ de latitude Sud, et par 152° 53′ 54″ de longitude Est, et avait déjà été remarquée par le capitaine Flinders;

mais la distance à laquelle il fut obligé de se tenir de la côte ne lui permit pas de découvrir que cette entrée était navigable; notre plus grande attention fut donc dirigée vers ce point important; et quoique le manque de canot nous empêchât de déterminer complétement la profondeur du canal, cependant il parut qu'il y avait au-moins trois brasses, à marée basse, et que le passage était sûr, quoique étroit, entre les sables mouvans des deux côtés. Ayant poussé mes remarques jusqu'à me convaincre qu'à l'aide de ce port, le beau pays environnant les bords de la rivière pouvait être un jour utile à la colonie, je pris la liberté de le nommer *Port-Macquarie*, en l'honneur de votre Excellence, qui, la première, encouragea cette expédition.

Le 12 octobre, nous quittâmes le port Macquarie pour nous diriger vers Sidney; et quoiqu'aucune carte ne puisse être plus soignée dans son esquisse et dans ses points principaux, que celle du capitaine Flinders, cependant nous ne tardâmes pas à éprouver combien peu l'on doit compter sur les meilleures cartes marines, pour l'indication de tous les passages et entrées qui se trouvent sur une longue étendue de pays. La distance à laquelle son bâtiment se tint ordinairement de cette partie de la côte que nous dûmes traverser, ne lui permit pas d'aperce-

voir des ouvertures qui, quoique de peu de conséquence, sans doute, pour la navigation, présentaient cependant les plus graves difficultés aux voyageurs par terre, et dont j'aurais hésité à essayer le passage sans nul secours du côté de la mer, dans le cas où elles eussent été indiquées. Dans l'état actuel des choses, nous devons notre conservation et celle de nos chevaux à la rencontre d'un petit canot que la Providence nous fit découvrir sur le rivage, et que les hommes portèrent avec la plus grande gaîté sur leurs épaules pendant plus de quatre-vingt-dix milles, nous mettant ainsi à-même de vaincre des obstacles que, sans cela, nous n'eussions jamais pu surmonter.

Il y a peu de jours encore, j'espérais avoir la satisfaction d'annoncer que nous étions de retour de notre expédition, sans qu'aucun accident fût arrivé aux personnes qui en font partie; mais le caractère des Naturels qui habitent le long de la côte Nord est tellement cruel et perfide, que toute notre prudence ne put empêcher un de nos hommes (William Blake) d'être grièvement blessé par eux; cependant, grâces aux soins habiles du docteur Harris (qui nous a accompagnés comme volontaire, et duquel, dans cette occasion ainsi que dans tout le cours de notre voyage, nous avons

reçu des secours très-importans) j'espère que son rétablissement n'est plus douteux ».

Tu vois, mon cher Batlle, par cette analyse rapide du voyage de M. Oxley, que je n'ai fait que traduire approximativement, qu'une grande partie des terres assez éloignées de Sidney sont à-peu-près connues. Parmi les obstacles que l'historien a rencontrés, tu as reconnu que les marais étaient ceux qui l'avaient le plus arrêté, et que toutes les montagnes qu'il a pu atteindre ont été aisément franchies.

J'ai souvent remarqué que, dans les voyages périlleux, le vide des instructions données entraînait souvent de funestes conséquences. Ici, M. Macquarie s'est montré aussi sage que réservé; et en permettant certaines facilités jugées nécessaires par le chef de l'expédition, il a indiqué le but des incursions avec un tact qui fait honneur à son mérite.

« Les trois grands et principaux objets de la présente expédition, dit-il, sont : 1.° de déterminer la course réelle, ou la direction générale de la rivière Lachlan, le point où elle se termine, et si elle se jette dans la mer ou dans quelque lac intérieur;

» 2.° Dans le cas où cette rivière se jette dans

la mer, de déterminer la place exacte de cette embouchure, et si cette place serait un port bon et sûr pour les navires.

» 3.° D'examiner la physionomie générale du pays, la nature du sol, des bois et des productions animales et naturelles des endroits que cette rivière traverse; d'observer avec soin et de noter chacun de ces détails, et d'y ajouter la nature du climat et la description des Naturels ou Aborigènes qui seront vus ou rencontrés, à mesure que l'on avancera dans le pays ».

Ici tout est positif, et si le Gouverneur n'a pas indiqué la route qu'il fallait suivre, c'est que cela lui était impossible; et c'est le seul cas où une pleine latitude était donnée à M. Oxley.

Occupé de la publication de son périlleux voyage, cet officier de marine ne put pas, dans les courses que je fis avec lui, me donner les détails que j'aurais voulu connaître, puisqu'il les devait d'abord à son Gouvernement; mais j'ai su que peu de temps après avoir quitté Bathurst, il trouva des Naturels qui reçurent de lui de la viande et d'autres petits cadeaux; qu'ils lui parurent d'un caractère doux, et qu'ils comprirent quelques phrases et quelques mots anglais. Peu de jours après s'être avancé dans la rivière de Lachlan, il trouva une bande com-

posée de huit Sauvages qui, loin de fuir, s'approchèrent d'eux, et en reçurent aussi des témoignages de bienveillance.

Si peu de Naturels furent vus dans l'intérieur du pays, ajoute quelque part M. Oxley, que l'on peut à-peine dire que ces immenses régions soient habitées. Quelques familles éparses çà et là forment l'entière population; et le peu de remarques que nous pûmes faire, nous convainquirent de la stricte identité de cette espèce d'êtres humains avec ceux de la côte. Ces deux races ont la même manière de se procurer leur nourriture, et se servent des mêmes armes et des mêmes ustensiles. Cette ressemblance remarquable dans les Naturels des différentes tribus, s'étend aussi jusqu'aux productions animales et végétales du pays : l'eucalyptus et le casuarina, le kanguroo et l'ému, avec leurs diverses espèces, habitent également les froides régions de la terre de Van-Diémen et les latitudes plus chaudes des tropiques.

« Une courte description des plantes les plus remarquables, recueillies durant l'expédition par M. Charles Frazier, collecteur du Gouvernement, est ajoutée à mon journal (continue M. Oxley) : et quoique les résultats, quant au principal objet de l'expédition, n'aient pas répondu à l'attente qu'on avait conçue au moment où elle partit, cependant

quand on considère la connaissance générale qu'on a acquise d'une partie si considérable de ce pays étendu, on espère qu'elle n'a pas été entreprise et faite en vain, et que le champ qu'elle a ouvert aux sciences sera d'un très-grand avantage pour elles ainsi que pour la mère-patrie ».

Ainsi parle la modestie. Pour nous qui n'avons pas fait partie des courses périlleuses qui nous occupent, et qui devons une foi pleine et entière aux récits qu'on en publie, nous devons conclure que les premières expéditions dans l'intérieur des terres n'ont pas été entreprises avec les moyens capables d'en assurer le succès; que ceux qui en ont écrit les relations se sont exagéré les obstacles, et en ont même créé de ridicules, et que le gouverneur Macquarie, par ses soins généreux et les immenses préparatifs qu'il a faits, s'est acquis autant de droits à la reconnaissance publique, que M. Oxley, par le courage dont il a fait preuve et les précieuses notions qu'il a recueillies.

Adieu, mon cher Batlle; nous partons.

LETTRE CLIII.

En mer, 1820.

Me voilà, mon ami; j'arrive; je n'ai plus que quatre ou cinq mille lieues à faire pour t'embrasser : je suis tout hors de moi.

Nous avons quitté la Nouvelle-Hollande, enchantés de notre relâche. Nous allons revoir notre vieille Europe, et nous achevons cette longue campagne avec la conviction bien douce, je t'assure, que nous laissons quelques amis dans toutes les parties du globe. Si nous avons été menacés par des Sauvages, si nous avons quelquefois couru de grands dangers, pas une goutte de sang n'a été versée; notre prudence et notre gaîté ont aplani les obstacles, et il ne s'échappe de notre cœur ni un remords, ni même un regret.....

Que ce vent impétueux qui nous pousse me fait de bien! Nous sommes déjà au Sud de la Nouvelle-Zélande, de cette île si vaste où l'hiver est si froid, et où cependant les hommes ne se couvrent que d'un manteau fort court pour se garantir de la rigueur des saisons. Là encore vivent des anthropo-

phages, dont les combats sont si meurtriers; là se trouvent des peuplades sauvages qui, comme les *Païkicé* ou les *Mundrucus* tranchent les têtes de leurs ennemis vaincus, et les préparent pour les conserver pendant des années entières. Mêmes armes, mêmes mœurs farouches, presque mêmes dessins sur leurs corps et sur leurs visages, chez ces peuples si éloignés l'un de l'autre; et si j'en crois les rapports de certains voyageurs, même nom de leurs divinités. Explique, si tu le peux, cette ressemblance merveilleuse, surtout dans des zônes si différentes : les premiers habitent des régions hyperborées; les autres, au contraire, reçoivent sur leurs têtes les rayons perpendiculaires du soleil.

A quelques lieues de l'île Campbell.

Nous voici au point du globe le plus éloigné de Paris; nous sommes si près de son antipode, que je puis presque dire que je danse aujourd'hui sous le Pont-Neuf.

Peu de jours se sont écoulés depuis notre départ de Sidney, et déjà plus de sept cents lieues nous en séparent. *Terre!* s'écrie la vigie, *terre* devant nous! Nous consultons la carte; rien n'est indiqué. Nous approchons, et nos yeux surpris voient une montagne de glace de la hauteur de nos mâts. C'est un spectacle imposant que ces masses péla-

giennes détachées du pôle, et que les vents impétueux ont poussées jusqu'en des climats plus tempérés. Le lendemain, nous en distinguons deux autres d'une moins grande dimension, et les jours suivans, nous passons si près de quelques-uns de ces rochers flottans, que notre surveillance en devient plus active, et notre navigation très-périlleuse...

Je me réveille aujourd'hui aux cris joyeux de l'équipage, qui salue pour la seconde fois le continent de l'Amérique. Encore cette relâche pénible; car nous savons que le froid est très-rigoureux au Cap Horn, même au milieu de l'été. Le temps est beau, la brise très-fraîche, et peut-être doublerons-nous aujourd'hui cette pointe si redoutable.

Tu le vois, mon ami, je satisfais tes goûts et ton impatience; je te fais franchir en une page un espace de plus de dix-huit cents lieues, pour te donner des détails intéressans sur un pays bien curieux et cependant trop peu exploré. Je n'ai pas voulu te promener avec nous pendant cette longue traversée, ou faire louvoyer ton esprit avec notre corvette, parce que j'ai pensé que tu n'étais pas très-avide de ces détails nautiques qui tuent l'intérêt sans apprendre rien de nouveau. Tu as dû remarquer que j'ai toujours été fort avare de marine; et, si la première raison est mon ignorance absolue dans cette partie, la seconde est le peu de prix

qu'on y attache, aujourd'hui surtout que la navigation a fait tant de progrès.

Nous voici donc devant le Cap Horn : le temps est magnifique, c'est une journée de printemps de nos climats; aucun nuage ne se repose sur la côte; un léger souffle nous fait avancer lentement, et nous pouvons à notre aise promener nos regards sur les sites variés qui passent devant nous. En général, la terre n'est pas très-élevée, quoique, à une petite distance, des taches blanches nous indiquent la limite des neiges éternelles dans ces régions glacées. Des sommets aigus et des rochers d'un aspect bizarre, forment les premiers plans du paysage, où se dessinent aussi des anses et des criques qui doivent être à l'abri de toute espèce de vents. Que de tempêtes ont battu ces roches pelées! que d'ouragans ont passé sur leurs cimes noirâtres! Là, point de végétation, si ce n'est dans quelques enfoncemens où le vent a moins d'activité. La mer est calme aujourd'hui, et cependant elle mugit sourdement au milieu de ces masses imposantes qui, depuis tant de siècles, bravent sa fureur. Des colonnes de fumée s'élèvent dans les terres à une assez grande distance. Nous ignorons si elle est produite par des volcans ou par la main des hommes; et nous nous éloignons sagement, parce que nous n'ignorons pas qu'ici un jour

de calme précède presque toujours une nuit orageuse....

Toutefois celle que nous venons de passer a été fort belle, et nous appelons de nos vœux les plus ardens cette *baie du Bon-Succès,* qui probablement ne nous sera pas plus funeste qu'à tant d'autres navigateurs. Une végétation active couronne le flanc des montagnes que nous contournons, et nous remarquons surtout que la partie exposée à l'Est est celle où s'élèvent les végétaux les plus majestueux. Mais déjà le vent fraîchit, des nuages épais se pressent et passent rapidement sur nos têtes; d'autres au contraire, tournant en tourbillons sur les mornes les plus voisins, sont déchirés par les pointes aiguës qui forment la cime des monts; le feuillage des arbres, les creux des rochers font entendre un lugubre sifflement, et semblent répondre au bruissement des lames écumeuses qui se roulent et mugissent autour du navire.

Mais dans notre rapide marche, nous franchissons en un clin-d'œil ces roches énormes du haut desquelles descendent de belles nappes-d'eau qui vont se perdre dans les flots de l'Océan. La plus remarquable de ces cascades est celle qui avoisine le plus la *baie du Bon-Succès;* et quelque magnifique qu'en soit le spectacle, nous la dépassons avec

plaisir pour entrer dans le havre désiré, où nous laissons tomber l'ancre à une petite demi-lieue de la côte. Nous nous sentons à notre aise; et tandis que chacun de nous prépare déjà ce dont il a besoin pour ses courses, le maître actif qui tient en main le plomb de sonde, prévient le Commandant que le navire chasse sur les roches. Un instant, un seul instant d'irrésolution, eût infailliblement causé notre ruine; et ici M. Freycinet manœuvra avec précision. Le cable fut coupé; et dans l'espoir de ravoir notre ancre et de regagner le mouillage, nous louvoyâmes pendant quelque temps, et essayâmes de tenir le travers. Vain espoir! le vent fraîchissait à chaque minute; les courans nous éloignaient de la baie, et l'ouragan commençait à se déclarer. Bientôt la mer devient plus creuse et plus turbulente, les cordages sifflent, les mâts font entendre un triste craquement; la voix du chef se perd et n'est plus entendue; les lames, poussées avec violence, roulent et sont enlevées par les raffales qui les brisent; de grosses gouttes de pluie tombent avec une rapidité étonnante; le nuage qui maintenant se trouve à notre zénith, se perd dans l'horizon une minute plus tard; la nuit devient obscure; et si par intervalles quelques points de l'atmosphère blanchissent, moins chargés de vapeurs, le souffle le plus impétueux se précipite par cette ouverture,

et pèse sur le navire en danger..... Mais nous sommes déjà loin du mouillage, et nous n'ignorons pas que ces parages sont très-peu connus. *Terre!* crie-t-on de l'avant; *terre* près de nous! On largue une voile, pour pouvoir gouverner et tâcher de l'éviter..... la voile est en lambeaux. S'il est vrai que ce soit la terre, adieu, mon ami, notre perte est assurée, car la tempête mugit en ce moment avec plus de violence que jamais.

Vois-tu ces masses énormes d'une eau courroucée, poussées les unes sur les autres avec un lugubre roulement? Se brisent-elles? c'est avec un sifflement épouvantable. S'avancent-elles sans être déchirées, nous nous élevons et retombons en-même-temps. C'est aujourd'hui que je peux dire que le navire

« Va tantôt à la cave, et tantôt au grenier ».

Nous ne savons ce que nous devons le plus redouter, ou du vent qui fait craquer nos mâts, ou de la mer qui menace de nous engloutir, ou de la terre sur laquelle on croit que nous courons.....

La vigie s'était trompée; nous avons à-coup-sûr dépassé le détroit de *Lemaire;* nous sommes au large; et, à notre tour, nous provoquons et Borée et Neptune en courroux.

Il en est de ces tempêtes comme des grandes

crises politiques : elles ne durent que peu de temps; mais l'agitation n'est pas si vîte calmée. Je me réveille content et satisfait; le vent a molli sensiblement; nous pouvons porter quelques voiles, et nous entrons dans des parages connus.

Nous mettons le cap sur la terre des Patagons; bientôt nous changeons de route pour courir sur les îles Falkland. Le lendemain nous gouvernons de nouveau sur l'Amérique; et, après avoir jeté la sonde à diverses reprises, nous revirons de bord pour aborder définitivement les Malouines. Après une secousse aussi forte que celle que nous venons de recevoir, il me semble que le repos aura un double attrait pour nous.

La marine étant en quelque sorte *une guerre aux élémens*, nous nous félicitons de ne pas perdre trop de temps en indécisions timides, et nous portons autant de voiles que le vent peut nous le permettre. Aussi nous sommes aujourd'hui en vue de terre.

Encore quelques lieues, et j'ai fait le tour du Monde. Hélas! que d'heures encore avant de te revoir! N'est-il pas vrai que tu partages mon impatience?

LETTRE CLIV.

En vue des îles Malouines.

C'est le 12 février 1820, à une heure après midi, que nous avons aperçu la terre, à moitié cachée depuis le matin dans des brouillards épais. Ce jour-là et le 13 furent employés à chercher la *Baie-des-Français*, connue surtout par le séjour que Bougainville y a fait, et par le petit établissement qu'il avait vainement essayé d'y créer.

La brume épaisse qui bornait notre horizon ne nous permettant que rarement de gouverner sur la côte, nous nous tenions prudemment au large, et nous ne nous en approchions que lorsque le soleil nous la montrait. Cependant le soir du 13 les courans nous y portèrent tellement près, que nous eûmes à craindre d'être drossés par eux, et d'être contraints de mouiller pour éviter un naufrage. Une manœuvre heureuse et rapide de M. Guérin nous tira du danger, et nous poussâmes au large, où nous louvoyâmes toute la nuit.

Le matin du 14, le ciel s'étant montré tout-à-fait dégagé de nuages, nous nous dirigeâmes, par

une brise très-maniable, vers la baie que depuis trois jours nous appelions de nos vœux et de nos soupirs.

Projets, souhaits des hommes, que vous êtes incertains et téméraires ! Le voilà ce point tant désiré, où nous comptions trouver le terme de nos longues fatigues. Hélas! il devait être au contraire le commencement de nos malheurs..La Providence avait jusqu'ici payé de trop de bienfaits un voyage si pénible. Dans notre présomption, nous n'attribuions qu'à notre faible mérite des succès si constans. Un seul moment a abattu notre orgueil, humilié notre savoir, et presque anéanti nos ressources : notre courage seul nous est resté.

Nous filions à-peu-près deux lieues à l'heure, les perroquets dehors et vent-arrière. La mer était belle, le ciel clair et serein; nos regards se portaient avec avidité sur toutes les parties de la côte, absolument privée de verdure, et peuplée d'un nombre considérable d'oiseaux et d'animaux marins. Nous nous faisions une fête de poursuivre bientôt ces êtres peu habitués à la méchanceté de l'homme, et d'en augmenter nos ressources : nos fusils étaient polis, nos pierres essayées..... Nous étions vis-à-vis le cap qui forme la pointe Nord de la baie, à un mille et demi de terre, et la mer clapotait devant nous. Tout-à-coup le navire reçoit une secousse et s'arrête. Chacun se regarde, et prévoit une cata-

strophe horrible. Les matelots eux-mêmes, dans leur style expressif, se disent entr'eux *qu'ils vont boire à la grande tasse;* mais la terreur ne règne sur aucun visage, et le léger murmure qui se fait entendre à l'instant même de l'événement, est bientôt réprimé par un coup de sifflet du courageux maître-d'équipage, qui commande le silence.

Cependant on manœuvre avec activité; on *masque partout;* nous pivotons sur la roche, et nous nous en dégageons, tandis que l'infatigable maître calfat, la sonde à la main, prévient le Commandant que l'eau entre dans le navire avec une rapidité effrayante. Les pompes sont armées; mais soit que nous eussions emporté le morceau de rocher dans les bordages qu'il avait ouverts et que le sillage l'eût fait tomber, soit que la voie d'eau se fût agrandie en route par toute autre cause, les quatre pompes mises en mouvement ne purent parvenir à diminuer les progrès du terrible élément, qui menaçait déjà de nous engloutir.

Où a-t-on jamais vu pourtant plus de zèle et de gaîté? Pendant douze heures consécutives, on travaille avec une ardeur sans égale. Des couplets joyeux rappellent les forces près de s'éteindre, et jamais le caractère français ne s'est mieux montré dans une circonstance si critique.

Dirais-tu que ces hommes qui ont bravé tant de

périls, éprouvé tant de souffrances, et qui avaient aujourd'hui la certitude d'un retour heureux dans leur patrie, n'ont pas été un instant découragés par ce malheur inattendu? Écoutes-tu nos refrains joyeux, et souvent très-peu orthodoxes? N'entends-tu pas avec autant de calme que nous les lugubres roulemens des flots qui dévorent déjà nos provisions et nos richesses? Nous vois-tu, plongés petit-à-petit dans les gouffres de l'Océan, nous occuper encore de l'aspect curieux de la terre, et des légions immenses d'oiseaux qui la peuplent?.... Le maître monte; il dit que les efforts sont inutiles, que les bras se lassent en vain, que le faux-pont commence à être submergé. Un quolibet répond à son sinistre pronostic, et la gaîté ne fuit pas de nos lèvres. Va, va, récite avec nous ces beaux vers du rival de notre Pindare :

Il est beau, quand le sort nous plonge dans l'abîme,
De paraître le conquérir*.

Oh! que de saillies originales, que de plaisans *qui-proquo* ont retenti dans la batterie et sur le pont, à chaque annonce du progrès de l'eau! et ces porcs qui nageaient au milieu des caissons flottans du navire, et qu'on saisissait pour les lancer dans le

* Ode de Lebrun, sur le vaisseau *le Vengeur*.

grand canot que nous remorquions, de combien de burlesques historiettes n'ont-ils pas été l'objet! et les récits de mille naufrages, faits par les orateurs du bord, que de courages n'ont-ils pas réveillés! et les petites vengeances des matelots contre la sévérité du service, qu'ils racontaient alors à haute voix, comptant sur l'impunité!.... Ici ce buveur intrépide entre jusque dans la chambre du Lieutenant, et, devant lui, il vide ses bouteilles, en lui disant qu'il préfère le vin à l'eau salée, et que puisqu'il doit mourir, il veut que ce soit dans le jus de la treille; là un autre dérobe quelques biscuits, et quand on lui demande ce qu'il en veut faire, il répond qu'il a faim, et que c'est pour tremper dans la sauce qu'on lui prépare; un autre assure qu'il est accoutumé à se noyer, et que sa position n'a rien d'effrayant, tandis que son voisin, moins habitué aux souffrances, lui demande la recette de ses ressources contre la faim et la soif. Partout, je t'assure, on n'entend que des refrains joyeux; partout le courage est le même, et les cris de l'équipage ressemblent à des chants de triomphe.

Mais l'espoir d'arrêter les progrès de l'eau est tout-à-fait éteint; on commence à craindre de ne pouvoir arriver sur la côte, et l'on songe aux ressources. Qu'on sauve au-moins la poudre, s'écrie-t-on. La poudre était sauvée par l'étonnante acti-

vité du maître canonnier * qui, dix fois déjà, s'était trouvé dans des circonstances semblables. Jamais on n'a rendu de plus signalés services, jamais on n'a bravé tant de fatigues; et tandis qu'il se multiplie en quelque sorte pour porter des secours là où le danger devient plus pressant, on dirait, au peu d'importance qu'il paraît y attacher, que nous n'avons rien à redouter du terrible élément, et que ces catastrophes sont les petits accessoires du métier.

Tu le vois aujourd'hui calme et paisible; tel il s'est toujours montré lorsque, sur les vaisseaux de l'État, il commandait le feu contre les navires ennemis de la Grande-Bretagne. Couvert d'honorables cicatrices, il a bien mérité, je t'assure, la place qu'il occupe depuis tant d'années.

Le maître d'équipage, Bonnet, dont l'activité, pendant notre longue campagne, ne s'est pas démentie un seul instant, et dont le savoir égale l'activité; son vieux camarade, le maître Fouque, qui, comme lui, a éprouvé les plus grandes fatigues; le maître charpentier et son second, le capitaine d'armes, Redon, qui a gagné son grade par sa conduite à bord; M. Tournier, chef de timonnerie, qui pendant toute la campagne, et surtout

* Rolland, de Toulon.

au cap Horn, nous a prouvé qu'il manœuvrait un navire avec la plus grande facilité; et ce maître calfat, dont je t'ai déjà parlé, homme aussi actif qu'entreprenant, aussi courageux que docile et expérimenté, ont rivalisé de zèle et de prévoyance. Ils étaient partout, ils voyaient tout; et sans cesser de donner l'exemple du dévouement, ils ont prédit, dès l'échouage, la perte de notre pauvre *Uranie*.

Puissent-ils s'être trompés dans leur funeste conjecture!...

LETTRE CLV.

De la Baie des Français (îles Malouines).

Nous mouillons au milieu de la baie, en attendant qu'un canot, commandé par M. Duperrey, ait trouvé un endroit propre à l'échouage de la corvette. Il arrive, il nous pilote, et le courant nous porte sur la côte avec une secousse presque imperceptible. Nous étions sur le sable; petit-à-petit nous glissons sur des roches; mais malgré l'assurance qu'on m'avait donnée que nous abattrions sur babord, la corvette tombe sur l'autre côté, et ma chambre se trouve submergée.

Que de regrets cuisans cet événement ne fit-il pas naître en mon cœur! J'avais tant de richesses! je les avais acquises après tant de traverses! les collections de coquillages recueillies dans toutes nos relâches, les armes de presque tous les pays de la terre, les oiseaux et les reptiles curieux, mon linge, mes livres, dix cahiers de croquis et de dessins soignés, tout fut englouti.

Cependant aussitôt que l'eau commença à pénétrer dans ma chambre, je m'emparai de ce qui

tomba d'abord sous ma main, et j'eus le bonheur de saisir quelques objets auxquels j'attachais un très-grand prix. Si je n'avais pas été malade lors du naufrage, je ne doute pas qu'une grande partie de ce que je possédais n'eût été sauvée, si-non en bon état, du-moins comme souvenir; mais, hélas! j'arrivai à terre avec deux petits caissons de curiosités, quelques nattes, un soulier et demi et un manteau de la Nouvelle-Zélande, dont je me suis toujours vêtu pendant notre séjour aux Malouines.....

Le danger de mourir noyé est maintenant passé; mais quand on songe à l'étonnant péril auquel nous avons échappé, nous ne saurions trop rendre d'actions de grâces à la Providence, du rare bonheur qui a accompagné notre catastrophe.

Incrustés pour ainsi dire sur la roche, cause de notre désastre, il y avait mille à parier contre un que nous n'en sortirions pas; et à-peine nous en sommes-nous détachés, qu'une pompe s'est dérangée: juge du zèle qu'on a mis à la réparer!... D'un autre côté, dès que la nuit a commencé, la brise a molli, et les bras commençaient à se lasser: quelle perspective!...

J'avoue toutefois qu'à minuit à-peu-près nous eûmes une espérance de bonheur qui ne fut détruite que le lendemain. En passant à côté d'une île située dans la rade, nous entendîmes un bruit qui res-

semblait tellement au braiment des ânes, que nous nous persuadâmes qu'il y avait quelques établissemens dans le pays. Cette douce erreur ne fut pas de longue durée, et lorsque nous reconnûmes les cris des pingoins, nous résolûmes de nous venger sur eux de l'illusion qu'ils venaient de détruire.

Cependant le navire était sur la côte; et il fallut songer à descendre à terre le peu de provisions qu'on avait sauvées. La poudre et les fusils devenaient surtout l'objet de notre plus vive sollicitude, et chacun était intéressé à leur conservation. Aussi, quel soin ne mit-on pas à les débarquer et à les garantir des lames qui, malgré le calme, déferlaient avec violence! De petites tentes furent dressées; mais comme on avait sagement résolu de garder les biscuits sauvés, pour la dernière ressource de l'équipage, plusieurs des matelots qui étaient descendus avec les premières embarcations s'avancèrent le long de la grève, afin de tâcher de tuer quelques-uns des oiseaux qui se promenaient sur le rivage.

Souffrant des douleurs violentes qui ne m'avaient pas quitté depuis notre départ du port Jackson, je tombai sur un tas d'herbes humides; et enveloppé de mon manteau de sauvage, je cherchai à me garantir d'une pluie fine et très-froide qui commençait

à tomber. A-peine eus-je senti le sommeil s'approcher de mes paupières, que je vis notre cuisinier et deux matelots accourir, pour nous annoncer qu'ils avaient trouvé dans une petite anse peu éloignée un animal horrible et gros comme la corvette. Voici donc le pays des merveilles, nous écriâmes-nous, bénissons notre naufrage, et marchons.

Aussitôt, MM. Dubaud, Adam et moi, nous nous acheminons vers le monstre; mes deux camarades, armés de sabres et de fusils, et moi un bâton à la main.... En effet, dans l'enfoncement que nous avait désigné notre cuisinier, et sur le bord d'un petit étang, était étendu un énorme éléphant de mer, qui, dès qu'il entendit du bruit, tourna la tête de notre côté, ce qui nous fit craindre qu'il ne gagnât la mer; nous approchâmes doucement jusqu'à bout portant, et mon ami Adam lui lâcha le premier son coup de fusil chargé de deux balles, un peu au-dessus de l'œil, tandis que Dubaud lui perçait la tête à coups de baïonnettes, et que je lui assénais de grands coups de bâton sur la trompe. Nous le tuâmes, et, satisfaits de notre triomphe, nous revînmes près de la corvette, qu'on commençait à alléger de tout ce qu'elle avait de plus pesant.

Mais pour travailler, il faut avoir des forces, et pour avoir des forces, il faut prendre quelque

nourriture. Les biscuits étaient respectés, et désormais, ce que nous n'avions mangé qu'avec une sorte de répugnance devait faire nos plus délicieux repas. Il y avait déjà dix-sept heures que l'équipage était à jeun, et nos chasseurs n'avaient tué que deux ou trois plongeons, un aigle et un canard. Avec de telles provisions, 101 hommes auraient eu de la peine à passer gaîment leur journée, et cependant il importait de ne pas décourager les matelots dès les premiers momens.

Dans cette triste occurrence, M. Requin, dont l'activité était toujours la même, et dont le principal soin était de veiller sur les vivres, ordonna à quelques matelots de le suivre jusqu'à l'éléphant de mer que nous venions de tuer. A coups de sabre ils en enlevèrent quelques tranches, sans s'occuper d'en extraire l'huile épaisse et fétide qui en découlait, et ils les apportèrent au coq *, qui les jeta dans une énorme marmite, et qui les fit cuire à force de tourbe, dont la fumée n'améliorait certes pas un tel mets.

Tu croirais peut-être que sans sel, sans huile, sans vinaigre, sans pain, ces tranches graisseuses d'éléphant ne nous parurent pas très-bonnes ; eh bien !... tu aurais raison, et malgré notre appétit,

* C'est le nom qu'on donne au cuisinier de l'équipage.

ou plutôt notre voracité, nous nous trouvâmes rassasiés après quelques bouchées.

Sybarites que vous êtes, vous demandez des Beauvilliers, des Véry, et les mets délicats qu'on sert sur leurs tables; modérez vos désirs insensés, et apprenez à vivre comme les Sauvages, puisque vous foulez une terre sauvage.

Vive la philosophie, mon cher Battle! mais vive surtout cette philosophie austère qui enseigne à se passer des choses les plus nécessaires à la vie! Je sais qu'avec de la poudre, de l'industrie et *Robinson Crusoé*, on meurt rarement de faim, même dans un désert; mais dès que le soleil, en se levant le matin de notre naufrage, nous montra les montagnes pelées et pierreuses qui dominent le pays, et que nos yeux affligés purent distinguer les plaines arides et les dunes de sable qui nous environnaient, nous sentîmes le besoin d'appeler à notre secours cette philosophie dont je te parlais tout-à-l'heure, et que bon-gré mal-gré, il faut que nous mettions en pratique. Si, au bout de ces peines, on voyait un avenir plus riant, on se consolerait d'avance de les éprouver; mais quel avenir avons-nous aujourd'hui! La mort sur une terre lointaine..... Dis-moi, je te prie, quelle est la philosophie qui enseigne à considérer cette perspective avec tranquillité?

J'ai vu des hommes qui affrontaient les plus grands dangers avec le courage le plus merveilleux, et qui, de retour de leurs entreprises, étaient effrayés de leur hardiesse et de leurs succès. Telle est aujourd'hui notre position. Hier, quand le navire coulait sous nos pieds, nous entonnions des chants d'allégresse; maintenant nous nous présageons des malheurs!... Des malheurs!... Non, je n'y crois plus; des contrariétés, oui. Les éléphans de mer ne sont pas bons, mais enfin ils se mangent, et tout bien considéré, sautons de joie puisque celui que nous avons tué nous promet des vivres pour une douzaine de jours.

LETTRE CLVI.

De la Baie-des-Français (îles Malouines).

J'AVAIS fait un journal très-détaillé contenant les plus petites circonstances de notre séjour sur cette terre aride. Les occupations ont été si peu variées, les journées si uniformes, qu'en le relisant, je n'ai trouvé que des répétitions continuelles, qui auraient même fatigué ton amitié.

Tu penses bien que sur une terre aride, où l'activité seule pouvait nous offrir quelques ressources contre la famine la plus affreuse, les journées devaient être entièrement occupées par la chasse. Aussi dès qu'on eut perdu tout espoir de relever *l'Uranie,* et que les matelots, épuisés de fatigues, purent prendre quelques instans de repos, des compagnies de chasseurs furent organisées; et tandis que ceux-ci dépeuplaient les bords de la mer des canards et des plongeons, qui sans nous peut-être y seraient morts de vieillesse, ceux-là, dans l'intérieur des terres, faisaient une guerre outrée aux chevaux sauvages et aux taureaux qu'y avaient répandus les Espagnols.

Pauvre pays! nous avons fait de toi une sombre Thébaïde, et tes timides habitans ont presque tous péri sous le glaive ou le feu de nos matelots affamés. Ah! que le besoin est un terrible aiguillon; et où sont les hommes livrés aux horreurs de la faim, qui ont été attendris par les cris douloureux d'une oie belle et grasse dont ils enlèvent cruellement les jeunes nourrissons! Semblables à ces peuples vaincus qui désertent leurs champs et leurs pénates pour éviter l'esclavage ou la mort, les noirs plongeons, les innocentes oies, les canards lourds et replets quittaient déjà les joncs et les prairies qui avaient été témoins de leurs premiers ébats, et allaient porter sous un ciel plus bienfaisant leur douleur et leurs regrets..... Oui, mon ami, après avoir assouvi notre cruauté sur tous ces pauvres oiseaux, dont les ossemens blanchis engraissaient les lieux où nous avions établi notre camp, nous fûmes contraints de déclarer la guerre au roi des airs, que déjà vingt fois nous avions chassé du champ de bataille, où, sans funérailles, les restes hideux de notre première victime gisaient encore à moitié pestiférés.

Lorsque le matin, en nous réveillant, nous allions demander au *cambusier* ce qui était dans les magasins de comestibles, et qu'il nous répondait qu'il n'avait qu'une alouette et deux canards, nous nous armions de courage et de poudre; et les aigles et

les vautours venaient augmenter nos richesses. Mais quand la faim nous talonnait un peu trop fort, nous allions porter le ravage dans les rangs et les demeures des pingoins.

A une petite demi-lieue du camp, et presqu'au milieu de la rade, est une île[1] plate et composée de tourbe, où croissent, comme d'immenses épis, des joncs fins et serrés, sur lesquels nous avions jeté des regards de cupidité, dans le cas où nous aurions été condamnés à passer l'hiver sur cette terre aride. Les bords en sont défendus par des roches glissantes, parmi lesquelles des phoques à crins et des lions de mer[2] viennent par fois se garantir des attaques du plus vorace des poissons, ou respirer l'air pur du matin. C'est sur cette île singulière que des milliers de familles de pingoins, gras de paresse et de bonne chère, dépensent mollement leur vie et *croassent* leur bonheur. La nuit de notre naufrage, les cris rauques qui en partaient nous prévinrent du voisinage de cette terre et des ressources qu'elle nous offrait. Aujourd'hui que la disette règne dans notre établissement, nous venons, armés de bâtons, de pelles, de pointes de fer et de crocs, chercher des victimes et répandre du sang.

Si le terrain sur lequel nous portons la guerre

[1] Elle porte le nom d'Ile-aux-Pingoins.

[2] Je crois que c'est une variété du phoque.

était plus égal, si nous n'avions pas à craindre de nous enfoncer jusqu'aux reins dans des trous profonds et vaseux, et surtout si les ennemis que nous allons combattre étaient plus délicats, les fatigues de la campagne auraient encore quelques attraits; mais, hélas! de tous les animaux qui, jusqu'à ce jour, sont tombés sous nos coups, celui-ci est le plus mauvais, le plus huileux, le plus coriace; et la faim seule peut nous le faire attaquer avec tant d'acharnement.

Nous arrivons l'arme au bras. Deux, quatre, six, douze pingoins en ordre de bataille, appuyés sur leurs pattes et sur leur derrière, nous regardent d'un air si bête, qu'au moment même d'en faire un horrible carnage, le rire est sur nos lèvres et la joie dans nos cœurs. Ils ignorent, ces pauvres innocens, que nous allons être impitoyables, et que leur faiblesse ne désarmera pas nos bras. Nous entourons cette espèce d'avant-garde; et tandis qu'ils tournent niaisement la tête à droite et à gauche, nous tombons sur leurs derrières, et chacun de nos coups abat deux ou trois soldats. Résistant à la parque fatale, ils se redressent, poussent dans l'air des cris lamentables, retombent de nouveau, cherchent à gagner leur gîte, et expirent enfin sans connaître la cause de leur mort ni la nature de leur crime.

Cependant les malades, les vieillards ou les plus

sages de la république, prudemment enfermés dans leur demeure tortueuse, entendent bien les gémissemens de leurs frères vaincus; mais, dociles à leurs tristes pressentimens, ils se cachent, et refusent toute espèce de secours. Nous les poursuivons dans leurs dernières limites, et avec nos longues pointes de fer, nous sondons le terrain. Fermes, et bravant la douleur, comme cet enfant athénien qui, sans pousser un soupir, se laissait manger le ventre par un petit renard qu'il avait dérobé, les héros de l'île aux pingoins reçoivent des piqûres profondes sans faire entendre le plus léger murmure; d'autres, au contraire, timides et sensibles, nous avertissent de leur présence par leurs cris, et donnent ainsi le signal de leur mort. Chaque descente à l'île lui enlève plus de cent citoyens; et il est à craindre, si de nouveaux renforts n'arrivent promptement, que nous ne venions bientôt fouler un désert.

La vie et les habitudes de ces oiseaux sont vraiment singulières; et si notre situation s'améliore, je prévois que nous nous plairons souvent à renouveler ici quelques-unes de ces scènes burlesques, qui ont aujourd'hui quelque chose de triste et de pénible. En effet, nos camarades nous attendent sur le rivage, et la mauvaise nourriture que nous leur apportons est dévorée par des hommes acca-

blés de fatigues, et condamnés peut-être à être bientôt privés de cette faible ressource *.

* Les pingoins ne passent que trois ou quatre mois sur terre; le reste de l'année ils sont à la mer; et quelques jours avant notre départ de l'île, il n'y en avait pas un dans le pays.

LETTRE CLVII.

De la Baie-des-Français (îles Malouines).

Bougainville essaya vainement de former un établissement dans cet archipel *. La nature du sol, qui est composé de couches de tourbe formées par les accumulations des plantes dans des mares d'eau douce, a refusé la vie aux grands végétaux qu'on y avait transplantés du cap Horn et de la terre des Patagons. Plusieurs graminées poussent à travers le gazon et les broussailles, et nous avons trouvé par-ci par-là quelques fraises d'un goût exquis. Mais un fruit délicieux, assez répandu dans cette île, est une espèce de graminée aussi petite qu'un pepin de cerise, légèrement colorée, et répandant une odeur suave. Dans les premiers temps de notre séjour ici, nous nous sommes beaucoup occupés d'en cueillir; mais comme un seul homme, dans une journée, ne pouvait en ramasser que quatre ou cinq poignées, tu te doutes

* Il ne reste aujourd'hui de cet établissement que huit ou neuf débris de bâtisses, et deux fours, dont un encore en bon état, et haut de plus de six pieds.

bien qu'il ne nous a pas été d'un grand secours. Notre Commissaire, toujours aux recherches des choses qui pouvaient être utiles à l'équipage, a tenté d'en faire du vin, et il a eu le bonheur de réussir. La tige et les feuilles de ce fruit donnent un thé agréable, dont nous nous serions bien réjouis si nous avions eu du sucre à notre disposition.

Je t'ai parlé de la chasse aux pingoins, et j'ai regardé avec raison ces courses comme un amusement. Quoique les phoques nous donnassent un peu plus de peine, nous en venions cependant bientôt à bout, et je ne puis te dire aujourd'hui combien nous en avons immolé.

La chasse la plus difficile, et, sans contredit, la plus utile à la colonie, était celle aux chevaux, qui, vers la fin de notre relâche, étaient devenus tellement sauvages, que probablement cette ressource nous aurait bientôt manqué. C'est ici que je devrais prodiguer les épithètes de *courageux, patiens, infatigables,* au maître-canonnier dont je t'ai déjà parlé, et au matelot Oriés, convict échappé du port Jackson. Jamais on n'a rendu de plus signalés services, jamais on n'aurait osé tant espérer de deux hommes seuls. Au loin, dans l'intérieur, à travers les lagunes et les étangs, ils ont souvent abattu deux ou trois de ces superbes animaux; ils sont venus au camp demander des secours et sont repartis

sans prendre le moindre repos. Il n'est pas exagéré de dire qu'à eux seuls ils ont nourri l'équipage.... J'accours vers une anse peu éloignée; une énorme baleine vient de s'échouer entre deux rochers, tandis que deux baleineaux, nageant autour d'elle, semblent faire des efforts pour la dégager. Sa queue frappe les flots avec violence, et nous espérons la prendre.... Nous lui avons tiré au-moins cinquante coups de fusil sur la tête, mais elle ne paraissait pas les sentir; cependant, comme nous ne désirons pas qu'elle nous échappe, un de nos plus braves marins, Barthe de Bordeaux, s'arme d'une hâche, escalade un des rochers voisins de la baleine, grimpe sur son dos, et lui fait un énorme sabord où il enfonce un grapin amarré à terre par un filin fort gros. En vain le monstre pousse dans l'air des jets énormes d'eau; en vain appelons-nous Barthe de nos cris; il achève sa courageuse opération, et revient à terre au bruit de nos applaudissemens.

La marée monte; et malgré les souffrances que doit avoir éprouvées la baleine, et malgré le filin que nous avions attaché à un rocher, elle brise tout et s'échappe;... quelques heures après elle revient, et meurt à peu de distance du lieu où elle s'était d'abord échouée.

Mais les ressources commencent à diminuer, et l'avenir se présente à nos yeux d'une manière

désespérante. M. Duperrey, dont mes éloges ne payeraient que faiblement la conduite courageuse, propose au Commandant de faire ponter la chaloupe et de partir pour aller chercher des secours étrangers. La proposition est agréée, et les maîtres chapentiers se mettent à l'ouvrage. Les nôtres sont laborieux et expérimentés; nous nous reposons sur eux de la solidité de l'embarcation et du zèle qu'ils mettront à la terminer. Bérard et quatre matelots doivent accompagner mon ami; nous faisons des vœux pour que ce voyage soit utile à tous, et que nos modernes Argonautes réussissent pleinement dans leur courageuse entreprise.

Je leur donnerai des lettres pour toi; t'arriveront-elles?...

Adieu, mon cher Battle.

LETTRE CLVIII.

Baie des Français (Iles Malouines).

QUELQUES-UNS de nos hommes sont malades, mon ami, et il est surprenant qu'il n'y en ait pas davantage sur les cadres.

Je serais bien ingrat si j'achevais ma relation sans payer à M. Lamarche, notre lieutenant en pied, le juste tribut d'éloges qu'il mérite. Tu le sais déjà, je ne suis pas prodigue de complimens, et je n'ai pas une bien grande confiance en ces éternels *louangeurs*, dont les récits ne sont souvent qu'un panégyrique de l'univers. Quand je dis que quelqu'un a bien fait, c'est que je le crois, c'est que j'en suis persuadé; et si de pareils éloges sont plus agréables à ceux qui s'en sont rendus dignes, il en résulte que mes observations contraires portent aussi davantage.

Ne t'ai-je pas dit que notre Commandant avait manœuvré avec beaucoup de précision dans la baie du *Bon-Succès* et dans le détroit de *Lemaire?* oui, je te l'ai dit; aujourd'hui c'est avec le même plaisir que je t'apprends que M. Lamarche a mis

en usage, dès l'instant même de notre naufrage, les ressources qu'il a trouvées dans ses études et dans sa longue expérience. Quoique malade, il a présidé à toutes les entreprises qu'on a faites pour redresser le navire, il a guidé les bras, il a créé des ressources; et ici, comme dans toute la durée de la campagne, il nous a prouvé que la science était aussi l'appanage des meilleurs officiers de la marine, et que ses longs voyages ne l'avaient pas empêché d'approfondir d'autres études que celle dont il avait fait sa principale occupation.

Quant aux docteurs Quoi et Gaimard, et au botaniste Gaudichaud, les riches collections qu'ils apportent, et qui ne sont cependant qu'un échantillon de ce qu'a fait perdre notre naufrage, parleront mieux que tout ce que je pourrais en dire. Je sais, par expérience, ce qu'ils ont souffert dans leurs courses périlleuses.

Saisissons la même occasion pour dire que jamais on n'a montré plus de zèle et de vrai mérite que M. Duperrey, dans toutes les expéditions dont il a été chargé, et que l'exactitude minutieuse de ses cartes est une preuve incontestable des services qu'il doit avoir rendus dans des voyages ultérieurs *.

* M. Duperrey commande en ce moment une expédition autour du Monde : cela suffit pour justifier mes éloges.

Que te dirai-je de nos aspirans, de leur gaîté imperturbable, de leur zèle à toute épreuve, de leur courage, de leurs talens? Il n'en est aucun qui n'ait été chargé de quelque expédition particulière; il n'en est aucun qu'on ait regretté d'avoir choisi. Ici, et au moment du naufrage, ils ont en quelque sorte redoublé d'activité, et je ne saurais te dire ce qu'ils ont eu à souffrir dans les corvées confiées à leur sagesse.

Il est encore cinq jeunes gens qui ont des droits particuliers à mes justes éloges, et dont je me reprocherais de ne pas parler. Ce sont MM. Taunay, Jeanneret, Paquet, Fleury et Dubos. En qualité de volontaires, les quatre derniers ont rempli, pendant les deux tiers du voyage, le rôle de matelot, et dans cette longue campagne, ils ont acquis les connaissances nécessaires aux aspirans de première classe *. Quant à M. Taunay, dont les forces physiques ne répondaient pas à la bonne volonté, il a mis à profit ses momens de loisir, et a enrichi les cartons du Commandant, d'une foule de croquis spirituels qui promettent un successeur au peintre célèbre dont il porte le nom.

* En arrivant en France, MM. Paquet, Fleury et Jeanneret ont été nommés aspirans; et si M. Dubos n'a pas été également récompensé, c'est qu'il a quitté la marine militaire pour entrer dans la marine marchande.

Cette lettre semble donner un démenti à la promesse que je t'ai faite de ne pas trop prodiguer la louange, et tu penses déjà que, docile à suivre les règles tracées par tous les voyageurs, je vais achever par les épithètes de *savant*, d'*intrépide*, d'*inimitable*; rassure-toi, mon ami; j'en ai assez dit pour publier les services de mes camarades; je n'ajouterai plus rien, afin d'épargner leur modestie. Adieu.

LETTRE CLIX.

Baie des Français (Iles Malouines).

Jusqu'a présent, occupés des soins importans de pourvoir à notre nourriture, nous n'avons pas donné beaucoup d'attention aux effets et aux objets de curiosité que nous avons sauvés du naufrage. Aujourd'hui trois chevaux ont été tués à peu de distance du camp, les fragmens en sont déjà à la cambuse; personne ne va à bord de la corvette qui s'ensable petit-à-petit, et que la hauteur de la mer roule avec violence, et chacun de nous étale ses richesses ou plutôt déplore ses pertes.

Le camp a l'air d'un bazar. Des échanges ont lieu, des affaires sont traitées en vrais marchands. Celui-ci donne une chemise pour des coquillages; celui-là offre une idole de bois pour une cigarre; un autre troque une peau de veau marin contre un morceau de savon: c'est une véritable foire.

Pour moi, de toutes les richesses que j'avais recueillies, à-peine deux petits caissons en sont-ils remplis.

J'avais deux têtes de Zélandais embaumées ; je les ai sauvées, ainsi que des armes et des manteaux de ces pays *; et j'ai trouvé aussi dans ces deux mêmes caissons, et apportés de la terre des Papous:

Une *bulle*, qui peut être mise en tête de ce genre par l'élégance de sa forme et la régularité de ses raies ;

Un *strombe* extrêmement remarquable par la belle couleur dont sa bouche est ornée, et par son analogie avec un *strombe* fossille que l'on trouve en Italie ;

Une *nasse*, qu'un nombre considérable de tubercules dont elle est entourée doit faire placer au premier rang par sa singularité ;

Deux *buccins* d'une élégance rare, dont un à bouche rose ;

Trois espèces d'olives de Timor, dont une mérite, par ses belles couleurs, une attention toute particulière;

Deux espèces de porcelaines des Mariannes : l'une

* Ces curiosités m'ont été volées à Rio-Janeiro, par un Espagnol appelé Cogoï. Notre Consul n'a pas eu assez de pouvoir pour me les faire restituer; mais le premier ministre du Roi, Thomas Antonio, m'en a fait généreusement payer la somme qu'on en avait donnée au voleur. C'est le Roi qui a ordonné ce remboursement, et S. A. la Princesse Royale avait daigné, quelques jours avant, m'en prévenir elle-même.

très-jolie par sa blancheur, et tout-à-fait extraordinaire par sa forme ronde et ressemblant à un grelon. L'autre est remarquable par sa belle couleur noire;

Une *mactre*, dont l'un des côtés est baillant et doit former également une espèce nouvelle. Cette coquille était libre, et l'animal qu'elle renfermait était vivant, ce qui prouve que ce n'est point à un accident qu'on doit attribuer cette singulière ouverture *.

Fier encore d'avoir ces riches échantillons, je commençais à les enfermer avec soin, lorsqu'une voix, que nous prîmes, malgré sa rudesse, pour celle d'un ange, s'écria : *Navire! navire! à l'entrée de la rade!* ..... Aussitôt tout est empaqueté au hasard. Les infirmes se soulèvent avec effort, les blessés se traînent péniblement sur leurs jambes malades; ceux-ci accourent au rivage, ceux-là

* J'ai appris à Paris, qu'un riche Anglais en possédait un exemplaire tout pareil, qu'il a payé 100 guinées.

Enfin, quelques autres espèces précieuses, dont les détails seraient trop longs à donner ici, mais que les amateurs pourront examiner chez mon ami Duclos, à qui j'ai été assez heureux de les offrir.

M. Duclos possède, dans ce genre d'histoire naturelle, la plus riche et la plus belle collection qui existe peut-être en Europe. Elle est classée systématiquement, et chaque carton sur lequel les coquilles se trouvent posées, porte, non-seulement leur nom, mais encore celui de tous les auteurs qui les ont décrites.

gravissent les dûnes de sable qui avoisinent le camp : on hisse un pavillon au haut d'un mât, tandis que les plus agiles vont chercher le Commandant qui, faible depuis quelques jours, était allé faire une petite promenade. Il arrive ; un canon est chargé, il part..... Que son bruit est faible ! on en tire un second qu'on bourre avec force, et nous avons l'espoir d'être entendus.

Cependant un canot est mis à la mer ; dans un instant il est lancé ; on y jette quelques légères provisions ; les plus robustes des matelots le manœuvrent, commandés par M. Fabré, qui largue toutes les voiles et fait encore jouer l'aviron. Nous ne craignons pas qu'il reste en route, et quand même le navire serait bien au large, nous sommes sûrs que M. Fabré ne rétrogradera que lorsque tout espoir sera perdu.

Le navire a disparu..... Oh ! pourquoi n'avons-nous pas placé de pavillon à l'entrée de la rade ? pourquoi n'y a-t-on pas envoyé un poste ?... Point de regrets ; la voile libératrice paraît de nouveau, et notre canot va l'atteindre. Les voilà près l'un de l'autre : le cœur nous bat, nos yeux se fatiguent à suivre leurs mouvemens..... L'étranger cargue ses voiles..... Fabré l'a atteint, nous sommes sauvés..... Dieu ! nous te rendons grâces.

Que de conjectures ne faisons-nous pas avant qu'ils entrent! Qu'ils sont lents à arriver!... Enfin nous pouvons leur parler.

Ce navire est une goëlette appartenant à un Capitaine américain appelé *Horn*, qui est dans une île voisine, occupé de la pêche des phoques, avec un bâtiment de quatre à cinq cents tonneaux. Le patron qui nous donne ces détails ne peut pas encore s'engager avec nous; mais il prie notre Commandant de lui donner un officier qui partira avec lui et qui s'entendra avec son Capitaine. M. Dubaud est nommé; et quelque pénible et fatigant que doive être ce voyage, il reçoit avec joie l'ordre qui lui est donné, et il part. Il a des instructions écrites; il parle fort bien l'anglais; il a de l'esprit; il va plaider la cause du malheur, il réussira.

C'est maintenant que la chasse va être pour nous une occupation agréable. Nous ne ménageons plus la poudre; nous sommes riches : un navire est là, et nous n'avons plus à trembler sur le sort de nos amis qui allaient tenter un trajet si périlleux.

Partage notre joie, mon ami; nous sommes d'une gaîté folle. Nous allons sur les rescifs chercher quelques huîtres, malheureusement remplies de trop

de perles, et nous abandonnons les sinistres préparatifs commencés pour passer l'hiver dans cet affreux séjour. Encore quelques jours, et nous l'abandonnons.....

En voilà déjà six que nous attendons Dubaud, et il ne paraît pas! Si lui-même avait fait naufrage! si..... Une voile paraît à l'entrée de la rade; notre grand canot vole chercher des nouvelles : ce n'est pas le navire que nous attendons. Celui-ci, battu par la tempête au cap Horn, et contraint de rétrograder à cause d'une voie d'eau qu'il était urgent de boucher, est venu chercher un refuge aux Malouines. Le Capitaine a des formes aimables; ses passagers s'estiment heureux de nous avoir rencontrés : nous envoyons nos ouvriers à leur bord, les avaries sont réparées; à l'arrivée de notre ami Dubaud nous allons partir.

Il est bien singulier ce sentiment indéfinissable qui nous porte à regretter un pays où nous avons éprouvé des malheurs. Cette pauvre *Uranie,* couchée sur les roches, nous attendrit; ces débris de notre corvette que nous laissons disséminés sur la plage; ces belles oies, veuves aujourd'hui de tant de compagnes; ces canards, ces plongeons, ces phoques, et même ces pingoins que nous avons si cruellement traités; nous allons nous séparer de tout cela, si-non avec peine, du-moins avec une

sorte d'attendrissement. Ah! consolons-nous vîte; nous allons revoir une mère, une famille, des amis, une patrie.

Voilà notre ami Dubaud, sa mission est remplie, et remplie avec talent et courage; mais il a fait inutilement un voyage pénible : nous dédommageons de ses frais le capitaine Horn, et nous partons avec le navire américain. C'est à *Monte-Video* qu'il s'engage aujourd'hui à nous conduire. Naguères nous étions très-contens de lui, maintenant il a déjà perdu de notre amitié et de notre considération; il profite de nos désastres : nous lui achetons sa corvette; nous sommes chez nous.

Le 27 avril, le vent est favorable, nous mettons sous voile; nous passons, en la saluant, à côté de la roche fatale; et après deux mois et demi d'un séjour si pénible sur cette terre déserte, nous faisons route vers Monte-Video.....

Dans la rivière, nous recevons les rafales épouvantables de ce vent impétueux qu'on appelle ici *Pampero*, parce qu'il vient du côté des *Pampas*, plaines immenses qui avoisinent *Buénos-Ayres*. Nous louvoyons deux jours dans cette rivière, aussi large que la plupart des nôtres sont longues, et nous découvrons enfin les terres basses et le pic assez élevé qui avoisine Monte-Video, sur lequel on a bâti un fort assez régulier. Le clocher de la ville

se dessine à peu de distance de nous; nous comptons les navires de la rade; nous nous serrons la main à la vue du pavillon de notre patrie, qui flotte sur quelques mâts, et nous mouillons enfin auprès d'eux, à six heures du soir, heureux des jouissances du moment et des souffrances passées.

LETTRE CLX.

De Monte-Vidéo.

Que nous sommes à notre aise ! que le coup-d'œil dont nous jouissons nous plaît et nous anime ! de quel contraste heureux sommes-nous frappés ! Naguères, au milieu d'une solitude affreuse, en proie aux angoisses d'un avenir incertain, tourmentés par le souvenir de tant d'efforts infructueux, d'un zèle si constant, et couronné par un si triste désastre, nous n'osions pas espérer un retour si prompt, des récompenses si peu éloignées.....

Aujourd'hui tout nous sourit. Nous parlons de notre vieux pays à des cœurs qui nous entendent ; des détails qui nous remplissent d'un noble orgueil nous arrivent de toutes parts. Une constitution sacrée, des troubles appaisés, des fautes oubliées, des proscrits rappelés, des méchans livrés à la vindicte publique, le bandeau de l'erreur déchiré, de gothiques préjugés abolis, tout nous rassure, tout nous invite à nous rapprocher de notre sol ennobli ; et après une absence si longue et si douloureuse, nous reprenons une nouvelle existence.

Tu vois que, quoiqu'éloignés de notre patrie de près de trois mille lieues, nous en recevons aisément des nouvelles, et tu vois aussi que la vérité franchit les mers, et pénètre jusqu'aux pays les plus reculés.

Nous descendons à terre; et dans les visites que nous faisons au brave général *Letor*[1], commandant de la place, et à l'Amiral, chef de la province, nous acquérons la certitude qu'on nous verra avec plaisir.

Le général Brayer, dont l'Europe et l'Amérique ont connu la bravoure et les nobles sentimens, est ici; il regrette une patrie..... sa patrie le rappellera[2].

La ville est petite, mais propre; les rues sont tirées au cordeau, et courent toutes Nord et Sud, Est et Ouest. Une grande solennité appelle les fidèles à l'église; nous y allons. Quel bruit! quel mouvement! Toutes les femmes, armées d'éventails, les agitent avec élégance et coquetterie de mille manières différentes. On m'assure que ce sont autant de rendez-vous qu'elles adressent à leurs amans, et que ces évolutions et ces passes légères sont des réponses aux missives amoureuses. Elles justifient bien l'empressement des jeunes gens. Il

[1] Je ne suis pas bien sûr de l'orthographe de son nom.

[2] Le général Brayer est actuellement à Paris.

est difficile de trouver une réunion de plus jolies personnes.

Le commerce est nul à Monte-Video, et plusieurs armateurs français, arrivés depuis peu, ont été forcés de vendre jusqu'à leurs navires pour payer les frais du voyage et des douanes.

Notre relâche sera courte; et quoiqu'affamés de repos, nous partirons avec plaisir, puisque nous nous rapprochons de notre patrie.

Rien n'est triste comme les environs de la ville. A-peine deux ou trois arbres se voient-ils dans une plaine de plus de six lieues de diamètre. Un navire part demain pour Londres; je ferme mon paquet, et je te l'adresse. Adieu.

LETTRE CLXI.

De Monte-Video.

Tu as lu vingt fois de ces relations étonnantes de courses merveilleuses exécutées au milieu des déserts de l'Arabie, ou parmi les peuplades sauvages de l'Afrique, par des hommes audacieux, fuyant l'esclavage ou la mort. Ici, ces relations n'offrent rien d'extraordinaire. Tous les jours, les indigènes de ces contrées, que nous désignons sous le nom de *Gaouchos*, affrontent avec le plus grand succès des dangers aussi imminens, achèvent des voyages aussi miraculeux.

A l'aide de son expérience, un *Gaouch* intrépide, monté sur un coursier dompté par lui, se jette au hasard dans des plaines immenses.... Il s'éloigne, et bientôt des forêts profondes se présentent à ses yeux; il y pénètre, les parcourt dans tous les sens, et à une époque indiquée, il va aboutir au point précis qu'on lui a désigné. Qu'a-t-il à redouter? Il a son lacet. Que peut-il craindre? Ses bottes cachent deux couteaux tranchans. Sous son lourd manteau, appelé *poncho*, fabriqué dans le pays, et la tête couverte de son grand chapeau à

larges bords, il défie les élémens coalisés. Éprouve-t-il les atteintes de la faim, son instinct le guide aux lieux où des racines nutritives et des fruits sauvages le mettront à l'abri du besoin. La soif se fait-elle sentir? A un signal connu, le cheval part au galop et guide son maître jusqu'à une source éloignée; un ennemi se présente, cet ennemi est vaincu. On a vu deux *Gaouchos*, l'un partant du Brésil, l'autre de Monte-Video, après s'être donné rendez-vous *à cent lieues, dans l'intérieur d'une forêt, du côté de l'Est ou de l'Ouest du point du départ*, se retrouver au lieu marqué, en ne se guidant que sur le soleil.

Et ces forêts, cependant, mon cher Battle, sont celles de l'Amérique, sont celles du Brésil. Il est impossible à l'homme de les traverser sans faire des millions de détours qui l'éloignent toujours de sa route (*). Des étangs, des marais, des lianes serrées, sont les obstacles les plus difficiles à vaincre, et jusqu'à présent, quelques Paulistes seulement ont osé, comme les *Gaouchos*, dont ils ont presque le costume et les mœurs, se hasarder dans ces vastes déserts, que rendent plus redoutables encore les serpens et les bêtes féroces qui les peuplent.

* J'ai vu cette année, à la grande exposition des tableaux, une eau-forte d'une forêt vierge du Brésil, dessinée par M. le Comte de Clarac, qui donne l'idée la plus exacte du pays. Il fallait le talent de l'auteur pour représenter ce pays avec tant de vérité.

Tu croirais peut-être, mon ami, que ces hommes étonnans dont je te parle possèdent une physionomie guerrière et des formes athlétiques; tu te tromperais étrangement. Rien chez cette classe d'individus n'annonce leur force et leur courage. L'habitude du cheval leur a arqué les jambes; leur corps est sec, mais musclé; leurs bras sont velus comme leur poitrine; leur teint est basané; et presque tous ont un caractère de figure à-peu-près semblable. Sensibles au froid, ils bravent les plus fortes chaleurs, sans paraître éprouver la plus petite incommodité. Ils n'aiment point les villes, ils fuient la société des hommes. Leur demeure est le désert. Plus il est sauvage, plus il plaît à leur cœur indépendant. Le seul réduit où ils se reposent est un *rancho* [1]; la terre leur sert de lit; une carcasse de cheval ou de bœuf est leur oreiller; ils s'endorment, et leur redoutable lacet ne quitte pas leurs mains; c'est leur arme, c'est leur vie; car quelqu'audacieux que soit un *Gaouch*, ce n'est jamais qu'un homme; avec son lacet, c'est un être surnaturel [2].

[1] Cabane couverte de chaume.

[2] Tous les historiens s'accordent à dire que les *Gaouchos*, en passant au grand galop à côté des retranchemens que firent les Espagnols lors de la conquête de leur pays, enlevaient les sentinelles avec leur lacet. Aujourd'hui ce fait ne me surprend pas le moins du monde : c'est que je les ai vus.

LETTRE CLXII.

De Monte-Video.

Je ne t'ai parlé jusqu'à présent des *Gaouchos*, que pour te faire connaître leur sobriété, leur instinct et leur adresse; apprends en-même-temps leur courage et les *douces* occupations de ces hommes extraordinaires.

Les déserts qu'ils habitent sont peuplés de bêtes féroces, parmi lesquelles le tigre occupe le premier rang. Sais-tu quel est le plus redoutable ennemi du tigre? Le *Gaouch*. Sais-tu avec quoi il le terrasse? Avec son lacet.

Dès sa jeunesse, le *Gaouch* ne rêve qu'indépendance, activité. Son plus doux exercice est le cheval, et il met sa gloire à le dompter. Les plaines qu'il parcourt sont peuplées d'une quantité innombrable de chevaux et de mulets sauvages. Avec son arme favorite, le père donne à son fils des leçons d'adresse et d'intrépidité. Monté sur son docile coursier, il se précipite sur un troupeau de chevaux; le lacet est lancé : en voilà un de pris; et tandis que les autres s'éloignent au galop, l'animal

arrêté se débat et tourne pour ressaisir sa liberté, perdue pour jamais. Le *Gaouch* est déjà à terre, fait tournoyer un second lacet qui sert de renfort au premier, le jette avec adresse entre les jambes du prisonnier, qui tombe et porte son vainqueur. Sans étriers, sans frein, avec ses seuls éperons et ses commandemens, le *Gaouch* maîtrise l'impatient animal, qui, de son pied, frappe la terre, et part comme un éclair. Bientôt il s'arrête; indigné de son fardeau, il se cabre, il se roule, et le *Gaouch* se roule avec lui. Trompé dans son espoir, il se relève avec fierté, repart de nouveau, et, furieux, il sent toujours l'impitoyable éperon. Il s'arrête encore, cherche un danger pour effrayer son adversaire; il s'y précipite, les rochers sont foulés, les précipices franchis, les fleuves traversés. Enfin, accablé de lassitude, il tombe et se soumet au frein. Mais ce n'est pas tout que l'animal, désormais docile, transporte son maître d'un pays à un autre; il faut encore qu'il brave avec lui les mêmes dangers, il faut qu'il le seconde dans ses attaques téméraires.

A l'aspect du tigre, presque tous les animaux prennent la fuite, et le cheval surtout est un de ceux à qui il inspire le plus de frayeur. Ici on l'exerce à le regarder en face, et à ne fuir qu'à un signal convenu.

Le *Gaouch* part sans vivres, sans la moindre provision; il a devant lui des plaines immenses, des terres stériles ne produisant que quelques tiges, utiles seulement à la nourriture des bestiaux. La faim se fait-elle sentir? Il cherche et trouve bientôt des troupeaux innombrables de chevaux sauvages; il s'empare d'un de ces animaux, il l'arrête, le couche, lui enlève, à l'aide de son couteau, un morceau de chair, et le rend ensuite à la liberté. Une source appaise sa soif, et le voilà bientôt à la recherche des bêtes féroces. Il les appelle à grands cris; il précipite son cheval vers le monstre qui doit lui servir de victime.... Le *rauquement* du tigre se fait entendre; il est là, et un terrible combat s'engage. Ce n'est plus la force qui va vaincre, c'est l'adresse qui l'emportera; le *Gaouch* agite son lacet; il parle, il crie, il s'agite. Presque ventre à terre, le redoutable tigre est étonné de voir un être qui l'attend, qui le provoque; il roule une prunelle furieuse, il ouvre une gueule dégoûtante du sang de ses dernières victimes, et indigné, il cherche de l'œil la place sur laquelle il va s'élancer. Vois-tu le *Gaouch*, maintenant tranquille, posé, prudent, gouverner du pied son coursier étonné, mais docile; il le fait reculer, sans cesser de faire face à l'ennemi, qui le suit pas à pas et attend un faux mouvement. Le *Gaouch* le sait; il

fait cabrer son cheval; le tigre se précipite, il est pris; et s'élançant de toute la vigueur de ses jarrêts, le coursier traîne après lui la bête féroce. Le *Gaouch* se retourne par intervalles, et si son lacet n'a serré que le col, il en dispose un second qui presse bientôt les jambes; il est vainqueur. Il descend, s'arme des deux couteaux que renferment ses bottes *, et la victime expire. Sa journée est gagnée, il retourne à Monte-Video, il vend la peau de l'animal qu'il vient de tuer, caresse son cheval, et court appeler de nouveaux dangers.

Tu te doutes bien que quelle que soit l'adresse de ces hommes étonnans, avec un ennemi comme le tigre, dont les bonds inégaux trompent parfois le redoutable lacet, on est souvent contraint de livrer un nouveau genre de combat, plus périlleux encore que le premier. Dans ce cas-ci, le cheval joue le principal rôle, quoique ce soit l'homme qui attaque. Dès que le tigre est manqué, ce qui, je puis te l'assurer, arrive très-rarement, le *Gaouch* s'arme de ses deux couteaux et se défend avec courage. Le cheval voit le danger de son maître; et au lieu de fuir, il présente toujours son poitrail à

* Les bottes du Gaouch sont faites avec la peau retournée d'une jambe de cheval. Cette peau ne couvre pas les doigts du pied, qui sont toujours libres. Le Gaouch ne s'appuie sur son petit étrier qu'avec l'orteil. Les éperons sont énormes.

l'ennemi. Il devine que s'il se retourne, il n'aura pas de défenseur. Son sang coule, mais son courage ne se dément pas une minute; il sait aussi que son maître ne l'abandonnera pas. Si le tigre, épuisé de fatigue, donne un instant de répit au cavalier, c'en est fait de lui, le lacet, attaché toujours à la selle du cheval, est ressaisi, et il est presque sans exemple que le *Gaouch* ait manqué deux fois son coup.

Que de peines, dis-moi, ne faut-il pas avoir prises pour accoutumer ces chevaux à cet étonnant exercice! Que de périls ne brave-t-il pas, celui qui, le premier, se présente au combat avec un animal encore novice!

La vie, l'activité et le courage des *Gaouchos* doivent paraître fabuleux à ceux qui ne les connaissent pas, puisque ceux qui ont vécu avec eux n'y croyent qu'à peine. Je ne sais, mais la présence d'un de ces hommes fait naître en moi une sorte de vénération que je ne puis définir. J'ai fait une course avec un des plus intrépides chasseurs de ces contrées; nous n'avons trouvé que des mules sauvages; il me priait souvent de lui désigner celle que je voulais qu'il laçât, et quoique je choisisse toujours la plus petite, cachée au milieu du troupeau, je ne la lui ai pas vu manquer une seule fois.

Ce *Gaouch* avait une taille de quatre pieds onze pouces, et sa physionomie, maigre, ou plutôt

décharnée, ne prenait un peu de caractère que lorsqu'il était agité par quelque sentiment violent; et je lui ai vu tuer son cheval à l'occasion d'un jeu auquel s'exercent souvent les Gaouches, et où il fut vaincu par un jeune homme de quatorze ans.

En sortant de Monte-Video par la porte qui conduit au cimetière, on trouve un terrain aride, coupé par de petits chemins tortueux et montans, qui conduisent à une espèce de faubourg distant d'une demi-lieue de la ville. L'autre jour j'y vis plusieurs *Gaouchos* réunis, parmi lesquels je reconnus celui avec lequel j'avais fait quelques courses. Ils s'exerçaient à des jeux difficiles que je vais te faire connaître.

Montés à poil sur de rapides coursiers, les jouteurs posaient à terre, sur un petit monticule haut d'un demi-pied, une quadruple d'Espagne. En passant au grand galop, il fallait que le cavalier ramassât la pièce d'or sans faire tomber un tuyau sur lequel elle reposait. Sur une douzaine de parieurs, il n'y en eut que deux qui enlevèrent la pièce à diverses reprises, et sans faire mouvoir seulement le petit tuyau. Mais de ces deux, le plus jeune se montra le plus adroit, et gagna une forte somme d'argent. Indigné qu'un enfant l'emportât sur lui, le *Gaouch* dont je t'ai parlé commença à se fâcher contre le vainqueur qui sem-

blait l'insulter par son flegme et son sourire malin; ensuite il porta sa colère contre lui-même; enfin il gourmanda fortement son cheval, qu'il tua un instant après d'un coup de couteau.

L'autre jeu auquel ils s'exercèrent quelques instans après est plus merveilleux encore, et effrayant surtout par les dangers qu'il présente. Écoute :

Dans un chemin droit et sec, un *Gaouch*, sans frein et sans étriers, lance son cheval qui part comme l'éclair. Au plus fort de sa course, un autre *Gaouch*, placé sur son passage, et armé d'une corde de huit ou neuf pieds de longueur, aux deux extrémités de laquelle sont fixées deux boules de fer, la jette entre les jambes du cheval, qui, embarrassé, s'abat d'une manière épouvantable. L'adresse du cavalier consiste à tomber debout à quelques pas de la tête du coursier renversé. Le prix est donné à celui qui n'a pas recours à ses mains pour se retenir.

Je l'avoue, il faut avoir un cœur de bronze pour s'exercer à de pareils jeux, puisque moi, simple spectateur, je n'y assistais qu'avec une frayeur extrême. Ici le *Gaouch* qui avait tué son cheval l'emporta sur ses camarades, et le petit jeune homme qui lui avait enlevé le premier prix lui disputa encore celui-ci à diverses reprises. On m'assure que déjà il a lutté plusieurs fois avec

succès contre d'énormes tigres, et que, malgré de grandes richesses que lui a laissées son père, il n'aime que les plaines désertes, il ne se plaît que dans des courses difficiles et en présence des bêtes féroces.

Cette corde et ces boules dont je t'ai parlé sont employées encore avec avantage contre les tigres; et l'on voit même quelques *Gaouchos* les préférer aux redoutables lacets.

Nous partons demain, et nous quittons ce pays sans regrets, mais enchantés de le connaître.

. . . . . .

La traversée jusqu'à Rio-Janeiro a été bien pénible; nous avons démâté de notre beaupré, et nous sommes entrés dans la rade de Rio dans un état vraiment déplorable.

Adieu, mon ami; quoique j'aie commencé cette lettre à Monte-Video, tu la recevras datée d'ici, et j'arriverai peu de jours après elle : quel bonheur!

LETTRE CLXIII.

De Rio-Janeiro.

Je vois un pays nouveau, mon cher Battle. Ce n'est plus le Brésil de 1817, c'est le Brésil de 1820 que je retrouve en Amérique. Tous ces hommes qui s'agitent dans les rues sont des Brésiliens; tous ces cultivateurs qui défrichent les terres et leur demandent des richesses sont encore des Brésiliens; tous ces soldats généreux qui luttent déjà contre les fatigues, qui s'exercent aux combats, et qui rougissent d'obéir à un Anglais, ce sont toujours des Brésiliens. Est-ce qu'ils ont pressenti leur indépendance, ou bien ne sont-ce plus les mêmes hommes?...

J'ai des amis à Rio; vîte, allons les consulter: Oh! qu'un pays comme celui-ci a de droits aux vœux de prospérité qu'on fait pour lui!

Où est le Roi? — A Saint-Christophe. — Qu'y fait-il? — Entouré d'hommes puissans, il les écoute, les étudie, et place au gouvernement des affaires ceux qui ont le plus de droits à sa confiance. Il veut, il demande le bonheur de ses sujets. Que

demandent-ils à leur tour? — Une constitution? S'il la promet, il saura la maintenir.

Où est le prince royal? — Auprès de son père. Son noble cœur médite de grands projets, sa tête active les raisonne, son jeune frère écoute ses leçons.... Il sait déjà qu'un fils de Roi ne doit pas savoir seulement qu'il est fils de Roi.

Où est la princesse Léopoldine? — Dans ses appartemens. Elle étudie la nature du pays, elle ordonne des courses lointaines, elle collecte des plantes, des minéraux, des animaux curieux; elle en enrichit le cabinet de son père; et par son zèle et l'attrait qu'elle trouve aux recherches dont elle s'occupe, elle fait partager aux dames qui l'entourent son goût et son amour pour les sciences naturelles.

Les autres filles du Roi ne sont plus enfans, et elles voyent déjà dans le bonheur de leur père le bonheur du peuple qu'il gouverne.

Dans tous les pays de la terre, si les provinces se guident sur les capitales, les capitales prennent exemple de la cour. Juge donc de la différence que j'ai remarquée entre les Brésiliens d'aujourd'hui et ceux de 1817! Est-il possible que trois ans seulement opèrent un changement si remarquable?

L'architecture des maisons nouvelles est gran-

diose et d'un bon goût. M. Grandjean, architecte français, a bâti une bourse magnifique, et un vaste amphithéâtre sur la place Sainte-Anne, où fréquemment ont lieu des courses de taureaux; mais il est à remarquer qu'en général les Portugais, différens en cela des Espagnols, n'aiment pas beaucoup ces sortes de plaisirs, achetés toujours par la mort de deux ou trois gladiateurs.

Je n'ai pas envie de te reparler des couvens: toujours le même désordre, toujours la même paresse; dans le principal, toujours le même scandale.

Je vais voir, dans leur jolie propriété, et auprès de la belle cascade de Tijuka, MM. les frères Taunay. Hélas! ils m'apprennent que le goût des arts commence à peine à se faire sentir à Rio, et que leurs peintures et leurs statues n'y sont pas appréciées: tant pis pour les Brésiliens.

Adieu, mon ami; songe qu'en lisant cette lettre, tu feras bien de te disposer à me recevoir; car nous partons sous peu de jours, grâce à la rare activité de notre Commissaire, qui presse les réparations du navire. Reçois d'avance une accolade amicale.

LETTRE CLXIV.

En vue de Cherbourg.

Eh bien! t'ai-je trompé quand je t'ai dit, il y a peu de temps, que j'arrivais, que j'étais là? Oui, c'est bien elle, c'est ma patrie; eh! comment ne pas la reconnaître à l'émotion que j'éprouve! Mille sentimens divers se pressent dans mon cœur, et le font battre avec violence. Une mère impatiente m'appelle de ses vœux les plus ardens; un frère chéri attend mon arrivée avec anxiété; une famille entière me tend les bras; des amis généreux accourent en foule au rivage. Hélas! ai-je encore une mère, un frère, une famille, des amis?.....

Le temps est gros, aucun de nos marins ne reconnaît la côte, et nous sommes contraints de tirer le canon d'alarme. Faire nauffrage au port est une chose horrible, et puisque nous avons échappé à des dangers cent fois plus imminens que ceux qui nous entourent, je ne crois pas que la Providence nous réserve ce coup fatal..... Nous approchons d'une chasse-marée qui va nous piloter jusqu'à Cherbourg..... Nous mouillons tout près de la ville..... Je descends..... Je touche le sol adoré... Terre des arts, salut! Salut, ô ma patrie!...

LETTRE CLXV.

De Cherbourg.

Que te dirais-je de Cherbourg? Je n'y trouve que des hommes instruits, que des dames remplies de grâce et de candeur, que des jeunes gens aimables et pleins de gaîté..... Peut-être n'ai-je pas tout vu; mais enfin, j'ai vu tout cela.

Quel bonheur! j'apprends ici des nouvelles de toute ma famille, de mes plus chers amis. Je n'ai pas à regretter une perte..... Mes souffrances sont bien payées.

VOCABULAIRES

DE QUELQUES-UNS DES PEUPLES QUE NOUS AVONS VISITÉS.

J'AI pensé avec raison que le Vocabulaire de quelques peuples sauvages ne serait pas inutile dans un ouvrage comme le mien. Le voyageur qui visite les régions lointaines n'a que trop de peine à inspirer de la confiance à des hommes presque toujours disposés à l'attaque dès qu'ils se jugent les plus forts, et le plus souvent encore empressés à le fuir quand ils se supposent les plus faibles. J'ai remarqué mille fois que le plus sûr moyen de les *apprivoiser,* était de se mêler à leurs jeux, de partager leurs exercices, et, en quelque sorte, d'adopter leur genre de vie. Dès que je répétais une de leurs grimaces, dès que j'imitais un de leurs mouvemens, je les voyais, plus jaloux de me plaire, se presser autour de moi, et me montrer de nouveaux mouvemens et de nouvelles grimaces. Leur langage surtout, si difficile à rendre avec nos sons, était la chose qu'ils

se plaisaient le plus à nous enseigner; et que de fois les avons-nous vus sauter de joie ou rire avec malignité dès que nous saisissions ou *estropions* un de leurs mots ou une de leurs phrases. La gaîté a rarement causé des malheurs : aussi MM. Gaimard, Gaudichaud, Bérard et moi sommes-nous toujours revenus de nos courses aventureuses, étonnés de notre bonheur, après avoir satisfait notre curiosité. Dès que nous voulions quelque chose, et que les Sauvages s'opposaient à ce qu'elle eût lieu, au-lieu de les menacer de notre colère, ou de les séduire par des promesses auxquelles ils sont rarement portés à ajouter foi, nous feignions d'abord de ne pas être trop affligés de leurs refus, nous dansions ou mangions avec eux; et bientôt, comme si nous étions de leur famille, tous nos désirs étaient satisfaits. C'est ainsi qu'à *Ombay* nous avons recueilli des détails très-curieux, et avons visité un village dont les habitans ont peut-être dévoré des centaines d'Européens... Mais ces avantages, quelque grands qu'ils soient pour les voyageurs, ne sont rien en comparaison de ceux que peuvent en retirer le botaniste, le zoologiste ou l'enthomologiste : un arbre, une plante, un poisson, un animal quelconque, tout est recherché par eux dans des lieux surtout où la nature n'a pas encore été interrogée; et pour que rien n'échappe à leur œil scrutateur ou

à leurs observations scientifiques, ils ont souvent besoin d'avoir recours à ceux qui connaissent par expérience ce qu'eux-mêmes cherchent à étudier. Dès-lors, comment pouvez-vous le faire avec le secours incertain des gestes : un mot seul met au courant le Sauvage; vous recueillez des détails, et vous les communiquez à vos concitoyens.

Nous avons conservé dans ces Vocabulaires, l'orthographe française. Il y a bien dans le langage des Sauvages quelques sons que nos caractères ne peuvent pas rendre exactement, mais nous y avons placé les lettres qui nous en donnaient plus approximativement l'idée. Nous avons trouvé dans les Vocabulaires des navigateurs anglais tant d'imperfections, que, même avec leur secours, nous étions souvent dans l'impossibilité de nous faire comprendre. Cela tenait probablement aussi à la différence de prononciation qui existe entre leur manière et la nôtre. *Owhyhée*, *Whahoo* et *Mowhée*, par exemple, se prononcent ici, comme en Angleterre : *Ohahi*, *Houahou* et *Mohoui*. Nous avons évité toutes les difficultés de ce genre dans nos Vocabulaires; et le seul moyen de se faire entendre est de prononcer toutes les lettres que nous avons employées.

Je ne veux pas finir ce petit article, sans prévenir le public, que c'est à la patience, au zèle et

aux soins de mon ami Gaimard que je dois la presque totalité des mots que je donne ici. Nous avons fait à-peu-près les mêmes courses, et je puis apprécier mieux que personne les péines qu'il s'est données pour arriver à cet heureux résultat. Du reste, son imperturbable gaîté, la bonté de son caractère et la variété de ses connaissances en faisaient le compagnon le plus agréable et en-même-temps le plus utile.

NOUVELLE-HOLLANDE.

A la partie Ouest de la Nouvelle-Hollande, nous avons eu si peu de rapports avec les quinze ou dix-huit Sauvages qui se sont montrés, que nous n'avons pu, malgré les témoignages de bienveillance par lesquels nous cherchions à les rassurer, apprendre que ce mot :

Ayerkadé.	Allez-vous-en.

OMBAY,

à quatre lieues de la pointe Nord de Timor.

Nez.	Imouni.
Yeux.	Inirko.
Front ou Tête.	Imocila.
Bouche.	Ibirka.
Dents.	Vessi.
Menton.	Irakata.
Cheveux.	Inibatalaga.
Peigne.	Dakara.
Oreille.	Iverlaka.
Cou.	Tameni.
Collier.	Poupou.
Poitrine.	Tercod.
Ventre.	Tékapana.
Postérieur.	Tissoukou.
Parties sexuelles de la femme.	Glessi.

Sein.	Ami.
Épaules.	Iklessimé.
Bras.	Ibarana.
Avant-bras.	Itana.
Main.	Ouïné.
Doigt.	Tétenkilëi.
Pouce,	Setenkoubassi.
Index.	Assidelaï.
Medius.	Léri.
Annulaire.	Guémala.
Petit doigt.	Attenkilessé.
Cuisse.	Itêna.
Jambe.	Iraka.
Mollet.	Ipakana.
Genou.	Icicibouka.
Pied.	Makalata.
Gros orteil.	Vakoubassi.
Deuxième.	Léri.
Troisième.	Assidélaï.
Quatrième.	Guémala.
Cinquième.	Vakilessé.
Queue.	Imbilataka.
Ruban de queue.	Preki.
Bracelet.	Bankoulou.
Ceinture du cric.	Kaboulou.
Anneau qu'ils mettent au bas de la jambe.	Léla.
Cric.	Péda.
Fusil.	Kéta.
Arc.	Mossa.
Corde de l'arc.	Gagapé.
Flêche.	Dota.
Bout de la flêche.	Pina.
Fleur qu'ils portent à la queue ou à l'oreille.	Satantoun.
Mouchoir.	Linsou.
Corbeau.	Adola.
Bouclier.	Banou.
Nom de la rivière où nous fimes de l'eau.	Ira.

Nom du village que nous visitâmes.	Bitoka.
Nom du village non visité, voisin du premier.	Madama.
Nom du Raja de Bitoka.	Sicman.
Sacré.	Pamali.
Volaille.	Ayan.
Couteau.	Pissó.

N. B. Les noms de nombres sont semblables à ceux de Timor.

NATURELS DE GUÉBÉ.

Tête.	Kouto et Koutor.
Front.	Kaliour.
Sourcils.	Bilinghi et Bilbilinghi.
Œil.	Tam et Tad.
Yeux.	Tadji.
Paupières.	Touana et Kaplour.
Cils.	Tad Kaplour.
Nez.	Kasseignor.
Bouche.	Kapiour.
Lèvres.	Kapioudjaïs.
Dents.	Kapioudji.
Langue.	Mamalo.
Menton.	Alod-Galor.
Joue.	Affoffo.
Oreille.	Kassigna.
Barbe.	Djangout.
Moustaches.	Kassohouné.
Cheveux.	Kalignouné.
Cou.	Kokor
Poitrine.	Kacnor et Katnor.

Mamelle.	Soussé.
Lait.	Soussé.
Ventre.	Siahora.
Nombril.	Figilo.
Estomac.	Naor.
Dos.	Moulor.
Postérieur.	Pipor.
Parties sexuelles de la femme.	Fid.
Mont de Vénus.	Fobioït.
Union intime des sexes.	Ohi-Ohi.
Épaule.	Vialor.
Bras.	Kamer.
Coude.	Kapchouor.
Main.	Fadlor.
Doigt.	Kakahor.
Pouce.	Kakahor-Piad.
Or.	Plaran.
Barrique.	Pipa.
Petit doigt.	Kakahor-Kali.
Ongle.	Kassiébor.
Cuisse.	Kapiar et Kaffiar.
Jambe.	Pichor.
Genou.	Kaillar Toublor.
Pied.	Ilihahor.
Talon.	Kaplouor.
Orteil.	Kahom.
Peau.	Kinot.
Pouls.	Houté.
Homme.	Gnat et Sgniat.
Femme.	Piné et Mapina.
Anthropophage.	Kron.
Jeune.	Mandjiaman.
Vieux.	Bukali.
Borgne.	Babaïap.
Aveugle.	Takapali.
Lèpre.	Matal.
Rhume.	Ohïe.
Plaie.	Jabat.
Petite-vérole.	Pare.
Chapeau.	Sarahou et Chapéou.

Mouchoir.	Touhala.
Pantalon.	Chanac.
Tunique.	Chinsoun.
Bracelet de coquille.	Babila.
Perle.	Moustika.
Couteau.	Sout.
Chaise.	Trapessa.
Bague.	Aliali.
Natte.	Dab.
Aiguille.	Liaïné.
Corde.	Gouminalada.
Épingle.	Balou.
Tête d'épingle.	Koutom.
Gouvernail.	Béguéné.
Feu.	Ap.
Fer.	Bessi.
Fumée.	Mass.
Pagaie ou rame.	Poné.
Mer.	Tassi.
Eeau douce.	Aër omissi.
Pirogue.	Arouéré.
Couteau pour fendre les cocos.	Soubéré.
Argent.	Salaka.
Roupie.	Kikitoné.
Table.	Méza.
Miroir.	Mistigué.
Rasoir.	Soutsakatal.
Scie.	Gargadi.
Banc.	Banko.
Entonnoir.	Sanaka.
Cuiller.	Saoul et Gahoul.
Bouton doré.	Kaki.
Serviette.	Amout.
Idoles de bois.	Héfi.
Peigne en bois.	Assi.
Bonjour, salut.	Tabéa.
Fumer.	Sorop.
Manger.	Tanané.
Uriner.	Pami.

Réveiller quelqu'un.	Peguigne.
Soleil.	Astouol.
Chien.	Kobbli.
Phallanger.	Doh.
Oiseau.	Mani.
Bec.	Kapiou.
Œil.	Inéta.
Tête.	Kouto.
Aîle.	Balmo.
Patte.	Kalahou.
Ongle.	Kassiébahou.
Queue.	Sepigo.
Plume.	Plouko.
Caroncule d'une espèce de Tourterelle.	Kognio.
Œuf d'oiseau.	Mané.
Œuf de la poule noire.	Bléviné lesso.
Nid.	Penou.
Cassican.	Oukouakou.
Épervier à ventre blanc.	Ouapinébat.
Tourterelle à caroncule noire	Ouapiné.
Hirondelle de mer.	Sapané.
Corbeau.	Samalahī.
Martin pêcheur.	Salba.
Calar de Waigiou.	Massouahou et Baro.
Autre Calar.	Massouahou.
Ara noir (Perroquet à trompe.	Mani Falkoumé.
Perruche de Timor.	Saklik.
Cacatoës.	Akia.
Perroquet Papou.	Ambilio.
Grand Perroquet de la Nouvelle-Guinée.	Alian-Ha.
Lori tricolor.	Lori.
Petite poule noire.	Blériné.
Pigeon de Ravvack.	Bioutiné.
Pigeon couronné de Banda.	Manébi.
Pluvier.	Sikiakel.
Corlieu*.	Sikiakel.

* Les Naturels de Guébé assurent, contre toute vraisemblance,

Orabier blan de Boni.	Siahou.
Fou brun.	Mani Galegalet.
Petite hirondelle de Ravvack.	Bleffé.
Petit oiseau gris-blanc.	Kalabissan.
Petit oiseau gris-blanc de Risang.	Kalibassan.
Tortue de rivière.	Féhéléi.
Tortue de mer.	Bégué bégué.
Gros lézard de Ravvack.	Besté.
Petit lézard à queue annulée.	Sesseffé.
Gecko.	Kassidiof.
Grand serpent.	Baï.
Petit serpent.	Baï.
Poisson.	Hin et Hiné.
Petit squale.	
Squale roussette.	Kaffagaï.
Raie torpille.	Famé.
Baliste à grande tache noire.	Soume.
Nautile.	Guig.
Moule.	Ampouloumé.
Cône dont on fait des bracelets.	Bilibili.
Œuf de Léda.	Boul.
Amphinome.	Niefi.
Crabe.	Kaf.
Crabe à taches rougeâtres.	Kaf-Bali.
Crabe moucheté de jaune.	Kaf-Kabéi.
Gérarcin (Tourlourou).	Ka-Hou.
Crabe brun sans taches.	Kaf-Boussé.
Pagure.	Kaougané.
Scyllare.	Kalioul.
Angouste.	Besséou.
Araignée.	Plaou.
Charanson noir.	Nanipa.
Capricorne.	Kava-Ouahoa.
Sauterelle.	Kassipiaou.
Cigale.	Cinianel.

que le pluvier et les corlieus sont les mêmes oiseaux que l'âge seul rend différens; ils disent que le premier est vieux, et les derniers sont jeunes.

Libellule.	Socmohoua.
Papillon.	Calabib.
Chenille noire.	Goyop.
Simulie (Moustique).	Nini.
Asterie-Ophiure.	Tchiléoï.
Oursin.	Baoussan.
Oursin miliaire.	Tata.
Oursin à baguettes.	Tassikapiou.
Holothurie.	Moko.
Noix muscade.	Sémékao et Alankao.
Bacis, ou 2.e enveloppe.	Boun-Ha et Bouga.
Brou, ou 1.re enveloppe.	Alagan.
Grenade.	Dalima.
Fruit du Jambosier rouge.	Gog.
Fruit vénéneux fourni par un arbrisseau du genre *Ximenia*, et nommé Pistache par nos marins.	Fofolahoui.
Tacca.	Oueïémé.
Giraumord.	Bactil.
Maïs.	Cassella.
Tabac.	Tabaco (s. d. Portugais).
Banane.	Pisang.
Fucus.	Rohémé.
Sagou.	Of et Jof.
Jonc (genre *Canna*).	Kabo.
Piment.	Baltian.
Champignon.	Essiné.
Espèce de bonne pomme fournie par un arbre du genre *Cynometra*.	Imouï.
Escalier.	Loïné.
Non.	Né.
Ecaille.	Hounaf.
Danser.	Densar.
Madame.	Gnogna.
Assez.	Ura.
Cigarre.	Nomhou.
Petit-fils.	Tchoutchou.
Ile Ravvack.	Rahouck ou bien Rahoucki.

Pisang (ou île des Bananiers).	Poulo-Pisang.
Aiguade de Waigiou.	Sahoury.
Croix en bois qui sert à tordre le fil.	Kaïouhahé.
Je ne sais pas.	Trada-Kao.
J'en ai.	Bagnia.
Bougie.	Liliné.
Cire.	Malamé.
Poudre à canon.	Ouba et Passané.
Un.	Pissa.
Deux.	Pilou.
Trois.	Pittoul.
Quatre.	Piffat.
Cinq.	Pilimé.
Six.	Pounoum.
Sept.	Piffit.
Huit.	Poual.
Neuf.	Pissiou.
Dix.	Otcha.
Onze.	Outinesa.
Douze.	Outinélou.
Treize.	Outinetoul.
Vingt.	Affalou et Talankia.
Vingt-Un.	Affalou Talampissa.
Vingt-Deux.	Affali Talampilou.
Trente.	Affatoul et Laxa.
Trente-Un.	Laxa pissa.
Trente-Deux.	Laxa pilou.
Quarante.	Affat.
Cinquante.	Affalimé.
Soixante.	Affounoum.
Soixante-Dix.	Affatit.
Quatre-Vingt.	Affaoual.
Quatre-Vingt-Dix.	Affassiou.
Cent.	Outinetcha.
Deux Cents.	Outinelou.
Mille.	Chalansa.
Deux mille.	Chalanlou.
Trois mille.	Chalantoul.
Quatre mille.	Chalanfat.

Cinq mille.	Chalounlimé.
Six mille.	Chalannoum.
Sept mille.	Chalanfit.
Huit mille.	Chalanoual.
Neuf mille.	Chalanssiou.

ALIFOUROUS, ou Indigènes de Waigiou.

Tête.	Kagala.
Cheveux.	Sénoumébouran.
Nez.	Soun.
Cils.	Inekarneï.
Yeux.	Jadjiémouri.
Barbe.	Gangapouni.
Dent.	Oualini.
Joue.	Gangafoni.
Lèvres.	Ganganini.
Menton.	Gambapi.
Cartilage.	Shyroïde Kadjiahouni.
Nuque.	Kadjiekouni.
Epaule.	Poupouni.
Bras.	Kapiani.
Bracelet en rotin.	Houali.
Avant-bras.	Konkaboni.
Main.	Konkafaleni.
Pouce.	Kontidal.
Index.	Konkantili.
Medius.	Kouantipoulo.
Annulaire.	Kouantiripali.
Petit doigt.	Kouantilminki.
Mamelles.	Mansou.
Poitrine.	Ignegarini.
Creux de l'estomac.	Iovampini.
Ventre.	Sgnani.

Nombril.	Assilini.
Dos.	Kouaneténi.
Fesse.	Séni.
Postérieur.	Sénédokaouri.
Cuisse.	Affoloni.
Genou.	Konkapoki.
Jambe.	Konkanfaï.
Mollet.	Barmor.
Pied.	Kourgnaï.
Talon.	Konkabiouli.
Malléole.	Kolabeni.
Gros orteil.	Kouantilul.
Deuxième orteil.	Kouantibipali.
Troisième.	Kouantipoulo.
Quatrième.	Kouantibipali.
Cinquième.	Kouantilminki.
Peau (tissu cutané).	Rip.

PAPOUS.

Tête.	Vrouri.
Front.	Anderé et Andané.
Sourcils.	Bilbiliné.
Œil.	Tadeni et Grarour.
Paupières.	Karnéou et Neïnkamor.
Cils.	Kabour.
Narine.	Inécénonipokir.
Bouche.	Soidon.
Lèvres.	Clanii et Sfadoné.
Dent.	Nacoèré.
Langue.	Ramaré.
Joue.	Fofer et Gaïafoé.
Oreille.	Kananié, Kananik et Kanik.

Trou de l'oreille pour les pendans.	Kniki-Nekir.
Barbe.	Ourevoure et Oureboure.
Moustaches.	Ourebourou et Oureboure.
Favoris.	Souroumbourahéné.
Cheveux.	Sonébrahéné.
Cou.	Sassouri et Satoukoéré.
Poitrine.	Andersi.
Mamelle.	Sous et Soussou.
Sein de femme.	Soussou Bassar.
Lait.	Sous-dourou.
Ventre.	Snéouar.
Ombilic.	Snépouéné.
Estomac.	Sansinedi.
Dos.	Kokroussena.
Postérieur.	Kodoné.
Parties sexuelles de la femme.	Fidon.
Union intime des sexes.	Koffroné.
Bras.	Braminé.
Main.	Konef.
Doigt.	Urampiné.
Ongle.	Urampiné-baï.
Cuisse.	Oïzop.
Genou.	Onépouer.
Jambe.	Oïzof.
Pied.	Oïbahémé.
Talon.	Oékouraé.
Plante du pied.	Oévahémé.
Orteil.	Oépiné.
Sang.	Riki.
Homme.	Snone, Sénokakou et Arané.
Homme sauvage.	Senosoup.
Femme.	Biéné.
Dame ou femme d'une condition supérieure.	Ancérandia et Perampoua bassar.
Femme enceinte.	Snonaréba.
Papou.	Papoua.
Boucles d'oreilles.	Kouménéta.
Bracelet fait avec une coquille.	Séméfar et Saméfar.

Bracelet ordinaire.	Kabraï.
Bracelet de bambou tressé et coloré.	Romandac et Loulou Loulouï.
Collier.	Brambroné et Barianboné.
Peigne.	Asix.
Perle.	Moustikan et Moustika.
Bague.	Aoumis et Kapanague.
Sorte d'amulette en bois, cheveux, coquilles, etc.	Arion, Nonandébène.
Vêtement.	Sansoun.
Bouton.	Cati.
Pantalon.	Sansoun Souga.
Mouchoir.	Touara.
Linge.	Caïon.
Chapeau.	Saraou et Tiapéro.
Veste.	Sansou Drabakènê.
Ceinture d'écorce de figuier.	Marê.
Soulier.	Sopatou et Soïop.
Bas.	Caous.
Arc.	Mariaï et Mariaïa.
Corde de l'arc.	Cabraï.
Flêche.	Ekoï, Eïkoï et Cohi.
Sabre.	Inoï.
Fusil.	Snapan.
Pistolet.	Poëstik.
Canon.	Padaïe.
Tambour des Papous.	Sandip.
Foënes ou fourches à deux ou trois branches.	Collo-ho et Manoura.
Hache.	Mouécanè.
Couteau.	Inoï, Ainoé, et Inoé.
Ciseau.	Inéï boutoun.
Scie.	Gargadi.
Cuiller.	Rovezausec.
Gobelet.	Parascoeï.
Bouteille.	Maé et Néguï.
Miroir.	Fanimê et Faninê.
Chaise.	Calapessa.
Bol en porcelaine.	Bènê et Béhènê.
Sac de vacois.	Camê.

Petit sac de feuilles de cocotier que les Papous portent suspendu à l'épaule gauche.	Kapané.
Bambou dans lequel on porte de l'eau.	Padarène.
Bougie.	Mala, Malam et Massam.
Plume.	Mambour.
Natte.	Iaër et Iar.
Cafetière.	Guénessa.
Fiole.	Farascaï.
Clef.	Koutine.
Petite-vérole.	Para.
Plaie.	Kankoun.
Lèpre.	Babarai.
Brûlure.	Paré.
Pros.	Ouaï.
Boucle de fer de la corvette.	Garmomé.
Pagaie.	Taborefs.
Corde.	Rivé.
Ligne de pêche.	Karaferé.
Fil de laiton où pend l'hameçon.	Kassénouar.
Coin pour fendre le bois.	Assosser.
Aiguille à coudre.	Ouarious, Marious
Tête de l'aiguille.	Pouéné.
Pointe de l'aiguille.	Réri.
Epingle.	Kanivar.
Pavillon.	Barbar et Sagarati.
Caractère, lettre, écriture.	Fas.
Maison.	Rouma.
Escalier.	Kaouèke.
Ami.	Bati.
Manger.	Dan et Ianï.
Boire.	Kiné.
Dormir.	Ténef, Kokive et Kénef.
Mourir.	Ténef.
Monter.	Kabéré.
S'en aller.	Koubram.
Hisser.	Vassio.
Amener.	Vakiou.

Nager.	Dasse.
Pagayer.	Vorosco.
Rire.	Combrivé.
Danser.	Kokévé.
Chanter.	Dicé.
Attendre.	Vassifari.
Sentir.	Nas.
Fumer.	Adéné tabaco.
Faire.	Assiéné.
Faire du feu.	Assiène afor.
Mer.	Sorèné.
Pluie.	Méker.
Soleil.	Rias.
Eclair.	Samar et Nauki.
Tonnerre.	Kadadou.
Nuage.	Rep Meker.
Tombeau.	Rouma Papo Vemar.
Qui est mort.	Vemar.
Coup de poing.	Konkourouï et Katoub
Coup de pied.	Rossopoumi.
Soufflet.	Mouni.
Comment vous portez-vous?	Navié Rapeï.
Bien.	Vié Rapeï.
Venez ici.	Gnamaniné et Kamaricini.
Heure.	Lefo.
Jour.	Ari.
Son, bruit.	Poun.
Or.	Blaouéné.
Argent.	Likitone.
Feu.	Afor, for et foro.
Eau.	Ouar.
Eau douce.	Kokiné.
Terre végétale.	Iéné Sarop.
Sable.	Iéné.
Homme d'une condition supérieure.	Snombéba.
Madame.	Ra-hinéserénédia.
Je vous remercie.	Aravaïri.
Assez.	Rovarapé.
Plusieurs.	Iboën.

Joli, beau, bon.	Narié.
Mauvais.	Tarada, et Trada.
Grand.	Rebah.
Boiteux.	Guéna douef.
Je ne veux pas.	Béciva.
Non.	Marisimba et Nama.
Oui *.	Issia.
Cigarre.	Ou-hi.
Moi.	Aïa.
Toi.	A-ou.
Clou.	Pakou.
Ecaille.	Mis.
Singe.	Rouk.
Chauve-souris.	Rabout.
Chien.	Nofam et Nofané.
Chienne.	Nofam-biéné.
Phalanger.	Rambane.
Cochon.	Baine.
Buffle.	Kobo.
Epervier.	Man.
Epervier à ventre blanc.	Man-oupo.
Cassican.	Mankahok et Manga-ouki.
Corbeau.	Manbobek.
Oiseau de Paradis.	Maëfor.
Idem.	Bourou-kati.
Martin-pêcheur.	Mankinétrous.
Calao de Waigiou.	Mandahouéné.
Ara noir.	Sakiéné.
Perruche de Timor.	Manésouba.
Cacatoë blanc.	Manbéaher.
Lori tricolore.	Magniourou et Maniauri.
Coq.	Mazaukéhéné.
Poule.	Mazankéhéné-biéné.
Petite gallinacée noire.	Mankério.
Pigeon couronné de Banda.	Manbrouk.
Huppe du pigeon couronné.	Cun-héi.

* Depuis le Bengale jusqu'aux îles Sandwich, presque tous les peuples disent *oui* en aspirant et en levant la tête, tandis qu'en Europe on la baisse.

Colombar à caroncule noire.	Manroua.
Tourterelle.	Ampahéné.
Tourterelle à calotte purpurine.	Manobo.
Pluvier.	Mangrènegrène.
Corlieu gris.	Manciviéné et Ansibiné.
Crabier blanc.	Manoubène.
Oiseau.	Bourou.
Œuf.	Bolor et Samoure.
Patte.	Guénor et Bramime.
Aîle.	Boure.
Queue.	Pouraï.
Tortue d'eau douce.	Manguiné.
Tortue de mer.	Ouané et Oa-éo
Gros lézard de Ravvack.	Kalabet.
Petit lézard.	Mantikti.
Poisson.	Iné et Iéné.
Nautile.	Korokorbéï et Kokorbaï.
Cône.	Sagahouli.
Tridacne.	Katobéï.
Tridacne de moyenne grandeur.	Sarir.
Grand tridacne.	Siambéba et Koïam.
L'animal du tridacne.	Katob.
Œuf de Léda.	Orbéï-Orbéï.
Coquille univalve.	Orbéï-Koïan.
Pagure.	Kaïnoux.
Myriapode (mille pieds.)	Obané.
Charanson.	Mourémoure.
Sauterelle.	Ampaéné.
Cigale.	Rédegni.
Fourmi.	Mancara.
Papillon.	Apop et Albéoat.
Oursin.	Serrégatine.
Holoturie.	Pinamé.
Tabac.	Tabaco.
Eponge.	Iène.
Multipliant (arbre) *.	Nounou.
Giraumon.	Tabou, Laboui et Bactil

* De l'écorce du multipliant on fait ici des ceintures.

Papaye.	Kapaïe.
Jamrose rouge.	Emi-ohi.
Muscade.	Masséfo et Nasfor.
Macis ou deuxième enveloppe.	
Ail.	Mouremoure.
Gingembre.	Bava.
Haricot.	Ravesané.
Jonc.	Avrou.
Coco.	Soul.
Jeune coco.	Saraï.
Pierre de coco *.	Saraï Kamoure.
Riz.	Pénoëré.
Ognon.	Jas.
Casuarina.	Bava.
Fruit charnu d'un arbre du genre *cynometra*, espèce de pomme.	Iar.
Ananas.	Imouï.
Sucre.	Raïnassi.
Bambou.	Goula.
Un.	Ambober.
Deux	Saï et Ossa.
Trois.	Douï et Serou.
Quatre.	Kior, Kiorré et Kiorro.
Cinq.	Fiak et Tiak.
Six.	Rimé.
Sept.	Onémé.
Huit.	Fik et Sik.
Neuf.	Ouar.
Dix.	Siou et Sioné.
Onze.	Saméfour.
Douze.	Saméfour Sécéro ser.
Treize.	Saméfour Sécéro Sourrou.
Vingt.	Saméfour Sécéro Kior.
	Saméfour di Sourrou.
Cent.	Ountimé et Saméfour-Ousimé.

* On trouve quelquefois de petites pierres elliptiques dans le lait du coco: j'en ai apporté plusieurs en France.

LES CHAMORRES OU MARIANAIS.

Tête	Oulou.
Cheveux.	Gapoun-Oulou.
Front.	Ha-i.
Sourcils.	Babali.
Œil.	Mata.
Cils.	Poulou chalam lam
Paupières.	Chalam lam.
Poil ou cheveux.	Poulou.
Nez.	Goui-iné.
Narine.	Madoulou Gouï-iné.
Bouche.	Pachoud.
Dent.	Nifiné.
Dent molaire.	Akakam.
Langue.	Oula.
Lèvre.	Aman.
Lèvre supérieure.	Aman houlou.
Lèvre inférieure.	Aman papa.
Menton.	Achaï. (Mouillez.)
Oreille.	Talan-ha.
Cou.	Agaga.
Larynx.	Famagniou-ann.
Nuque.	Toun-ho.
Poitrine.	Ha-ouf.
Ventre.	Touyan.
Nombril.	Apouya.
Dos.	Tatalou.
Colonne épinière.	Tolan-Talou.
Épaule.	Apaga.
Bras.	Hious.
Coude.	Toumoun canaï.
Main.	Canaï.

Os.	Tolan.
Os du bras.	Tolan hious.
Pouce.	Tamagas.
Index, médius, annulaire.	Talanchou.
Petit doigt.	Calanké.
Postérieur et fesse.	Poudous.
Cuisse.	Chachaga.
Genou.	Tamoun-adiné.
Jambe.	Adiné.
Bâton.	Tou-oun.
Miroir.	Lamlam.
Mollet.	Mamanan-ha.
Tibia.	Sadnou houd.
Pied.	Adiné-i.
Malléoles.	Acoula.
Gros orteil.	Tamagas adiné.
Petit orteil.	Kalanké.
Union des sexes.	Ouma-ha-as.
Paume des mains.	Ataf.
Plante des pieds.	Foffougai.
Empreinte du pied.	Fégay.
Chapeau.	Touhoun.
Sandale de cuir.	Doga.
Chaîne qu'on portait anciennement au cou.	Gouïni.
Couteau des chamorres.	Daman.
Feu.	Goisi.
Pierre.	Achou.
Pierre à feu.	Gagoud.
Œuf.	Chada.
Poule.	Manoug.
Pros.	Sagman.
Mer.	Tassi.
Haute-mer.	Matiné an.
Eau.	Hanoum.
Coco.	Nidjiou.
Eau de coco.	Chougou nidjiou.
Vin de coco.	Touba.
Père.	Tata.
Mère.	Nana.

Homme.	Laé.
Pros.	Sacman.
Bois.	Hadjiou.
Ce qui est droit.	Tounas.
Ongle.	Papakis.
Éclair.	Lamlam.
Tonnerre.	Houlou.
Corps de l'homme.	Tataoutaou.
Double.	Gui-hiné.
Ouverture.	Madoulou.
Cordon ombilical.	Acag.
Briser l'épine du dos.	Houloug tatalognia.
Case, habitation.	Gouma.
Lutte.	Afoulou.
Chemin.	Chalan.
Donner un coup de griffe.	Cagouas.
Faire un signe de l'œil à une femme.	Acheg-hi.
Regarder.	Atan.
Regarder en signe d'intelligence.	Atan segouït.
Indique? Montre du doigt?	Tanchou?
Rat.	Chiaca.
Corbeau.	Aga.
Martin-pêcheur.	Si-hig.
Gallinacée de Tinian.	Sasségniat.
Poule sultane.	Poulalat.
Tourterelle à calotte purpurine.	Totot.
Tourterelle grise à collier brun.	Gaga.
Pluvier.	Doulili.
Corlieu gris.	Calalan.
Crabier ardoisé.	Chouchoucou
Chevalier noir et blanc (oiseau).	Doulili.
Héron grisâtre.	Cacag.
Frégate.	Padjiajia.
Merle.	Sali.
Aigrette ou crabier blanc.	Chouchoukou-apaca.

Paille en queue.	Tiounié.
Espèce de Rossignol.	Gapio.
Canard.	Gahanga.
Grimpereau rouge.	Éguigui.
Gobe-mouche à bec aplati.	Nossa.
Gobe-mouche à queue en éventail.	Sotine.
Baliste noirâtre à frange jaune	Satta.
Tétrodon verdâtre.	Mangaou.
Labre jaunâtre à dos recourbé	Bou-ha.
Lezard.	Elitei.
Chauve-souris.	Fani-hi.
Murène.	Acman.
Petit chirurgien blanc.	Magnia-a-apaca.
Chirurgien.	Magnia ac Atouloun.
Petit holocentre.	Chalag.
Poisson couleur de rose (bon à manger).	Achiné-Choun.
Labre brillant.	Tan hissoun.
Chétodon noir.	Fomo.
Chétodon à raies jaunâtres.	Doddou.
Hippocampe.	Pippoupou.
Ostracion boule.	Dangloun.
Chevrette.	Ouan.
Sole.	Tampat.
Poisson géographique.	Sesdjioun.
Crabe couvert de mousse.	Panglaou achou.
Crabe avec une nageoire.	Panglaou anitti.
Crabe géographique.	Panglaou lagnia.
Oursin à baguettes.	Laous.
Bénitier.	Ima.
Spondyle.	Tiguimé.
Porcelaine.	Chégueï.
Cône bigarré.	Aléliné.
Coquille bivalve cannelée.	Pagan.
Seine.	Tchi-Choulou.
Épervier.	Tchalaga.
Scie.	Lagoua.
Ombre.	An-Nininé.
Fainéant.	La-Houn.

Brasse.	Hious.
Demi-brasse.	Echoun-Hious.
Coudée.	Tamoan.
Pan.	Infantiffi.
Brassée.	Asna Dinidouq.
Poignée.	Inakioun.
Pas.	Inagoua.
Deux brassées.	Ougoua dinidouq.

	POUR LES INDIVIDUS.	POUR LES PIASTRES, ETC.	POUR LES BRASSES
1	Acha.	Assidjieï-Achidjiéï.	Tak-Achoun.
2	Ougoua.	Ougouïdjiéï.	Tak-Ougouan.
3	Toulou.	Torgouïdjiéï.	Tak-Touloun.
4	Fadfad.	Farfatéï.	Tak-Fatoun.
5	Lima.	Limitjiéï.	Tak-Liman.
6	Gounoum.	Godmitjiéï.	Tak-Gounoum.
7	Fiti.	Fetgouidjiéï.	Tak-Fitoun.
8	Goualou.	Guadgouidjiéï.	Tak-Goualoun.
9	Sigoua.	Segouidjiéï.	Tak-Sigouan.
10	Manoud.	Manoteï.	Tak-Manoud.
11	Manoud Nagouaï Acha.	Manoteï Nagoui Achidjiéï.	
12	——— Toulou.	——— Igouitjiéï.	
13	——— Fadfad.	——— Torgouitjiéï.	
20	Ougoua Nafoulou	Ougouitjiéï Nafoulou.	
30	Toulou Nafoulou.	Torgouitjiéï Nafoulou.	
40	Fadfad Nafoulou.	Farfatéï Nafoulou.	
50	Lima Nafoulou.	Limitjiéï Nafoulou.	
60	Gounoum Nafoulou.	Godmitjiéï Nafoulou.	
70	Fiti Nafoulou.	Fetgouitjiéï Nafoulou.	
80	Gouhalou Nafoulou.	Gouatgouitjiéï Nafoulou.	
90	Sigoua Nafoulou.	Sigouitjiéï Nafoulou.	
100	Galous.	Gatous.	
200	Ougoua Nagoutous.	Ougouitjiéï Nagatous.	
1,000	Chalan, et Manoud Nafoulou.	Chalan ou Achalan.	
10,000	Manoud Achalan.	Manotéï Achalan.	
100,000	Gatous Achalan.	Gatous Achalan.	

La première colonne sert pour la numération des individus; la seconde pour celle des deniers, piastres, cocos, melons d'eau, etc.; et la troisième pour celle des brasses. La troisième numération ne va pas au-delà de 10.

Remarque sur les pronoms possessifs.

Mon se dit *hou; ton* se dit *mou. Son* est traduit par *gna; notre* par *ta; leur* par *gnia,* si l'on parle de personnes absentes, et par *midjiou,* s'il est question des personnes présentes. On pense bien que puisqu'on donne ces détails, ils ont été communiqués par quelqu'un qui possédait parfaitement la langue chamorre. Ils ont été recueillis par mon ami Gaimard, de Don Louis de Torrès, à l'obligeance duquel est dû aussi le Vocabulaire ci-dessus, et plusieurs notes intéressantes sur cet archipel.

ILES CAROLINES.

Tête.	Ronnies; Roumaï; Simoié.
Cheveux.	Alomméï ; Aléroumeï ; Timoé.
Front.	Man-hoï.
Sourcils.	Fatou; Fatel; Fatuel; Fati.
Œil.	Metail ; Métaï; Messaï.
Cils.	Caporal ; Métal; Capoloul ; Né météï.
Paupières.	Palapoul ne métal.
Paupière supérieure.	Aoutol ne métal.
Paupière inférieure.	Assépoicépoil ne métal.
Nez.	Poiti; Poitiné; Poitil, Pódi.
Narine.	Poélé poiti; Pouel poitiné; Poilé poitil; Assémalibodi.
Bouche.	E-Houaï.
Dent.	Ni; Gni; Ni-i.
Dent incisive.	Gnilonéï; Gniloé. (m. gni.)
Dent petite molaire.	Iliponéguiélouéï; Nili.
Dent grosse molaire.	Pouralonéï; Pouraléonel.

Langue.	Lonéï; Lonel; Laonel; loel.
Lèvre.	Tilonéï; Tilonel; Tiliaonal; Alisséou.
Joue.	Tépal; Aïssapal; Aoussépaï.
Menton.	Etéï; Atel; Jatel; Até.
Barbe.	Alouzaï; Alissel.
Oreille.	Taliné-hé; Taliné-han; Taliné-hal.
Lobe de l'oreille.	Robalolon-héi; iolal; iolal taliné-hal.
Trou ruditif.	Pitalan-héï; Pouï taliné-hal.
Cou.	Falouï; Faloné; ourongaï.
Trachée artère.	Ouroun-héï.
Nuque.	Longouroun-héï; Longoulonhonel; Longoul-houéï.
Poitrine.	Loupaï; Ouponal; Oupouéï; Oiti.
Ventre.	Fégai; Oubouoï.
Ombilic.	Pouzéï; Poujé; Pougoi-ie.
Dos.	Ta-houri; Tagouri.
Colonne épinière.	Routa-houri; Loutagouri; Sulta-gouri.
Clavicule.	Lépan, Alégouï; Lupal-alebouéï.
Omoplate.	Evaraï; Avaraï; Éfaraï.
Épaule.	Evaraï; Avaraï; Éfaraï.
Bras.	Rapélépéï; Chapélépéï; Lapilépéï.
Avant-bras.	Marélépéï; Mérélépéï; Mélalipéï.
Coude.	Rapélépélépéï; Apélépélépéï.
Os.	Rouloupéï.
Main.	Galéïma; Pranéma; Pralémal; Pélalipéï.
Poing.	Cattel; Comourou; Comoural.
Doigt.	Attilipaï.
Pouce.	Catouléppéné; Catoulépal.
Index.	Catourap.
Médius.	Catoulou.

Annulaire.	Catousséponck.
Petit doig.	Catondéguid.
Hanche,	Onïlaï.
Postérieur.	* Lonetti.
Fesse.	* Pourouéï; Pourouel; Palipaliaonati.
Cuisse.	* Rapélépréï ; Rapélépéréï ; Oufoï.
Genou.	Pongonéï ; Pongoné.
Jambe.	Braléparéï.
Malléole.	Courouboul ; Courouboulpéré.
Talon.	Capélépélépréi.
Mollet.	Salalépréï; Sagalépréï; Lessalipéraï.
Pied.	Paraparépréï; Paraparalédéréï ; Pérapéral.
Pouce ou gros orteil.	Catoulépérepréï ; Catoutèpélpréï.
Deuxième orteil.	Catongléréprei ; Catourouguilpréï.
Troisième orteil.	Calonlongue.
Quatrième orteil.	Catousséponégue.
Cinquième orteil.	Catourougue ; Catouruk.
Union intime des sexes.	Sirik; Féï.
Orteil.	Attilipéraï.
Paume des mains.	Prékéméï.
Plante des pieds.	Falléprei; Fanipéraï.
Sein.	Toussagaï; Ti.
Sein de femme.	Rabout, Faifféné; Oi-iti.
Ongle.	Coub; Cui.
Peau.	Ponaï
Sang.	Atchaponé.
Homme.	Mal; Marr; Mérer.
Femme.	Rabout; Faifie.
Femme mariée.	Aou-taguel.
Femme non mariée.	Lipper.
Père.	Témal.
Mère.	Cillé.
Fils.	La-hub; La-hal.

Fille.	Magaïany.
Grand-père.	Touvéï.
Grand-mère.	Faiffel-touvéï.
Petit-fils.	Fa-ham.
Petite-fille.	Filragoï.
Homme mort.	Emiss.
Enfant.	Sari; Tarimar; Oligat.
Petit Enfant.	Sarikid.
Très-petit Enfant.	Sarikitikit.
Femme enceinte.	Oébobo.
Vieillard.	Amaré; Touffé.
Cheveux bouclés.	Chimorur.
Cheveux lisses.	Larimourac.
Bout du sein.	Maror.
Pouls.	Miméracal.
Sueur.	Mouïamouï.
Anthropophage.	Mouho.
Excrément humain.	Pag-ha.
Région lombaire.	Lougoulougoul.
Langouti des Carolins.	Copalaï; Copaléï; Capaléï; Apalé.
Couteau.	Tapétap; Sarré.
Lame du couteau.	Tougoutougoul.
Courroie du couteau.	Kellémel; Coumaru.
Petit panier de Vacois.	Rougoud; Séou.
Hamac.	Huloul.
Filet carré pour prendre du poisson.	Hou.
Coco servant de gobelet.	Pauré.
Briquet.	Calellers.
Morceau de bois pour conserver le feu.	Capett.
Sac.	Saro.
Mortier.	Ialéf.
Pilon.	Tontaïou.
Passoire pour l'eau.	Moïtaru.
Chaudière.	Ra-hona.
Cuiller de bois.	Oulémi.
Calebasse.	Cahouvara.
Sel.	Tamourillaou; Tamaurillaou.

Gâteau de maïs.	Longoumélimari.
Corde.	Tali; Améi.
Fronde.	Cahouled; Amarépoi.
Chapeau	Péring; Parouéï; Paroun; Paroun-héï.
Hameçon.	Queu.
Sac en feuilles de cocotiers.	Poutaou.
Anneau en cheveux que les Carolins portent au bas de la jambe.	Rimm.
Tatouage.	Mak.
Manteau.	Aonis.
Herminette.	Puarang.
Fusil.	Pak.
Natte.	Quiégui.
Étoffe.	Teur.
Arc et flèche.	Ettanck.
Elephantiasis.	Péremmats.
Lèpre.	Kilissapo-o.
Plaie.	Clo-o.
Cicatrice.	Equilas.
Taches blanches sur la peau.	Roanig.
Médecine.	Taré.
Médecin.	Rogui.
Boire.	Tchali.
Manger.	Moun-ho.
Eau.	Rall; Ralou; Ralu.
Mer.	Tasti; Amoroue.
Eau de la mer.	Ralou ciété.
Donnez-moi à boire?	Ouloumi?
Donnez-moi à manger?	Moun-ho?
Donnez-moi des cocos?	Cassitou-rola?
Donnez-moi du feu?	Hassilou-yaff?
Parler.	Capet; Fagatié.
Parler beaucoup.	Egaméléï-capet.
Pleurer.	Tan-hé; sing; Naolocar.
Larme.	Soméné.
Siffler.	Cacahour.
Chanter.	Pouarécou; Paroug.
Fermer les yeux.	Masseurou.

Cracher.	Coutouvi; Atouc.
Marcher.	Rik.
Sauter.	Sioutak.
Marcher à petits pas.	Ouati-Ouati.
Piquer.	Saru.
Couper.	Fela.
Attends-moi.	Ouati-Ouati.
Allons.	Faraè.
Se lever pour rester debout.	Caouloc-Oulaïet.
Assis.	Battodéou; Faizabal.
Couché.	Houlloc; Azouc.
Couché et endormi.	Houlloc, emassouroug.
Sortir du lit.	Roumetac.
Se moucher.	Moussouri; Malibodi.
Morve.	Rallé poitel.
Souffrir.	Etoumaï.
Aboyer.	Iarri.
Venez.	Pouïtoc; Etto.
Venez tous.	Pouitoc pouïtoe élagoumi élagoumi-élagoumi.
Frapper avec un marteau.	Sougou.
Chercher des pierres.	Egarapou.
Mettre dans la poche.	Loupouagali.
Tirer de la poche.	Callicahol.
Poche d'habit.	Pouïel.
Mettre son chapeau.	Paroung.
Oter son chapeau.	Oitilik.
Mets ton chapeau.	Paroun-hac couté hapouers.
Comment te portes-tu?	Coupou Toumaï ha?
Bien.	Emoimag.
Mal.	Étamag.
Et toi?	E Faou?
Bien, grâces à Dieu.	Emoïmag è faluk.
Dieu.	Jaloussou.
Où vas-tu?	Goupalaï agnel?
Je vais à Guam.	Farak macoutac.
Je vais à la montagne.	Ipoualag, houlou houlou-houl.
Je vais aux champs.	Farak macoutac.
Que fais-tu maintenant?	Houlag hellon hel?

Je me promène.	Honégaon.
Adieu.	Couzamel.
Oui.	Tchim; Tchine; Oi; O; N-hu lamoib.
Non.	Essor; Échoar; Elaourou; Elipougaïche.
Comment se nomme cela?	Efaïtoum.
Bailler.	Maladel; Ma ou aladel.
Dormir.	Maourou; Matourou.
Ramer, ou Pagayer.	Fatib.
Gouverner à bâbord.	Athia.
Gouverner à tribord.	Fa-an.
Plonger.	Toulonc.
Eternuer.	Mossi.
Vomir.	Mouss.
Se gratter.	Garigari.
Se frotter.	Tarei.
Pincer quelqu'un.	Poi-igue.
Frapper avec le poing.	Touk.
Frapper du plat de la main.	Peuli.
Mordre.	Code.
Mâcher.	Lulu.
Péter.	Oula.
Tousser.	Naou.
Roter.	Mouss.
Se donner la main.	Iroïtional.
Tirer les cheveux.	Lourop.
Arracher les cheveux.	Amalucoume.
Tirer à soi.	Iniraehe.
Se frotter les yeux (au réveil.)	Diganles.
Dériver (terme de marine).	Oréor.
Menacer quelqu'un.	Laoualouor.
Se dépêcher.	Cahé-cahé-cahé.
Être malade.	Ezamoïg-sornéas.
Virer de bord.	Gache.
J'ai vu.	Iroëri.
Danse des Carolins.	Nimorapout, Poirouk.
Danse avec les bâtons.	Lialénini.
Un baiser.	Moungo.
Un soufflet.	Onboup.

Un coup de poing.	Tongoua.
Un coup de pied.	Vadi.
Un coup de poignard.	Réï.
Noble ou chef.	Tamor.
Maison.	Imme; Emou.
Bambou.	Poi-hi; Pa-hi.
Planche.	Pap.
Bois.	Paffi.
Fagot de bois.	Coli.
Feuille d'arbre.	Euzo.
Porte.	Tiélaouk.
Fenêtre.	Songalok.
Échelle.	Catami.
Premier échelon.	Ital.
Échelon moyen.	Faliou.
Dernier.	Iatté.
Fer.	Paran; Loulou.
Planches de bambous.	Pappa.
Toit.	Fatefat-iassou.
Tuile.	Emezoaou.
Avant-toit.	Aguitaguid.
Grand coffre.	Por.
Petit coffre.	Chap.
Arbre.	Pelagoulluc.
Arbre vert.	Laouru.
Arbre mort.	Eppoit.
Arbre à pain.	Vaivai.
Cocotier.	Roau.
Coco.	Tohoho; Ro; Cho-o.
Eau de coco.	Ral-ro; Raninu.
Vin de coco.	Gari.
Coque de coco.	Maribirip.
Brou ou enveloppe de coco.	Péïon.
Morceau de coco.	Péïtrok.
Amande de coco.	Numacés.
Banane.	Onich.
Banane mûre.	Ouiss.
Banane non mûre.	Ourillo.
Orange.	Courougourou.
Solamim.	Tougoun.

Écorce de l'orange.	Kilile.
Graines d'orange.	Faune.
Féderico.	Falétaouru.
Petit fruit pour la teinture rouge.	Dualépou.
Intérieur de ce fruit.	Aoutel.
Poule.	Moa; Maluk; Baluk.
Œuf.	Tagoullou.
Coq.	Malégoumal; Acabouasse.
Chant du coq.	Coc-co.
Chair.	Fétougoul.
Bec.	Répoua lemalek.
Aile.	Irapaou.
Patte.	Perel.
Poisson volant.	Magar.
Requin.	Prio.
Gecko.	Lipéïpaé.
Martin pêcheur.	Oua-onbouèche.
Pou.	Couai.
Bœuf.	Ama.
Fou (oiseau).	Amma.
Pierre.	Fahou; Fahuk.
Fougère.	Amaré.
Rima.	Vairaie.
Fruit du rima.	Aréparépa.
Dougdoug.	Méïas.
Arbre.	Pélagoulluc.
Tronc.	Trocou-Pélagoullu.
Rameau.	Pélagoulilei.
Fruit.	Ta-hoisté.
Terre.	Mérolo.
Cimetière.	Mata.
Chemin.	Ialé.
Tabac.	Capourocco.
Poisson.	Igg.
Ville.	Oualo.
Maintenant.	Ralei.
Demain.	La-hi; La-hu; Na-hu.
Soleil.	Alet; Yal.
Lune.	Méram; Aligouleng; Maramé.

Étoile.	Fuhu ; Fiez ; Igatoroche.
Firmament.	Lan-hé.
Nuage.	Saronné ; Ieng ; Iengué ; Maniling.
Pluie.	Oroo, oroo ; Oro, oroo, courrou.
Vent.	Ian-hé ; Inao.
Corps de pierre.	Fadaoual.
Arc-en-ciel.	Rassimé.
Tonnerre.	Patche.
Éclair.	Vérouère.
Vénus (coquille bivalve).	Pélie.
Grand murex.	Saoué.
Bénitier.	Tcho (m. *cho*).
Madrepore.	Fahu.
Chauve-souris.	Poé.
Prière pour conjurer l'orage.	Farsali.
Casque (coquille).	Mouhihel.
Loupe.	Bibi.
Ile haute.	Iarelong.
Ile très-haute.	Iarélong-méas.
Ile basse.	Mallic.
La partie moyenne, le milieu.	Elabepag.
Souffler dans un murex pour produire du son.	Abonon sa oui.
Oui, Monsieur.	Ia samol.
Chapeau de paille des Carolins.	Péring.
Mentonnière des chapeaux de paille.	Aliparung.
Vent par la hanche.	Ianguior.
Vent par le travers.	Atouor.
Vent au plus près.	Atouglafan.
Vent debout.	Faignié as.
Vent arrière.	Iocounap.
Vent largue.	Oloumé.
Lever du soleil.	Réné ; Nissol.
Coucher du soleil.	Lebonoui ; Pouni.
Soleil au zénith.	Réné.
Soleil à l'horison.	Eouel Dials.

Nord.	Maïban.
Sud.	Mayour.
Est.	Mataraé.
Ouest.	Mélissor.
Basilic.	Ouaran (ou bonne odeur.)
Combien?	Filao?
Nuit.	Poum.
Combien de nuits?	Fita Pouni?
Pièce de fer en forme de spatule, pour enlever l'intérieur des cocos.	Poua-ci-gari.
Pièce de bois sur laquelle le fer est fixé.	Poulapéigari
Pièce de bois sur laquelle on roule une pâte quelconque.	Féïraparak.
Rouler la pâte.	Iga-iga.
Rouleau.	Ura.
Ce qui est chaud.	Issapouers.
Ce qui est chaud sortant du feu.	Issapouers elierf.
Coton.	Iss.
Mauvaise odeur.	Emars.
Vareuse.	Cozel; Caouzel.
Chandelle.	Poulesse; Poulis.
Rosaire.	Poulou; Poul.
Queue.	Fetti; Chamoïl.
Pagaïe.	Fatel.
Robe.	Capill.
Corcet de femme.	Couzel.
Rouge.	Ero.
Blanc.	Epourapors.
Noir.	Erotal-ho.
Grand, haut, élevé.	Etalaï; Elaïaï.
Petit, bas.	Emouroumors; Morémoré.
Citerne.	Ou-haou.
Empreinte du pied sur le sable.	Laouloc.
Roulis.	Marigueron.
Lame (terme de marine).	Lolapalap; Coromolimoin.

Le nom des constellations et celui des différentes pièces

qui composent les pros Carolins, m'ont été fournis par M. Bérard.

L'étoile Polaire.	Ouléhouel.
La grande Ourse.	Ouléga.
La Claire des Gardes.	Maïnap.
La Chèvre.	Maleguédi.
La Lyre.	Meul.
Le Cygne.	Cheppi.
Le Dauphin.	Cheppi.
La Couronne.	Ceuta.
L'Aigle.	Mulap.
Arcturus.	Aromaï.
Castor et Pollux.	Taïninian.
Le Corbeau.	Charapel.
L'Œil du Taureau (Aldébaran)	Oul.
Orion, Rigel, et toutes les étoiles environnantes.	Taragariel.
Les trois Rois (Constellations d'Orion).	Eliel.
Sirins.	Touloulou.
Pruscion.	Mall.
L'épi de la Vierge.	Toumour.
Antares.	Toumour.
La queue du scorpion.	Mouïel.
La croix du Sud.	Toaboub; Poupou.
Vénus.	Fuzel; Furale.
Jupiter.	Opicur.
Pros.	Oa; Oia; Chaqueman.
Mât.	Ahu; Aug.
Aviron.	Fadjéal; Fatin.
Gouvernail.	Fadélouboubou.
Balancier.	Tinemaï; Tame.
Flotteur.	Tam.
Voile.	Na; Ona.
Drisse de la voile.	Chéal; Ourur.
Ecouter.	Moël.
Carguer.	Chéalliserac,
Beaume.	Limm,

Vergue.	Chédé.
Maitier posé sur les coutures.	Pouer.
Cordes.	Amaï.
Grandes cages qui sont de chaque côté du pros.	Couma.
Nattes de cocotier pour couvrir les cages..	Attérac.

Je dois à l'obligeance de M. Don Luis de Torres les noms suivans relatifs à la division de l'année chez les Carolins.

Année.	Fahalip.
Mois.	Maram.
Nuit.	Poum.
Une nuit ou vingt-quatre heures. (Ils comptent par nuit.)	Sépoum.

L'année des Carolins est composée de dix mois, dont voici les noms.

Tungur. Mol. Mahelap. Sota. La.	Hefang.
Cucu. Halimatu. Margar. Hiolihol. Mal.	Rag.

Les cinq premiers mois, désignés sous le nom collectif de *héfang*, comprennent la mauvaise saison pour les îles Carolines; Rag est le nom des autres mois.

Chaque mois est composé de trente jours dont voici les noms : Sigauru; Helin; Mesaline; Mesor; Mesafur; Mesaguar; Mevetien; Hemetal; Xuapon; Hiaropugu; Hepai;

Holapue; Hal; Lamao; Hemar; Hiohur; Letu; Guiley; Jalaguolo; Sopars; Hefelag; Huhosolang; Roralihefelag; Sopar; Himemuhil; Guiley; Homalo; Romalifal; Hiorofù; Heseng; Herraff.

L'archipel des Carolines est nommé, en langage du pays, Lamoursine, Lamouxinè et Ipalaou. Un Carolin que je vis à Agana me fit connaître différentes îles, qu'il désigna par les noms suivans : Saouk, Souk ou Poulou Souk; Tamatam; Pouellap; Rong; Houlahoul; Pisserar; Filaluk; Poulonat; Jalé; Satahouan; Pik; Pignélo; Faïaou; Oliméraou; Lamourtroke; Pouk; Féléit; Ouralu et Ouralouk; Tahouas et Talouas; Elatt; Selat; Ouletann; Caré; Nemoï; Cahutac et Tahutae; Falépi; Ifelouk et Iféluk; Séraï-lap; Jasté; Séralap et Felalap; Païaou ou Paliaou; Raourouk; Seriap; Féraluous ou Felalus; Moutougoussou; Tagaïla; Jalare-Caraïd; Nissegaï; Eramlap ou Eranelap; Eroupek ou Auroupik; Faïs; Mogoumog; Essouroug ou Iossoro; Namo; Soune ou Sone; Sagalaï; Lamo; Serahoul; Iappé; Moloug; Cahenane ou Cahéni-hané; Palloul ou Palleu; Péliou ou Péliliou; Recapessan; Aïoupoucoul; Récamaï; Arapokel ou Arapoket; Erougoulmalapay ou Rougoumalépaï; Argoune, Argol ou Argoub; Crélaou; Nargoumaï; Atalendran ou Atalené-hané; Neï-houan; Aran-harell ou Aran Harett; Iaourou; Rékériou; Aléhal; Sigal; Soutaminé; Eïcane; Ahoucaho; Poul; Merier; Soun-rouné; Catougoupouï; Fahoupouï; Loume; Polap; Pelepiel; Montougouléï; Cassinlon; Lull; Luc; Lamolépi; Opané; Poual; Eal; Alamarau.

Numération.

Un.	Iot; Hiot.
Deux.	Ru.
Trois.	Iel; Ieli; Iol; Hiel.
Quatre.	Fan; Fel; Fang.
Cinq.	Limmé; Libé; Nimmé; Lim.
Six.	Hob.
Sept.	Fiz; Fus; Fis.
Huit.	Ouab; Ou[illegible] Ou-hane;

	Hual.
Neuf.	Ti-hou; Li-hu.
Dix.	Sek; Secke; Seg.
Onze.	Seg-Macèou; Seg-Macéo.
Douze.	Seg-maroua-au; Seg-Maru.
Treize.	Seg-méhalou; Seg-masalu.
Quatorze.	Seg-méfa-ou; Seg-méfohu.
Quinze.	Seg-malimou; Seg-malimu.
Seize.	Seg-mahoutoau; Seg-mahulu.
Dix-sept.	Seg-mafissou; Seg-mafisu.
Dix-huit.	Seg-mahoualou; Seg-mahualu.
Dix-neuf.	Seg-matouoau; Seg-matihu.
Vingt.	Rnèk; Mentérucké.
Trente.	Serik; Selik; Elig.
Quarante.	Fa-hik.
Cinquante.	Limèk; Néméké.
Soixante	Holik; Oulik; Oulèk.
Soixante-dix.	Fizik.
Quatre-vingt.	Onalik.
Quatre-vingt-dix.	Ti-houéké.
Cent.	Sia pogou; Siapougou.
Deux cents.	Rouapougou.
Trois cents.	Ielepougou; Elepougou; Sélépougou.
Quatre cents.	Fapougou.
Cinq cents.	Limmapougou; Nimmapougou.
Six cents.	Houlapougou.
Sept cents.	Fizipougou.
Huit cents.	Onalépougou.
Neuf cents.	Tonapougou.
Mille.	Sanresse; Cenresse; Zellé.
Deux mille.	Ruanressé.
Trois mille.	Iélinéressé; Elinréssé; Sélineressé.
Quatre mille.	Fanressé.
Cinq mille.	Limanresse; Némanressé.
Six mille.	Holounressé.

Sept mille.	Fizinressé.
Huit mille.	Oualinéréssé.
Neuf mille.	Tiounressé.
Dix mille.	Selle ; Sel.
Cent mille.	Roual.

Noms des différentes pièces qai composent un pros des îles Mariannes, et de tous les objets qui font partie de son armement.

Première pièce du fond, faite d'un seul morceau de bois.	Poulolona.
Seconde pièce.	Papelona.
Les deux saillies symétriques de devant et de derrière.	Méchaliba.
Première pièce du plat-bord.	Palébalissia.
Deuxième pièce du plat-bord, qui retient les deux supports du balancier.	Eléguécha.
Plat-bord du péraf.	Forambaï.
Traverse pour supporter le bout inférieur de la vergue.	Malua.
Autre traverse où s'installe le gouvernail.	Fadélonboubou.
Premier banc.	Tiouatib.
Second banc.	Milim.
Troisième banc.	Chadagnio.
Grande planche, quelquefois d'une seule pièce.	Péraf.
Planche de l'archipompe.	Apung.
Archipompe.	Folap.
Banc.	Maraguaï.
Supports du banc.	Olibon.
Batayole du banc.	Laganu.
Traverse où l'on amarre l'écoute.	Onalimel.
Balancier.	Tincunaï.
Supports du balancier et du flotteur.	Quia.

Flotteur.	Cho-cho.
Fourche du flotteur.	Cam.
Traverses des fourches.	Ouegeou.
Traverse ou arc-boutant du balancier.	Métarévan.
Dessus, ou couvert de la cage.	Aïmel.
Claie de la cage.	Jépel.
Deux supports de la claie.	Choua.
Traverses des supports.	Oualian.
Gouvernail.	Fadélouboubou.
Escop à main.	Ammat.
Aviron.	Fadjéal.
Pros ou barque.	Oïa.
Mat.	Ahu.
Hauban qui va s'amarrer sur le flotteur.	Humalap.
Retenues du vent du mat.	Cheldéguel.
Retenues sous le vent.	Taniguéché.
Voile.	Ua.
Drisse de la voile.	Chéal.
Ecoutes.	Moël.
Cargues.	Cheallisérac.
Petites retenues pour le vent arrière.	Ror-ho.
Beaume.	Limm.
Vergue.	Chédé.
Coutures qui lient les pièces les unes aux autres.	Firaï.
Mastic posé sur les coutures.	Poner.
Les deux grandes cages placées sur les deux côtés du pros.	Couma ou Aïmel.

ILES SANDWICH.

Tête.	Po-ho.
Front.	La-hé.
Œil.	Maka.
Sourcil.	Kouamaka.
Cils.	Ririi.
Paupière.	Onoe, ou Onoï.
Nez.	Iou.
Ouverture du nez.	Ouka iou.
Bouche.	Oua-ha.
Lèvres.	Léréeh ou Lérich.
Dent.	Niou ou Niohou.
Incisive.	Niou riri.
Molaire.	Niou noui ou koui.
Langue.	Arérou.
Joue.	Paparéna.
Oreille.	Péïahouh.
Barbe.	Oumi-oumih.
Menton.	Aouhé ou Aou-aï.
Cou.	Aï ou Pouhahi.
Poitrine.	Oumouma ou Oumaouma.
Ventre.	Opou ou Obou.
Nombril.	Pico ou picou.
Mamelle.	Oua-hiou.
Épaule.	Poivi ou Pouaré.
Clavicule.	Iviréï.
Omoplate.	Oé-oé.
Colonne épinière.	Ibikoumo.
Dos.	Kioua ou Kouamo.
Région lombaire.	Kikara.
Postérieur.	Papakouré.
Parties génitales de la femme.	Koé.

Union intime des deux sexes.	Pané-Pané ou Aï.
Bras.	Rima-Rima.
Creux de l'aisselle.	Poë-hé.
Pli du coude.	Aï Rima.
Poignet.	Akarima.
Dos de la main.	Kouarima.
Paume de la main.	Pohorima.
Pouce.	Rima Nouhi.
Index.	Mekipoï.
Médius.	Piréhou.
Annulaire.	Piri.
Petit doigt.	Limeïki.
Ongle.	Maïo-hou.
Cuisse.	Ouha.
Genou.	Kouri.
Jambe.	Ouha-Ouhaï.
Mollet.	Orou-Orou.
Pied.	Kapouaï-oua-ouaï.
Dos du pied.	Okoua-oua-ouaï.
Plantes du pied.	Poho-oua-ouaï.
Malléoles.	Poupou-oua-ouaï.
Talon.	Koué-koué-oua-ouaï.
Orteil.	Riké-Riké.
Gros orteil.	Oua-oua-nouï.
Deuxième orteil.	Mana-mana-nouï.
Troisième orteil.	Manéa nouï.
Quatrième orteil.	Manéa nouï.
Cinquième orteil.	Mané éhï.
Coude.	Koué-Koué.
Nom du roi actuel.	Houriou-Riou, ou Riouriou.
Roi.	Erinouhi.
Calebasse.	Aïpou.
Chapeau.	Paparé.
Hameçon.	Pah.
Chaux.	Poumah.
Fruit d'un *cactus*.	Papipi.
Pirogue.	Kenou.
Pagaie.	Eoé.
Cou.	Nihou.
Cérite (coquille dont on fait des bracelets).	Toua-O, ou Pipépi.

Corde qui la fixe au poignet.	Roré.
Bague.	Créahouaré.
Tout vêtement des femmes.	Roré.
Comment nomme-t-on cela?	Ouaïtaï nou.
Oursin à baguettes.	Aoukéouké.
Bananes.	Manana ou Maïa.
Ranine (crustacé).	Oura.
Grande vis (coquille).	Pou. (L'animal) Io-Pou.
Porcelaine.	Pouléou ou Réou.
Coquille bivalve, rugueuse.	Ohourépi.
Sphinx.	Oé-aï.
Jecko.	Moho.
Myrméléon.	Pinaou.
Ichneumon.	Tanacapa.
Bulime (coquille).	Poupou.
Oiseau.	Manou.
Oursin.	Ouana.
Bécasseau (oiseau).	Koréa.
Crabe brun avec quelques points blancs.	Ahamah.
Holothurie.	Corérévas.
Baliste (poisson).	Aonouï.
Patelle.	Obibi.
Polypier nouveau, à tubes percés par le bout.	Rimou.
Petit oursin noirâtre (*echinus atratus*).	Adodoué.
Langouste.	Ouré, ou bien Oura.
Crabe brun.	Erépi.
Grosse araignée.	Aparana.
Crabe rougeâtre.	Erékouma.
Crabe noirâtre.	Erépi.
Xakerlat.	Erérou.
Passereau à tête jaunâtre.	O-Ou.
Échassier à long bec grisâtre.	Coréa Ouriri.
Petit grimpereau jaunâtre.	Raouhi.
Moucherolle tachetée de blanc et de noir, brune sur le dos.	Erépéïo.
Albatros brun.	Ha-a.

Poule d'eau.	Araï.
Libellule.	Pinahou.
Tonne (coquille.)	Pou.
Hibou.	Pouéhou.
Sphinx brillant.	Oura-Loua.
Sauterelle.	Ou nihi.
Porcelaine (coquille).	Kokiki.
Mollusque allongé (petit coral.	Papaï.
Chèvre.	Tao.
Canard.	Toroa.
Syngnake.	Nounou.
Fistulaire noirâtre.	Inaréa noucouiri.
Baliste.	Maï-ii.
Labre noirâtre.	Maré.
Nason à frange blanche.	Kara.
Clupu(petit poisson argenté).	Néhou.
Laber élégant, avec une raie rouge bordée de violet sur chaque côté; nageoire candale rougeâtre.	Orouma Mahaou-veta.
Labre à points blancs.	Opouré.
Vis (coquille).	Pou.
Labre rougeâtre.	A-ourou-ourou.
Gros poisson d'Owhyhée.	Oboué.
Baliste noirâtre.	Aounounouhi.
Chétodon jaune.	Raou-ahou.
Chétodon à verticales noires.	Mamamoh.
Morceau de bois pour allumer du feu.	Aourac.
Morceau de bois pour frotter le premier.	Aourima.
Fil qui sert d'étoupe.	Aoupéna.
Feuilles de l'arbre dont la racine sert à faire l'ava.	Taouti.
Arc-en-ciel.	Anouénoué.
Labre à nageoire dorsale noirâtre.	Irou.
Chétodon à bandes jaunes et noires.	Titii.

Poisson à tête plate.	Oural.
Murier papier.	Ouahouké.
Tabac.	Paka.
Papayer.	Papaïé.
Latanier.	Toaurou.
Grand arbre à fleurs jaunes.	Koahou.
Double pirogue.	Ioa.
Traverses courbes qui joignent les doubles pirogues.	Oïa.
Traverses droites.	Eaou.
Cocotier.	Néhou ou Nihou.
Fruit dont le goût est celui des noix rances.	Coucouï.
Vases faits avec des calebasses.	Ebou.
Petite corde.	Orona
Cheveux.	Oo.
Queue.	Akié.
Canne à sucre.	To ou Tohou.
Varek.	Mahou.
Paille fine qui recouvre les cases.	Piri.
Poudrière.	Aré-Taméhaméha
Ceinture des Sandwichiens.	Maro.
Colliers du fruit du Vacois.	Léhi-hala.
Instrument de musique en calebasse.	Ipou-o-kio-kio.
Crachoir.	Ipoutou-laré.
Taro moulu.	Poé.
Lieux des consécrations des cochons, bananes, etc.	Oïaou ou Atoua.
Couronne en plumes jaunes.	Mamo.
Bec.	Nocou.
Œil.	Maca.
Langue.	Oua-ha.
Tête.	Po-ho.
Cou.	Aï.
Aîle.	Pékékéou.
Patte.	Vavaï.
Queue.	Poupoua.

Abdomen.	Opouhou.
Poitrine.	Ouma-ouma
Flotteur des pirogues.	Véri-Véri.
Courbes qui soutiennent le flotteur de l'arrière.	Aouno.
Marsouin, ou pièce de bois qui termine chaque extrémité de la pirogue.	Atéa.
Pièce de bois enchassée dans le marsouin de la pirogue.	Toa.
Bancs des rameurs.	Touno.
Pagaie.	Touno-toé.
Mât.	Ohou.
Voile.	Péa.
Calebasse à vider l'eau.	Ebou.
Planche où s'assied le rameur.	Pépéïahou.
Partie principale de la pirogue.	Toa.
Rima, ou arbre à pin.	Oulou.
Pomme-d'amour.	Eeiah.
Corde qui lie les pièces de la pirogue.	Aa.
Melon.	Poa.
Présent quelconque.	Macana.
Non; je ne veux pas.	Ahoré.
Maïs.	Tourina.
Liqueur dont on se frotte les cheveux.	Paroro.
Pagne des femmes.	Païtouïtouï.
Casque des guerriers sandwichiens.	Ié.
Éventail.	Péaï, ou Leourou, ou Mahourou.
Bois avec lequel en frappe l'écorce du mûrier-papier pour faire des étoffes.	Éié.
Bois sur lequel on frappe.	Ek-Koua.
Raisin.	Makaou.
Calebasse recouverte.	Okéou inaï.

Marteau de pierre.	Poachou ou Poatou.
Feu.	Aï.
Pourpier.	Agounigouni.
Arc.	Toaïé.
Flèche.	Poua.
Bout de la flèche.	Mamané.
Grande sagaie.	Mamané.
Bois pointu comme un fuseau qui sert à un jeu.	Ouléi, Toaïé.
Natte.	Mouhéna.
Banc.	Noo.
Malle.	Paou.
Bouteille carrée.	Lapalapa.
Bouteille ronde.	Omoré.
Caraffe de verre blanc.	Omoré anéané.
Gobelet.	Ti-ia anéané.
An.	Makaïlé
Mois.	Ma aïna, ou Taïro
Premier jour du mois.	Co.
Bon; c'est bien, c'est bon.	Meïtéï
Femme.	Ouaïné.
Bonjour; je vous aime bien.	Aloa ou Aro-ha.
Demain.	Abobo.
Tatouage.	Cacaou ou Tataou.

Numération.

Un.	Ahaï ou Ataï.
Deux.	Aroua.
Trois.	Acorou.
Quatre.	A-ha.
Cinq.	Arima.
Six.	Aono.
Sept.	Aïkou ou Aïtou.
Huit.	A-ouarou.
Neuf.	Aïva.
Dix.	Oumi.
Onze.	Oumi Koumou Makaï.
Douze.	Oumi Koumou Maroua.
Treize.	Oumi Koumou Macorou, etc.

Vingt.	Kanaroua.
Trente.	Kanakorona.
Quarante.	Kanaa.
Cinquante.	Aroua Kanaa.
Soixante.	Aono Kanaa.
Soixante-dix.	Aïkon Kanaa.
Quatre-vingt.	A-Ouarou Kanaa.
Quatre-vingt-dix.	Aïva Kanaa.
Cent.	

On voit, par ce petit vocabulaire, que la langue des Sandwichiens est formée en grande partie de mots composés; mais il est bon de faire observer que presque tous ces mots sont terminés par une petite aspiration, que j'aurais pu figurer par un *h*; et que tous les Insulaires de cet archipel changent à volonté le *k* en *t*, ou le *t* en *k*, ainsi que l'*r* en *l*, ou l'*l* en *r*. J'ai remarqué que leurs chansons parlées étaient moins rapidement récitées que leurs autres discours.

FIN.

TABLE

DES SUJETS TRAITÉS DANS LE SECOND VOLUME.

LETTRES.

		Page
LXXXVIII.	Superstition des Habitans d'Agagna. . .	1
LXXXIX.	Cérémonies à l'occasion de la Fête du Roi d'Espagne.	5
XC.	Danse des Naturels des Carolines; leur caractère.	11
XCI.	Religion des Carolins; leur étonnement en voyant un Dessin.	19
XCII.	Détails sur les Cérémonies faites après le décès du Fils du Roi Mélisso. . . .	25
XCIII.	Mœurs des Habitans des Carolines; Caractère de leur Écriture.	30
XCIV.	Sort de vingt-deux Naufragés des Iles Sandwich.	38
XCV.	Mœurs des Naturels des Iles Sandwich.	44
XCVI.	Danses des Sandwichiens, exécutées par ordre du Gouverneur.	49
XCVII.	Époque de la Découverte des Iles Mariannes.	54

XCVIII. Puissance de Quiroga aux Iles Mariannes; Superstition des Naturels. 63
XCIX. Hospitalité des Habitans des Mariannes. 68
C. Description du Cocotier; Avantages que les Naturels en retirent. 72
CI. Anecdotes sur une jeune Fille des Mariannes. 76
CII. Description de Guham; ses Productions. 80
CIII. Départ d'Agagna; Adieux aux Habitans. 83
CIV. Arrivée à Owhyhée; Réception des Naturels; Réflexions sur la mort de Cook. 87
CV. Mouillage de Cayakakooa; nombre de Pirogues entourent la Corvette; le Chef de la Ville de Kayerooa monte à bord. 96
CVI. Description de la ville de Kayerooa; Visite au Gouverneur 100
CVII. Réflexions sur les Naturels. 107
CVIII. Visite au Tombeau de Tamahamah. . . 111
CIX. Mœurs et costumes des Naturels. . . . 117
CX. Récits des derniers momens de Tamahamah. Conseils et adieux à son fils. . . 125
CXI. Amour des Naturels pour leur Roi. Ses conquêtes, etc. 131

CXIII. Arrivée à Owhyhée. 139
CXIV. Description du palais des Rois des Sandwich; détail sur sa cour. 143
CXV. Visite à Koerani condamné à avoir les yeux crevés. 152
CXVI. Description d'Owhyhée 159
CXVII. Réflexions sur Riouriou, Roi des Sandwich. 164
CXVIII. Disposition des Anglais à s'emparer des Sandwich; Pitt, premier Ministre de Tamahamah se fait Chrétien. 170
CXIX. Religion du Pays. 177
CXX. Entrevue de M. Freycinet avec Riouriou; Réunion de toute sa Cour. 183
CXXI. Départ d'Owhyhée; arrivée à Mowhée; Mœurs des Naturels. 187
CXXII. Départ de Mowhée; Description d'Whahoo 194
CXXIII. Suite. 199
CXXIV. Pêche des Perles; Courses dans l'intérieur de l'Ile. 202
CXXV. Industrie des Naturels. 208
CXXVI. Jeux et exercices des Naturels. 213
CXXVII. Exécution des Criminels. 217
CXXVIII. Autres peines infligées à des Criminels. 224

CXXIX. Religion de tout l'Archipel des Sandwich. 228
CXXX. Usages établis envers les Femmes. . . . 232
CXXXI. Costumes des Naturels; leurs Plaisirs. . 235
CXXXII. Détails sur le Règne de Tamahamah. . 241
CXXXIII. Route à tenir pour faire le Tour du Monde. 246
CXXXIV. En mer devant Pilstaard; une Pirogue est manœuvrée par trois Hommes dans cette Ile, qu'on avait dit jusqu'à ce jour inhabitée. 249
CXXXV. Découverte d'une Ile. 234
CXXXVI. En mer devant Sidney; une tempête nous en éloigne de 30 lieues. 235
CXXXVII. Arrivée au port Jackson; entrevue avec le Capitaine du Port. 258
CXXXVIII. Établissement de Sidney-Town, capitale du Duché de Cumberland (Nouvelle-Galles du Sud). 262
CXXXIX. Idées générales sur Sidney. 264
CXL. Réflexions sur les Anglais; Description de la ville de Sidney. 267
CXLI. Mœurs des Sauvages de ce pays. . . . 275
CXLII. Les guerres qu'ils se font. 282
CXLIII. Leur cruauté 287

CXLIV. Détails sur les Convicts de Sidney. . . 291
CXLV. Détails sur les Montagnes-Bleues. . . . 300
CXLVI. Excursions faites dans les montagnes, par M.r Gaudichaud, Botaniste de l'Expédition. 309
CXLVII. Détails sur les serpens noirs. 323
CXLVIII. Effets de leur morsure; dextérité des Naturels. 328
CXLIX. Description du torrent de Kinkham; visite à un voleur établi dans le pays. 335
CL. Réflexions sur les récits de MM. Péron et Collins. 346
CLI. Détails sur la réception bienveillante que les Anglais établis à Sidney ont faite à l'équipage. 355
CLII. Lettres de M.r Oxley au Gouverneur Macquarie. 359
CLIII. Départ de la Nouvelle-Hollande. Le Cap Horn; ouragan qui nous en chasse. . 386
CLIV. Naufrage de la corvette *l'Uranie*. . . . 394
CLV. Suite du Naufrage. 401
CLVI. Moyens employés pour faire vivre l'Équipage. 408
CLVII. Détails sur la prise d'une Baleine. . . . 414

CLVIII. Dévouement de M.r Lamarche pour relever la Corvette, etc., etc. 418
CLIX. Découverte d'un Navire à l'entrée de la rade. Un autre paraît; l'Équipage s'embarque 422
CLX. Arrivée à Monte-Video 430
CLXI. Détails sur les Gaouchos. 433
CLXII. *Idem* 436
CLXIII. Arrivée à Rio-Janeiro. 444
CLXIV. En vue de Cherbourg. 447
CLXV. Arrivée à Cherbourg. 448

VOCABULAIRES des Langues de la mer du Sud. . 449

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.